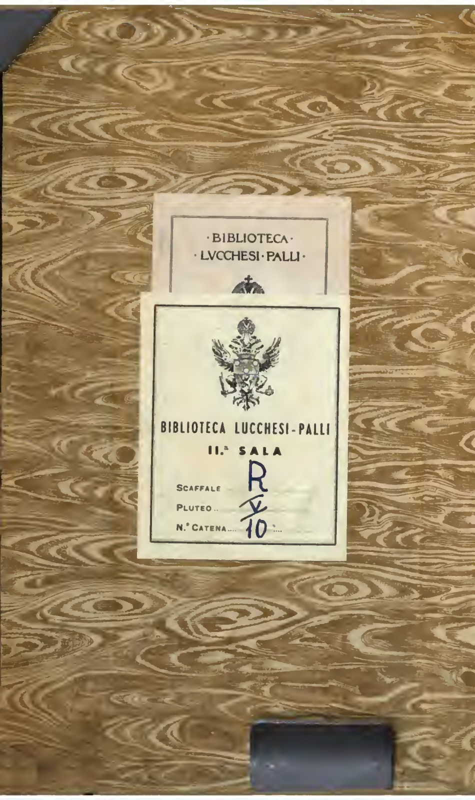
image
not
available



·BIBLIOTECA·
·LVCCHESI·PALLI·
BIBLIOTECA LUCCHESI-PALLI
II.a SALA
SCAFFALE R
PLUTEO V
N.° CATENA 10



ŒUVRES

COMPLÈTES

DE M.ME RICCOBONI.

TOME QUATRIÈME.

CE VOLUME CONTIENT:



Boccace Tom. III P. 37



Chasselat inv. Bovinet Sculp.

A peine reprenoit-elle ses esprits qu'on a apporté son mari percé d'un coup d'épée.

ŒUVRES

COMPLÈTES

DE M.ME RICCOBONI,

NOUVELLE ÉDITION,

Avec une Notice sur la vie et les ouvrages de l'auteur, et ornée de six Gravures.

TOME QUATRIÈME.







DE L'IMPRIMERIE DE LEBEL, A VERSAILLES.

PARIS,

FOUCAULT, LIBRAIRE, RUE DES NOYERS, N.° 37.

1818.



LETTRES

DE

MISTRISS FANNI BUTLERD.

MISTRISS FANNI,

A UN SEUL LECTEUR.

Si le naturel et la vérité, qui font tout le mérite de ces lettres, leur attirent l'approbation du public; si le hasard vous les fait lire; si vous reconnoissez les expressions d'un cœur qui fut à vous; si quelque trait rappelle à votre mémoire un sentiment que vous avez payé de la plus basse ingratitude; que la vanité d'avoir été l'objet d'un amour si tendre, si délicat, ne vous fasse jamais nommer celle qui prit en vous tant de confiance. Montrez-lui du moins, en gardant son secret, que vous n'êtes pas indigne à tous égards du sincère attachement qu'elle eut pour vous. Le désir de faire admirer son esprit ne l'engage point à publier ces lettres, mais celui d'immortaliser, s'il est possible, une passion qui fit son bonheur, dont les premières douceurs sont encore présentes à son idée, et dont le

souvenir lui sera toujours cher. Non, ce n'est point cette passion qui fit couler ses pleurs, qui porta la douleur et l'amertume dans son ame. Elle n'accuse que vous des maux qu'elle a soufferts; elle ne connoît que vous pour l'auteur de ses peines. Son amour étoit en elle la source de tous les biens; vous l'empoisonnâtes cruellement! Elle ne hait point l'amour, elle ne hait que vous.

LETTRES

DE

MISTRISS FANNI BUTLERD,

A

MILORD CHARLES ALFRED,

COMTE D'ERFORD.

PREMIÈRE LETTRE.

Jeudi, à midi.

Après avoir bien réfléchi sur votre songe, je vous félicite, Milord, de cette vivacité d'imagination qui vous fait rêver de si jolies choses : ménagez ce bien; une douce erreur forme tout l'agrément de notre vie. Heureux par de riantes illusions, qu'a-t-on besoin de la réalité? Loin de remplir l'idée que nous avions d'elle, souvent elle détruit le bonheur dont nous jouissions. Livrez-vous au plaisir de rêver, et sachez-moi gré de je ne sais quel mouvement qui me force de m'intéresser à tout ce qui vous touche. Je n'ai point dormi, point rêvé; mais tant songé, tant pensé, que je ne crois plus penser. Adieu, Milord.

II.e LETTRE.

Samedi, à onze heures du matin.

Je ne veux point que vous m'aimiez, je ne veux point que vous soyez sérieux, je vous défends de me plaire, je vous défends de m'intéresser. Mon amitié devient si tendre qu'elle commence à m'inquiéter. J'ai lu deux fois votre billet; et j'allois le relire une troisième, quand je me suis demandé la raison de ce goût pour la lecture. Adieu, Milord, je vous verrai à six heures. Je suis assez comme vous; je trouve le matin ennuyeux, le jour long, on ne s'amuse que le soir.

III.e LETTRE.

Lundi, à une heure.

Paix, Milord, paix, vous ne vous corrigez point: je vous défends de me plaire, et vous m'attendrissez. Votre lettre m'a fait rêver, en la lisant, quelque chose me disoit, que de tous les vices, l'ingratitude étoit le plus odieux. Ou je me connois mal, ou mon cœur n'en est pas capable. Si vous me prouvez que je vous dois de la reconnoissance, si vous me le prouvez..... Adieu, Milord.

IV.e LETTRE.

Mercredi, à midi.

Mais quelle fantaisie vous porte à m'aimer, à vous efforcer de me plaire? Pourquoi me préférer à tant d'autres femmes, qui désirent peut-être de vous inspirer le sentiment que vous croyez ressentir pour moi? Vous dérangez tous mes projets, vous détruisez le plan du reste de ma vie : une foule d'idées m'embarrassent et m'affligent; mon cœur adopte toutes celles qui vous sont favorables. Ma raison rejette tous mes vœux, combat tous mes désirs, s'élève contre tous mes sentimens.... Je suis restée hier à la place où vous m'avez laissée; j'y suis restée long-temps. Quelques larmes tombées sur mes mains m'ont tirée de ma rêverie.... des larmes!..... Ah,.... si elles étoient un pressentiment!.... Je ne veux plus vous voir, je ne veux plus vous entendre.... Est-il bien vrai que je ne le veux plus?.... Je ne sais.... Mon Dieu, Milord, pourquoi m'aimez-vous?

V.e LETTRE.

Jeudi matin. ***

Non ce n'est pas la *robe de Nessus* qui peut *m'embraser,* mais vos discours, ces lettres passionnées, et plus encore ces sentimens si nobles que vous fîtes pa-

roître hier. Sexe dangereux! c'est bien vous qui possédez l'art de séduire. Vous nous reprochez le goût qui nous porte à arranger nos cheveux, à inventer des ornemens propres à nous embellir. Nous ajoutons à nos agrémens : que votre adresse l'emporte sur ces foibles soins! C'est votre ame que vous parez. Elevées à vous craindre, nous perdons insensiblement la défiance par l'estime que vous savez nous inspirer. Comment redouter un sentiment que vous peignez si pur, si désintéressé? Une ombre favorable fait sortir à nos yeux mille couleurs brillantes, et nous cache une partie du sujet varié qui s'offre à notre contemplation; cette ombre s'étend, le tableau magique se couvre de fleurs; pense-t-on en les voyant, aux épines dont la plus belle est environnée?... Ah, laissez-moi, laissez-moi; votre langage est si flatteur, vous parlez si bien!..... Je suis prête à douter.... Eh ne vous aimerois-je pas, si je vous croyois!

VI.e LETTRE.

Vendredi matin.

Je vous ai dit que je vous aime, parce que je suis étourdie; je vous le répète, parce que je suis sincère; je vous dirai plus, votre joie m'a pénétrée d'un plaisir si vif, que je me suis presque repentie de vous avoir fait attendre cet aveu : cependant il ne m'engage à rien. Vous savez nos conditions, et je me flatte que vous ne pensez pas qu'elles soient un détour

adroit pour augmenter vos désirs. Mon cœur vous a parlé, il vous parlera toujours; soit que l'amour nous unisse, soit que, ne pouvant me résoudre à me donner à vous, la seule amitié nous lie, vous me trouverez vraie dans tous mes procédés. Je ne connois point l'art, ou, pour mieux dire, je le méprise; toute feinte me paroît basse. Je vous aime, mais je crains les suites d'une passion dont je sens que je ferois ma seule affaire. N'abusez pas de ma confiance; songez-y, c'est à mon meilleur ami que j'ai avoué mon penchant. Je n'exige pas qu'il m'aide à trouver des raisons pour le combattre; mais je veux que, regardant cette confidence comme une marque de mon estime, il oublie mon secret dans les momens où je ne voudrai pas qu'il s'en souvienne.

VII.e LETTRE.

Samedi matin ***.

Vous le *désirez!* vous n'osez l'*exiger!* Je veux bien vous satisfaire, et le répéter encore : oui, je vous aime. Après un aveu si tendre, écoutez-moi; mais écoutez-moi bien : pesez mes paroles, qu'elles se gravent dans votre cœur pour ne jamais s'en effacer. Avant que vous me fissiez éprouver ces mouvemens auxquels vous voulez que mon ame s'abandonne, j'étois tranquille, contente; je n'avois de peines que celles dont aucun être ne peut s'affranchir, et que nous devons tous supporter dans la position où le

sort nous a placés : vous m'arrachez à cet état. Semblable à Pygmalion, vous animez un marbre; craignez qu'il ne vous reproche un jour de l'avoir tiré de sa paisible insensibilité. Songez-y, Milord, il en est temps encore. Si vous vous obstinez, je vous charge des événemens : le soin de mon bonheur ne me regardera plus, je ne le chercherai qu'en vous. Et quels seront vos remords, quand la froideur succédant à la tendresse, vous serez forcé de vous dire : *J'ai détruit la félicité d'une femme digne de mon estime : pour prix de l'amitié, de l'amour, de la confiance, j'ai porté la douleur dans le sein de celle dont les innocentes pensées assuroient la joie.* Ah, Milord, Milord, ne vous préparez point ce reproche amer; votre cœur généreux pourroit-il le soutenir? Oh ne me dites plus que vous m'aimez; laissez-moi oublier que je vous aime.

VIII.e LETTRE.

Dimanche, à deux heures.

Je ne prierai point le ciel avec vous, mon aimable ami : les vœux que nous lui adressons, sont trop différens. Vous voulez qu'*il vous prive de la vie, si vous devenez infidèle;* et moi je lui demande votre bonheur, votre éternel bonheur, sans examiner si c'est de moi qu'il doit toujours dépendre. Ma résolution peut changer, je puis m'exposer à vous rendre ingrat; mais si je suis condamnée à pleurer un jour

la perte de votre cœur, je suis sûre, bien sûre, de former alors pour vous les mêmes souhaits que je forme dans cet instant. Désirer la mort de son amant, plutôt que son inconstance, c'est s'aimer plus que lui; c'est être plus attachée aux douceurs de l'amour, qu'à l'objet qui nous les fait goûter. Cette espèce de délicatesse est fausse et cruelle; elle n'est pas dans mon cœur, elle n'y sera jamais. Je ne vous verrai ce soir que bien tard; je vais chez miss Jening; milord Stanlei y sera, il parlera de vous peut-être, il vous nommera du moins : n'est-ce rien d'entendre le nom de ce qu'on aime?

IX.e LETTRE.

Lundi matin.

Je pourrois, par une fausse date, vous cacher que je ne vous ai point écrit hier au soir; mais la plus légère tromperie blesse l'amour. Un assoupissement extrême, je ne sais quelle lassitude m'ont empêchée de remplir ma promesse. J'ai lu vos deux petites lettres, et puis je me suis endormie avec elles. Eveillée à neuf heures, j'écris à dix, mais je ne vous verrai qu'à sept; cette certitude répand un nuage sur mon humeur..... Mais savez-vous qu'il est difficile de vous répondre? Vous écrivez avec tant de délicatesse : vous dites si bien, si précisément ce que vous voulez dire; une expression si tendre anime votre style, que vous devez trouver de la sécheresse dans le mien. Avez-

vous plus d'esprit que moi ? Dans cette occasion je voudrois ne pas le croire; mais vous dites tout ce qu'il vous plaît, cela vous donne une extrême facilité : moi je dis souvent bien plus que je ne veux, et pourtant toujours bien moins que je ne pense..... Mais je vous quitte, j'entends une voix..... Ah, que n'est-ce la vôtre !

X.e LETTRE.

Jeudi, à dix heures.

Vous me priez de penser à vous; j'y pense en vérité; vous m'occupez sans cesse : mais quoiqu'un même objet semble fixer toutes mes idées, j'ai pourtant l'art de les étendre et de les varier. Tantôt regardant Milord comme un simple ami, j'aime en lui son esprit, sa douceur, l'aménité de son caractère, ses mœurs, sa voix, sa gaîté, ses talens. En songeant qu'il veut être mon amant, je me représente l'agrément de sa figure, la noblesse de son air, l'élégance de sa taille, et cette grâce répandue sur tous ses mouvemens. En m'avouant le tendre penchant qui m'attire vers lui, je me rappelle les qualités de son ame, la bonté de son cœur, la générosité, la candeur, l'élévation de tous ses sentimens; et puis rapprochant ce que j'ai séparé, je vois l'aimable portrait se former sous mes yeux, il m'offre un tout..... Ah ! ce tout, est tout pour moi ! Adieu, Milord..... Vous faites la mine..... Adieu, mon ami..... Vous boudez encore..... Eh bien, adieu, mon cher Alfred.

XI.e LETTRE.

Vendredi matin.

Eh pourquoi ne vous écrirois-je pas? ne puis-je que vous répondre? n'ai-je rien à vous dire, à vous qui me parlez si bien, et dont l'éloquence est si puissante sur mon ame? Mon trouble est dissipé, mes craintes sont évanouies; je cesse de penser à moi, pour ne penser qu'à vous. Oui, mon cher Alfred, oui, mon aimable ami, je remets entre vos mains ma tranquillité, mon bonheur; soyez-en l'arbitre. Vous méritez bien qu'en se donnant à vous, on borne tous ses soins à vous aimer, tous ses vœux à vous plaire, tous ses désirs à vous rendre heureux. Ah, ce n'est pas les borner!

XII.e LETTRE.

Dimanche, à minuit.

A peine sortiez-vous de chez moi, que j'ai été saisie de cette sorte de chagrin que l'on éprouve quand on a perdu une chose bien chère, et qu'on veut se dissimuler combien on est sensible à cette perte. Seroit-il possible que vous ne puissiez vous éloigner de moi, sans que votre absence ne me causât de la tristesse? Vous n'en aviez point, vous; il ne m'a pas paru que vous en eussiez. Vous m'avez dit à demain; je pouvois me dire aussi, je le verrai demain : d'où vient, me suis-je dit, il n'y est plus? hélas, il n'y est plus!.... Je

ne veux point vous aimer comme cela. Non, Milord, non, je ne le veux point. J'ai de l'humeur, je boude : allons, ôtez-vous, laissez-moi.... Que votre lettre est tendre ! qu'elle est vive ! qu'elle est jolie ! je l'aime..... Je l'aime mieux que vous; je vous quitte pour la relire.

XIII.e LETTRE.

Mardi, dans mon lit, à je ne sais quelle heure.

Le sommeil me fuit; pourquoi m'obstiner à le chercher? il peut calmer le trouble de mes sens; mais la douceur du repos vaut-elle l'agitation que donne l'amour? Je prends un livre, je le laisse; c'est votre lettre que je lis; je la finis, je la recommence : je voudrois l'oublier pour la relire encore. Ah ! que vous êtes cruel, oui, vous l'êtes. Par combien de traits vous vous gravez dans mon cœur? que d'agrémens vous joignez aux effets ordinaires d'une passion, déjà si puissante par elle-même? mais je supprime la conséquence que je pourrois tirer de ce raisonnement. C'est bien assez de n'avoir point écrit hier; je ne veux pas vous chagriner par le détail des combats de mon ame. Je sens qu'il m'est difficile de résister long-temps à la douce espérance de vous rendre heureux : j'éloigne les occasions, n'est-ce pas avouer que je les crains? Mais d'où vient que je suis révoltée à la seule idée ?.... ne m'avez-vous pas promis une éternelle amitié ?..... ah ! je compte sur vos promesses..... Cette amitié, dont j'exige les plus fortes assurances, est le prix, l'unique

prix où je mets mon amour, mes complaisances, l'oubli de moi-même, tout ce que je puis immoler à vos désirs..... Je ne promets pas pourtant un si grand sacrifice..... Voyez, mon cher Alfred; examinez en vous-même, si vous le souhaitez assez pour le mériter..... Mon Dieu, si vous me trompiez, si vous vous trompiez vous-même !..... ce que je pense à présent, vous fâcheroit. Adieu : demain, d'un regard, d'un sourire, d'un mot, vous dissiperez peut-être tout ce qui me reste de raison.

XIV.e LETTRE.

Mercredi, à minuit.

Que votre retour m'a charmée! Quoi, si tendre, si aimable, si chéri, si digne de l'être; et vous avez des craintes, des doutes! ah n'en ayez jamais! Vous ignorez combien je suis sincère, et ce qu'un vrai mérite peut sur mon cœur. Vous réunissez toutes les qualités dont je fais cas. Moi vous tromper! Dissimuler avec vous! que ces discours inquiets m'ont fait d'impression! Quoique l'idée que vous avez de ma façon de penser, soit bien avantageuse; j'ose vous le dire, le temps ni les événemens ne la détruiront pas : je vous l'ôterois moi-même, si je la connoissois fausse. Non, je ne serois point flattée de votre estime, si je la devois à des qualités feintes, si je n'étois pas sûre de la mériter. Celui qui s'efforce de se parer d'un caractère qu'il n'a pas, qu'il dément par ses ac-

tions, est à mes yeux l'être le plus vil..... Mais quel sérieux!.... Voyez comme vous m'avez rendue grave.... Miss Betzi a donc ma lettre; il ne falloit pas la lui donner, puisque vous deviez arriver de bonne heure, et me voir. Miss Betzi dormira tard; elle a la mauvaise habitude de dormir : je ne la verrai demain qu'à trois heures. Elle a cette lettre : ce n'est rien pour elle. Bon Dieu, si je l'avois, moi, comme je briserois le cachet! je la lirois vite, vite, et puis doucement, doucement; je la lirois encore, et puis je la..... mais je ne veux pas tout dire. Adieu, je vous aime de tout mon cœur. Eh vous le croyez bien.

XV.e LETTRE.

Vendredi, à midi.

Vous m'avez promis de la reconnoissance, et vous en manquez déjà : m'écrire que je ne vous aime point, ou que je vous aime *foiblement*, c'est être ingrat. Voyez, cherchez, examinez les preuves que vous m'avez données de votre tendresse; et quand vous aurez trouvé celle qui vous paroîtra la plus forte, osez la comparer à l'aveu que je vous ai fait de mes sentimens, à cette complaisance qui m'assujettit presqu'à vos volontés; et convenez que vous ne pouvez rien faire pour moi, qui égale ce que j'ai fait pour vous. Ne me jugez point sur le commun des femmes; jugez-moi sur mon caractère, sur mes principes, sur la suite de mes idées; et voyez quel est le sacrifice que

que vous exigez. Je sais qu'il est sans prix pour celui qui le demande, l'espère, l'attend; mais trop souvent, dès qu'il est fait, dès que la victime est immolée, les fleurs qui la paroient, se fanent, et l'on n'aperçoit plus en elle qu'un objet ordinaire. Votre comparaison m'a fâchée, tout-à-fait fâchée. Comment, avec un esprit juste, avez-vous pu la faire? Vous risquez, dites-vous, autant que moi. Vous, Milord! Eh quels dangers, quels périls votre sexe peut-il redouter en se livrant à ses désirs? Le ridicule préjugé qui vous permet tout, vous affranchit de la peine la plus vive qui soit attachée aux foiblesses de l'amour. Trahi, quitté, haï de ce qu'il aime, un homme peut toujours se rappeler avec plaisir le temps où il se trouvoit heureux; temps marqué par ses triomphes, par une victoire dont le souvenir est toujours flatteur pour sa vanité. Mais nous, qui nous croyons méprisées, dès que nous cessons de nous croire aimées; nous, qui joignons au regret de perdre notre bonheur, la honte de l'avoir goûté; nous, dont le front se couvre de rougeur, quand nous nous rappelons les momens les plus doux de notre vie, pouvons-nous sans frémir, écouter un sentiment aimable, séduisant, il est vrai, mais dont les suites peuvent être si cruelles? *Risquer*, vous? ah! Milord, Milord! je ne suis point contente de vous, je ne le suis point de moi..... je ne le suis de personne.

XVI.e LETTRE.

Lundi, à onze heures du soir.

Savez-vous bien, mon cher Alfred, que vous m'avez ennuyée ce soir, tout comme un autre? Que maudits soient les colléges, les universités, le grec, le latin, le français, et tous les impertinens livres, où l'on apprend à raisonner en dépit de l'expérience et de la vérité : milord James en est un exemple admirable. Je ne saurois souffrir que l'on avilisse son être en adoptant ces paradoxes hardis, qui font briller l'esprit aux dépens du cœur, et ne tendent qu'à détruire en nous l'amour du bien et de l'humanité. On ne me persuadera jamais que la vanité soit le motif de nos bonnes actions, et la source de nos vertus. Si dans quelques occasions de ma vie j'ai pu choisir entre le bien et le mal; que mon intérêt ou mon amour-propre dût me décider en faveur du mal; que l'élection que j'étois la maîtresse de faire, ne dût jamais être connue, ni par conséquent m'attirer la louange ou le blâme; si dans le profond secret de moi-même, j'ai préféré le parti le plus généreux, seulement parce qu'il étoit le meilleur; ne puis-je pas me dire, m'assurer que la bonté de mon cœur est indépendante de l'opinion d'autrui; que j'ai agi par le penchant naturel, qui me porte vers le bien? Laissez dire milord James, et croyez, mon cher Alfred, que vos vertus ont un principe plus noble que l'orgueil. La bonté n'est pas le fruit de la réflexion :

nous ne pouvons ni l'acquérir ni la perdre. La vanité peut en donner l'apparence, mais jamais la réalité. Cette qualité est dans notre ame, comme est sur notre visage ce trait de physionomie que l'art rend si difficilement, qui nous distingue, et fait qu'avec la même forme nous ne nous ressemblons point..... Mais voyez où cette sotte conversation m'a conduite, à oublier à qui j'écris, à ne pas seulement me souvenir que je vous aime. Bon soir. Effet merveilleux de la dissertation ! je dors.

XVII.

XVII.e LETTRE.

Jeudi, à midi.

On est bien criminel, quand on a fâché ce qu'on aime; mais en convenant de sa faute, on mérite qu'un cœur généreux l'oublie. Vous avez prévenu le pardon que je voulois vous demander; vous vous donnez des torts pour diminuer les miens : tant de douceur et de bonté m'embarrassent. Je suis dans la position d'un sujet rebelle qui, après s'être révolté contre son prince, en éprouvant sa clémence, sent plus vivement le malheur de lui avoir déplu : on dit que les grands cœurs en deviennent plus attachés et plus fidèles : le mien n'a pas besoin de nouvelles chaînes pour vous aimer. Je me reproche d'avoir pu vous causer un instant d'ennui. Ce n'est pas assez de me rassurer sur l'impression, *déjà effacée,* de ce caprice; il vous reste encore à dissiper le chagrin que je sens d'avoir pu vous en donner.

XVIII.e LETTRE.

Vendredi, à dix heures du matin.

Quelle nouvelle, mon cher Alfred! Je suis désolée. Que vais-je devenir? Ah, j'avois bien raison de ne vouloir point aimer! Quoi, malade, malade à garder le lit? et je ne puis vous voir, vous donner mes soins! Mon Dieu, que mon inquiétude est vive! Comment cacher mon trouble, ma douleur, des pleurs qui m'échappent?..... Je ne vous verrai point; hélas, je ne vous verrai point! Ménagez-vous bien : ne m'écrivez pas; envoyez ce soir chez moi : faites-moi dire comment vous serez. J'ai eu la fièvre toute la nuit, une migraine horrible; mais le mal de ce que j'aime, me fait oublier le mien. Que je suis affligée! Que je vous aime!

XIX.e LETTRE.

Samedi, à midi.

Je suis triste, mon cher Alfred, bien triste, je vous assure.... Ne point vous voir; penser que vous souffrez, que vous vous ennuyez..... Ah, c'est bien moi qui voudrois être *votre garde!* Que mes soins seroient complaisans! avec quel plaisir je partagerois votre solitude! Que je vous ai plaint! Comme le cœur m'a battu hier, quand on est venu de votre part! que

ce laquais m'a causé d'émotion! Hélas, disois-je, que va-t-il m'apprendre!..... Voilà votre lettre. Ah, je respire! N'êtes-vous pas trop aimable de m'avoir écrit, et de ce ton si propre à me rassurer? La gaîté de votre style dissipe entièrement ma crainte. Que votre sœur est heureuse de ne pas vous quitter! Mais pourquoi me demander pardon de vous être étendu sur la tendre amitié qui vous unit tous deux? Je ne souhaite pas, mon cher Alfred, que votre sensibilité pour cette aimable sœur puisse jamais diminuer. Les mouvemens de la nature honorent celui qui se fait un devoir de s'y abandonner. Nos jeunes lords, sans principes, sans élévation, prenant l'orgueil pour la grandeur, et le mauvais cœur pour de la force d'esprit, peuvent rougir de ces attachemens sur lesquels la bassesse de leurs idées jette une espèce de ridicule; mais l'ami que je me suis choisi, est fait pour les sentir et les avouer. Que je vous sais gré de tout ce badinage! Pauvre petit malade! Je vois d'ici la jolie mine affublée d'un bonnet de nuit; je la vois se rire au nez, parce qu'elle est un peu de travers..... Ma fièvre n'est rien, votre présence la fera disparoître. On vouloit me saigner ce matin, mais quelqu'un m'a dit que l'amour est dans le sang. Ah, je n'en veux point perdre!.... On m'annonce sir Thomas. Je vous quitte. La sotte chose que la politesse! Il vient me voir, dit-il; n'est-il pas bien nécessaire que ce Monsieur me voie? Adieu, mon cher, mon aimable, mon tendre ami: ne sortez point, si vous n'êtes pas mieux; et si vous sortez, levez bien vos glaces: je crains que l'air ne vous incommode, il est très-froid.

XX.e LETTRE.

Dimanche, à midi.

Je m'éveille dans l'instant : je me sens reposée, tranquille ; mais à mesure que je reprends mes esprits, une idée bien chère ramène le trouble dans mon cœur. Je pense que je ne vous verrai qu'à six heures : que de momens à passer sans vous ! mais en s'écoulant ils rapprochent celui qui doit vous offrir à mes yeux. Combien de fois me dirai-je : Je vais le voir, lui parler ! j'entendrai le son de sa voix, ses regards animés se fixeront..... Ah, le beau bouquet qu'on m'apporte ! qu'il sent bon ! je le donnerai à mon cher Alfred. Je n'ai point encore eu le plaisir d'en recevoir un de sa main. Seroit-il moins amoureux que sir Thomas ? il seroit bien dur de l'imaginer. Seroit-il moins galant, moins attentif? oh, non assurément. D'où vient donc qu'il ne donne pas des fleurs à sa maîtresse ? il sait qu'elle les aime ; il lui prend les siennes, et ne lui en présente jamais..... Ah l'ingrate, qui va songer à des bouquets ! et ces lettres charmantes, ces tendres assurances, ces caresses si douces ?..... Mais les lettres, j'y réponds. Il dit qu'il aime, moi, je le prouve. Les caresses, à la vérité..... est-ce donc que je n'en rends jamais ?.... Vous n'aurez point mon bouquet, Milord ; non, vous ne l'aurez pas. Sir Thomas, qui réfléchit sur tout, compare tout, même la pluie et le beau temps ; sir Thomas sera bien étonné quand il verra

que vous faites l'amour tout de travers. Voyez, dira-t-il, comme il est des gens heureux! ils plaisent, ils réussissent, on ne sait pourquoi. Ce lord Charles, par exemple, on l'aime à la folie. Que fait-il? il rit, il écrit, il chante, il se chauffe; et moi, qui suis noble aussi, beau, bien fait, qui sais prévenir jusqu'au moindre désir de la *cruelle Miss*; j'ai beau me parer, me parfumer, prêter des livres français, ouvrir la porte au chat, donner des bonbons, des bouquets; toutes attentions perdues: miss Betzi n'en tient compte, et me hait tous les jours un peu plus. Adieu, Milord, point de bouquet pour vous.

XXI.e LETTRE.

Mardi, à minuit, au coin de mon feu.

Je ne veux pas me coucher; non, je ne le veux pas: je veux rester là. Je n'aime de mon appartement que l'endroit où je suis. Ma chambre est un pays étranger pour moi: je ne vous y ai jamais vu. Ici tout est vif, tout est riant, tout a reçu l'empreinte chérie: ce cabinet est mon univers. Mais, mon cher Alfred, vous êtes encore avec les autres: dans une heure, dans deux, peut-être, vous serez avec moi. Votre main, cette main que j'aime, tracera les pensées délicates de votre ame: elle m'apprêtera le plus grand des plaisirs. Qu'il est doux de porter ses regards sur les expressions tendres et passionnées d'un amant que l'on adore, de se répéter les noms flatteurs qu'il nous donne. Je suis donc *votre maîtresse, votre chère*

maîtresse, votre amie, votre première amie; vous ne vivez point loin de moi: vous ne sentez votre existence, que lorsque l'instant où vous m'allez voir, approche. Quoi, c'est moi qui anime cette jolie machine? c'est le feu de mon amour qui lui donne et le mouvement, et la grâce avec laquelle elle se meut? Ah! dis-le moi cent fois, mille fois; dis-le moi toujours! Qu'il étoit aimable ce soir! N'avoir pas vu que cette femme étoit belle! n'avoir vu que moi! Ah, que je vous aime! Je vous aime tant, que si vous étiez là..... Je vous aimerois trop.

XXII.e LETTRE.

Dimanche au soir.

Vous me demandez avec vivacité ce que je pense; je vous le dis, et vous doutez de la vérité de ma réponse. Pourquoi ce doute, Milord? me croyez-vous capable de faire un mensonge? Si je voulois me taire, si je me suis laissée presser pour parler, c'est qu'il est des choses inutiles à dire, par la difficulté de prouver qu'on les pense. J'étois dans ce moment comme un enfant qui s'aperçoit de sa petitesse, en voyant placé bien haut ce qu'il voudroit avoir. Ne me montrez jamais cette défiance injurieuse, elle me révolteroit; et si je boudois, je bouderois bien fort. Je ne vous dis point que je vous aime; vous douteriez de ma sincérité. « Non, dit-il, ce n'est point cela, non assurément ».... Impertinent, malhonnête, que cela vous arrive une autre fois, vous verrez, vous verrez.... Je crois

que je vous hais..... Adieu Milord, oh très-Milord, assurément.

XXIII.e LETTRE.

Lundi, dans mon lit, malade comme un chien.

Elle a chagriné celui qu'elle aime : au lieu du plaisir qu'elle pouvoit lui donner, qu'il attendoit, qu'il méritoit, elle lui a causé de la peine; il a grondé, boudé, chiffonné la lettre qu'il auroit baisée; il l'a jetée, reprise, mordue, déchirée, il en a mangé la moitié; il est fâché, bien fâché; ah voilà de belles affaires!.... Il faut demander pardon.... Oui vraiment.... Une hauteur déplacée conduit toujours à la bassesse. Allons, la *méchante* se rend justice, elle est devant vous les yeux baissés, l'air triste; on est bien humiliée quand on a tort; que son état vous touche, mon cher Alfred. Elle vous dit, *pardonnez-moi, ô mon aimable ami, pardonnez-moi, si vous m'aimez!....* Je vois couler ses larmes, elle plie un genou; vite, mon cher Alfred, relevez-la; qu'un doux souris lui prouve que vous êtes capable d'oublier ses fautes. Ah! la paix est faite, n'est-ce pas? Oui, mon cœur m'assure qu'elle est faite.

XXIV.e LETTRE.

Mercredi, à trois heures.

Je vous attends. Mes yeux sont fixés sur l'aiguille de ma montre; qu'elle va lentement! Dans deux heu-

res elle volera; il me le semblera du moins..... Il va donc venir cet amant si tendre, si aimé, si digne de l'être. Hier il étoit là; j'occupe la place qu'il remplissoit : j'ai du plaisir à me voir sur le siége où il étoit, où il sera bientôt : j'appuie ma tête au même endroit qui soutenoit la sienne..... Quelle ridicule propreté! de quoi se sont-ils mêlés d'enlever la poudre de ses cheveux? Ah! qu'on me laisse tout ce qui vient de lui, tout ce qui le représente à mon cœur, à mes yeux! Puis-je trop multiplier des images si chères? Mais je souffre, mon cher Alfred, je souffre beaucoup : j'ai une migraine affreuse, j'en suis bien aise. J'ai besoin qu'un peu de mélange de bien et de mal me rappelle à moi-même. Depuis six mois je me trouve si heureuse, que mon bonheur m'inquiète; je consens qu'il soit troublé : mais si quelqu'événement doit le détruire, je prie le ciel que ce soit ma mort. J'emporterai dans le tombeau la douce certitude d'être aimée de vous; je la conserverai pendant toute l'éternité; si la voix terrible de l'ange m'appelle, me réveille, mon premier soin sera de vous chercher dans cette vallée immense; et de quelque côté que vous soyez, ma place sera près de vous..... Voilà bien de quoi me faire gronder : peut-on être triste comme cela? Ah la maudite tête! c'est elle qui dicte ces accens plaintifs. Vous allez paroître; la joie va ranimer la pauvre malade.

XXV.e LETTRE.

Vendredi, à minuit.

Vous croyez que je dors peut-être; j'ai bien autre chose à faire vraiment. On ne fut jamais plus éveillée, plus folle, plus..... je ne sais quoi. Je songe à ce merveilleux anneau dont on a tant parlé ce soir : on me le donne, je l'ai, je le mets à mon doigt, je suis invisible, je pars, j'arrive..... où? devinez..... dans votre chambre : j'attends votre retour, j'assiste à votre toilette de nuit, même à votre coucher. Cela n'est pas dans l'exacte décence; mais je suppose que Milord est modeste. Vos gens retirés, vous endormi, il semble que je dois m'en retourner; ce n'est pas mon dessein, je reste..... En vérité je reste..... Mais croyez-vous que je respecte votre sommeil? point du tout : pan, une porcelaine ou un bronze sur le parquet : crac, les rideaux tirés : pouf, mon manchon sur le nez....... Mais Milord s'éveillera; l'esprit rira; il sera reconnu, attrapé, saisi par une petite patte qui le tiendra bien. On n'a point de force quand on rit; et puis le silence, la nuit, l'amour..... Haye, haye, vite, vite, qu'on m'ôte l'anneau. Bon Dieu, où m'alloit-il conduire? Je ne voudrois pas l'avoir cet anneau; je craindrois d'en faire trop d'usage. Le désir est dans notre cœur une source de bien où nous puisons indiscrètement : elle nous paroît intarissable; et lorsqu'elle est finie, nous nous apercevons avec regret que nous

pouvions la ménager. Si j'avois la facilité de ne jamais m'éloigner de vous, je perdrois le plaisir de vous souhaiter, de vous attendre, et peut-être celui de vous plaire. Je ne veux point de l'anneau. Adieu, mon aimable ami, adieu, le *moi*, que j'aime mieux que moi-même.

XXVI.e LETTRE.

Samedi, dans mon lit, bien tard.

Pourquoi disiez-vous du mal de votre lettre? elle est bien. Le langage de votre cœur pourroit-il me plaire moins que celui de votre esprit? Je ne puis ôter du mien cette femme que vous aimiez, qui vous a pu trahir : je la plains; elle a été bien malheureuse de ne pas connoître le prix d'un amant tel que vous. C'est un avantage pour ceux qui pensent mal, de ne jamais penser mieux. Une ame capable de revenir de ses erreurs, s'abandonneroit à des regrets trop vifs en se les rappelant. Combien cette femme gémiroit, si, plus éclairée, elle pouvoit comparer ce qui lui reste à ce qu'elle a perdu!... Mais elle est morte; ne m'avez-vous pas dit qu'elle est morte? Ah je veux le croire!.... Ce que vous sentez pour moi, ne ressemble donc point à ce que vous sentiez pour elle : dois-je être flattée de cette différence?... Ah, mon Dieu, y penser deux ans, avec un chagrin, une colère, la haïr encore!.... Mais *elle est morte;* et puis, que me fait un temps éloigné?.... oui, éloigné, mais point oublié..... J'ai des

vapeurs..... de l'humeur, je crois..... Venez, Pope : que la justesse de vos idées dissipe la bizarrerie des miennes. Tout est bien, tout est comme il doit être, vous le dites, vous le persuadez..... Mais est-il nécessaire à l'harmonie du monde, à cette chaîne qui embrasse tout, que lord Charles ait aimé cette méchante femme, peut-être mille fois plus, mille fois mieux?.... Pope m'ennuie : cela est fort; mais qu'est-ce donc qui me fait tant de peine? En vérité je suis comme un avare qui pleure auprès de son trésor, parce qu'il vient de penser pour la première fois qu'un autre en a possédé un plus riche. Cette femme pouvoit avoir plus que moi, mais ce que j'ai, n'est-il donc rien? Mon partage me rendoit heureuse hier, ce matin encore; on ne m'a rien ôté; ma situation n'a point changé : pourquoi mon cœur s'obstine-t-il à la trouver moins douce? Ah! Milord, Milord, un de nous deux a tort. Je ne vous verrai pas demain; je vais à Cantorbéry.

XXVII.e LETTRE.

Lundi, à midi ***.

Aimer, s'attacher, quelle folie! C'est ne tenir qu'à un seul objet, c'est renoncer à cette aimable variété que la nature a mise dans l'univers. Ces jardins si beaux, où je me promenois hier, ne m'ont présenté que votre idée : je cherchois vos traits sur ces marbres que l'art a rendus presque parlans : ce qui s'offroit à

mes regards, les fixoit seulement quand je croyois y trouver une sorte de ressemblance avec vous. Le chant de mille oiseaux dont les amours devancent la saison, cette superbe solitude, je ne sais quelle douceur répandue dans l'air, m'ont fait rêver, soupirer, songer à vous..... Réellement, mon cher Alfred, ces premiers jours du printemps animent les passions, les rendent plus vives, plus flatteuses. Cette sécrète intelligence, cette admirable harmonie qui unit, entretient, renouvelle tous les êtres, semble devenir plus sensible; elle émeut notre cœur, nous porte à réfléchir, éveille en nous un désir indéterminé, et nous avertit de chercher un bien qui nous manque. Ah, ce bien est l'amour! quel autre peut lui être comparé! Hélas! ce bien, je l'ai trouvé! pourquoi ne puis-je oublier qu'il est souvent la source des peines les plus amères! Je vois ici un triste exemple des effets de la complaisance. Que j'en suis effrayée! Je me croyois si sûre de ma fierté, de mon indifférence, que j'ai fait mille imprécations contre moi, que j'ai prié le ciel de me punir, si jamais j'étois assez foible pour préférer le bonheur d'un amant à mes principes, à ma tranquillité. Comment pourrois-je me résoudre?.... Hélas! en vous voyant, en vous écoutant, en lisant vos lettres, je me rassure quelquefois. J'oublie des sermens indiscrets, ou je me dis comme les athées, *les dieux sont sourds*..... Ah! s'ils m'avoient entendue, s'ils me punissoient, si vous cessiez de m'aimer, si je vous perdois!.... Oh, mon cher Alfred, je ne vous ai point vu hier, toutes mes idées se ressentent de l'ennui que votre absence m'a fait éprouver.

XXVIII.e LETTRE.

Mardi, à midi.

La, doucement : comme vous grondez ! Mais n'ai-je pas raison de me révolter quelquefois contre un penchant qui change mon cœur, en altère tous les sentimens, n'y laisse plus de place pour ceux qui doivent m'être chers, qui me l'ont toujours été ? Ne puis-je, sans vous fâcher, regretter un peu le temps où tout me plaisoit, où tout m'amusoit ? Miss Betzi que j'aime si tendrement, dont la vivacité, l'esprit et l'enjouement faisoient mes délices : miss Betzi qui m'est si attachée, eh bien ! hier..... elle ne m'ennuyoit pas, non, elle ne peut jamais m'ennuyer ; mais je trouvois qu'on tardoit bien à venir la reprendre. Vous ne sauriez croire combien je me reproche cet instant où j'ai pu manquer en secret à l'amitié, et trouver de trop une amie véritable, éprouvée ; une amie que je préfère à tout. Eh pourquoi désirois-je qu'elle s'en allât ? Pour être seule avec vous ; pour écouter ces folles idées qui chaque jour me paroissent moins extravagantes, et qui me persuaderont insensiblement qu'elles sont très-bonnes. Vous vous plaignez, vous dites que ce n'est pas de l'amour dont mon cœur est touché ; vous avez bien raison. Non, ce n'en est point : c'est bien mieux, c'est bien plus : c'est l'assemblage de tous les sentimens les plus tendres, les plus vifs..... Ah, si vous en doutez, vous ne méritez pas de les inspirer !

XXIX.e LETTRE.

Jeudi au soir.

Il y a deux heures que je vous voyois encore, mon cher Alfred; mais le plaisir de vous avoir vu, n'est point effacé de mon cœur. J'ai toujours devant les miens ces yeux où l'amour se peint, et dont le feu me pénètre. Je sens cette main chérie qui presse doucement la mienne; j'entends le son enchanteur de cette voix qui me plaît tant..... Mais il est donc bien vrai que vous m'*aimez*, que vous m'*adorez*?..... Est-il possible que l'amour me comble de ses biens, moi qui dédaignois ses faveurs?..... Ah, sans vous je les dédaignerois encore!.... Que l'aménité, l'agrément de votre conversation m'ont charmée ce soir! Est-il rien de plus aimable que cet air de confiance et d'intimité avec lequel vous m'avez parlé?.... Félicitez-moi, mon cher amant, j'ai un ami que rien n'égale : et vous, mon tendre ami, partagez ma joie, j'ai un amant adorable. A quel être bienfaisant m'adresserai-je pour le prier de me les conserver tous deux? Ah, l'ami me restera! il me restera toujours : je lui sacrifierois l'amant, si jamais il l'exigeoit..... Ne me grondez point, mon cher Alfred; je ne veux pas séparer ces titres précieux : si votre cœur m'en retiroit un, croyez que le mien les chériroit encore tous deux, mais en secret. L'ame de votre amie est noble : elle est fière, elle sauroit vous cacher un feu qu'elle ne pourroit éteindre, qu'elle

qu'elle ne désireroit pas d'éteindre. Elle vous aimeroit inconstant, léger, mais jamais perfide..... Ah, si vous me trompiez, si l'ombre même de la fausseté !..... Si Milord n'étoit pas..... Mais il est..... Il est lui.

XXX.e LETTRE.

Vendredi au soir.

Vous avez raison de vous plaindre : j'ai mal fait de déchirer ma lettre; ce procédé a quelque chose de désobligeant. Mais, mon cher Alfred, vous avez tout pris, tout rassemblé; vous verrez ce que je voulois vous cacher. Le billet que vous avez reçu de ma main est l'expression réfléchie de mon ame : l'autre est l'ouvrage de la nuit et de la plus folle imagination. Je ne méritois pas vos reproches; non, je ne rougis point de vous laisser voir des désirs qui naissent des vôtres. Ce n'est pas dans mes sens que j'en trouve la source; c'est dans mon cœur, c'est dans le vôtre; c'est dans l'idée flatteuse de vous rendre heureux. Le plaisir que j'attends d'un moment si doux, n'a pour objet que vous-même. Quand votre bouche m'assure qu'il dépend de moi de vous procurer un bien au-dessus de tous ceux que la fortune vous a donnés, pour lequel vous les céderiez tous; quand vos yeux attachés sur les miens, me tiennent un langage plus séduisant encore, je voudrois céder; je hais le préjugé qui m'arrête, je désire le bonheur d'un amant si cher, j'y veux tout immoler; je me promets de vaincre ma répugnance;

et puis, mon cher Alfred, je ne sais comment je reviens à mes premières craintes. Je me livre à de tristes réflexions; eh pourquoi m'y abandonner ! N'est-ce pas Alfred que j'aime? Ces vaines terreurs l'*affligent*, elles l'*offensent*, elles *déchirent* son cœur..... Ah, pardonne-les moi, mon cher amant! elles se dissiperont; votre amour, le mien, le temps....., mais en vérité je ne saurois promettre..... Quoi, s'avouer ses mauvais desseins? fixer un moment? prendre un jour?..... Oh cela m'est impossible! Je ne puis vous donner ma parole; n'exigez pas que je vous la donne, je ne le pourrai jamais; je vous en prie, ne l'exigez pas. Je ne saurois. Taisez-vous, taisez-vous donc..... Oh tais-toi.

XXXI.e LETTRE.

Lundi, dans mon lit, à une heure du matin.

Quelle lettre, mon cher Alfred, je ne saurois la quitter! Que tout ce qui vient de vous, me plaît! que votre amour m'est cher! que j'en aime les assurances! Ah, parlez-moi toujours, écrivez-moi sans cesse! Que tous les instans de ma vie soient remplis par le plaisir de vous voir, de vous entendre, de vous aimer...... Mais qu'il étoit joli ce soir! quels yeux! comme l'amour l'embellit! qu'il répand de charmes sur ses traits! que d'esprit, d'ame, de sentiment! et je lui résisterois? et je ne comblerois pas ses vœux?.... J'entends encore ces soupirs, ces accens flatteurs..... Ah! comme vous peignez cette volupté délicieuse née

des mouvemens du cœur!..... Mais je veux dormir : oui, dormir..... cela n'est pas si aisé qu'on le diroit bien. Je prends un livre pour me distraire; il vous appartient : mon amant l'a touché, m'en a parlé. Ce livre ne m'endormira point. Je relis cette lettre charmante : je la remets dans ce porte-feuille, que j'ai vu si souvent dans vos mains. Ah! qu'il sent bon! il sent comme toi..... Mais cela finira-t-il? Je vous dis que je veux dormir : entendez-vous, Milord, je veux dormir. Bon soir : adieu.... Pas possible; dès que je ferme les yeux, un lutin les ouvre malgré moi. Eh bien, venez donc, idée d'un amant que j'adore! emparez-vous de toutes les puissances de mon ame; je vous préfère au sommeil le plus paisible, au repos le plus doux, au songe le plus riant, à moi, à tout le reste du monde.... Oh pour cela, Milord, je me plains de vous; oui, et j'ai raison : vous n'avez point d'égards, d'attention. Est-il bien de ne pas laisser un moment de tranquillité à celle que vous aimez? Finissez : finissez donc..... c'est le mot qu'il faut toujours vous dire.

XXXII.e LETTRE.

Mardi, à dix heures.

Que je vous jure de vous aimer toujours : ah! je vous le jure par l'honneur, par la vérité, par vous-même. Votre cœur est l'autel sacré qui reçoit mes sermens. Puissent ces yeux que vous aimez se fermer

pour toujours, si je les lève jamais avec plaisir sur un autre que vous? Je ne me consolerois point de vous avoir choisi, si je me croyois capable d'inconstance. Mais vous, mon cher Alfred, ne changerez-vous point! cet empire que vous avez sur moi, qui vous flatte à présent, qui vous paroît si doux, ne vous lassera-t-il point un jour? Hélas! que sait-on, vous vous ennuierez peut-être d'un commerce si sûr, d'un règne si tranquille. Si cet état paisible vous fatigue, vous rebute; si vous le quittez, au moins souvenez-vous qu'un souverain qui abdique, ne doit ni mépriser, ni maltraiter les sujets qu'il abandonne; que sa bonté doit les ménager, et graver dans leur souvenir et l'amour de son nom, et le regret de sa perte.... Là, là, point d'humeur, mon cher Alfred; c'est un trait en passant, et pas si déplacé que vous pourrez le dire. Je ne doute point de votre sincérité; mais qui peut s'assurer de penser toujours de même? Ladi Stanlei disoit l'autre jour, que notre sexe étoit léger, mais que le vôtre étoit perfide. On m'assura que sur ces deux points elle avoit fait mille épreuves; mille, c'est beaucoup: malgré son expérience, je l'en crois bien moins que vous.

XXXIII.e LETTRE.

Mercredi, à minuit, une heure, je ne sais quand.

Que mon ame est agitée, inquiète, émue! Le désordre où je vous ai vu, ces tendres plaintes ne

m'ont que trop touchée : vos peines me pénètrent, et votre obstination me désole. Est-il possible que vous doutiez de ma tendresse? Non, vous m'en imposez, vous affectez cette défiance : vous ne l'avez point, mon cher Alfred ; vous ne sauriez l'avoir..... Pourtant, vos soupirs, vos reproches, ces larmes brûlantes dont vous arrosiez mes mains..... Ah, ne m'accusez point d'une *cruelle insensibilité!* vous ne pouvez juger de ce que je sens.... Mais tant de préjugés à vaincre, une si longue habitude de penser que rien ne pourroit les détruire ; je ne sais quel effroi.... Ah! s'il étoit en votre disposition de m'accorder une grâce, que vous ne pussiez le faire qu'avec cette extrême répugnance, je ne vous la demanderois point, je ne voudrois pas l'obtenir de vous. Votre sexe est bien moins délicat; il prie, mais il menace en même temps. Quoi, vous me fuiriez? quoi, vous travailleriez à éteindre une *passion inutile?* elle fait mon bonheur, et vous la nommez *inutile!* Osez-vous me dire que rien ne vous assure de mon cœur? vous comptez donc pour *rien* l'aveu réitéré de mon amour, mes lettres, mes complaisances?..... Est-il des liens plus sûrs, plus forts que ceux du sentiment? est-il un sentiment plus tendre que celui qui m'attache à vous?..... Vous êtes un ingrat. Eh bien, *travaillez à m'oublier;* faites plus, aimez-en une autre..... Ah, je ne vous croyois pas capable de m'affliger! Je vais dîner à Hamstéad. Je ne vous verrai que vendredi. Je ne voudrai pas vous voir, peut-être; non, je ne le voudrai pas.

XXXIV.e LETTRE.

Hamstéad, vendredi. **

Le *moi* sur lequel vous comptez, n'est pas toujours le plus fort. J'ai, comme Sosie, un autre *moi* difficile à réduire, et qui l'emporte souvent sur tout ce que je lui oppose. Ce méchant *moi* ne m'a pas laissée tranquille un instant, depuis que j'ai quitté Londres; il m'a fait pleurer, vous quereller, pardonner, me fâcher, rester ici pour vous chagriner, m'ennuyer, me priver du seul plaisir où mon cœur puisse être sensible. Je voulois partir ce matin, mais milord Clarendon a changé ma résolution. Il vint hier souper ici: on vous nomma; il nous dit qu'il vous avoit laissé chez la duchesse de Rutland, que vous y étiez seul. O quel mouvement ce discours éleva dans mon ame! Quoi! seul chez cette femme qui vous cherche, qui vous suit avec affectation! Il me fut impossible de souper. Je me plains de la migraine, je cours m'enfermer. Je relis ce billet si tendre, où vous vous soumettez à toutes mes volontés, où vous me conjurez de revenir, avec un empressement si flatteur : je n'y trouve plus que de la fausseté, des mensonges, le désir de me tromper. Une heure sonne, je vous vois *seul avec la duchesse*. Cette image ne peut s'effacer; je vous écris des duretés; puis je ne saurois écrire. Pan, la lettre chiffonnée, déchirée, la plume à terre, la table repoussée. Je me couche, tout l'enfer est dans mon lit. Je ne

peux dormir, je ne saurois lire; l'anglais, le français, l'espagnol, tout m'est odieux. Je me lève brusquement, je vais, je viens dans ma chambre : je me fais honte de mon peu de raison. Le jour luit, et ses premiers rayons me font apercevoir de mon accablement. Je retourne dans mon lit : l'extrême lassitude m'assoupit. Réveillée à dix heures, je vous écris à onze une plate et courte élégie dans la prose la plus commune : j'admire ce chef-d'œuvre. Je plie le papier tout de travers; je mets la cire sur mes doigts, et le cachet à côté de la lettre; puis je sonne, et puis je ne veux rien. Je déchire la belle lettre, on m'apporte la vôtre; je la prends, et je me fâche de ce que vous me dites, avant de l'avoir ouverte, sans savoir ce qu'elle contient. *Après*..... après je ne sais ce que je veux. Je suis malheureuse, en vérité. Mon état est bizarre, ridicule. Une ame tendre est la source de toutes les peines d'une femme; la sensibilité est en elle un poison actif, que les soins d'un homme qui veut plaire, font fermenter, pour détruire son bonheur, égarer sa raison, et répandre l'amertume sur tous ses sentimens. J'ai envie de m'établir ici; je hais Londres, ses habitans, l'univers, vous, moi, l'amour, et toutes les folies qu'il inspire. Aimez-moi, ne m'aimez pas; restez, partez, que m'importe? O ma paisible indifférence, qu'êtes-vous devenue! Laissez-moi, Milord, laissez-moi.....

XXXV.e LETTRE.

Hamstéad, samedi matin.

Vous avez soupé chez votre sœur..... eh bien j'ai tort, mon cher Alfred; je le sens, je l'avoue. Je pars : je vous verrai ce soir. Ah ne me dites plus que je vous aime *foiblement,* que je ne vous *aime point!* non, ne me le dites jamais. Comment pourrai-je me consoler de vous avoir forcé de le penser un seul instant? De toutes les actions de ma vie, c'est l'unique, peut-être, que mon cœur se reproche.

XXXVI.e LETTRE.

Mercredi, à deux heures du matin.

Qu'il est doux, qu'il est satisfaisant de penser bien de ce qu'on aime; de ne point douter de sa foi, de son cœur; de s'applaudir dans un instant que trop souvent la crainte des suites empoisonne, crainte qui place le regret tout près du plaisir! Ah que mon ame est tranquille! que ma joie est pure! que ma confiance est entière! J'ai rempli les désirs de mon amant, je les ai vus renaître; il est heureux, il m'estime, il m'aime, il m'adore : pouvois-je perdre dans son cœur, quand il me doit au plus tendre des sentimens? Il le sait, il en est sûr. Je n'ai point cédé : un moment de délire ne m'a point mise dans ses bras; je me suis donnée :

mes faveurs sont le fruit de l'amour, sont le prix de l'amour. Oui, mon cher Alfred, je suis contente; puis-je ne pas l'être, quand je suis à toi, oui; toute à toi? Momens délicieux, plaisir ravissant, redoublez la tendresse de mon amant!..... ah vous ne pouvez augmenter la mienne..... Il m'écrit dans l'instant où j'écris moi-même..... Ah prends garde, prends garde, mon cher Alfred, le bonheur ou le malheur de ma vie est dans tes mains! Cette lettre que j'attends, que je désire, va détruire ou confirmer ma joie..... Mon Dieu, si un peu moins de vivacité dans votre style..... S'il vous échappoit..... si une seule expression me faisoit craindre..... non, je ne crains rien : je suis aimée.

XXXVII.e LETTRE.

Vendredi, à midi.

Vous n'avez point vu *du regret* dans mes yeux : non, mon cher Alfred; et si quelques tristes idées s'élevoient dans mon cœur, en pensant que vous êtes heureux, elles céderoient bientôt au plaisir toujours vif de me dire, de me répéter : Mon cher amant est sûr que je l'aime; il ne doute plus de mes sentimens, je lui en ai donné la preuve la plus décidée. Pourquoi troubler votre bonheur par une délicatesse qui m'afflige? Tant que vous le sentirez, ce bonheur, je ne me reprocherai rien. Je ne vous verrai point demain.... Quoi, je ne vous verrai point! Penserez-vous à moi? Sentirez-vous cette petite absence? Viendrez-vous de

bonne heure samedi..... Hélas! ces jours heureux passent avec une rapidité; ils me conduisent à celui qui va me priver de vous, m'enlever mon bien le plus cher. Ah les vilains révoltés, que je les hais! faut-il que vous me quittiez pour eux! Ils méritent bien d'être punis, puisqu'ils vous font aller dans votre gouvernement. Quels ordres cruels! pouvoit-on s'y attendre? ah qu'ils m'affligent! Adieu, mon aimable, mon cher Alfred.

XXXVIII.e LETTRE.

Samedi, à minuit.

Oh qui peut rendre, exprimer le plaisir que m'a fait cette visite! Aimable Alfred! Le voir entrer dans ma chambre, quand je le crois à Hamptoncourt! prendre une heure pour me la donner!..... Mon Dieu, qu'il étoit bien! comme cet habit lui sied! que de goût dans sa parure! que de grâce dans son air! Regardez-le, Princesse, regardez-le bien; dites tout bas: *il est charmant.* Enviez mon bonheur, mais ne m'en privez pas; il est à moi; il a juré d'être toujours à moi: mon sort est plus heureux, mille fois plus heureux que le vôtre..... J'ai lu cent fois votre lettre, je la lis encore; qu'elle est tendre! qu'elle est folle? que je me sais bon gré de la mériter! qu'elle assure ma joie!..... Mais parlerai-je toujours de ma félicité? je vous ennuierai, mon cher Alfred: n'est-ce point à vous que je dois les mouvemens de cette joie? C'est un

ruisseau qui retourne vers sa source. Eh comment vous lasseriez-vous de m'entendre vanter mon bonheur, vous qui le faites, vous qui m'aimez?

XXXIX.e LETTRE.

Dimanche, à dix heures du matin.

Etes-vous revenu, mon cher Alfred? Vous êtes-vous souvenu de votre chère maîtresse? son idée vous a-t-elle été présente, dans un séjour où l'orgueil et l'intérêt ont fixé leur domicile? Miss Betzi s'est enfermée avec moi : nous avions des raisons différentes pour rester seules; elle vouloit étudier, je voulois penser à vous. Elle a commencé à lire tout haut son maudit français, séparant chaque phrase, et mettant Zaïde en pièces : moi je n'écoutois point, je n'avois garde d'écouter; et je disois, *fort bien, à merveille, on ne peut mieux.* Cependant le portrait de Consalve a ramené mon attention; je me suis imaginé qu'il vous ressembloit : si beau, si bien fait; l'air noble, le cœur tendre, le naturel doux..... En vérité, il vous ressemble.

XL.e LETTRE.

Lundi, à trois heures.

Cette aiguille semble immobile; elle marche pourtant : elle va d'un pas égal. Mes désirs ne peuvent

hâter ni ralentir son mouvement : quand ira-t-elle sur six heures?..... J'écris pour calmer mon impatience, adoucir l'attente, vous prouver que mon cœur est sans cesse occupé de vous : j'écris pour écrire. Mon amant fait bien mieux; il écrit pour peindre, enchanter : c'est toujours un tableau riant que sa plume dessine. L'esprit, l'amour et la variété brillent dans ses lettres; moi je dis, je vous aime, je répète, je vous aime. Il faut me le pardonner, mon cher Alfred; c'est qu'en vérité je ne pense que cela : je ne devrois pas le dire si souvent, il faut de l'art pour conserver un cœur; ladi Charlotte le dit, et ladi Charlotte sait bien ce qu'elle dit..... De l'art, mon cher Alfred? quoi, avec toi? te cacher que je t'adore?..... ah jamais; non, jamais!

XLI.e LETTRE.

Mardi, à midi.

Ne cherchez point des *noms plus doux* pour me les donner; celui de votre maîtresse est le plus flatteur pour moi; il m'est aussi cher que tous les titres qui peuvent exciter les désirs d'une femme vaine et ambitieuse. Ah! que l'or et les pierreries brillent sur mes égales! qu'elles prisent des biens que la noblesse de mes sentimens me fait dédaigner, ton amour me parera bien mieux que la richesse ne pourroit le faire : embellie par tes caresses, je devrai mon éclat à tes plaisirs, à l'heureuse certitude d'être chérie de toi. Eh quel rang, quel état est au-dessus du bonheur?

Aimer, pouvoir justifier son amour par l'objet qui l'inspire, oser se dire : Je l'avouerois sans honte..... Oui, mon cher Alfred, si l'usage, si la décence n'étoit pas blessée par cet aveu, je le ferois, je dirois avec vanité : J'aime Milord Erford, je suis à lui; je mets ma gloire à lui inspirer de la tendresse, à lui prouver la mienne. Qu'il partage mes sentimens; que j'excite un moment de plaisir dans son cœur, je n'envierai pas le sort du plus grand roi du monde.

XLII.e LETTRE.

Vendredi, à midi.

Elle n'a donc plus que deux jours à vous voir, cette pauvre Fanni; que cette idée l'afflige! Vous ne me quitterez pas sans regret, mon cher Alfred, car vous m'aimez, vous m'aimez beaucoup; je me le dis souvent. J'ai besoin de me le dire, quand je ne vous vois point; mais vous m'en assurez bien mieux. Que de jours à passer sans vous voir, sans espérer de vous voir, sans écouter si ce carosse arrête, sans me dire, le voilà! Combien de fois cinq heures sonneront, sans que mon cœur sente ce battement, doux avant-coureur du plaisir? Ah! miss Betzi, miss Betzi, que vous allez avoir besoin de votre aimable complaisance! que j'en abuserai! combien de fois lui répéterai-je : « Il est charmant : n'est-ce pas, Miss, qu'il est charmant? non je ne puis trop l'aimer..... »! et puis tant de récits, de détails, de confidences..... et puis toutes

les folies, les vains projets dont une ame tendre s'amuse..... Ah! ce cachet, ce divin cachet de Salomon, où est-il? que ne l'ai-je à présent! je suivrois vos pas, invisible et tout près de vous...... Mais quoi! mon cher Alfred seroit-il gouverneur d'une province de la Grande-Bretagne? auroit-il un maître dont les ordres pussent l'éloigner de moi?..... Lui!..... Non; il a les vertus de Titus; je lui donnerois l'empire de Néron. On dit que ce Prince fut un jour souverain paisible du monde connu : mon cher Alfred en seroit le monarque chéri, révéré..... Ah! je souhaite en vain, les génies n'entendent point ma voix, n'accourent point à ma voix : mon cher Alfred partira, hélas, il partira!

XLIII.e LETTRE.

Samedi, à deux heures du matin.

Ce n'est donc pas moi qui vous donnerai cette lettre, mon cher Alfred : une autre main vous la présentera; vous ne lirez point dans mes yeux la vérité des sentimens qu'elle contient; je ne lirai point dans les vôtres l'impression qu'elle fera sur vous : mes regards suivoient tous vos mouvemens, et je m'applaudissois de l'air satisfait avec lequel vous lisiez les assurances de mon amour. Aimable et douce habitude, que votre perte est sensible! Demain viendra et n'amenera point le moment désiré; les heures passeront, et celle où je vous voyois, passera comme les autres : elle passera, mon cher Alfred, et vous ne

viendrez point. Ah ! mon Dieu, vous ne viendrez point ! Que mon cœur est serré !..... J'ai retenu mes larmes chez miss Betzi, mais je vous promettois en vain de n'en point répandre; j'ai vu couler les vôtres..... l'amour est cruel, car je les ai vu couler avec plaisir. Le voilà, ce portrait, qu'il est différent de vous! Votre lettre vous rend bien mieux, elle me parle au moins; et le sentiment, plus habile que l'artiste, m'offre ces traits chéris que je cherche vainement dans cette image..... Est-ce là cet air fin, ce souris! Non, ce ne l'est pas..... Mais il est tard, le chagrin appesantit, si j'allois dormir et passer l'heure d'envoyer à la poste, mon cher Alfred ne trouveroit point de lettre en arrivant; il accuseroit sa maîtresse de négligence, de froideur peut-être. Ah! cette crainte m'éveillera, il la trouvera cette lettre; il se dira avec complaisance : *Ma tendre amie m'est attachée, elle est ardente à me le prouver*. Il m'en aimera davantage; il connoît le prix d'un cœur sincère; l'éloignement ne détruira pas le plaisir qu'il sent à m'occuper; et plus je lui dirai que je l'aime, plus il m'aimera lui-même. Adieu, mon aimable ami, adieu : que ce mot me fait de peine à présent! Pensez à moi, ah! pensez-y toujours!

XLIVe LETTRE.

Dimanche, à minuit.

Enfin il est fini ce jour dont rien n'a trompé la longueur; il est fini; et demain ne sera pas plus heureux :

je n'aurai point de lettre, pas la moindre marque de votre souvenir. Ah! que cela est dur pour un cœur accoutumé aux plus tendres soins du vôtre. Vous fuyez, mon cher Alfred; vous vous éloignez avec vitesse d'une femme qui vous adore : hélas où êtes-vous déjà? ce portrait est donc tout ce qui me reste?.... Il me paroît moins mal qu'hier; à force de le tourner, de le pencher, j'y trouve une ombre légère de ce que j'aime, je sens qu'il me devient cher; il a un drôle de petit nez qui ressemble à un autre..... En vérité je l'aimerai, je l'aime déjà; l'habit me plaît : le premier jour où je vous l'ai vu, est bien présent à ma mémoire; c'est celui où je me suis dit de si bonne foi, je l'aime; mon Dieu, je l'aime : oh je vous aimois bien fort, quand j'osai me l'avouer! Je vous aime mille fois davantage.

XLV.e LETTRE.

Lundi matin.

Où êtes-vous à présent, mon cher Alfred? que faites-vous, songez-vous à celle qui ne respire que pour vous aimer? me rappeler tous vos discours, relire vos lettres, en attendre, en désirer, vous écrire; voilà ce qui va remplir tous les instans de votre absence. Point d'amusement, point de dissipation; une idée si chère me suffit : elle me suivra sans cesse, je la porterai partout. Milord James me disoit hier : *Milord est donc parti? c'est l'homme d'Angleterre le mieux fait et le plus aimable,*

ble; il vous aime, Madame, vous devriez en faire cas; il mérite du retour. Et moi je disois tout bas : Ah ! qu'il a bien ce qu'il mérite, jamais Milord ne donnera de conseils qui soient mieux suivis. Il est aimable milord James. Sir Thomas est charmé de me voir bien triste; il trouve que cela est dans l'*ordre :* et vous savez que sir Thomas met de l'*ordre* partout, excepté dans ses propos. Si miss Betzi faisoit un voyage, *il seroit comme moi.....* Mais on vient m'interrompre...... Adieu.

XLVI.e LETTRE.

Mardi, à cinq heures.

Quelle date, mon cher Alfred! elle est bien cruelle; je vais voir beaucoup de monde, et je n'attends point la seule personne que je désire, c'est aujourd'hui le jour de ma naissance. Je pourrois dire avec l'aimable Française (1) dont je vous ai prêté les lettres, *il y a aujourd'hui vingt-six ans qu'il naquit une créature bien destinée à vous aimer.* On va me souhaiter mille biens, sans jamais songer à l'unique dont mon cœur pourroit être flatté. Dans trois jours la même fête arrive pour vous, votre voyage vous dispense d'un ennuyeux cérémonial. Oh quels vœux formerai-je pour mon tendre ami ! me sera-t-il possible de séparer ses intérêts des miens ! Non ! les félicités dont je prie le ciel de le combler, ne feront-elles pas mon bonheur !...

(1) Madame de Sévigné.

La constance est une vertu que je demande avec ardeur pour vous, mon cher Alfred...... est-ce bien pour vous?.... La petite sœur de miss Betzi m'a fait tressaillir ce matin à Hideparc où nous nous promenions; elle a vu le chevalier d'Orset qui venoit après nous; il avoit un habit comme celui que vous aviez mis la veille de votre départ : la jolie enfant m'a tirée doucement, et m'a dit d'un air riant et fin : *Voilà milord Erford;* et moi comme une folle, comme une étourdie, je me suis tournée toute rouge, toute émue, et puis de me moquer de moi, de rire; car on ne peut s'empêcher de rire d'une telle sottise.

A trois heures du matin.

Que j'ai de peine à fermer ma lettre! Il me semble avoir mille choses à vous dire encore : il faut pourtant vous quitter....... vous quitter, mon cher Alfred! Comme un temps fait regretter l'autre! hélas! j'étois bien heureuse quand je vous quittois! Je vais me mettre au lit, votre portrait y vient avec moi, nous allons dormir ensemble..... dormir! Ce portrait-là ne vous ressemble guère; il ne vous ressemble point du tout.

XLVII.e LETTRE.

Mercredi, à midi.

Venez, mon cher Alfred, venez me dédommager de tout l'ennui que j'ai éprouvé hier. Le plaisir de vous parler peut seul me faire oublier tant de fa-

deurs que l'usage oblige d'entendre..... Ah! quelle humeur! quelle tristesse! cette entière privation m'est affreuse : ni vous, ni rien de vous! Quoi, pas une ligne en route? courez-vous donc toujours? m'auriez-vous oubliée? non, je ne le crois pas, je ne veux pas le croire. Faites-vous des vœux pour votre maîtresse? Ah! je vous en prie, demandez à l'amour et à la fortune qu'ils daignent lui conserver le cœur de son amant.

A trois heures.

Voilà des lettres de partout, et pas une qui m'intéresse : point de nouvelles de mon cher Alfred. Oh que je suis laide, sotte, fâcheuse! la belle mine que je vais faire! Il faut sortir pourtant; mais que m'importe? Je ne veux pas plaire; j'aime, je suis éloignée de ce que j'aime; je ne tiens plus à rien : il me semble qu'on m'a tout pris, tout enlevé, même mes espérances; je suis..... comme si je n'étois point. Je vais chez ladi Worthy, il le faut; elle m'ennuiera, mais pour aujourd'hui je le lui rendrai bien.

A six heures.

Comme j'allois sortir avec miss Betzi, sir Thomas, le bon, l'aimable sir Thomas, m'apporte une lettre : je le remercie, je le caresse, je lui fais baiser la main de la méchante Miss. Je lis cette lettre, je ris, je pleure, je suis contente, attendrie, charmée; j'embrasse ma chère amie. *Il est triste, Miss, il est triste : ah! c'est qu'il m'aime;* et puis je ne sais ce que je fais, je mets la lettre dans mon sein, et puis je la reprends, et puis je la baise mille fois. Ah! que vous m'êtes cher;

que je suis touchée des assurances de votre amour! qu'elles redoublent le mien! mais il faut sortir. Quoi, vous laisser? vous, mon cher amant? Maudit soit l'usage. Je vais donner cette feuille à sir Thomas; il la fera partir ce soir. Adieu donc, adieu..... Oh que Miss est pressée! Elle est trop indifférente : oui, elle l'est trop. Adieu. Je vous dirai ce soir tout ce que je pense, si pourtant il m'est possible de l'exprimer.

XLVIIIe. LETTRE.

Mercredi, à minuit.

Je vous ai quitté brusquement, mon cher Alfred : on m'arrachoit au plaisir de vous parler, quel tort on me faisoit! Ces momens donnés à mon cœur, au désir de vous plaire, de vous amuser, sont les plus doux de ma vie. Que j'aime à vous suivre, à voyager avec vous, *toujours présente à votre idée!* ah, soyez sûr que vous ne sortez pas un instant de la mienne! Sir Thomas a fait partir ma lettre : il est bien mon serviteur en vérité, et très-content de ma conduite, surtout de ma mauvaise humeur : il est bien loin de la trouver ridicule; et quand je le reçois comme un chien, cela lui paroît *le plus naturel du monde.* La cruelle qu'il aime en vain, bien en vain, je vous assure, n'est pas si complaisante pour moi; elle me raille, m'imite, fait une grimace qu'elle appelle *l'air ennuyé de madame,* et puis elle éclate de rire; elle ne me corrigera point; mon cher Alfred n'y est pas;

je ne l'attends point : non, je ne saurois rire. J'ai lu cent fois votre lettre ; ce chagrin dont je devrois être flattée, me pénètre : je ne veux pas que vous soyez triste.... J'ai mis la lettre sur mon sein, mon visage sur la lettre, et je l'ai baignée de mes larmes.... Elle sera sur mon cœur cette lettre que tu as touchée, elle y sera toujours : une autre de la même main pourra seule l'en ôter, et prendre sa place.... *Que je ne cesse point de vous répéter que je vous aime ;* ah, je ne me lasserai ni de le penser, ni de l'écrire ! Puissiez-vous, mon cher Alfred, prendre autant de plaisir à l'entendre, que j'en ressentirai toujours à vous le dire !.... Il y a deux heures que j'étois dans ce coin où vous vous plaisez ; ils jouoient, ils se querelloient ; moi je fermois les yeux ; je cherchois à me tromper moi-même... Il vient, me disois-je, il entre, il va m'embrasser ; je connois ce pas vif et léger, j'entends cette voix dont le son si doux, si caressant, éveille le plaisir dans mon cœur...... Eh pourquoi l'erreur se dissipe-t-elle ? d'où vient n'est-ce point lui ? quoi, tu n'es pas là ? quoi tu n'y seras point demain, ni après ? tu n'y seras donc jamais ? Mon cher Alfred ? mon aimable amant, plaignez votre maîtresse ; elle ne vous voit plus, elle ne vous verra de long-temps... Ah, qu'un instant de votre présence, qu'un seul de ces baisers que tu lui prodiguois, porteroit de joie dans son ame ! Mais vous ne m'entendez point : hélas, vous ne sauriez m'entendre !

XLIX.e LETTRE.

Jeudi matin.

Cessez de craindre mes réflexions, elles sont toutes à votre avantage. Quelque dure que me soit cette séparation, quelque douleur que je ressente de votre absence, je ne me repens point de vous aimer : les peines les plus cruelles ne me feroient pas renoncer à un sentiment que vous m'avez rendu si cher. Un billet de votre main, un instant de votre vue, un baiser de votre bouche, me causeront plus de plaisirs, que dix ans d'une stupide indifférence ne pourroient m'en procurer. Bon Dieu ! quand vous entrerez dans ma chambre, quand je leverai les yeux sur vous, quand je me sentirai dans vos bras, quand je vous presserai dans les miens, me souviendrai-je des pleurs que votre éloignement me fait répandre ? non, je ne me souviendrai que de vous. Adieu. Je suis forcée à vous laisser. Aimez-moi, aimez-moi bien, aimez-moi tendrement, aimez-moi..... comme je vous aime.

L.e LETTRE.

Vendredi au soir.

J'ai fait aujourd'hui tout ce qui m'a été possible pour dissiper cet ennui si difficile à vaincre, et j'ai cherché en vous un amusement qu'aucun autre objet

ne pouvoit me procurer. Je me suis retirée dans mon petit cabinet : j'ai ouvert le tiroir qui renferme les gages précieux de votre amour. J'ai lu toutes ces lettres si tendres; je prononçois avec un sentiment délicieux des mots que votre main a tracés, que votre cœur a dictés. Que cette lecture m'a touchée ! Avec quel regret j'ai rappelé le temps heureux où vous me donniez vous-même ces aimables lettres! quelle différence, mon cher Alfred ! mon bonheur n'est pas détruit, mais qu'il est cruellement interrompu ! Il y a bien peu que vous êtes parti; déjà si triste, si abattue, que ferai-je dans la suite? J'attends une lettre demain : ah, si je n'en avois pas!..... mais j'en aurai, vous ne voudriez pas m'abandonner à mon inquiétude : la moindre négligence qui viendroit de votre cœur me mettroit au désespoir; elle feroit plus encore, elle m'ôteroit mon amour. Je n'ai jamais imaginé qu'une femme pût soutenir la diminution des soins d'un homme qu'elle aime : je méprise celle qui la supporte, ou fait des efforts pour rallumer une passion presqu'éteinte. Rien de plus libre que l'amour. *Il est*, dit Pope, *libre comme l'air*; on peut désirer de le fixer, mais c'est le plus vain des projets de vouloir le retenir. Je vous l'avoue, mon cher Alfred, je romprois avec mon amant, mon amant adoré, dès l'instant où je cesserois de me croire l'objet le plus cher à son cœur. Oui, je préférerois une grande douleur à toutes ces petites que donne la conduite d'un homme déjà las de ses assiduités. Qui moi, je ferois des plaintes, des reproches? ah fi, fi! c'est une bassesse de montrer des doutes humilians. Dès que l'on entrevoit l'indiffé-

rence ou le dégoût, il faut s'arracher à la honte de paroître encore sensible. Je ne me crois pas vaine; mais je me connois fière, capable de sacrifier beaucoup à ce que je me devrois à moi-même. L'amour heureux élève, annoblit le cœur qui l'inspire et le partage, mais c'est avilir ce sentiment de le conserver à un ingrat..... Eh, pourquoi donc tous ces propos? est-ce que je perds l'esprit d'ennuyer ainsi mon cher Alfred? il n'est point ingrat; son ame sensible et délicate est occupée de moi. J'aurai une lettre; oui, je l'aurai. Adieu, mon aimable ami. Miss Betzi vous prie de croire que si vous tardiez à m'écrire, vous pourrez sans inconvénient m'adresser vos lettres à Bedlam (1). Qu'elle est heureuse, mon cher Alfred! elle rit, elle rit toujours : elle n'aime rien. Mais est-on heureux de n'aimer rien? non, oh non.

LI.e LETTRE.

Samedi au soir.

J'ai été aujourd'hui dîner à huit milles de Londres, avec deux dames catholiques qui se sont retirées dans cette espèce de couvent nouvellement toléré : cela peut passer pour un monastère, quoique les religieuses soient en habit séculier. La maison est belle, et remplie de jeunes demoiselles irlandaises. J'ai été frappée de l'extrême tranquillité qui règne dans ce lieu. Miss Betzi et sa petite sœur étoient avec moi. Sir

(1) Maison où l'on tient les fous.

Thomas est venu nous chercher. Il vouloit faire voir à la cruelle Miss combien il a bon air sur le plus beau cheval qu'il soit possible de voir. A peine avions-nous fait un mille, qu'il a demandé la place qui restoit. Nous revenions donc tous quatre dans un grand silence. Sir Thomas soupiroit, miss Betzi marmotoit un air à boire, l'enfant mangeoit des massepains, et moi je me contois une histoire. Quand mon cher Alfred ne m'aimera plus, disois-je, je me ferai catholique, et j'irai habiter cette maison paisible. J'aurai bien du plaisir à me confesser, car je ne parlerai que de mon amant : tous les saints et toutes les saintes qui pareront mon oratoire, auront cette aimable physionomie. Le portrait que je tiens de sa main, placé dans le lieu le plus éminent, sera le patron révéré dans mon simple hermitage : couronné de fleurs, et couvert d'un voile léger, il ne sera vu que de moi; il sera toujours le dieu de mon cœur. Je lui adresserai des vœux qui ne le toucheront plus : n'importe; je sentirai toujours de la douceur à m'occuper de lui, mais en secret. Milord sera mon ami, il viendra me voir quelquefois. Je lui cacherai mes peines; il n'apercevra pas même la trace de mes larmes : je renfermerai mes regrets : je ne lui parlerai que de lui, de sa grandeur, de sa fortune, de ses emplois brillans; il ne saura pas qu'il est toujours aimé; que son amie est malheureuse, malheureuse par lui. Avec ce petit projet, nous avancions vers Londres, et le cœur me battoit bien fort; aurai-je une lettre, disois-je à sir Thomas? vous irez voir si j'ai une lettre. Il y a été, je n'en ai point. Se peut-il?..... Hélas, je n'en ai point!

A minuit.

Je suis tout-à-fait triste, mon cher Alfred; cette lettre qui n'est point venue. Eh, mon Dieu, pourquoi n'est-elle pas venue? Ah, l'absence est le poison de l'amour, elle flétrit tous ses plaisirs! Adieu, je vais me mettre au lit...... Et ce portrait qui rit;...... je ne puis le souffrir ce soir, son air gai excite ma colère: il passera la nuit en pénitence, tout seul, dans le tiroir, pour lui apprendre à me montrer de la joie quand je suis de mauvaise humeur. Et vous..... vous, je vous aime encore; mais.....

LII.e LETTRE.

Dimanche matin.

J'ai repris le pauvre petit portrait, je lui ai pardonné; il faut bien que je l'aime, il est mon unique consolation. Je vous y trouvé, parce que je vous cherche, vous désire: il est après tout, l'objet qui vous retrace le mieux à mes yeux. Ah, tout vous retrace à mon cœur! Quoi, tu es mieux que ce portrait? ton visage est plus noble, plus beau que celui-là?..... Qu'il est joli pourtant! qu'il est aimable! qu'il me plaît! Hélas mes plus tendres baisers ne l'animent point, il est toujours le même! Insensible à toutes mes caresses, la froide image ne me les rend point..... Est-ce là cet amant passionné, ardent, qu'un seul regard rend si vif, si obstiné, presqu'absolu?..... ah, que n'est-ce lui!

LIII.e LETTRE.

Lundi, à minuit.

Que puis-je vous dire, dans la position fâcheuse où je suis? Après avoir attendu ce jour avec tant d'impatience, le voir finir sans recevoir cette lettre si désirée; ne savoir que penser; n'oser vous condamner, dans la crainte d'être injuste; m'inquiéter, me chagriner, pleurer, c'est tout ce que je puis faire. Ah, pourquoi vous ai-je aimé! J'ai vu partir Milord pour Plimouth, je l'ai vu partir pour Bath; pourquoi son voyage à *** est-il un événement pour moi? Milord n'étoit point à Londres, et mon cœur n'avoit rien qui l'agitât; Milord ne m'écrivoit point, et pourtant j'étois heureuse. Par quelle fantaisie a-t-il voulu m'intéresser à son sort? faut-il que le mien dépende de lui? D'où me vient la douleur qui me presse? que me manque-t-il? une feuille de papier! et me voilà désolée parce que je ne l'ai point. Ah, Milord, Milord, est-ce ainsi que vous aimez! si vous connoissiez le cœur que vous avez touché, vous ménageriez mieux son extrême sensibilité: vous êtes loin, bien loin d'imaginer le chagrin que vous me donnez. Je crains que quelque accident ne vous ait arrêté dans votre route, que vous ne soyez arrivé malade, que vous ne m'aimiez plus..... Quelque terrible que soit cette dernière idée, je la préfere sans balancer aux deux autres. Ah, que l'amour me vend cher les plaisirs qu'il m'a donnés? Il y

a neuf jours qu'à la même heure je vous écrivois; mais quelle différence! Je parlois à un amant dont j'étois adorée; à qui est-ce que je parle à présent? Je ne vous connois plus; non, Milord, je ne vous connois plus.

Mardi, à six heures du soir.

On prend vivement votre parti; miss Betzi ne veut pas que vous ayez tort, *elle ne conçoit pas que vous puissiez avoir tort.* Elle vous défend, me gronde; je suis malheureuse, et on vous plaint..... Cette injustice me révolte, elle veut déchirer ma lettre; *ce style chagrineroit Milord, il ne faut pas qu'il voie.....* Oh je vous assure, Miss, qu'il verra..... *Il boudera;.....* que m'importe? *il sera fâché.....* à la bonne heure : *vous vous repentirez dans un moment....* je le veux bien. Eh que lui dirois-je? des choses tendres. Il n'est plus mon cher Alfred, mon ami, mon amant, l'unique objet des affections de mon cœur : il ne m'est plus rien; non, rien du tout. Ah, s'il m'avoit écrit!.... mais c'est un paresseux, un négligent, un ingrat, oui, plus ingrat qu'on ne peut dire. Adieu, Milord; daignez recevoir mes humbles complimens?..... Oh je vois d'ici la mine que vous faites; mais..... mais je ne m'en soucie guère, entendez-vous?

LIV.e LETTRE.

Toujours mardi, à minuit.

On est bien fier, bien content, bien heureux, quand on n'a point de reproches à se faire; quand on peut se

dire, *je ne mérite pas ceux dont on m'accable ; j'éprouve l'injustice des autres.* On attend une impertinente maîtresse à ses genoux, on lui dit : *Ingrate, vous seriez trop punie, si vous aviez raison.* J'ai tort, mon cher Alfred; mais j'ai craint, j'ai souffert; mes peines ont été réelles : n'obtiendrai-je pas ma grâce? La méchante lettre venoit de partir, quand on m'a donné la vôtre : avec quel plaisir je l'ai lue ! elle a été pour moi comme un astre brillant, qui s'élève au-dessus de l'horison le plus sombre : elle a éclairci les nuages de l'humeur qui me dominoit, qui m'a fait vous écrire avec froideur, avec indifférence..... Ah, je vous en prie, déchirez bien vite cette lettre; n'en gardez jamais une où vous ne trouverez pas des assurances de mon amour. Ai-je pu douter d'un cœur si tendre, de cet amant qui me dit : *O ma belle maîtresse, ô ma chère maîtresse, aimez-moi, aimez-moi, si vous voulez que je vive!* Ah si je le veux! ah si je vous aime! mais je ne mérite pas de vous le dire, j'en suis indigne; je ne vous le dirai pas, c'est une punition que j'impose à mon cœur. Vous enviez le bonheur de cet enfant, si étonné de votre air occupé; *la jolie petite machine est heureuse, une balle lui suffit :* oui, mais elle tient vivement à ce jouet. En vérité, mon cher Alfred, une balle nous suffit à tous : la forme et la couleur varient; les unes sont unies, les autres dorées, mais c'est toujours une balle qui nous occupe. Par exemple, vous êtes la mienne; et si on vouloit me la prendre, je crierois de toute ma force.

LV.e LETTRE.

Mercredi matin.

Je suis triste, mon cher Alfred, et tout me le paroît depuis que je ne vous vois plus. Un amant aimé embellit tout; il répand l'agrément dans les lieux qu'on habite, sur les personnes qu'on voit; il prête sa grâce à tous les objets qui nous environnent; le charme inexprimable attaché à sa présence, semble s'étendre sur l'univers, et rendre tout plus aimable et plus riant; l'absence, au contraire, sème l'insipidité sur tout; elle suspend la gaîté, éteint, ou du moins amortit les désirs. On s'éveille sans goûter le plaisir de revivre; on se lève sans dessein, sans se rien promettre. La nonchalance préside à la toilette; on se mire sans se voir; on se coiffe sans choix; on s'habille sans se parer. L'habitude fait mouvoir la machine, mais ses mouvemens n'intéressent point. Le jour paroît long; il dure, passe, finit, rien ne l'a marqué : il est anéanti, on ne se souvient pas qu'il a été : la vivacité, l'esprit, l'enjouement, ne peuvent percer le voile qui les obscurcit. Ces dons renfermés en nous-mêmes y sont comme de belles fleurs dans un parterre où l'on se promène la nuit; la variété de leurs couleurs existe, mais sans être aperçue. La sévère Miss me gronde : *Eh fi, fi, Madame, vous avez l'air d'une princesse de roman;* elle me traite comme elle fait ses malheureux amans. Mais elle me dit que vous m'aimez; que j'ai raison de vous

adorer, ou du moins que jamais folie ne fut plus pardonnable : et moi je suis charmée, et je l'embrasse. Adieu, mon aimable, mon cher Alfred; pensez beaucoup à moi, je ne songe qu'à vous.

LVI.e LETTRE.

Jeudi, à minuit.

J'ai dîné chez ladi Worthy. En rentrant, j'ai trouvé la charmante Miss qui m'attendoit. J'ai vu votre lettre dans ses yeux; elle me l'a remise avec une joie que l'amitié seule peut donner, et qu'elle seule aussi peut comprendre. Miss reçoit tous les complimens de Milord, et lui en rend mille. Elle répond à votre anecdote d'Iphis; *plût au ciel qu'il l'imitât!* Cela vous paroît-il assez tigre? A sa place, je dirois comme elle : Il est bien fâcheux d'être aimée, quand on n'aime point; de sentir que l'on cause à quelqu'un une peine violente, peine qu'on ne peut soulager, qui s'aigrit par la fierté, s'entretient par la moindre douceur, et ne se guérit qu'à force de dureté. C'est une désagréable situation de n'oser se livrer à la bonté de son cœur, et de se voir dans la nécessité de maltraiter un homme qu'on ne hait pas..... Il y a aujourd'hui vingt-trois jours, qu'à pareille heure, dans le même lieu, à la même place où j'écris, je ne croyois guère que l'on dût être cruelle. Il me paroissoit bien doux, bien naturel de céder aux désirs d'un amant, de partager ses transports, d'être flattée de les exciter..... Vous en souvient-il, mon cher Alfred? ce moment est-il aussi

présent à votre idée, qu'il l'est à mon cœur ! Que celui-ci est différent ! Je vous parle, il est vrai ; mais je vous voyois, je vous entendois, je vous touchois : ce tendre abattement, ces soupirs, ces sermens, ces prières ardentes, enflammées..... que vais-je rappeler ! d'où vient ce tableau se retrace-t-il si vivement à ma mémoire ?.... Je crois voir encore ces yeux attendris, brillans d'amour et de plaisir, mêler tout-à-coup à leur douce langueur l'éclat de la joie. Eh quelle joie ! qu'elle étoit pure ! qu'elle étoit vraie ! Que ne puis-je te la faire oublier, et te la donner encore ! Ah, mon cher Alfred, pourquoi ne me reste-t-il plus rien à faire pour votre bonheur ? Vous me priez d'écrire quatre pages où il n'y ait que ces mots, *je t'aime, je te désire, je t'aimerai toujours*. Ah, si je m'en croyois, je les répéterois tant, que vous vous lasseriez peut-être de les lire.

LVII.e LETTRE.

Vendredi. **

Quoi, vous n'aviez pas reçu mes lettres, et je vous grondois ! Si inquiet, si accablé, et pourtant si doux, si modéré dans vos plaintes ! J'ai baisé mille fois ces détails de vos tendres alarmes pour moi. J'ai pleuré, amèrement pleuré, parce que mon cher Alfred s'étoit chagriné. Oh que l'absence cause de peines ! pourquoi sommes-nous séparés ! Que n'êtes-vous un citoyen paisible, maître de lui-même ! ce vain éclat qui vous environne, vaut-il ce que vous lui sacrifiez ? Mais la naissance,

naissance, le monde, les préjugés..... je hais tout ce qui nous éloigne. Miss Betzi m'a donné deux jolis serins : ils sont ensemble, s'aiment, se caressent, rien ne les trouble, rien ne les contraint. Je m'amuse à les voir badiner, s'appeler, se répondre : ils s'entendent, le mâle a des soins empressés pour la femelle..... heureuse petite femelle ! Sa cabane est son univers ; ses désirs ne s'égarent point au-delà de cet espace, elle y trouve ses besoins et ses plaisirs ; que nous procnre de plus notre intelligence ? La faculté de parler nous a donné celle d'étendre nos idées en nous les communiquant ; la vanité née de l'étude a mesuré les cieux, partagé la terre, traversé les mers, formé des empires ; les sciences ont appris à braver le ciel même dont elles ont parcouru les sphères ; et parmi tant d'avantages, l'homme n'a rien trouvé pour son bonheur. Sans le chasseur qui s'amuse cruellement à donner la mort, le petit lapin sorti de son terrier le matin d'un beau jour, courant, folâtrant dans un pré fleuri, seroit mille fois plus heureux que ces êtres sublimes qui savent tant, et ne jouissent que des erreurs de leur imagination..... Mais ne me laissez donc pas vous ennuyer comme cela. Je finis, je me sens d'une gravité ridicule. Adieu, mon aimable Alfred.

LVIII.e LETTRE.

Samedi matin.

Je commence le jonr par vous donner des preuves de ma tendresse, je voudrois l'employer tout entier à

vous écrire. Que ne puis-je m'enfermer, ne voir personne ! Cette porte s'ouvre, on annonce; qui ? un importun, toujours celui que je ne désire point. Ce n'est jamais milord Erford, ce nom chéri ne se fait plus entendre. Tout me déplaît, m'ennuie et m'afflige. Je commence à m'alarmer d'un sentiment si vif : eh que deviendrois-je si vous cessiez de le partager ? Je sens que toutes les affections de mon cœur sont réunies en vous; oui, tous mes mouvemens, tous mes désirs tiennent à vous. Votre absence me fait connoître combien vous êtes devenu nécessaire à mon repos, à mon bonheur, à mon existence même. Qu'avez-vous donc fait pour me lier si fortement, m'arracher à tout ce qui n'est point vous ? Quoi, pas un instant, pas une idée, pas la plus légère distraction ?..... O mon cher Alfred, m'aimez-vous de même ?

LIX.e LETTRE.

Toujours samedi, à minuit.

Il est donc des momens où, dans l'absence de ce qu'il aime, un cœur tendre peut se livrer à la joie ? Oh que j'en ai ressenti à la vue de ces deux feuilles remplies des témoignages de votre amour ! avec quelles délices je les ai parcourues ! Je n'osois respirer, de peur de m'interrompre. N'avois-je pas raison de regretter ces lettres charmantes ? Puissent les miennes vous faire éprouver le sentiment dont je suis pénétrée..... Vous me souhaitez *un bonheur que rien ne*

trouble, que rien n'égale. Eh, mon cher Alfred, quel besoin de souhaiter! L'accomplissement de vos vœux dépend de vous-même : vous aimer, vous plaire, voilà mon bonheur; je n'en veux point d'autre : je n'en goûterois point d'autre. C'est donc moi qui présidois en secret à ce festin superbe, à ce bal magnifique? Cette couronne refusée à celles qui la demandoient, qui se disputoient l'honneur de l'obtenir, de la recevoir de votre main, est donc offerte à ta maîtresse! *Ton cœur la lui donnoit;* qu'elle est brillante à ses yeux! mon Dieu, que ces riens ont de prix? l'amour en compose ses trésors..... *Là est un baiser.....* il n'y est plus, mon cher Alfred, il y en a mille à présent.... Non, vous ne m'avez jamais écrit avec ce feu..... J'ai mis tout mon visage sur ce papier, qui a été dans vos mains. Je croyois vous entendre parler, voir cette mine aimable, cette bouche dont le silence aussi doux que les expressions, plus animé peut-être..... Ah! que je t'aime! pourquoi ne puis-je que l'écrire?

LX.e LETTRE.

Dimanche, à midi.

C'EST donc à votre réveil que vous recevez mes lettres! à votre réveil, mon cher Alfred? mon Dieu, que j'aimerois à vous réveiller! J'approcherois sans bruit; j'ouvrirois doucement le rideau; je passerois mon bras sous votre tête : un baiser..... ah quel baiser!..... *et puis,* je m'enfuirois. Vous distinguez donc

la forme, le cachet, le papier? *Cette lettre est vue d'abord; elle est baisée, tendrement baisée.....* Heureuse lettre! et moi je n'ai rien. Oh comme vous vous endettez! combien vous m'en devez de baisers! Réglons un peu nos comptes; en mettant, année commune, qu'il ne m'en revînt que cent par jour, quel fonds cela fait déjà! Vous trouverez en moi un créancier un peu dur, je vous en avertis. J'exigerai intérêt et principal: pas la moindre remise. Dès que je vous vois, je vous arrête dans mes bras; vous y serez détenu; vous n'en sortirez point que vous n'ayez tout payé. Malgré ce caractère arabe, je ne suis pas sans générosité; et pour vous faciliter, tous ceux que je prendrai, je les compterai pour deux, si vous le voulez..... Le voudrez-vous, mon cher Alfred? J'espère que Milord est trop juste, trop noble...... Oh non, tu ne le voudras pas.

LXI.e LETTRE.

Lundi, à six heures du soir.

PENDANT que miss Betzi assure sir Thomas de son indifférence, de sa parfaite indifférence; qu'elle lui dit de son air le plus riant, le plus satisfait, qu'elle ne l'aime point, qu'elle ne l'aimera jamais; tandis qu'il prend la mine d'un ours qu'on a trop fait danser, je vous écris sur Prior: il est toujours sur mes genoux, mais c'est comme un livre à vous, et point du tout parce que je lis. Vous me demandez *ce que*

je fais, ce que je pense, ce qui m'occupe. Je pense à vous, je vous écris, je forme des vœux pour votre retour..... Voilà Miss qui se fâche, savez-vous qu'elle est méchante! sir Thomas vient de la faire repic; elle trouve cela *fort sot.* Encore un aussi beau jeu, et les cartes voleront à la tête de sir Thomas; elle ne prétend pas qu'il ait le moindre avantage sur elle, pas même au piquet, où elle ne sait que reprendre dans son écart. Pauvre sir Thomas! Pourtant j'envierois son sort, si je ne le trouvois pas humiliant. Il la voit; il est près, tout près d'elle; rien ne les sépare qu'une petite table; il touche sa robe, quelquefois sa main : oui, mais elle la retire avec dédain : sir Thomas l'ennuie, lui déplaît, lui donne de l'humeur. Je ne veux point du sort de sir Thomas : je ne voudrois pas du mien non plus. Que me faudroit-il donc? Ah! je ne l'aurai point ce que je veux! je suis trop sûre de ne point l'avoir!..... Sept heures, point de lettre! elle n'est pas venue la lettre! Hélas n'en viendra-t-il pas ce soir? je cesse d'en espérer...... Miss Betzi trouve que je me renfrogne à vue d'œil; je prends, dit-elle, l'air d'*une vertu qui s'appuie sur un tombeau.* Elle rit; oh si jamais je puis lui rendre ses plaisanteries..... elle verra, elle verra.

A neuf heures du soir.

Me voilà retombée dans mes premiers chagrins : point de lettre! Eh d'où vient donc que je n'en ai pas? Je ne m'accoutume point à ces retards, ils m'affligent. Je soupe chez ladi Worthy: je suis d'une humeur contre vous! Paix : si vous me répondez..... ne me parlez de votre vie.

A une heure du matin.

Je reviens à vous, mon cher Alfred, un penchant naturel m'y ramène. Mon humeur ne va pas jusqu'à diminuer ma tendresse : j'aime à penser que vous n'avez pas tort. Je suis grondée quand je me plains de vous; miss Betzi et sir Thomas prennent votre parti; ils vous aiment, ils vous défendent; on me rend la vie bien dure. Vous qui êtes mon ami, mon plus tendre ami, partagez donc ma peine; souffrez que je vous la confie. Ne faites pas comme miss Betzi; écoutez-moi avec douceur, avec cette bonté qui vous rend si aimable. N'est-il pas affreux d'avoir un amant, de l'aimer si sincèrement, et d'être éloignée de lui? Ecrire à tous momens, penser sans cesse, ne voir jamais, perdre les plaisirs que l'on goûtoit, ceux qu'on se promettoit..... Là, pensez-y bien, cela n'est-il pas fâcheux, cruel, insupportable? Plaignez-moi, plaignez-moi, je vous en prie. Il faudroit avoir un cœur aussi tendre, aussi passionné que le mien, connoître mon amant comme je le connois, pour sentir le désagrément de ma situation : daignez y prendre intérêt, je vous en saurai gré; votre compassion me consolera un peu. Adieu, mon cher Alfred : vous voyez que je ne boude point; je ne veux pas être injuste. Vous m'avez écrit, j'en suis sûre; mais c'est ce maudit courrier qui s'amuse à se casser le cou plutôt que d'apporter ma lettre : je voudrois que le traître fût au fond de la Tamise; mais non, je perdrois ma lettre. Adieu, adieu donc, mon cher, mon aimable Alfred.

LXII.e LETTRE.

Mardi au soir.

La douceur avec laquelle vous répondez à mes reproches, augmente bien le regret que j'ai déjà senti d'avoir pu vous les faire. On vient de me donner deux de vos lettres; avec quel transport je les ai reçues! Votre justification m'a touchée, attendrie jusqu'aux larmes. Je voudrois retrancher de ma vie tous les instans où je pourrai vous causer la plus légère peine. Vous ne voulez pas que je sois triste, vous me priez de m'amuser : ah je ne le puis! J'ouvre des yeux stupides, je ne rencontre plus ceux dont les regards portoient la joie dans mon ame. Vous me la rendrez cette joie, mon cher Alfred; vous seul pouvez me la rendre. Je passe ces jours si longs à me rappeler les premiers momens de notre amitié. Souvent je me fais un plaisir délicat de retracer à ma mémoire tous les mouvemens que vous avez excités dans mon cœur; de penser à ce temps heureux, où, sans songer à l'amour, j'en goûtois toutes les douceurs. Pourquoi ne me disiez-vous point que vous m'aimiez, vous qui depuis deux ans formiez le dessein de me plaire? Hélas, je n'y prenois pas garde! Comment ai-je pu vous voir si long-temps, vous parler, sans vous adorer? Mais vos traits m'étoient seuls connus, je n'avois point pénétré cette ame si noble, si élevée, ce cœur si passionné, cet esprit enchanteur.... Eh pourquoi me les cachiez-

vous ? De quel bien vous m'avez privée! que de jours perdus pour l'amour! Eh bien, mon cher Alfred, c'est encore une dette que vous avez contractée avec moi, et je ne me sens point assez de générosité pour vous la remettre.

Toujours mardi, à minuit.

Je suis dans une colère, dans une indignation : devinez..... Mais qui pourroit l'imaginer! Sir Barclay, ce vilain enfant, si petit, si rond, si laid, si sot, eh bien Milord, il aura demain votre habit; cet habit si admiré, si envié; cet habit fait pour le mariage de votre sœur, que vous aviez le jour où j'osai vous avouer ma tendresse. Sir Barclay aura le front, l'audace, l'insolence d'en porter un semblable. Il nous a parlé tout le soir de ce bel habit; et pour le mieux désigner, il est, disoit-il, tout pareil à celui de milord Erford.... Ah je l'aurois battu! quoi je verrai cet habit, et ce ne sera pas vous qui le porterez? Sir Barclay..... oh qu'il vienne chez moi avec le bel habit! j'y mets le feu; oui je l'y mettrai : tant pis pour le monstre qui sera dedans. Lui convient-il de s'habiller comme vous? est-il digne d'être votre singe? Adieu, mon cher Alfred, je vais dormir. Vous *êtes toujours près de moi; votre ame ne s'écarte pas un instant,* je dois vous trouver *à mes genoux, sur mes pas, partout où je suis......* Hélas, je vous cherche en vain pourtant, vous n'y êtes point, mon cher Alfred : je ne vous vois pas même en songe.

LXIII.e LETTRE.

Mercredi, à trois heures.

Je viens de trouver une position pour votre portrait, dans laquelle il vous ressemble tant, que j'ai cru vous voir. Je vous disois bien qu'il se feroit aimer. En relisant vos dernières lettres, je trouve dans votre style un peu de tristesse. Ah ne vous y abandonnez pas, mon cher Alfred! je n'entends jamais parler de consomption, que je ne frémisse pour vous. Eh mon Dieu, amusez-vous: jouez, chassez, donnez des fêtes, oubliez-moi; oui oubliez-moi, si mon souvenir trouble la douceur de votre vie. Ne m'oubliez pas tout-à-fait pourtant, mais autant qu'il faudra pour votre repos. Je sens par moi-même combien l'ennui prend sur le tempérament. Si je ne connoissois pas la source de l'humeur noire dont je ne puis me défendre, je me croirois malade. Ma tante l'est dangereusement, elle souffre : son état m'attendrit, et me fait éprouver qu'un bon cœur ne se lasse point, et que les plus mauvais procédés ne détruisent pas la sensibilité. Ma tante m'a donné bien du chagrin; elle n'a jamais négligé l'occasion de me désobliger : sa mort m'enrichiroit malgré elle; mais loin, loin de moi tout espoir vil, tout projet de fortune ou de bonheur qui s'arrange aux dépens de la vie, ou de la satisfaction d'autrui. Ma tante est malheureuse, bien malheureuse, en vérité, puisqu'elle a un caractère inflexible, une dureté de cœur,

qui ne lui a jamais permis de goûter les plaisirs de l'amitié..... Mais qu'est-ce donc que cette sotte lettre? est-ce à mon amant, à mon cher Alfred que j'écris? Non, c'est à mon ami, à mon plus cher, à mon plus tendre ami.

LXIV.e LETTRE.

Jeudi matin.

Je voudrois ne vous point écrire, parce que je suis triste; et je vous écris parce que je vous aime : mais je crains d'être un peu grave, un peu fâcheuse même. La maladie de ma tante m'afflige. Je ne l'aime pas pourtant; il n'est pas possible que je l'aime : mais elle souffre, gémit, se tourmente; elle me fait une véritable compassion. Que nous avons la vie à de dures conditions, mon cher Alfred! qu'elle est semée de dégoûts et d'événemens malheureux! Si la noblesse de nos idées, si la grandeur de notre ame, nous en font supporter courageusement une partie, c'est-à-dire, celle qui nous concerne seuls; cette liaison naturelle, indispensable, que nous avons avec tous les êtres dont nous sommes environnés, fait que les peines des autres nous deviennent propres; que nous souffrons par eux, avec eux et pour eux. Que de maux sans remède! et qu'il est peu de biens sans mélange! L'amour même, ce sentiment le plus flatteur de tous, qui nous enchaîne par des liens dont le tissu se cache sous des fleurs, combien d'amertumes ne verse-t-il

pas sur les douceurs qu'il nous fait sentir? Il nous a pourtant été donné, ce sentiment aimable, pour faire notre bonheur, et nous ramener quelquefois à l'état de félicité dans lequel nous avions été formés. Je crois, mon cher Alfred, qu'il sortit, avec l'espérance, de la boîte fatale, pour être le contre-poison de tout ce qu'elle renfermoit. Par lui les mortels les moins heureux en apparence, goûtent des plaisirs que la fortune ne donne pas, et qu'elle ne peut ôter. Ces plaisirs leur aident à supporter la privation des autres biens. Par lui on oublie insensiblement tout ce qui n'est pas lui : je lui dois ce tendre mouvement qui me porte à abandonner ces tristes idées, à vous parler de vous, à ne plus me souvenir que de vous. Je voudrois être à la moitié du temps que je dois passer sans vous voir; il me semble qu'alors chaque jour nous rapprocheroit davantage. Quand on est à la moitié du chemin qu'on doit faire, en marchant vers la fin, on croit avancer bien plus. Adieu; aimez-moi toujours, dites-le moi souvent. Adieu, mon aimable ami, adieu.

LXV.e LETTRE.

Vendredi matin.

Voila des lettres bien ennuyeuses, n'est-ce pas, mon cher Alfred? mais mon style est toujours assujetti aux impressions que mon ame reçoit. Je ne saurois prendre un ton que je serois forcée d'étudier; et puis

vous m'avez permis de répandre dans votre sein mes peines et mes plaisirs. Mon cœur vous sera toujours ouvert; vous y lirez comme moi-même. Il est à vous, ce cœur, il y est tout entier; mais l'amour ne le ferme ni à la compassion, ni à l'humanité. Ma tante est beaucoup mieux; mes soins, mes attentions ne m'attirent pas sa bienveillance; elle ne croit pas que l'on puisse désirer de bonne foi la vie d'une personne dont la mort nous seroit utile. Pauvre femme! la maladie de son ame est incurable. Mais parlons de vous, mon cher Alfred. On vous voit donc : cette porte s'ouvre à midi : on entre : on vous fait la cour. Que j'aimerois à vous faire la mienne, à vous voir, quand ce ne seroit qu'un instant, seulement par un petit trou, par le plus petit qu'il soit possible d'imaginer? ce n'est pas le dessein de vous épier, je crois tout ce que vous me dites. Ah, si, à l'ennui de votre absence, il se joignoit la crainte de vous perdre, des doutes sur votre fidélité, je serois trop malheureuse! Mon cœur se repose sur le vôtre : cette douce confiance est le charme de l'amour et l'agrément de la vie. Mon estime a prévenu ma tendresse; elle a déterminé mon penchant, en a hâté les preuves, bien plus que le goût vif que vous m'inspiriez...... J'ai aimé l'homme aimable; mais c'est à l'homme pensant bien, à l'honnête homme que je me suis donnée. Adieu : dites-moi sans cesse que vous m'aimez; ne retenez point ces transports aimables, dont vous me demandez pardon; j'ai un fonds d'indulgence inépuisable pour de pareilles fautes. Craignez-vous de me laisser connoître des sentimens qui me sont si chers? Que j'aime

vos lettres, la main qui les écrit, le cœur qui les dicte, votre esprit, tes folles idées, tout toi! Ah, quand vous reverrai-je! quand pourrai-je te presser contre mon sein, reposer ma tête sur le tien! Adieu. Ah, le vilain mot! le dirai-je toujours?

LXVI.e LETTRE.

Samedi, à sept heures du soir.

On m'apporte deux lettres : je les ouvre avec empressement, et j'y trouve des plaintes. Dans la première je suis grondée, ensuite du sérieux, et une moue terrible. Cela est-il bien, dites? dois je être contente? Vous vous souvenez encore de mes reproches, *de mes injustes reproches :* est-ce ainsi que vous pardonnez, mon cher Alfred? J'aime mieux *vous le payer,* ne me faites plus la mine.... Ces lettres ont fait rester ladi Worthy un peu de temps à ma porte. On m'a rendu la troisième dans l'instant où son carrosse arrêtoit. L'ennuyeuse beauté venoit me prendre pour faire une visite; elle étoit si pressée, si pressée, qu'elle n'a pas voulu monter; et moi j'ai lu bien posément mes deux feuilles avant de descendre. Tenez, ces choses-là sont plus fortes que toute ma raison. Oh, comme elle a rendu mes yeux brillans, cette dernière lettre! quel plaisir je sentois à l'avoir dans mon sein! elle me donnoit un air fou; elle m'a fait faire une conquête.... je ne sais plus de qui...... Ce songe! que vous êtes heureux de rêver ainsi! Ah, quel songe! d'où vient me

cause-t-il tant d'émotion?..... A mes genoux! toi, mon cher amant! hélas, t'y verrai-je encore?..... Je partageois ton bonheur! Muet dans mes bras, sans autre sentiment que celui du plaisir..... Eh bien..... dis-moi, dis-moi donc? mais non, tais-toi. En vérité la pensée va vite. Cette image..... Oh! tais-toi; paix, paix donc! dans un mois, mon cher Alfred, vous me direz le reste.

LXVII.e LETTRE.

Dimanche, je ne sais quelle heure.

Je vais vous écrire, je ne sais comment; car ce soir je suis folle. Ma tante va très-bien : on la guérira : je n'y pense plus. Je ne vois que vous, votre amour, le mien, le plaisir d'être aimée, celui d'aimer moi-même. Ah! qu'on est heureux d'avoir une ame sensible! qu'il est doux de se livrer à une passion si tendre, quand milord Erford est l'objet qui l'inspire et la partage!.... *Je ne vous connois point assez?* qui vous l'a dit? *Je ne douterois jamais un instant de la sincérité, de l'ardeur, de la vérité*..... Oh, vas te promener avec tes plaintes. Je t'adore, mon cher Alfred, n'est-ce pas vous prouver que je vous connois? Vous me demandez si je veux faire de vous *un autre Abailard.* Jamais peut-être on ne rappela cette histoire avec plus d'esprit et plus de sentiment. Non, ce n'est pas mon dessein; je suis de l'avis de Pope : *tout est bien comme il est.* Je crois vous voir dans votre lit, avancer la main, choisir ma lettre entre toutes celles qu'on vous

présente, *déchirer vite cette enveloppe trop bien faite....* Dans ton lit? Mais d'où vient que j'aime ton lit? c'est que j'aime tout ce qui t'approche, t'appartient; je voudrois être tout ce qui te plaît, me transformer en tout ce que tu désires : tu l'aurois d'abord. Oh, comme je volerois pour te contenter! A quelles folles idées je me livre! c'est tout ce qui m'amuse à présent. J'en use avec moi-même comme on fait avec un enfant bien obstiné, qui demande sa bonne avec de grands cris; on lui dit cent menteries pour l'appaiser, et donner à la bonne le temps de revenir : moi, je me fais des contes. Tantôt fée, tantôt sylphide, toujours ta maîtresse, je forme un nouvel univers; je le soumets à tes lois : je te cache mon être sublime, mon immense pouvoir, non pour éprouver ton cœur, mais par un mouvement de délicatesse. Je suis ta sujette, quelquefois ton esclave; tu me distingues dans mon abaissement; tu me choisis, tu m'élèves jusqu'à toi. Je veux te devoir tout; je me plais à dépendre de mon amant, de ses soins généreux. Revenue à moi-même, mon éclat disparoît; la partie la plus brillante de mon château s'écroule, mais le fondement subsiste : je rètrouve mon bonheur, et ce bonheur est encore ton ouvrage. Adieu, mon aimable, mon cher, mon bien-aimé Alfred : je vais dormir, et toujours avec ce portrait qui ne dit pas un mot; pourtant il me regarde comme s'il avoit quelque chose à me dire. Je ne vous écrirai pas demain : je vais à Hamstéad; j'y souperai, il sera fort tard quand je reviendrai. Je n'y verrai que vous. Hélas, qu'est devenu le temps où j'y recevois trois de vos lettres en un jour!

LXVIII.e LETTRE.

Lundi ou mardi, comme vous voudrez,
à trois heures du matin.

Quoi, mon cher Alfred, je passerai tout un jour sans vous dire que je vous aime! je me livrerois au sommeil plutôt qu'à vous! je préférerois mon repos à mon amant, à mon cher amant! non; je veux lui parler, lui dire..... hélas, ce que je lui ai dit mille fois! Quelles nouvelles preuves, quelles nouvelles assurances puis-je vous donner de mon amour! mais ce que j'ai tant dit, je sens un plaisir inexprimable à le répéter. Ah! que n'êtes-vous là, pour entendre toutes les expressions d'un cœur qui vous est si tendrement attaché! Quoi, je vous désire en vain! je vous appelle, et vous ne venez pas! Que vous y perdez, mon cher Alfred! ah quel baiser je vous donnerois! avec quelle joie, quel transport!..... Mais tu ne m'entends pas; non, tu ne m'entends pas: tu me répondrois; je ne parlerois plus: aurois-je encore la force de parler? déjà dans tes bras, déjà...... Mais je m'égare dans d'inutiles souhaits: tu n'es pas là; ah, mon Dieu, tu n'y es pas! Bonsoir, bonsoir, mon aimable ami: adieu, toi; adieu, tout le monde.

LXIX.e

LXIXe LETTRE.

Mercredi, à trois heures.

Je suis en bonnet de nuit, de nuit exactement. Jamais ennui ne fut comparable à celui que je sens, si j'avois pu le prévoir, je n'aurois point aimé..... Allons, paix, taisez-vous; laissez-moi dire: c'est bien le moins qu'il me soit permis de me plaindre, quand tout m'est odieux. Eh pourquoi tout m'est-il insupportable? voyons, pourquoi?..... Venez ici, Milord, parlons raison. Prétendez-vous que je vous aime comme une folle, quand vous y êtes, et comme une imbécile, quand vous n'y êtes pas? Vous riez, je crois..... oh je ne ris point, moi; ceci est sérieux: je ne veux point devenir une créature aussi amusante que sir Barclay..... A propos, je l'ai vu hier, sir Barclay, avec son bel habit, qu'il portoit tout de travers; un nœud d'épée si brodé, si pomponné, si ajusté, si doré, si surdoré, que jamais Midas n'en eut un plus riche; une grande mouche placée je ne sais où; sur l'œil, je crois: un air tout empâté, tout empêtré. La mère de ce joli enfant se meurt, pendant qu'il se roule sur l'or et la broderie. Miss Betzi dit qu'elle ne peut souffrir la vieille folle, pour s'être avisée de le faire..... On m'apporte un présent le plus agréable du monde; c'est une corbeille parfumée, remplie de mille bagatelles de France et d'Italie: c'est miss Jening qui me l'envoie. Me voilà ruinée: je ne suis point assez riche pour

recevoir; je suis trop généreuse pour recevoir. Que vais-je lui donner? cela m'embarrasse : je veux rendre au double. Vous me manquez toujours; j'aimerois à consulter votre goût dans cette occasion. Mais je voulois vous gronder, me plaindre, je ne sais comment j'ai tout oublié, excepté mon amour; il n'en fut jamais de plus tendre, de plus sincère, de plus ardent : mais vous n'en doutez pas, mon aimable Alfred, il est impossible que vous en doutiez.

LXX.e LETTRE.

Jeudi matin.

Me voilà donc à cette moitié, à cette heureuse moitié que j'ai tant désirée! hélas que de jours encore! j'en voudrois passer deux à la fois. S'il en faut croire miss Betzi, *je n'irai jamais jusqu'à la fin; je mourrai d'une belle langueur : l'impatience, l'ennui et la passion me tueront, tout aussi bien qu'une apoplexie.* Elle travaille à une très-impertinente épitaphe qu'elle veut faire graver sur ma tombe. Le mausolée qu'elle m'élève, ressemble à une salle de bal, plutôt qu'à un tombeau. Lorsqu'elle m'a placée sur une estrade environnée *de mille et mille amours noyés dans leurs larmes*, elle vous fait arriver vite, vite, pour me voir : elle vous reçoit, vous annonce l'étrange événement; elle se fait un plaisir de vous l'annoncer, d'examiner la mine que vous aurez : elle vous voit tomber sans sentiment, vous ranimer, pleurer. Vous dites cent

extravagances : vous devenez furieux ; elle espère que dans votre transport, ne distinguant rien, vous prendrez sir Thomas *pour la parque inhumaine qui a tranché le cours d'une si belle vie ; que vous l'immolerez à mes mânes errantes :* et puis elle rit de ma mort, de vos regrets..... Je ne sais comment elle arrange tout cela ; mais elle m'a fait rire et pleurer : elle prenoit si bien votre air, vos gestes, vous imitoit avec tant de grâce et de vérité..... Mon Dieu, qu'elle est folle ! A-t-on jamais fait rire quelqu'un à son propre enterrement ?..... Sir Thomas, qui se modèle un peu sur vous, chante ; oui, il chante. Il a pris un maître italien pour lui donner du goût. Il étudie cette ariette si flatteuse dans votre bouche : oh si vous entendiez comme il glapit ! Cela me rappelle la fable de l'âne et du petit chien. Que cet air me plaisoit quand vous le chantiez ! il pénétroit mon ame ! Hélas, je suis privée de tout ! oui, de tout.

LXXI.e LETTRE.

Vendredi, à sept heures du soir.

Je me plais à rester seule, à m'enfermer avec vous, à sortir du tumulte des idées indifférentes, pour rentrer dans celles qui me sont chères. Vos lettres que j'aime tant à relire, me font découvrir dans mon cœur une source de tendresse que je n'y avois jamais aperçue. Eh qui m'eût dit, qui m'eût persuadé qu'il étoit dans le monde un homme si aimable, si digne d'être aimé !

Il falloit vous connoître pour le croire, pour le sentir. D'où vient que mon ame timide sembloit craindre son bonheur? Oui, vous le faites mon bonheur, et vous le ferez toujours! Puissai-je expirer dans l'instant où vous ne serez plus flatté d'en être l'arbitre! Mais quel langage! il se ressent de la tristesse du jour. Celui où je n'attends point de vos lettres, est affreux pour moi; je crois ne vivre ce jour-là que pour sentir cette privation. Oh quelle humeur! elle se répand sur tout, sur vous que j'aime, que je désire, que j'adore, que je meurs de chagrin de ne point voir. Mon cher Alfred, mon cher amant, *ta maîtresse, ta chère maîtresse* est une sotte bête! mais c'est toi qui en es cause; aime la bête, oui, aime-la, tu le dois, ton retour lui rendra tous les agrémens que ton absence lui enlève..... O que mon cœur s'émeut en pensant à ce retour! Heureux temps! heureux moment! Quoi! le voir, lui, Milord, l'embrasser, lui parler, l'entendre, le toucher, presser ses mains dans les miennes!..... Ah! que n'est-ce demain, que n'est-ce tout-à-l'heure!

LXXII.e LETTRE.

Samedi, à minuit.

Que je lise ces lettres avec le même plaisir que vous en ressentez à les écrire. Ah! n'en doutez pas, mon cher Alfred : moi je les trouverois *longues?* Si en voyant une seule feuille je ne dis rien, c'est parce que

mon cœur ne veut pas gêner le vôtre : mais si vous saviez combien je suis contente quand j'en vois deux, combien je vous tiens compte de vous être occupé si long-temps de moi; si vous le saviez, mon cher Alfred, vous vous applaudiriez d'être le maître de causer une joie si vive à une femme que vous aimez..... *Des vapeurs, je ne dors point :* qu'avez-vous donc? vous m'inquiétez. Dormez, dormez, mon cher amant; que le souvenir de Fanni amuse votre cœur, l'intéresse, le touche, et ne l'afflige jamais. Puis-je sans chagrin me croire la cause de cette agitation qui vous tient éveillé, pauvre petit, *jusqu'à six heures;* et je n'étois pas là pour causer avec lui, pour calmer son sang!.... L'aurois-je calmé, mon cher Alfred? dites. Vous vous fâchez d'une question que je vous ai faite; *elle suppose que je vous crois ingrat, capable d'oublier mes bontés :* je voulois seulement vous faire répéter que vous vous en souvenez. Comment douterois-je de votre reconnoissance? ah, le ciel me préserve d'en douter jamais! Mais vous ne m'en devez point : votre bonheur m'a rendue si heureuse, qu'en vérité vous ne me devez rien. Ce moment, le plus fortuné de ma vie, ne s'effacera jamais de ma mémoire : il est gravé dans mon cœur avec un trait de feu; et quand vous l'aurez oublié.... mais vous ne l'oublierez point : eh pourquoi voudrois-je penser que vous l'oublierez!..... Vous vous plaignez des premiers mots de ma lettre; *vous revenez à moi, ma charmante Fanni, vous m'aviez donc quitté?* Moi, *vous quitter;* cela signifioit que je ne boudois plus. Quand je n'ai pas une lettre à l'instant précis où je l'attends, je vous boude, et bien fort.

Votre portrait en pâtit, je m'en prends à lui, il est mis en pénitence au fond, tout au fond du tiroir. On vous dira comme je le bats, comme il est malheureux avec moi; miss Betzi embellira bien cette folie que je fis un jour. Ce joli portrait est l'objet de sa plus tendre compassion. Sir Thomas dit, *elle n'a le cœur dur que pour moi!* Il a la petitesse d'être jaloux de ces plaisanteries, il voudroit être tout ce qu'elle ne hait pas. Moi, je vous aurois *quitté?* Ah, je ne m'éloigne jamais de vous! votre idée m'accompagne partout : le cercle des miennes est borné à ce qui vous concerne, vous plaît et vous intéresse. *Tu m'as enveloppée dans ton tourbillon;* je n'en sors point, je n'en veux pas sortir. Entraîne-moi toujours : où serois-je mieux qu'avec toi? Adieu, mon bel ami.

LXXIII.e LETTRE.

Dimanche, à minuit.

Vous êtes bien bon, mon cher Alfred, de relire si souvent mes lettres : si je les relisois, moi, vous n'en auriez pas de si longues, vous n'en auriez pas si souvent. Je croyois, quand vous partîtes, que je vous écrirois des folies, des choses amusantes, de jolies choses : mais cette plume *brillante* et *légère,* si vantée par mes amis, conduite à présent par le sentiment, ne peut s'écarter de son objet. Dès que je la pose sur le papier, elle trace, mon cher Alfred, je vous aime. J'ai voulu répondre à votre couplet; tout ce

que j'ai fait, m'a paru si foible! L'esprit ne parle pas au cœur, il ne parle pas comme le cœur. Mais d'où vous vient donc cette insomnie; elle me désole : qui peut vous troubler? Cela m'inquiète; j'ai de l'humeur, j'en ai beaucoup; votre lettre ne la dissipe point. Est-il possible que j'en conserve en m'entretenant avec vous? Quoi, ces sermens de m'aimer toujours, ces nouvelles assurances de votre tendresse ne peuvent calmer mon ame, et lui donner cette paix douce que l'amour heureux répand sur tous nos sens? Vous vous applaudissez de votre constance? Cela est tout-à-fait singulier. Je ne crois pas que personne dans l'univers ait moins sujet de se vanter de cette vertu. Eh qui jamais prétendit qu'à peine un mois d'éloignement pût détruire ou affoiblir une passion, surtout quand l'habitude de jouir n'a pas encore produit la satiété, ni laissé entrevoir le dégoût, suite trop ordinaire des longs attachemens? Ce n'est pas à présent qu'il faut vous applaudir de cette merveilleuse constance : attendez que vous soyez revenu, reparti; et lorsque vous serez prêt à me revoir, vous pourrez juger des effets de l'absence. Si votre cœur est encore le même, vous direz, vous soutiendrez qu'elle n'éteint ni l'amour ni les désirs. Tenez, je veux toujours être vraie, dussai-je vous fâcher; cet endroit de votre lettre m'a parfaitement déplu : il m'a fait une peine extrême, et de tristes idées se sont élevées dans mon cœur. C'est peut-être une délicatesse outrée de ma part, je ne me donne pas tout-à-fait raison; mais il me semble qu'un homme capable d'admirer *sa constance*, de s'étonner qu'un temps si court

n'ait point changé ses sentimens, étoit accoutumé d'en avoir de bien légers. Si j'avois pu me tromper à votre caractère, rien, non rien ne m'en consoleroit, rien ne pourroit m'en consoler. Une estime si sincère, tant de crédulité, de foi à vos discours, tant de confiance, d'amitié; que je vous mépriserois, si vous ne les méritiez pas, si vous aviez abusé!..... Ah! Milord, Milord, vous *étonner!* Quoi, vous faire un mérite?..... En vérité, vous ne deviez pas m'écrire cela; il ne falloit ni le penser, ni le dire. Bonsoir.

LXXIV.e LETTRE.

Lundi, à deux heures, chez miss Betzi.

Ma confiance est toujours la même, mon cher Alfred, je me hâte de vous le dire, de peur que vous ne me grondiez. Je n'ai pas raison peut-être, je puis avoir tort : j'espère l'avoir en effet, être folle; miss Betzi me le dit, m'en assure; elle vous conseille de *ressentir vivement cette offense;* de ne pas vous laisser *maltraiter à propos de rien.* Je veux bien vous dire son avis, mais je vous défends de le suivre, entendez-vous, Milord, je vous le défends. Je suis excusable, vous pouvez m'en croire. Quand je reçois une lettre de vous, je l'ouvre avec ce plaisir extrême que je sens en vous voyant. Elle remplit mon désir le plus cher, elle satisfait le besoin le plus pressant de mon cœur. Je la lis avec avidité, elle me plaît, elle m'enchante; et puis après je l'examine, je pèse

chaque mot, je me répète chaque expression, je réfléchis, je quitte la lettre, je la reprends; elle est les délices de mes yeux et la joie de mon ame. Hier je ne sais quel caprice m'a portée à chercher querelle à cette phrase; je lui ai fait la moue, je l'ai critiquée : il m'a semblé que vous la souteniez, votre obstination m'a fâchée, la dispute s'est échauffée, et j'étois assez en colère quand je vous ai écrit. J'avois de l'humeur, je l'avoue, parce que je suis franche; et c'est la lettre qui me l'avoit donnée. Mais aussi pourquoi me vanter ce bel effort de constance? un mois de fidélité, de persévérance dans l'éloignement, et Milord est confondu de la fermeté de son ame; il va soutenir une thèse contre ceux qui prétendent qu'il n'est plus de Céladon, d'Amadis..... Que je vous entende jamais dire de pareilles absurdités! que je vous voie me donner du chagrin! Mais vous me répondrez : *Que je vous voie en prendre à propos de rien!* Oh ne vous avisez pas de me faire la mine, de m'écrire dans votre gravité, j'aime mieux que vous me battiez quand vous serez revenu. De près on peut se brouiller, un baiser interrompt la dispute, et fait oublier au milieu de l'explication le sujet de la querelle; mais de loin, eh! bon Dieu, on ne finit pas! *Vous m'avez dit, vous ne deviez pas me dire, je ne croyois pas, il falloit penser, je ne méritois pas, je suis piqué, touché, fâché,* je sais bien comment vous faites pour m'impatienter..... Allons, vite, pardonnez-moi, sans me laisser abaisser à vous en prier..... Eh bien, à qui est-ce donc que je parle? Fi, que cela est vilain de bouder; si vous voyiez comme cela rend laid!

Levez la tête..... donnez-moi votre main..... donnez-la donc tout-à-l'heure, vite..... riez,.... Ah vous avez ri, je t'ai vu rire, tu n'es plus fâché. Ma tête est un peu dérangée; il faut me passer mille folies, mille sottises. Aimez-moi malgré mon mauvais esprit, mon méchant caractère. Aimez-moi par bonté, par devoir, par reconnoissance, parce que tu ne peux aimer personne qui ait pour toi un attachement plus tendre, plus vrai. Je suis un peu impertinente, mais je suis sensible, sincère. Je t'aime, je t'adore; ah oui, de toute mon ame!

LXXV.e LETTRE.

Mardi, à minuit.

On dit que l'amour abaisse le courage; et moi, je crois, mon cher Alfred, qu'il l'élève, et même en donne aux foibles : j'en fais l'expérience. C'est après sept heures des plus violentes douleurs, que je trouve dans mon cœur la force de vous écrire, malgré l'abattement de toute la machine. Je me suis levée avec un point de côté assez fort. J'y ai fait peu d'attention. Je devois aller à l'opéra avec ladi Worthy et miss Betzi : je n'ai pas voulu déranger la partie, quoique je me sentisse plus mal de moment en moment. Cela est devenu si vif, si insupportable, que j'ai été obligée de quitter le spectacle. Je ne sais comment on ne meurt pas de ce que j'ai senti. Eh bien, en vous en parlant je perds l'idée de ces tranchées cruel-

les; elle s'éloigne, elle diminue par le plaisir d'imaginer que vous me plaindrez. C'est, depuis que je vous aime, l'unique moment où je n'ai pas désiré de vous voir près de moi. Mais laissons ce désagréable sujet. J'approuve votre systême, il est bien selon mon cœur. Oui sans doute, *l'homme fait tous ses malheurs*. Qu'avions-nous à faire d'acquérir tant de connoissances, de multiplier nos besoins? Une seule passion, un seul désir, un seul bien suffit au cœur, peut remplir le cœur. La diversité n'est point nécessaire au bonheur; elle ne pique notre goût que lorsque nous n'en avons point un déterminé. La variété flatte nos yeux, amuse notre esprit; mais le sentiment, principe de notre être, ce mouvement dont la cause est divine, et par lequel une sage main meut, anime, entretient toute la nature, ce mouvement si doux, mon cher Alfred, n'a qu'un ressort, un seul objet : il y rapporte tout. Hélas, qu'étoit pour moi cette foule de gens brillans, le Roi, toute sa Cour! malgré le mal qui m'accabloit, une comparaison bien désavantageuse pour ceux que je voyois, m'a fait désirer mille fois de les savoir à ***, et que mon cher Alfred ornât les lieux qu'ils remplissoient. Si je juge de tout par mes idées, par ce que je sens, la félicité n'est point dans les objets où on la cherche. Je vous l'ai déjà dit, je pense qu'il eût été plus heureux pour l'homme d'ignorer, de ne jamais découvrir ces biens que l'art lui procure, et de connoître mieux et de jouir davantage de ceux qui sont en lui-même. Une simple cabane, une ame tendre, un naturel doux, un amant tel que le mien, aimé comme le mien, point de colique, jamais d'absence, que faudroit-il de plus?.... Mais, mon

cher Alfred, mon ton pastoral, ma fade bergerie ne vous ennuie-t-elle pas? Pardonne à la pauvre malade, elle ne sait ce qu'elle dit. Eh comment le sauroit-elle? L'amour lui tourne la tête; son cœur est avec toi; son esprit voltige autour de toi, que peut-elle faire du reste? miss Betzi pleuroit ce soir auprès de moi; elle me brûloit, me faisoit prendre tout ce qui lui venoit en fantaisie. « Ce mal est bien grand, lui disois-je, il est bien cruel; je le supporterois plus patiemment que la crainte de n'être plus aimée de Milord ». Sir Thomas qui venoit d'entrer, s'est écrié : « *Ah l'adorable femme! qu'on est heureux d'être aimé d'elle* »! et Miss, avec un air, un air impossible à rendre : « *Ne voudriez-vous pas, n'auriez-vous pas l'insolente audace de vouloir qu'on vous aimât ainsi? Je vous conseillerois de l'avoir; ce travers vous manque* ». Méchante fille! Elle le hait précisément, parce qu'il l'aime. Elle l'assuroit l'autre jour que s'il étoit raisonnable, s'il ne lui montroit que de l'amitié, elle ne le maltraiteroit point, et qu'il lui seroit indifférent comme les autres. Adieu, mon aimable, mon cher Alfred. Adieu. Aimez-moi bien, aimez-moi de tout votre cœur.

LXXVI.e LETTRE.

Toujours mardi, à quatre heures du matin, dans mon lit.

Je ne saurois dormir; je reprends la plume, et c'est avec plaisir que je la reprends. Je sens toujours du

regret en finissant une lettre. Cesser de t'écrire, c'est te quitter comme tu le dis. Ah! c'est bien toi qui m'as quittée, quittée pour si long-temps. Pendant que je pense à toi, tu dors paisiblement peut-être : tu ne songes point à ta chère Fanni; dors, dors, mon aimable Alfred; il m'est doux d'imaginer que tu reposes. C'est demain un jour heureux pour ta maîtresse? elle recevra quatre pages de ton écriture, peut-être six, peut-être davantage..... Tu ne me tiens donc pas quitte pour cent baisers par jour? Eh bien je t'en donnerai mille. Ah! que tu me dois de doux momens! de combien de plaisirs ton absence me prive! Celui de te regarder, d'être regardée par toi, d'entendre tous ces petits détails intéressans, flatteurs, *j'ai pensé, j'ai rêvé, j'ai désiré, j'ai senti....* que sais-je, tous les biens que tu me voles? biens perdus, perdus pour jamais! Pourras-tu m'en dédommager? Oublierai-je en te voyant, le temps que j'aurai passé sans te voir? Ce premier moment effacera-t-il le souvenir de cet ennui, de cette langueur?.... Ah! s'il l'effacera.... Reviens, mon cher Alfred, reviens dans les bras de celle qui t'adore..... Tu me demandes si je suis *attachée à mes sentimens,* si je *les aime,* si je m'y *livre sans regret,* ah n'en doute jamais! mon amour est mon bien le plus cher. Je l'ai pris dans tes yeux, dans ton cœur, sur tes lèvres aimables; elles ont été pour moi *la coupe enchanteresse où le plaisir presse le doux poison dont il se sert pour enivrer la raison.* Oh pour cette fois adieu. Adieu, mon cher Alfred.

LXXVII.e LETTRE.

Mercredi, à quatre heures.

Vous vous lassez donc, Milord, d'avoir une Cour, de *représenter*, de *punir*, de *récompenser?* ah! peut-on se lasser de récompenser. Pour les longs complimens, je vous plains de les entendre. Je voudrois être dans votre antichambre quand midi sonne. Supposons que j'y sois : daignerez-vous m'accorder une audience particulière? me sera-t-il permis de vous présenter mes respects, de porter mes plaintes à votre auguste tribunal? ce grave gouverneur me fera-t-il la grâce de m'écouter? oh que j'ai de choses à lui dire, de demandes à lui faire! Bon Dieu, avec quelle vivacité je m'exprimerois, même sans parler? Il est un langage éloquent, aucun idiome ne peut l'imiter; le cœur seul l'entend, et seul il sait y répondre..... Mais j'attends votre lettre, et je suis un peu inquiète..... Me grondez-vous, mon cher Alfred? dites, me grondez-vous bien fort? Non, vous connoissez ma sensibilité pour vos moindres reproches, et vous m'aimez trop pour chercher à me chagriner..... Milord Stanley et sa nièce m'envoient dire qu'ils vont venir. Qu'ai-je besoin de leur visite importune! faut-il vous ôter des momens pour les perdre avec eux! Ils sont mes amis, disent-ils : ah quels amis! que ce titre est prodigué, mon cher Alfred! le temps et les occasions nous apprennent trop combien nous devons peu compter sur

ceux qui l'osent prendre. Tant que nous sommes heureux, nous réfléchissons peu sur nos amis; nous pensons qu'ils partagent notre joie, lorsqu'ils jouissent seulement de la gaîté qu'elle nous inspire : mais c'est dans un triste événement où leur indifférence éclate, c'est à leurs dures consolations qu'on la reconnoît. Ils veulent nous faire adopter leurs sentimens et cette fausse grandeur d'ame sous laquelle un mauvais cœur se cache. Si nous avons d'autres principes, ils nous abandonnent, et couvrent leur lâche désertion de l'inutilité de leurs soins, ou du peu de cas que nous avons fait de leurs avis. Quand je pleurois mon frère, milord Stanley me répétoit sans cesse que *j'étois foible*. Si donner des pleurs à la perte de ce qu'on aimoit, est la marque d'une ame foible, la mienne est *foible*, et le sera toujours. Mais d'où vient donc ce grand sérieux, cette tristesse même? d'où vient! c'est que je suis obligée de vous laisser, moi qui vous préfère à tout, moi qui n'aime que vous. Adieu, adieu, mon véritable ami.

LXXVIII.e LETTRE.

Jeudi.

Je me suis levée bien matin aujourd'hui, pour jouir de ma liberté. Tout le monde étoit allé à Cantorbery. Quel plaisir de me trouver seule! vous auriez ri de me voir. C'est pour le coup que miss Betzi pouvoit dire que j'avois l'air d'une princesse de roman.

Votre portrait sur ma table, vos lettres éparses dans mon sein, sur mes genoux; le tiroir renversé, le porte-feuille ouvert, je contemplois mes richesses. Je bénissois l'inventeur d'un art qui l'emporte sur tous les autres, non parce qu'il nous transmet les actions des héros, l'histoire du monde, les causes de tout; qu'il satisfait le désir insatiable d'apprendre, et la vaine curiosité des hommes; mais parce qu'il me fait lire dans votre cœur, malgré la distance qui nous sépare. Que l'amour doit à cette heureuse découverte! quel trésor pour lui que ces lettres, soulagement d'un cœur, et délices de l'autre! enchanté de les écrire, on jouit du plaisir que l'on sent, et de celui qu'on va procurer. J'abuse peut-être de l'idée où vous m'avez conduite, en m'assurant que mes lettres étoient votre unique amusement. J'écris vite, je ne saurois rêver à ce que je veux dire, ma plume court, elle suit ma fantaisie : mon style est tendre quelquefois; tantôt badin, tantôt grave, triste même, souvent ennuyeux, toujours vrai. Mais mon cher Alfred est indulgent; il dit que j'écris bien : ah, très-bien sans doute, si je lui plais! Je n'ose penser bien fort que je vous reverrai; c'est une émotion si vive quand j'y pense! Oh je perds la tête, en vérité je la perds! Quoi! tu seras là, mes yeux en se levant rencontreront les tiens, je ne ferai pas un seul mouvement qui ne t'intéresse; j'entendrai cette voix douce, harmonieuse, me dire : *que veux-tu? que désires-tu?....* Mon cher Alfred, si tu savois! je ne puis plus écrire; mon cœur agité, pressé... Ah, reviens, reviens donc! Mon Dieu, que vous êtes aimé! S'il est un sentiment plus fort que l'amour, que cette

cette passion vulgairement appelée amour, je le sens pour toi. Aimer, adorer, foibles expressions, qui ne rendent point les transports d'une ardeur si vive..... Ah, si tu étois là! si tu y étois! ô mon aimable ami! ô mon adorable amant! je crois..... Mais que nous sommes loin! quel espace nous sépare! Hélas, je n'ai pas même le plaisir de vous attendre! Je ne sais quand je vous reverrai : un nuage obscur se répand sur toutes mes idées. Adieu : aimez-moi, vous le devez, en vérité.

LXXIX.e LETTRE.

Vendredi, à six heures.

Vous êtes *à mes genoux!* moi, je suis à vos pieds, mon cher amant, les mains jointes, les yeux baissés: non, je ne suis pas digne de vous regarder. Il faut que je sois une bien méchante créature, car je demande toujours pardon. Aurai-je sans cesse des torts avec mon aimable ami! Oh, la tendre, la délicieuse lettre! méritois-je de la recevoir, de la lire! est-ce à une capricieuse que devroient s'adresser des choses si flatteuses? Que je l'ai baisée, cette lettre! L'autre m'avoit fâchée, plus fâchée que je ne l'ai fait paroître; elle me sembloit écrite, parce qu'il falloit écrire: les termes étoient ceux qui expriment la passion, mais la tournure me paroissoit froide, étudiée; je l'ai lue cent fois, toujours avec humeur, en la rejetant, en lui faisant une mine horrible. Enfin je l'avois bannie

de ma présence; un arrêt de la chambre-haute la reléguoit tout au fond du tiroir : je viens de la rappeler. Comment avoit-elle pu me déplaire? elle est de toi. Ah, tout ce qui vient d'une main si chère, porte le sceau de l'amour et du plaisir! mais il est des momens où l'ame, abattue par la tristesse, a besoin d'un trait vif pour se ranimer. Je l'ai trouvé, ce trait, dans ta dernière lettre; il m'a pénétrée, et je t'en remercie : oui, *ma mie*, je t'en remercie. Vous approuvez ma conduite; il m'est bien doux d'avoir pu vous plaire : j'aime à mériter vos louanges; j'aime à en recevoir d'une personne qui ne les prodigue pas, et dont l'ame noble et généreuse juge par ses propres impressions : cependant il est fâcheux; je dirai plus, il est déshonorant pour l'humanité, que des actions si simples, si naturelles, puissent attirer des éloges. Si nous pensions bien, nos plus grands efforts ne nous paroîtroient que la suite indispensable des devoirs que la société nous impose. Mais il est des cœurs durs, des ames basses, méprisables; l'habitude d'en rencontrer fait que la bonté est regardée comme une vertu : une triste marque de la dépravation des mœurs, est l'admiration que l'on a pour des procédés où l'honneur seul engage. Mais, mon cher Alfred, il dure encore ce mois : il durera donc toujours : quoi, pas un mot de votre retour! Ah, la maudite province! que je la hais! *elle vous ennuie*, elle me désespère, moi. Je n'ose vous dire combien votre éloignement m'afflige, je ne puis plus le supporter; non, en vérité. J'ai déjà eu deux ou trois attaques de cette maladie qui m'a fait tant de peur, de cette terrible catalepsie : oh je l'aurai

sûrement : mon cœur est déjà fixé, le reste ne tient à rien. Adieu, *ma mie*, ma mie à moi.

LXXX.ᵉ LETTRE.

Samedi, chez miss Belzi.

Baisez-la, mon cher Alfred ; oui, baisez-la cette charmante Miss qui me parle si bien de vous, qui se prête avec tant de bonté à toutes les foiblesses de sa folle amie ; une autre s'ennuieroit, se lasseroit de passer tout le jour auprès d'une imbécile comme moi, qui n'ai qu'un objet dans l'esprit, dont je parle sans fin, sans cesse. En bonne foi je suis insoutenable, je le sens. Baisez-la donc, mais doucement ; n'appuyez pas trop vos lèvres sur sa joue. Je ne suis pas jalouse, oh non ; mais j'ai des droits sur vos actions, sur vos pensées, sur vos regards, sur vos moindres préférences. Que je haïrois une femme qui chercheroit à vous plaire ! sûre qu'elle ne pourroit y réussir, je la détesterois, elle me seroit pour jamais odieuse. J'ai fait bien des découvertes dans mon cœur, depuis que je vous l'ai donné : je ne vous gênerai jamais pourtant ; je ne suis pas soupçonneuse, encore moins exigeante. Si j'avois quelque raison de craindre votre inconstance, je serois peut-être assez fière pour ne pas vous montrer mon inquiétude ; mais je serois bien triste, bien froide, bien fâcheuse. Au fond, la jalousie est désobligeante ; on la dit fille de l'amour et de la délicatesse : ne le seroit-elle pas plutôt de l'orgueil et de

la défiance ? Elle suppose une crainte d'être trompé : cette crainte peut-elle s'accorder avec l'estime due à l'objet qu'on a choisi comme le plus digne de son attachement? En vérité, mon cher Alfred, si la jalousie tient à l'amour, c'est par un mauvais côté; si elle semble l'augmenter, redoubler sa vivacité, c'est pour l'instant : elle doit naturellement l'affoiblir, même le détruire dans un cœur bien fait ; on ne sauroit aimer long-temps ce qu'on méprise quelquefois. Je ne serai point jalouse, je ne veux jamais l'être.... Mais à quoi bon tout cela? d'où vient ce propos? quoi, pour ce baiser! allons vite, vite, donnez-le, et qu'il n'en soit plus parlé. Miss vous embrasse, et moi je vous baise mille fois. Adieu, mon cher, mon tendre ami. Hélas, toujours cet adieu! eh, viens donc, que je te dise bonjour.

LXXXI.e LETTRE.

Dimanche, à cinq heures.

Je ne m'attendois pas au reproche singulier que vous me faites. *Milord Tomlins m'aime;* cela peut être : *il le dit à tout le monde,* je le sais; mais pourquoi *devois-je vous le confier?* est-ce un événement qui me touche ou m'intéresse ? J'ai mis ses sentimens au rang de ces choses indifférentes dont je suis bien éloignée de me souvenir en vous écrivant. Quand j'ai accepté le don de votre cœur, quand je vous ai donné des droits sur le mien, le premier de mes désirs a été

de vous rendre heureux; le second, de vous devoir mon bonheur. Par quelle raison voudrois-je troubler la douceur de notre union, et risquer de vous inquiéter par une confidence inutile? Ni je ne veux faire valoir ma tendresse, ni je ne souhaite d'augmenter la vôtre par les mouvemens pénibles d'une jalousie mal fondée. Milord Tomlins se présente en vain à ma porte, il ne me trouvera jamais; et je vais si rarement chez miladi Arthur, que je puis sans affectation éviter de le voir. Vous me chagrineriez bien, si vous preniez cela pour un sacrifice. Vous vous ennuyez donc, mon aimable ami, les jours vous paroissent d'une langueur insupportable? Hélas, c'est qu'ils ne finissent pas! Ce matin j'ai montré votre portrait à sir Montrose; et regardant votre visage comme une chose qui m'appartenoit, j'ai pris la liberté d'en faire les honneurs. Je mourois d'envie qu'il vous trouvât charmant; et je lui disois : Son portrait est plus beau que lui; mais il est bien plus joli que son portrait. Il a dit *oui*, et sir Montrose ne ment jamais. Il est vrai qu'il y a un agrément dans votre physionomie qui n'est point dans cette image, plus régulière peut-être, mais bien moins touchante. Ah! rapporte-la-moi cette mine si fine, si expressive; viens me montrer cet aimable visage que je trouvois sans cesse tout près du mien! qu'il m'est cher! que tous ceux qui s'offrent à mes yeux, me font désirer de le revoir! Mais ne vas pas croire là-dessus que tu es beau comme le soleil; c'est mon amour qui t'embellit, il te donne les grâces avec lesquelles tu me séduis; tu les dois à ma tendresse. Oui, mon cher Alfred, c'est elle qui te pare!.... Mon

Dieu, quand je ne t'aimois point, tu n'étois pas plus beau qu'un autre au moins !

LXXXII.e LETTRE.

Lundi, à minuit.

Je ne crois pas avoir passé dans toute ma vie un jour plus désagréable que celui-ci. Miss Betzi faisoit des visites avec son père ; ce vieux fou, de quoi il s'avise, de me la prendre pour toute la journée. Je n'avois personne à qui je pusse parler de vous : j'ai pris le parti de ne point parler du tout ; j'ai fait fermer ma porte ; j'ai dîné sans savoir ce que je faisois, après je me suis endormie de pure indolence ; je n'ai pas eu l'esprit de rêver : en m'éveillant je me suis fait la moue : en vérité je me déteste, il m'est impossible de vivre avec moi-même. J'ai rappelé toute ma raison, tout mon courage, toute cette force et cette grandeur d'ame *qui me distingue des autres femmes ;* pourquoi ? pour me persuader de me divertir, de m'amuser, de m'occuper au moins. J'ai pris un livre, je l'ai laissé tomber. Je me suis mise à mon métier, et voilà tous les pelotons en l'air ; j'ai tout noué, tout mêlé, tout gâté. Je me suis mise à mon clavecin, vous n'étiez pas là pour chanter ; les premiers sons que j'ai entendus m'ont fait pleurer. J'ai voulu répondre à des lettres déjà trop long-temps oubliées, savez-vous ce qui se présentoit à mon idée ? que vous n'étiez pas à Londres, que votre absence me désoloit : j'ai

laissé tout là. En me levant, ma figure m'a frappée dans une glace : à merveille, lui ai-je dit; aimable en vérité, vous pouvez vous flatter d'être la plus sotte bête de l'univers. Quoi, pas la moindre patience! Il reviendra, vous le verrez; en attendant, sortez, jouez, faites ce que vous faisiez autrefois. Bon, vous croyez que cette maudite tête m'écoute? La voilà retombée dans un fauteuil, fixant des yeux tous les endroits de sa chambre où elle vous a vu. *Il étoit là debout, le coude appuyé sur la cheminée, quand il me donna sa première lettre; c'est ici qu'il étoit assis quand je lui avouai que je l'aimois; c'est dans ce petit coin qu'à mes genoux, les yeux baignés de larmes, il me jura....* Eh bien finira-t-elle? Ah, mon cher Alfred, votre maîtresse, votre *charmante maîtresse* est une étrange personne! Mais vous devez l'aimer folle, puisque sa folie est votre ouvrage. Elle vous a donc déplu cette dame qui avoit des desseins sur votre cœur, vous l'avez trouvé changée? Qu'elle me paroît bien à moi; elle ne vous inspire rien! Je souhaite ses traits à toutes les femmes que vous regarderez. Elle est *vaine, présume beaucoup de ses charmes;* eh qui n'est pas satisfait de sa figure! sir Barclay nous a soutenu avec impudence, à miss Betzi et à moi, qu'il n'étoit ni laid, ni sot, ni fat, ni ennuyeux : quelle qualité veut-il donc prendre? y concevez-vous quelque chose? Je soupe demain chez sa sœur, je bâille d'avance : j'ai bien peur que ma lettre ne vous en fasse faire autant.

LXXXIII.e LETTRE.

Mardi.**

J'ai pensé gronder miss Betzi, pour vous avoir inquiété en vous écrivant que je pleurois. Pardonnez-moi, mon aimable ami, de m'être livrée un seul instant à des mouvemens que vous n'excitiez pas. L'espèce de philosophie que j'ai adoptée n'a rien de stoïque : elle me guide dans ma conduite; mais elle n'a jamais pu vaincre l'extrême sensibilité de mon cœur; elle l'emporte souvent sur mes principes. Eh pourquoi ne souffrirois-je point? ne suis-je pas dans cette chaîne invisible qui unit tous les êtres? le bien doit-il se séparer du mal pour moi seule? Mon anneau entrelacé dans cette chaîne immense, tient à d'autres qui le serrent par leur proximité : je ne puis me dégager, ni quitter ma place; il faut donc me soumettre. Il est des momens où je me sens humiliée; je ne jette point les yeux autour de moi, que je ne le sois jusqu'au fond du cœur..... Je ne veux plus les tourner que sur vous; vous serez le sujet de ma vanité, de mes complaisances pour moi-même. En pensant à vous, ma joie renaît, je retrouve dans mon ame cette noble fierté, cette grandeur intérieure qui nous donne de la dignité dans quelqu'état où nous soyons placés. Miss Betzi dit que je ne sais pas compenser les peines par les plaisirs : elle a raison, c'est un défaut de mon caractère; la certitude d'être aimée de vous devroit bien fer-

mer mon cœur à tous les incidens qui troublent la douceur de ma vie. Votre amour est un bien si véritable, si précieux ! Eh comment s'affliger avec une source de bonheur où l'on peut puiser sans cesse ? Mais vous êtes loin de moi, et votre absence aigrit tous mes chagrins. Dites-moi donc que vous revenez ; dites-le moi, mon cher Alfred, et j'oublierai tout le reste.

LXXXIV.e LETTRE.

Mercredi, à six heures.

Vous êtes, mon cher Alfred, le plus aimable de tous les hommes ; qu'il m'est doux de vous le dire ! que cette vérité me flatte ! Elle fait ma gloire et mon bonheur ! Quelle lettre ! quelle complaisance ! quelle tendre preuve de votre amour ! Je pesois ce paquet, il me sembloit léger : que de richesses il renfermoit ! Jamais, la veille d'un bal paré, une coquette ne reçut un écrin rempli de pierreries avec autant de plaisir que j'en ai ressenti en voyant ces trois feuilles écrites partout. Ah, je t'en prie, baise pour moi la jolie petite main qui a si bien peint les sentimens de ton ame ! Baise-la, mon cher amant, je te rendrai cela au centuple.... Paix donc, ne grondez pas miss Betzi ; c'est chez elle que vous arriverez ; elle le veut, parce que *je suis une imprudente, j'ai un vilain visage qui décèle tout ; on lit sur mon front les mouvemens de mon cœur ; ma joie me trahiroit, éclateroit dans mes yeux, on l'y voit déjà, j'ai l'air d'une folle, mon secret*

n'est point en sûreté : elle dit tout cela, et je suis forcée de convenir qu'elle a raison. Vous arriverez donc, mon cher, mon aimable ami! je vous reverrai! Miss dit bien vrai, je ne dissimulerai jamais une satisfaction si pure. Ce moment, ce premier moment! Mon Dieu, je n'y veux pas penser, non, je n'ose y penser. Vous voudriez donc être *toujours auprès de moi; vous aimeriez à ne point me quitter, à vivre avec moi, à ne vivre que pour moi :* vous croyez que je suffirois *à vos amusemens, à vos plaisirs :* la *contrainte* vous *déplaît*, vous la mettez au nombre de *ces conventions dures, que les hommes semblent avoir faites entre eux pour ajouter à la misère de leur condition.* Si nous étions plus constans dans nos idées, nous aurions raison de blâmer des usages qui nous gênent; mais, mon cher Alfred, nous devons peut-être de la reconnoissance à ceux qui les ont établis : c'est aux égards, à la décence, à cette *contrainte haïe,* que l'on doit le plaisir vif de saisir des instans qui, toujours offerts, perdroient de leur prix. Les animaux, dont vous enviez l'heureuse liberté, ne sentent pas toujours l'effet du désir que la nature a mis en eux pour un seul objet : bornés en s'aimant à reproduire leur espèce, ils n'ont pas comme nous une imagination prompte qui, s'animant au souvenir du bien dont elle se retrace la jouissance, nous rend la faculté d'en jouir encore, et nous conduit à user indiscrètement de cet avantage. Les oiseaux, surtout ceux dont vous parlez, sont pourtant à cet égard à peu près comme les hommes; aussi sont-ils coquets, légers, infidèles. Ils abandonnent quelquefois leurs femelles : pauvres

petites femelles, que je les plains! Ce n'est pas, mon cher Alfred, que je préfère l'état où je suis à celui où vous voudriez me voir. Qu'il me seroit doux de n'avoir d'autres devoirs, d'autres soins que ceux de vous plaire, de vous aimer, de vous contenter! Mais par une modération qui m'est propre, loin de désirer fortement ce que je ne puis posséder, je cherche toujours les moyens de m'en passer sans peine. Ce principe de toutes mes réflexions échoueroit sur un seul point; je ne me passerois point de vous; ah! comment pourrois-je m'en passer? Votre cœur est tout mon bien. Ne me l'ôtez pas; ne me l'ôtez jamais, mon cher Alfred : je sens que cette perte est la seule que je ne supporterois point. Adieu, aime-moi toujours; oui toujours; je t'aime, je t'adore: mon cœur est à toi, il ne changera jamais.

À minuit.

Avant de fermer ma lettre, je veux répondre à la question que vous me faites. Vous voulez savoir si *j'ai un véritable plaisir à vous aimer;* si, depuis votre absence, je n'ai pas quelquefois désiré *de ne vous avoir point aimé,* ou *de ne vous aimer plus.* Non, non, en vérité; ma tendresse m'est chère; et loin de souhaiter qu'elle ne fût pas née, ou qu'elle pût s'éteindre, j'ai souvent pensé que l'austérité qui m'eût éloignée de vous, en fermant mes yeux à votre mérite, auroit aussi fermé mon cœur au plus doux des sentimens. De quels biens j'aurois été privée! en est-il de comparable au bonheur d'être aimée de vous! Mais il faut une passion comme la mienne, pour juger de ce qu'on perdroit à ne pas aimer. Ah! s'il est vrai que je sois

l'arbitre de ta félicité; si elle dépend de mon amour, de ma fidélité, de ma constance, que tu es heureux, mon cher Alfred! que tu seras heureux! La durée de ton bonheur sera celle de ma vie.

LXXXV.e LETTRE.

Jeudi, à cinq heures.

Je viens de recevoir une lettre de Milord, et j'en attends une de mon amant. Quelle différence! Milord est gai, poli, spirituel, presque affectueux; mon cher Alfred est tendre, passionné, vif, aimable. L'un écrit pour tout le monde; l'autre ne parle qu'à moi... Mais mon amant, mon cher amant a touché ce papier; voilà son nom, ses armes, et pourquoi n'aimerois-je pas cette lettre? n'est-ce pas là ce caractère chéri, ces traits d'une main?..... Je l'ai baisée cette lettre; elle est de toi...... Sir Thomas a l'autre, peut-être est-elle déjà chez miss Betzi; elle va venir, la charmante Miss, elle a aujourd'hui deux raisons pour se faire désirer.

A onze heures du soir.

Je ne vous ai jamais tant aimé qu'aujourd'hui. Votre lettre m'a fait un plaisir!.... Aimable et cher Alfred, comment pourrois-je *être ingrate?* Ah! quelque bien que vous exprimiez vos sentimens, soyez sûr qu'ils ne peuvent l'emporter sur la vivacité des miens! Vous dites que je mets de l'esprit dans mes lettres: je ne sais pas comment cela se fait. Je n'en cherche pas,

j'en ai apparemment sans le vouloir; c'est que vous m'en donnez, c'est que le vôtre m'anime. Vous voilà debout sur ma table, appuyé contre mon écritoire; votre lettre sert de piédestal à la jolie statue : ses yeux, fixés sur les miens, semblent vouloir faire passer dans mon cœur le feu dont ils brillent : cette bouche qui sourit, paroît vouloir s'ouvrir pour me parler. Je crois l'entendre me dire : Aimez, adorez l'objet que je vous représente; c'est votre ami, c'est votre amant, c'est lui qui trouble votre cœur, qui l'enchante : vous lui devez ces mouvemens flatteurs, ces désirs ardens, inquiets, mais doux pourtant; c'est lui qui vous a fait trouver en vous-même la source du bonheur que vous laissiez tarir; vous lui devez tous les biens dont vous jouissez, tous ceux dont vous le faites jouir : ces lignes que vous tracez lui causeront *un plaisir délicieux*. Contemplez cette figure aimable, elle s'embellira encore en lisant ce que vous écrivez..... Pauvre petit portrait, si mal reçu, si rejeté, que tu perdois auprès de mon amant! mais que tu m'es devenu cher! par combien de caresses j'ai réparé l'espèce de dédain avec lequel je te pris! que de jours il a passé dans mon sein! que je l'ai baisé! combien de fois je l'ai pressé contre mon cœur! J'avois du plaisir à me dire, il est là. Arrangez-vous avec lui, mon cher Alfred, il est à présent ce que j'aime le mieux. Les jours de courrier je lui suis un peu infidèle, la lettre est préférée; mais toutes mes nuits sont à lui. Mon impatience redouble à chaque instant; je ne pense qu'à vous revoir, à courir dans vos bras, à vous serrer dans les miens!... Savez-vous bien que vous m'avez fait connoître l'en-

nui? De tous les dégoûts dont la vie est mêlée, c'est celui auquel je suis le moins sujette. Votre absence m'a appris à ne pouvoir rien préférer, rien supporter, rien dire, rien penser. Eh comment vous remplacer! quel amusement mettre à la place de ce plaisir vif qu'inspire la présence d'un homme que l'on adore? On doit bien craindre de se laisser toucher, quand on est capable d'un attachement si tendre, quand on fait consister son bonheur dans un seul objet! Mais qu'il est doux de trouver dans cet objet un amant digne de tout ce qu'on ressent pour lui! Oh, que j'aime cette attention aimable qui te fait *tout quitter pour moi*, pour écrire à ta maîtresse, *pour obliger ta chère maîtresse!* Comment reconnoître tes soins, ta tendresse? que ferai-je pour mon cher Alfred? Hélas, que pourrai-je faire! Si tu l'avois voulu, j'aurois une récompense à te donner, un prix à t'accorder; je désirois de te le garder, mais.... mais voilà ce que c'est d'être si pressé. Que je te veux de mal de m'avoir ravi ce que j'aurois tant de joie à te laisser ravir encore! Je n'ai plus que ton bien à t'offrir. Adieu, mon tendre, mon aimable ami : adieu.... toi.

LXXXVI.e LETTRE.

Vendredi, à huit heures du soir.

Ah que je suis de mauvaise humeur! Ladi Charlotte, qui sort d'ici, m'a impatientée, chagrinée. Elle me soutient que ma façon de penser est ridicule : « Si

j'aimois jamais, j'en ferois, dit-elle, une cruelle épreuve. Il faut maîtriser, maltraiter un amant pour l'enchaîner, l'animer, le fixer. La bonté fait des ingrats; la douceur, des tyrans; et la bonne foi, des perfides ». Mon cher Alfred, je suis effrayée de ses propos, d'autant plus qu'à force d'y penser, je trouve que l'expérience est pour elle, et j'en frémis. Il faut donc ne songer qu'à soi-même, n'écouter que sa vanité, cacher une partie de sa tendresse, affliger son amant, lui laisser des doutes, en faire naître sans cesse, entretenir ses feux par une conduite adroite, lui laisser toujours craindre que le bien qu'il possède ne s'évanouisse pour jamais. Si c'est de cette façon qu'on peut attacher, conserver un amant, je vous perdrai, mon cher Alfred, hélas, je vous perdrai! Cet art méprisable ne peut être employé par une ame noble; un caractère tel que le mien ne s'abaissera jamais à la feinte : eh comment se résoudre à faire de la peine à ce qu'on aime, à tourmenter un homme que l'on chérit, à lui causer de la douleur pour s'assurer des plaisirs? ah! périsse l'inhumaine créature qui peut acheter à ce prix la constance de son amant. Si je haïssois quelqu'un, je lui souhaiterois de la jalousie; voudrois-je en donner à celui dont la moindre inquiétude déchireroit mon cœur? Ah! j'aime bien mieux vous voir léger que malheureux. Non je ne puis concevoir qu'on ait assez peu de générosité pour causer de la peine à son ami, dans la crainte qu'il ne nous en donne un jour. Pour augmenter mon chagrin, cet imbécile de sir Thomas m'obstine que vous arriverez le dix; moi je soutiens que vous viendrez le

huit, il ne veut pas céder; s'il a raison, je lui donnerai un grand soufflet pour lui apprendre à se mêler de ses affaires. Adieu, mon cher, mon bien-aimé Alfred. Je n'ose vous parler de mes sentimens, vous en donner de nouvelles assurances; si vous alliez m'en aimer moins, hélas! quelle différence il y auroit dans nos deux cœurs. Plus je vous crois sensible, plus je vous aime; plus je vous crois reconnoissant, plus je me sens portée à vous obliger : les vives expressions de votre tendresse sont des liens qui m'attachent plus fortement à vous : ah! vous n'êtes point de ces amans dont parle ladi Charlotte; vous êtes mon cher Alfred; je veux vous adorer sans cesse, et vous le répéter toujours.

LXXXVII.e LETTRE.

Samedi, à sept heures, chez miss Betzi.

Je vous écris dans le cabinet de miss Betzi. Je suis sur ce même sofa où vous faisiez si bien le malade pour être plaint, caressé, pour obtenir le pardon de toutes vos petites folies. Ah! quel jour; vous en souvient-il, mon cher Alfred? Oui sûrement; vous ne m'aimeriez guère si vous l'aviez oublié. Il m'est devenu cher ce cabinet; je vous y ai vu, je vous y reverrai bientôt. Je commence ma lettre sans savoir si vous l'aurez : celle de demain m'annoncera peut-être votre retour. N'importe, j'écris toujours, c'est un plaisir pour moi de vous parler. J'aurois quelque envie de

vous

vous gronder. Vous me croyez défiante, vous trouvez dans mes expressions *un ton de reproche*, je ne suis point *sûre de votre amour*, je ne me *repose point sur vos sentimens*. Eh, bon Dieu, où voyez-vous tout cela? Moi, me défier? douter de ce que vous me dites? ah jamais! Si j'avois des craintes, elles n'offenseroient que moi : mon inquiétude naîtroit d'une connoissance exacte de mon peu de mérite; ou, si vous l'aimez mieux, d'un mouvement de modestie. Non, je n'ai point d'idées qui puissent porter atteinte à l'estime que m'inspire votre caractère : je vois dans le mien toutes les qualités qui produisent l'amitié, l'entretiennent et la conservent. Mais l'amour semble chercher des agrémens que je n'ose me flatter de posséder : puisse l'illusion qui me les prête à vos yeux, m'en parer toujours, et ne m'en parer que pour vous!..... Grand Dieu, quel bruit! quelle querelle! Sir Thomas est perdu! En prenant le thé, il vient de faire tomber une porcelaine admirable, elle est cassée. Si c'étoit le chat, Miss en riroit; elle trouveroit qu'il auroit eu de la grâce à faire cette sottise; mais sir Thomas est un *maladroit : de quoi se mêle-t-il? officieux personnage, il veut tout ranger;* c'est *une ame servile, son talent est d'être le valet de tout le monde : ennuyeux, incommode, gauche.....* Pauvre sir Thomas! Il pleure, je crois; il contemple la belle tasse gisante sur le parquet; il paroît un criminel dont la sentence est prononcée. Si Miss levoit les yeux sur lui, elle ne pourroit s'empêcher de rire, car sa grimace est unique; et la profonde douleur dans laquelle le voilà, le rend laid comme un démon. Moi j'écris toujours, je

ne veux pas prendre parti, et je reste tranquille au milieu de l'orage. Le cœur me bat en songeant à demain : ah! si vous ne me disiez pas que vous revenez; si quelque ordre cruel vous retenoit encore! Mon cher Alfred, hélas!..... Je suis contrainte de finir, de vous laisser, car les épithètes de *maussade, d'insupportable*, ne s'accordent guère avec la délicatesse des propos qu'on tient à un amant aimé..... cela devient terrible; je vais offrir ma médiation..... Adieu, je ne vous dirois plus que des impertinences; car je prends volontiers le ton des autres. Ah quel bonheur! votre lettre! Je ne l'attendois que demain. Oh, Miss, pardonnez à sir Thomas, pardonnez-lui, je vous en prie; il a des momens où il est charmant.

LXXXVIII.e LETTRE.

A minuit.

Ah! de quelle joie vous avez pénétré mon cœur. Quoi, parti pour ***, vous êtes déjà plus près de moi? vous serez ici le quatre? Que cette nouvelle est charmante! et combien la façon dont vous me l'annoncez me la rend chère! Vous avez compté toutes les minutes que vous devez passer encore sans me voir; le calcul est juste. Oh que cela est long! Vous m'avez pardonné, mon cher Alfred; vous me la donnez cette main *que je daigne demander :* mais pourquoi *les yeux baissés!* Levez-les ces yeux si tendres, levez-les, mon cher amant, sur celle qui n'a jamais vu vos regards se tour-

ner vers elle sans ressentir la plus vive émotion. Je la reçois cette main, je reçois tes sermens; mais tu n'en as pas besoin pour me persuader de ton amour. Quoi, dans dix jours je te verrai! je te parlerai! j'entendrai le son de ta voix! Ah! mon Dieu, il n'y faut pas penser. C'est une attente, un espoir; non, je ne dormirois plus, si j'y songeois trop..... Que cette lettre m'a touchée! quelle bonté! Mon cher Alfred s'excuse; lui qui devroit se plaindre. Je craignois des reproches, je ne trouve que des assurances de sa tendresse. *Il est mon esclave; il veut rester aux pieds de sa souveraine : ses chaînes sont douces; il les préfère à la liberté, à l'empire du monde.* A mes pieds, toi! Ah! viens dans mes bras; viens-y prendre de nouveaux fers, et que leur légèreté ne t'engage jamais à les rompre. Mon Dieu, que je t'aime! je t'aimerai toute ma vie; je t'aimerai après ma mort : oui sans doute, puisque mon ame est immortelle. Séparée de ma dépouille terrestre, elle errera sans cesse autour de toi. L'attrait invincible qui te l'a soumise, la fixera encore sur tes pas..... Adieu, adieu, mon cher Alfred! adieu, mon aimable ami! adieu, toi, toi que j'adore!

LXXXIX.e LETTRE.

A trois heures du matin.

Quoi, je ne dormirai point? quoi, vous ne me laisserez pas dormir? je penserai toujours à vous? Mais que me voulez-vous? pourquoi me tourmenter? Je

vous ai écrit chez miss Betzi, je vous ai écrit chez moi; j'ai relu cent fois votre lettre, je l'ai baisée mille; j'ai fait les plus tendres caresses à votre portrait; n'ai-je pas rempli tous les devoirs d'une maîtresse sensible? Au moins laissez-moi vous oublier jusqu'à midi. Dès que j'ouvrirai les yeux, je me livrerai avec transport au plaisir de m'occuper de vous..... Il ne le veut pas cet obstiné-là. Quand je m'efforce d'éloigner des idées qui m'éveillent malgré moi, son image vient se jeter au travers de tout ce que je veux penser pour me distraire. Venez, admiré Shakespear, venez combattre un héros bien plus grand, bien plus noble que tous les vôtres, un amant plus tendre, plus aimable, plus aimé que tous vos princes. Calmez mon agitation, ôtez-moi ce souvenir vif, ce désir ardent, cette impatience..... mais non, laissez-moi me perdre, m'abîmer dans ces pensées délicieuses..... Il est parti, il vient, il accourt près de moi..... O mon cher Alfred, ta lettre a embrasé mon cœur! tes expressions peignent si bien l'amour, le désir, le bonheur!..... Oui, mais je ne dors pas. Dites-moi donc pourquoi je ne saurois dormir; je suis si contente de vous, si satisfaite d'être à vous, un avenir si riant s'ouvre devant mes yeux : n'est-ce pas là le moment de goûter un repos paisible? Ah, je vous aime trop! Il faut modérer cette passion, en ralentir les mouvemens, la rendre plus supportable : le tiers de mon amour seroit assez..... non..... eh bien, mon cher Alfred, j'offre la moitié..... encore non..... Oh prends donc tout, oui tout.

XC.e LETTRE.

Mercredi.

Vous aimez mes lettres; vous ne voulez point que votre retour vous prive du plaisir d'en recevoir. Celle que vous m'écrivez est charmante; en demandant ainsi, mon cher Alfred, on est bien sûr d'obtenir. Mais que puis-je vous dire? Je vous ai vu, je vous attends; je ne sais que cela, je ne sens que cela. Est-il des termes qui rendent les mouvemens impétueux du sentiment? Mon cœur est si transporté, si rempli de sa joie, qu'il ne peut la faire éclater au dehors. Ah, lisez-la dans mes yeux! et que celle qui brilloit hier dans les vôtres, m'assure ce soir, en s'y montrant encore, que vous m'aimez comme je vous aime.

XCI.e LETTRE.

Jeudi.

Savez-vous bien, mon cher Alfred, que vous avez passé mardi huit heures avec moi, hier près de quatorze, et vous me dites : *Je ne vous ai vue que deux momens.* Oh puissiez-vous penser toujours de même! Quelle douce nuit! quel sommeil! et quel plaisir de me dire en m'éveillant : Je le verrai ce soir; je ne le verrai pas aussi long-temps qu'hier, mais..... je le verrai! Voilà donc ce mouvement que la philosophie

veut réprimer, que l'austère sagesse condamne. Ah! que les sept sages étoient fous! Ils cherchoient le bonheur et la vérité! pouvoient-ils les trouver en fuyant les douceurs de l'amour. Eh que contient ce vaste univers, qui vaille un regard de ce qu'on aime! C'est une passion cruelle, disent-ils, une erreur, une illusion des sens qui nous flatte et nous trompe. Ah! qu'elle me trompe toujours, et qu'une erreur si chère ne se dissipe jamais! non jamais!

XCII.e LETTRE.

Dimanche.

Une absence d'un jour ne doit pas chagriner. Non, mais elle répand un nuage sombre sur *ce jour*. Pensez-vous à moi, mon cher amant? Puis-je me flatter que mon idée vous soit présente dans des lieux où l'on s'empresse à vous distraire? Le faste vous environne, l'éclat brille autour de vous; daignez-vous, dans ce palais où règne la grandeur, vous rappeler ce simple appartement dans lequel l'amour, sans autre ornement que son ardeur, paré de ses seuls désirs, vous attend avec impatience, vous reçoit avec transport, et vous possède avec tant de plaisir? Que j'aimerois à vous donner des fêtes! Je n'envie que ce pouvoir à celui qui vous traite. Je suis sérieuse, je ne sais pourquoi. Ne suis-je pas sûre de vous voir demain? Oui, mais je ne vous verrai point aujourd'hui.

XCIII.e LETTRE.

Mardi.

Je vous en prie; et que cela soit dit pour toujours, ne me parlez jamais de ma fortune. D'où vous vient cette inquiétude? La modération supplée à la richesse; elle me fait trouver dans un état qui vous paroît borné, tout ce que je souhaite, et souvent même les moyens d'obliger les gens assez malheureux pour avoir besoin des foibles secours que je peux leur procurer. Osez-vous me dire *que je ne suis point riche*, moi qui ai votre cœur? On est très-riche quand on possède un bien dont rien ne pourroit réparer la perte; bien qui tient à nous, et nous rend heureux en dépit de l'opinion et des préjugés. Je suis riche, Milord; et par ma façon de penser plus riche que vous peut-être. Mais quel ton! est-ce à vous que j'écris avec cette gravité? Oui, à vous qui m'avez donné de l'humeur; mais le plaisir de vous voir la dissipera aisément. Je vous attends à six heures.

XCIV.e LETTRE.

Jeudi au soir.

Eh bien, vous l'avez vue cette maîtresse que vous désiriez à ce bal où, si j'en crois Digby, vous dansiez avec tant de grâce. Avez-vous senti en la voyant ce plaisir

flatteur que votre cœur se promettoit? ne regrettiez-vous rien auprès d'elle? Que votre empressement, votre vivacité m'ont plu! que cette folie vous alloit bien! qu'il m'est doux d'exciter votre joie, vos transports, de me voir l'arbitre des mouvemens de votre cœur! Ah! le pouvoir d'animer votre ame est encore plus sensible, plus enchanteur pour moi, que celui de faire naître vos désirs; et pourtant ce dernier est bien grand! Je ne vous verrai point demain; je ne vous verrai que tard samedi : hélas, cette absence m'afflige! Songez à moi, plaignez-moi, aimez-moi; je vous verrai partout, je ne penserai qu'à vous, vous m'occuperez seule, en tout temps, en tous lieux; mon ame est avec vous. Adieu, mon aimable Alfred, que je hais ce mot, il est toujours la marque de l'éloignement!

XCV.e LETTRE.

Vendredi matin.

Oui assurément, je vous répondrai; cet aimable billet mérite bien que je fasse tout attendre pour vous écrire. Miss Betzi amuse ma tante; elle lui dit du mal de moi afin de calmer son impatience. Vous ne sauriez croire combien ce petit voyage me chagrine; c'est un jour perdu. Que mon cœur vous est attaché, et qu'il se plaît à vous aimer! Oui, je vous pardonne; mais ne dites jamais, pas même en badinant, ces cruelles paroles que vous me dîtes hier; je n'ai pu les en-

tendre sans douleur : ah, si vous les pensez un jour, laissez-moi vous deviner ! Je vous dispense d'une sincérité si dure. Quand vous cesserez de m'aimer, un peu de froideur suffira pour me faire comprendre mon malheur. Je ne vous tourmenterai point, vous n'entendrez point mes reproches, vous ne verrez point couler mes larmes, vous ne serez point accablé de mes plaintes, je souffrirai seule de votre inconstance; non, jamais, jamais je ne ferai d'efforts pour vous ramener..... Mais quelle est ma folie ! Je pleure, et tu m'aimes, tu m'adores, tu me le jures; j'en ai la preuve récente dans mes mains..... Ah ! pardonne à ton tour, pardonne à un cœur trop sensible que sa tendresse rend injuste. Adieu, pense à moi, si tu te plais à penser à celle qui t'aime le mieux, qui t'aime le plus, qui t'aimera toujours.

XCVI.e LETTRE.

Lundi matin.

Vous me cherchez des torts; vous êtes surpris que vos caresses ne soient pas plus puissantes sur mon cœur : quel reproche, mon cher Alfred ! Si elles n'ont pu détruire la triste impression que m'avoit fait un discours *tenu sans dessein*, devez-vous en conclure que je suis moins sensible, et m'accuser de défiance? *Tu connois le cœur de ton amant, tu le connois, et tu crains?* Non, je ne crains pas : qui pourroit autoriser ma crainte? qui vous engageroit à feindre

avec moi, à me tromper, à vous imposer à vous-même une indigne contrainte? Vous supposerois-je de la bassesse, de la fausseté, vous aimerois-je si je vous en soupçonnois? Ce trouble dont je ne puis me défendre, est une maladie de mon ame; si j'étois foible, je le regarderois comme le présage de quelque malheur : c'est l'effet d'une imagination trop remplie d'un seul objet; elle s'étend sur tout ce qui peut s'y rapporter. Je suis comme un vaporeux qui, jouissant d'une santé parfaite, à force de s'en occuper, envisage à chaque instant tous les maux qui peuvent la détruire, et voit la mort, sans que rien lui en découvre les approches. Vous vous plaignez de mes regards; *ils ne sont plus ceux d'une maîtresse tendre qui contemple avec plaisir celui qu'elle aime; mais ceux d'une femme inquiète qui cherche à pénétrer un homme qu'elle éprouve.* Quel temps pour vous éprouver, mon cher Alfred! Que me reviendroit-il de le faire? Si une seule de vos actions démentoit cette noblesse, cette élévation de sentimens, cette candeur que j'ai cru trouver en vous, ces qualités qui vous ont soumis mon cœur, cette affreuse découverte éteindroit mon amour sans doute; mais mon bonheur, mais ma vie tient à cet amour. Ah, loin, loin de moi des soupçons injurieux! Je ne cherche en vous que des sujets de vous aimer davantage, de m'applaudir de mes sentimens, et de vous les conserver toujours.

XCVII.e LETTRE.

Jeudi.

J'obéirai à mon cher amant; je me conformerai à ses désirs; plus d'idées affligeantes; le bonheur d'être aimée de lui n'en doit présenter que de riantes. Les ames tendres sont sujettes à mêler un peu de Tristesse au sentiment; et l'amour, quand il est extrême, porte naturellement à la mélancolie. Pardonnez l'effet en faveur de la cause. Forcée de vous quitter, de me priver du plaisir de vous voir; passer tout un jour sans vous, sans recevoir la moindre marque de votre souvenir; ah, c'est bien pour avoir de l'humeur, plus que de l'humeur. Si vous saviez ce que j'ai senti en rentrant, quand j'ai vu que Betzi n'avoit rien à me dire, rien à me donner; si vous le saviez, vous me plaindriez. Ce n'étoit pas votre faute, mais j'ignorois que vous m'aviez écrit. Je me suis regardée comme oubliée tout ce temps-là; et me croire éloignée de votre cœur, imaginer qu'il est des momens où je vous suis moins chère, où vous me négligez, n'est-ce donc pas assez pour m'ôter cette gaîté et cette vivacité qui vous plaît? Je ne mets point dans mes yeux ce feu qui les anime quand vous paroissez : les mouvemens de mon ame s'y peignent malgré moi; je ne puis vous cacher ni ma joie ni mon inquiétude. Mais pourquoi me grondez-vous? *je suis trop sensible?* est-ce un défaut dont un amant puisse se plaindre?

Ah vous ne comprenez point, vous êtes bien loin de concevoir combien je vous aime, combien je suis capable d'aimer! L'attachement d'une femme délicate est au-dessus des idées de votre sexe : vous ne connoissez qu'une preuve de notre amour; mais vous ignorez combien est fort le sentiment qui nous conduit à vous la donner. Non, vous n'aimez pas comme nous.

XCVIII.e LETTRE.

Lundi, à deux heures du matin.

Vous quitterai-je sans cesse? On m'entraîne loin de vous : c'est une chose bien fâcheuse que l'assujettissement; le sentez-vous comme moi? Je passerai trois jours sans vous voir! que d'heures, que de momens pour un cœur qui les compte! Mais d'où vient qu'en pensant à vous, en vous écrivant, un mouvement vif et pressant m'agite et me trouble? Il n'y a pas deux heures que vous m'avez quittée, et je sens déjà cette secrète inquiétude, cette sorte de douleur qu'on éprouve dans une longue absence. Je suis dans mon lit, j'y fais de singulières réflexions, même d'impertinentes remarques. Il me semble que votre portrait tient bien peu de place : hélas, combien il en reste! pourquoi ne puis-je satisfaire le plus ardent de vos vœux! pourquoi?.... Ah, ce n'est point une ardeur répandue dans mes sens, qui me fait songer à vous pour remplir cet espace! c'est un désir violent de

vous voir, d'être avec vous, de ne jamais m'éloigner d'un amant si cher. Que n'y êtes-vous dans cette place? Je goûterois plus de plaisir à vous contempler endormi dans mes bras, qu'une autre n'en sentiroit dans l'instant le plus doux de votre réveil. Oh que n'ai-je le pouvoir de la fée Nirsa! elle donnoit à tout la forme qui lui plaisoit. Je ferois une figure semblable à la tienne; elle iroit représenter, tu resterois avec moi, tu serois toujours près de moi. Mais non, je craindrois de m'y méprendre. Cet autre toi-même auroit tes traits, il te ressembleroit, qu'il seroit aimable! oui aimable, charmant, adorable: mais ce ne seroit pas toi, et j'aime toi.

XCIX.e LETTRE.

De Cantorbéry, mardi au soir.

On m'apporte votre lettre, j'avois un besoin véritable de la recevoir : mon cœur impatient comptoit déjà, et vous accusoit peut-être. Cette prude altière, dont l'affectation vous a fait rire, n'est pas un caractère aussi rare qu'il vous le paroît. Je suis de votre avis, mon cher Alfred; un homme qui pense bien, honore une femme en lui offrant l'hommage de son cœur : c'est une marque qu'il la croit capable de chérir les vertus qui sont en lui. Son amour est une distinction flatteuse, sa confiance un éloge, et son estime un titre pour prétendre à celle de tout le monde. Aussi suis-je comme cette Athénienne, qui,

paroissant dans une assemblée de femmes fort ornées, répondit au reproche qu'on lui fit de s'y montrer en négligé, *ma parure est mon mari.* La mienne est mon amant, je suis plus parée qu'elle. Oui, mon cher Alfred, ton amour est mon bien suprême. Mais que le mien m'est précieux! C'est un présent de ta main, c'est un de tes bienfaits; tu te plais à faire des heureux. Ah, jouis d'un plaisir si noble en regardant ta maîtresse; dans les instans où tu lui prouves ta tendresse, tu peux te dire : « Voilà un cœur que je comble de joie, dont le bonheur est mon ouvrage, dont tous les mouvemens dépendent de moi. Foible empire en apparence, mais pourtant satisfaisant! Qui peut comme toi s'assurer de régner sur une ame sincère, a du moins un ami, un sujet entièrement dévoué à lui, qui l'aime, et n'aime en lui que lui-même? Que de rois puissans ne l'ont pas ce sujet fidèle! La vanité, l'orgueil, l'intérêt, forment les liens qui attachent aux grands; l'estime, l'amitié, l'amour, le plus tendre amour m'attachent à toi. Adieu, *ma mie*, mon bel ami, adieu. Quel plaisir je sentirai en vous revoyant! Y pensez-vous comme moi? Oui, vous le dites, et je vous crois.

C.e LETTRE.

Vendredi au soir.

O mon aimable ami! ô mon cher amant! que ce passage rapide d'un mouvement à un autre m'a pro-

curé un délicieux moment ! N'avois-je pas raison de me chagriner ! Par le plaisir que m'a fait votre présence, jugez combien devoit m'être sensible la perte de ces deux heures que vous m'aviez destinées ; hélas ! je m'en privois par ma faute. Eh pourquoi ne voulez-vous pas que je vous remercie de ce retour, de cette attention charmante ? Quel que soit le motif qui vous a ramené, je ne saurois trop le chérir. Si c'est complaisance pour moi, que je vous en suis obligée ! Si, comme vous le dites, vous êtes revenu *pour l'amour de vous-même*, ah ! je vous en sais bien plus de gré. Il paroît un peu d'ingratitude dans cette façon de dire : je laisse à votre cœur le soin d'expliquer cette pensée.

CI.e LETTRE.

Lundi, à trois heures du matin.

Je ne vous ai jamais vu comme vous étiez hier : qu'avez-vous donc ? Quel nuage sur votre humeur, quelle confusion dans vos discours, et que d'embarras dans vos regards ! Ah ! ne m'abandonnez point à l'horrible inquiétude où vous m'avez livrée. Ouvrez-moi votre cœur ; qu'au moins je partage vos peines, si l'heureux temps où je pouvois les dissiper n'est plus. Rompez ce cruel silence ; que mon ame soit blessée du même trait qui pénètre la vôtre. Ah ! mon cher Alfred, avez-vous des secrets pour une amie telle que moi. J'ai vu des larmes prêtes à couler de vos yeux ; au milieu des assurances les plus tendres, des caresses les plus douces,

il vous échappoit des soupirs douloureux...... Eh ! grand Dieu, qu'est-ce donc qui vous agite?.... Je ne sais que penser..... je n'ose m'arrêter à ces idées..... *Le plus infortuné des hommes seroit celui qui perdroit mon estime, ma tendresse.....* Hélas, mon cher Alfred, ces paroles entrecoupées, prononcées si bas, je les ai entendues; qu'elles m'alarment! Ah! par pitié, tirez-moi de l'état terrible où me réduisent mes craintes et mon incertitude.

CII.e LETTRE.

Mercredi.

Pourquoi ne m'avez-vous pas parlé, Milord? que pouviez-vous craindre d'un cœur tel que le mien? doutiez-vous de mes sentimens? Mon amour est si tendre, si désintéressé, votre bonheur m'est si cher! M'avez-vous crue capable de me préférer à vous? Cette cruelle confidence, adoucie par vos discours, par votre présence, m'eût été moins affreuse qu'une lettre dont le style s'accorde si mal avec ce que vous m'apprenez. *Vous m'aimez, vous m'adorez, vous ne changerez jamais,* et vous allez vous unir à une autre, et vous semblez déterminé à ne plus me voir. Auriez-vous formé ce barbare dessein? eh! qui vous engageroit à m'éviter? La tendresse que vous m'avez inspirée, n'a pas besoin, pour subsister, des preuves que vous en avez exigées. Je puis vous voir, vous aimer, sans porter d'atteinte aux nouveaux liens dont

dont *on veut vous charger*. Eh! qui a donc le droit de vous en donner malgré vous?..... Mais je ne veux rien examiner, je vous estime encore. Votre conduite m'apprendra si vous êtes digne d'une amie généreuse. Si vous manquez aux égards que vous me devez, je vous mépriserai peut-être assez pour ne pas regretter la perte d'un ingrat, d'un homme capable d'abuser de la confiance d'une femme qui l'aimoit, pour la trahir et la désespérer.

CIII.e LETTRE.

Mardi.

Je ne puis vous le dissimuler : votre conduite m'a persuadée que vous vous étiez fait un jeu cruel d'essayer sur moi tout ce que la feinte la mieux concertée peut produire de mouvemens dans un cœur sensible et prévenu d'une forte inclination. Ce mariage dont personne ne parle; une nouvelle si dure, donnée avec si peu de ménagement; un voyage supposé; pas la moindre inquiétude sur mon état; un abandon si triste, si marqué; tout cela ne m'a présenté qu'un dégoût de votre part, et l'ennui de vous masquer plus long-temps. Au milieu de mon saisissement, dans l'amertume de ma douleur, je vous ai plaint, Milord; en vous croyant faux et cruel, en vous trouvant méprisable, vous m'avez paru bien plus malheureux que moi. Et qu'ai-je à me reprocher quand je peux me dire : la bonté de mon cœur, la noble franchise de mon caractère m'a fait penser bien de celui qui fei-

gnoit des vertus pour me tromper! Je m'efforce de perdre ces idées pour prendre celles où vous souhaitez que je m'arrête; je les adopte d'autant plus volontiers qu'elles peuvent seules apporter un foible adoucissement à ma peine. Dans mon abattement je me sens capable de tout sacrifier à l'espérance de vous voir, et de conserver la plus solide partie des sentimens que vous avez fait naître dans mon cœur; vos avantages, votre bonheur me consoleront de mes pertes; je chérirai les marques légères et éloignées de votre amitié, comme une personne ruinée rassemble les débris d'une grande fortune. Oh Milord, Milord! qui m'eût dit?.... Mais je ne me plaindrai jamais de vous, je vous estimerai toujours.

CIV.e LETTRE.

Dimanche.

Je ne me suis pressée, ni de vous répondre, ni de vous donner l'heure où je puis vous voir. Ce reste d'égards où vous vous soumettez est peut-être un poids pour votre cœur; et le mien est bien loin d'exiger des soins qui ne le touchent plus; insensible à tout, je ne mérite point d'attention. Triste objet dans la nature, où l'on n'aperçoit plus que les traces de la douleur, je suis dans le même état où vous m'avez vue. Tout l'art de la médecine ne peut rien sur un esprit profondément blessé, sur une ame détachée de tout intérêt, sur une machine affoiblie dont les ressorts dérangés n'ont qu'un mouvement lent et dou-

loureux. D'où naît votre inquiétude? est-il temps de me donner des larmes? Qu'importe ce qui peut arriver. Ne vous en embarrassez pas plus que moi. On est bien tranquille, quand on n'envisage point de pertes égales à celles qu'on a faites. Je ne regrette rien. Ah! je n'ai plus rien à regretter.

CV.e LETTRE.

Jeudi.

Pourquoi me montrez-vous un visage si triste? ne me cherchez-vous, ne me forcez-vous à vous revoir que pour venir vous affliger près de moi? Quel sujet fait donc couler vos pleurs, ces pleurs amers? de quoi voulez-vous que je vous plaigne? Mon amitié partageroit vos malheurs, si vous en éprouviez. Mais qu'avez-vous? je vous ai prié de me rapporter mes lettres, vous ne m'avez rien répondu; vous avez pleuré...... Est-ce mon état qui vous attriste? j'en serois bien fâchée. Il est l'effet d'un saisissement terrible, d'une surprise..... Ah! que j'étois loin de penser!.... mais ne vous effrayez point de mon mal, il passera. L'aile rapide du temps emporte dans sa course précipitée et nos maux et nous-mêmes; vous oublierez que j'ai été. Est-il possible que vous me demandiez ma pitié? vous! je n'ai pas cherché à exciter la vôtre. Qui de nous deux pourtant avoit droit d'en attendre?..... que vous ai-je fait? Ah! croiroit-on que Milord osât me faire un reproche. Rapportez-moi mes lettres, je veux absolument les ravoir. Eh, quel intérêt avez-vous à les

garder? pourriez-vous les relire avec plaisir? J'aurois bien mauvaise opinion de votre cœur, si je l'imaginois.

CVI.e LETTRE.

Samedi.

Eh bon Dieu! que me voulez-vous? pourquoi ces soins si propres à me rappeler un temps qui n'est plus, qui ne peut jamais revenir? Qu'exigez-vous? il m'est difficile, tout-à-fait difficile, de vous écrire. Le style dont je me servois avec vous, n'étoit pas dans ma plume; le vôtre est encore le même. Ah! Milord, Milord, quand je ne veux que votre amitié, quand je ne veux accepter de vous que cette amitié, si vous me l'exprimez dans les mêmes termes dont vous vous serviez pour me peindre votre amour, quel fonds puis-je faire sur elle! Je sens le prix de vos attentions; mais je crains la complaisance. Rien ne sauroit me persuader que votre conduite soit naturelle; peut-être vous vous contraignez; le penser est un supplice pour moi. Hélas, cette amitié, le seul bien qui me reste, en imaginant qu'elle peut vous coûter, je me sens portée à y renoncer pour jamais! Non, il n'est pas possible que vous me voyiez *avec plaisir;* mon état vous fait faire des réflexions trop tristes sur vous-même. Quels noms affreux vous vous donnez! Eh qui m'eût dit qu'un jour vous les mériteriez!..... que l'objet d'une estime si sincère, d'une passion si tendre..... Mais je ne veux pas enfreindre

les lois que je me suis prescrites; peut-être dans peu de jours, dégagée des mouvemens cruels qui m'oppressent..... Je me suis trouvée si mal hier, qu'une espérance flatteuse s'étoit emparée de mon cœur : je n'ai point assez de bassesse pour aider à la nature; mais je trouve qu'elle agit bien lentement.

CVII.e LETTRE.

Jeudi.

Qu'osez-vous penser? qu'osez-vous m'écrire? Moi, *vous haïr! vous mépriser! vous détester?* Non, Milord, je n'ai point changé; soit foiblesse ou constance, mon cœur est encore le même; il n'oubliera point la tendresse qu'il eut pour vous, d'autres sentimens ne l'affecteront jamais. N'exigez plus de preuves de mon attachement, il peut durer; mais il ne doit pas se manifester. *Je ne vous aimois pas, un cœur vraiment touché, pardonne.* Trente-sept jours passés dans un état si funeste, sont-ils de foibles garans de mon amour, du penchant malheureux qui m'entraîna vers vous? Laissez-moi gémir seule, ne me voyez plus. Je me reproche la douleur où vous vous abandonnez; en voyant couler vos larmes, j'oublie le sujet des miennes : il me semble qu'un autre est l'auteur de ma peine, et je m'accuse de celle que vous ressentez. Ne pensez plus à moi, ne me cherchez plus, ne m'écrivez jamais. Perdez de vue une infortunée que vous avez avilie à ses propres yeux. Eh par quelle obstination voulez-vous me persuader que vous m'aimez? Mon Dieu, comment pourrois-je le croire?

CVIII.e LETTRE.

Lundi. ***

Homme vain et bizarre, ne cesserez-vous point de me persécuter? quel espoir vous engage à le faire? qu'attendez-vous de tant d'obstination? puis-je vous pardonner? et quand j'aurois cette honteuse foiblesse, que vous en reviendroit-il? Je ne pénètre que trop le fond de votre cœur; ce n'est point le sentiment, c'est l'amour-propre qui vous ramène à mes pieds; l'orgueil s'abaisse à supplier. Vous ne regrettez pas ma tendresse, mais cette admiration dont vous avez joui si long-temps; elle vous flattoit. Ma prévention avoit élevé un temple à vos vertus; vous voyez tomber le voile de l'illusion; vous vous efforcez de le rattacher sur mes yeux. Ingrat, oubliez-vous que votre main l'a cruellement déchiré? Non, malgré le trouble de mes sens, l'incertitude de mes vœux, je ne vois plus en vous celui que je me plaisois à chérir. Je ne vous verrai point ce soir. Je ne saurois me résoudre à vous voir.

CIX.e LETTRE.

Vendredi.

Quoi, ce cœur qui vous aime si tendrement encore, résisteroit à vos larmes, à vos gémissemens, aux cris que vous arrache la douleur! Ah! je puis m'affliger moi-même, faire violence à tous mes sentimens; mais

il m'est impossible de vous causer volontairement des peines si sensibles. Je cède à vos instances. L'amour fait évanouir toutes mes résolutions. Ah je ne vous hais point, je ne vous haïssois pas quand je croyois devoir vous détester! Un mouvement inconnu m'agite, il est vrai; pardonnez-le moi, il n'est que trop naturel. C'est mon amant, c'est vous que vous me pressez de partager : pouvez-vous me le proposer? Eh qui m'assurera que dans ce partage odieux, votre cœur à moi seule.... Ah! si une autre avoit tes désirs, s'il ne me restoit que tes caresses!..... Hélas, elle te verra donc dans ces momens où ton bonheur étoit mon ouvrage! Elle lira dans tes yeux cette tendre reconnoissance que le plaisir y répand; tu lui donneras ces noms flatteurs, ces noms qui m'enchantoient. Ton ame s'élancera vers la sienne..... Ah! Dieu! quelle affreuse image! Quoi, je te sacrifierois ma délicatesse? je pourrois?..... Je le tenterai, je le ferai, si je puis obtenir de mon cœur un effort si pénible; mais laisse couler mes larmes; retiens les tiennes; tu m'accables, tu me pénètres de douleur..... Eh! mon Dieu, est-ce moi qui chagrine un homme que j'adore! Moi qui désire si sincèrement sa joie, son repos, sa tranquillité; moi qui donnerois tout pour le voir heureux..... Oui, vous régnerez toujours dans mon cœur, dans ce cœur malheureux que vous avez percé d'un trait si cruel. Mes soins pour vous en bannir seroient inutiles : on n'efface point des impressions si fortes, des idées si chères; elles renaissent malgré nous, malgré notre raison. A quoi se réduisent des combats si violens? à m'apprendre que rien ne peut détruire un penchant véritable..... Ah! puisque vous m'aimiez,

puisque vous ne vouliez point renoncer à moi, falloit-il ?..... Inhumain! je vous pardonne. *J'oublierai*, s'il m'est possible. Je vous verrai demain à l'heure où vous me priez de vous recevoir.

CX.e LETTRE.

Dimanche.

C'est donc à mon amant, à mon cher amant que j'écris? Il m'aime, il m'a toujours aimée; il le dit, il le jure, et je le crois: eh pourquoi voudrois-je douter de son cœur, moi qui ne vis, ne respire qu'autant que je crois lui être chère? Sentimens doux et flatteurs, mouvemens délicieux du plaisir, renaissez dans mon ame! ranimez mes yeux presque éteints dans les larmes! rendez-moi les grâces qui font plaire! *Je suis toujours aimée!* Dis-le moi cent fois, mon cher Alfred; dis-le moi mille et mille fois: répète à tous momens que je suis *ta chère maîtresse*, qu'aucune autre *ne te peut inspirer d'amour.* Ah, puisses-tu me le persuader!

CXI.e LETTRE.

Mardi.

Quel moment s'approche! que mon cœur est troublé! Ce billet si tendre, ces sermens..... Hélas, que les temps sont changés! quelle différence! Un mot, un seul de vos regards suffisoit pour m'assurer de votre amour; à présent vos larmes, vos expressions les plus

vives, vos caresses passionnées ne peuvent que suspendre mes craintes ; elles renaissent dès que vous vous éloignez, et mes chagrins se raniment avec elles. Je me rends justice, mon cher Alfred, je ne dois plus inspirer que de la pitié ; et ma fierté ne peut supporter l'idée d'en exciter. Je ne goûte plus le plaisir d'être aimée, l'amertume a versé ses noirs poisons sur vos soins, sur tout ce qui m'environne ; mon cœur se fait des peines, il s'enveloppe des nuages épais de la tristesse ; mon amour ressemble à la haine ; je vous offense à chaque instant. Laissez-moi, ah ! laissez-moi. Je ne veux pas que vous souffriez de la bizarrerie de mon humeur ; elle devient à tous momens plus fâcheuse.

CXII.e LETTRE.

Jeudi.

NON, je ne puis effacer de mon imagination ces tristes idées que vous me reprochez ; votre présence les écarte sans les détruire. Eh, comment pourrez-vous accorder votre amour et vos devoirs ? Dans le même cas une femme peut remplir les siens sans trahir ce qu'elle aime : elle cache sa répugnance, et n'a besoin que d'une complaisance où son cœur, où ses sens ne prennent point de part : elle se prête, elle ne se donne pas. Mais vous, dont les désirs doivent prévenir, doivent précéder le pouvoir de remplir ces devoirs..... Non, je n'y saurois penser ; partager ce qu'on aime !..... Ah, Dieu ! je n'obtiendrai point cet effort d'un cœur qui vous adore ! Qui, moi, je cher-

cherois sur ta bouche les traces des baisers qu'une autre y auroit imprimés!.... *Je pleure dans tes bras...* Ah! des gémissemens, des cris douloureux seroient à l'avenir les seules marques de ma sensibilité; tes caresses n'exciteroient plus que mes dégoûts et mon désespoir! Quittez-moi, ah, quittez-moi avant ce lien fatal!..... Je n'ai pas la force d'en écrire davantage. Adieu.

CXIII.e LETTRE.

Samedi.

Plus je me consulte, et plus je sens d'éloignement pour ce que vous exigez de moi. Ce sacrifice est au-dessus de mes forces; et c'est après une mûre délibération, que je vous dis pour la dernière fois qu'il m'est impossible de me soumettre à cette dure condition. Mon cœur est repoussé par une répugnance invincible. Eh puis, quel droit ai-je de causer à une autre les peines que je sens? Pourquoi voudrois-je désoler une femme qui ne m'a point offensée? Que penseroit ladi Monsery, si elle savoit ce que vous préparez à son amour, si elle entendoit celui qu'elle préfère, me jurer qu'il ne l'aimera jamais? Je ne suis point assez peu généreuse pour désirer que vous ne puissiez l'aimer; et je connois trop bien l'horreur d'être trahie par ce que l'on aime, pour vouloir la faire éprouver à personne. Pouvez-vous avouer que la naissance et la fortune vous ont déterminé? Vous, Milord, être conduit par l'orgueil et par l'intérêt! Aurois-je cru que des motifs si bas nous sépareroient

un jour? Ah, si du moins vous aviez été sincère! Mais jurer avec serment que vous obéissez à un ordre supérieur; feindre que l'on vous force à ces nœuds, quand vos sollicitations sont connues. Hélas, ladi Monsery, séduite par les mêmes apparences qui m'ont fait vous croire, trompée comme moi, d'aussi bonne-foi peut-être, s'abandonne à la douce certitude de vous plaire, de vous fixer : que la moindre connoissance de votre cœur la rendroit malheureuse! Elle ne le sera jamais par moi; il n'est pas dans mon caractère de me faire un bonheur en détruisant celui d'un autre.

CXIV.e LETTRE.

Mercredi.

J'ai pensé plus d'une fois, Milord, qu'il étoit peu généreux de vous laisser voir une douleur dont toutes les marques ont l'apparence du reproche; j'ai voulu vous la cacher; mais le cœur que vous aviez touché, n'est pas capable d'une longue contrainte; et lorsqu'il veut dissimuler, ses plus grands efforts lui sont inutiles. J'ai tout tenté pour soumettre ma raison au foible extrême de ce cœur : j'ai cherché les moyens de concilier cet amour dont votre bouche et votre main m'ont donné tant d'assurances, avec le parti que vous avez pris, avec la façon dont vous l'avez pris; avec ce caractère vrai, noble, désintéressé, qui me charmoit en vous; je n'ai trouvé dans mes idées que l'impossibilité d'allier les contraires. Si vous ne m'aimiez pas, en supposant que rien ne vous distingue du commun

des hommes, votre conduite est simple, quoiqu'elle ait ses côtés blâmables : si vous m'aimiez, je ne puis la comprendre. Dans le premier cas, en n'admettant que la probité la plus ordinaire, la droiture et la bonté ne permettent assurément pas de répandre l'amertume sur les jours d'un autre, pour contenter un goût passager : dans le second, est-on maître d'étouffer un sentiment que la violence qu'on veut lui faire, ne rend que plus tendre et plus vif? cède-t-il à des arrangemens qui lui sont étrangers? Vous n'êtes point celui que j'aimois, non, vous ne l'êtes point; vous ne l'avez jamais été. Mais je puis me tromper dans mes idées; que sais-je? Chaque état a peut-être ses usages, ses maximes, même ses vertus. La rigidité des principes auxquels je tiens le plus, n'est peut-être estimable que dans ma sphère; elle est peut-être le partage de ceux qui, négligés de la fortune, peu connus par leurs dehors, ont continuellement besoin de descendre en eux-mêmes pour ne pas rougir de leur position. Le témoignage de leur cœur leur donne en partie, ou du moins leur tient lieu de ce que le sort leur a refusé. Etre heureux dans l'opinion des autres; sacrifier tout au plaisir fastueux d'attirer les regards; briller d'un éclat étranger qui n'est point en nous, et n'est un bien que parce que la foule en est privée; c'est sans doute, pour ceux que le hasard a placés dans un jour avantageux, un dédommagement des vertus qu'ils n'ont pas, des qualités qu'ils négligent, du bonheur après lequel ils courent en vain, du dégoût et de l'ennui qui les suit et les dévore. Je souhaite, Milord, et je le souhaite sincèrement, que rien ne vous force à regretter la vie agréable et pai-

sible à laquelle vous renoncez, qu'un peu moins d'*ambition*, pour me servir de vos termes, vous eût peut-être fait préférer, si le plus fort penchant de votre cœur n'eût emporté la balance. Le lien que vous allez former, brise tous ceux qui m'attachoient à vous. Trop délicate pour vous partager, trop fière pour remplir vos momens perdus, et trop équitable pour vouloir garder un bien sur lequel nne autre acquiert de justes droits, je reprends tous ceux que ma tendresse vous avoit donnés sur moi. Je ne vous promets point de l'amitié. J'ignore quel mouvement agite un cœur déchiré par tant de combats; mais je ne puis croire qu'un sentiment aussi pur, aussi doux que l'amitié, puisse naître d'une passion qui ne laisse après elle que le regret de l'avoir sentie, la honte d'en avoir donné des preuves, et la douleur d'avoir fait un ingrat. J'ose croire que vous me connoissez assez pour ne pas me soupçonner de vous quitter par un esprit de vengeance ou de vanité : ma situation à votre égard ne ressemble point à celle où vous étiez avec moi, quand vous formâtes le projet de m'abandonner; projet dont la dureté ne peut se concevoir. Vous ne pouvez douter que je ne vous aie tendrement aimé; soyez sûr que je vous aime encore; mais de nouvelles découvertes, le temps, l'événement qui m'engage à faire une démarche si contraire à mes sentimens, votre absence, les réflexions qui se présentent si naturellement à l'esprit par la vue du présent et le souvenir du passé, me rendront peut-être à moi-même, et me procureront une paix que je ne pourrois trouver dans l'avilissement d'une passion dont je ne sentirois plus que les peines. Adieu, Milord, croyez que personne ne

vous a plus véritablement aimé. Celle qui regarde comme un malheur la triste nécessité de ne vous aimer plus, vous donne, en renonçant à vous, la preuve la plus sensible d'un amour qu'elle va s'efforcer d'éteindre. Souvenez-vous que, dans mes chagrins les plus amers, si je n'ai pu vous cacher mes larmes, si j'ai souvent fait couler les vôtres, au moins ai-je eu assez d'égards pour ne jamais mêler l'aigreur à la plainte. Adieu, Milord, adieu. Puissiez-vous oublier, pour votre propre bonheur, quel cœur vous aviez attaché, et le prix cruel dont vous avez payé sa tendresse et sa confiance.

CXV.e LETTRE.

Lundi.

J'ai attendu plus d'un mois, Milord, l'effet de votre promesse. Accoutumé à trahir vos sermens, il n'est pas étonnant que vous manquiez à une parole positive. Un si long délai me force d'insister, et de vous prier une seconde fois de me rendre ces lettres qui ne vous sont point *chères*, qui ne peuvent vous être *chères*. Il faudroit vous supposer une façon de penser bien singulière pour l'imaginer. *Chéririez*-vous des témoins qui déposent contre vous, et ne flattent votre vanité qu'en dégradant votre cœur? Eh, si vous aimiez les lettres, tant d'autres femmes pouvoient vous en écrire de plus agréables! Falloit-il me choisir pour remplir un temps d'attente qu'elles eussent peut-être rendu plus riant? Elles vous auroient pris avec plaisir, quitté sans peine, et remplacé sans

croire y perdre. Vous me demandez *mon amitié!* Prétendre *à mon amitié*, vous, mon ennemi le plus cruel? Est-ce en détruisant mon bonheur, mon repos, ma santé, tout l'agrément de ma vie, que vous avez acquis des droits à ma reconnoissance, à mon estime, *à mon amitié?*..... Rendez-moi mes lettres; ne me forcez pas de vous les demander encore; craignez d'approfondir un cœur qui vous a ménagé, de l'exciter à s'ouvrir; ne m'exposez point à vous dire quels sont les sentimens dont je vous crois digne.

CXVI.e LETTRE.

Samedi.

Je vous dois une réponse, Milord, et je veux vous la faire; mais comme j'ai renoncé à vous, à votre amour, à votre amitié, à la plus légère marque de votre souvenir, c'est dans les papiers publics que je vous l'adresse. Vous me reconnoîtrez : un style qui vous fut si familier, qui flatta tant de fois votre vanité, n'est point encore étranger pour vous; mais vos yeux ne reverront jamais ces caractères que vous nommiez *sacrés*, que vous baisiez avec tant d'ardeur, qui vous étoient *si chers*, et que vous m'avez fait remettre avec tant d'exactitude.

Vous dites dans votre dernier billet, que *vous m'êtes, et me serez toujours attaché par l'amitié la plus tendre*. Mille grâces, Milord, de cet effort sublime; je dois beaucoup sans doute à la générosité de votre cœur, si elle a pu vous défendre de la haine

et du mépris pour une femme que vous avez si vivement offensée. *Vous ne méritez pas l'épithète que je vous donne; vous ne fûtes jamais mon ennemi :* vous avez l'audace de répéter que *vous ne le fûtes jamais.* Vous osez me prier *de ne point oublier un homme qui me fut cher.* Non, Milord, non, je ne l'oublierai point, je ne l'oublierai jamais : un trait ineffaçable l'a gravé dans ma mémoire : mais je ne m'en souviendrai que pour détester ses artifices.

Tremblez, ingrat; je vais porter une main hardie jusqu'au fond de votre cœur, en développer les replis secrets, la perfidie, et détaillant l'horrible trahison.... Mais le pourrai-je? avilirai-je aux yeux de l'Angleterre l'objet qui sut plaire aux miens? Non, par une touche délicate, ménageant l'expression du tableau, en rendant ses traits sortans pour lui-même, mettons-les dans l'ombre pour tous les autres.

Descendez en vous-même, Milord, osez vous interroger, vous répondre; et de tant de qualités dont vous vous pariez, de tant de vertus dont vous vous décoriez, dites-moi quelle est celle dont vous m'avez donné des preuves? Sincère, généreux, compatissant, libéral, ami des hommes; rempli de cette noble fierté qui caractérise la véritable grandeur; la bonté, la droiture, l'honneur et la vérité sembloient régler tous vos sentimens, diriger toutes vos démarches, guider tous vos mouvemens; vous le disiez, Milord, et moi je le croyois. Eh pourquoi ne l'aurois-je pas cru? Je ne trouvois rien dans mon cœur qui pût me faire douter du vôtre.

Ne vous applaudissez pas de m'avoir trompée; non, ne

ne vous en applaudissez pas : le fourbe le plus habile doit bien moins à son adresse qu'à la bonne foi de celui qui en devient la victime.

Mais comment un pair de la Grande-Bretagne a-t-il pu s'abaisser, se dégrader au point de s'imposer à lui-même une indigne contrainte? de donner tant de soins, à qui? quel étoit l'objet de sa feinte? une simple citoyenne : distinguée seulement par un intérieur peu connu, méritois-je le fatal honneur d'exercer vos talens? par quel malheur ai-je eu de vous cette odieuse préférence? sans éclat, sans célébrité, comment ai-je pu vous inspirer le désir de me rendre malheureuse? quel fruit avez-vous recueilli de cette triste fantaisie? Les gémissemens de mon cœur étouffés par la prudence; mes pleurs répandus dans le sein d'une seule amie; l'altération de ma santé attribuée à ce mal commun dans nos climats, rien n'a servi votre vanité. On ignore encore le sujet d'une douleur si vive, si constante; vous n'en avez point triomphé : mais qui sait après tout, ce que vous auriez fait, si un intérêt qui vous regardoit seul, ne vous eût engagé au silence?

Mais à quel titre avez-vous pu croire qu'il vous fût permis de m'affliger? quelle loi m'assujettissoit à votre caprice? vous rendoit l'arbitre de mon destin? je ne vous cherchois pas. Tranquille dans mon obscurité, j'éloignois de moi tout ce qui pouvoit troubler une vie, sinon heureuse, au moins paisible. Pourquoi votre art perfide sut-il me voiler vos desseins? Choisie apparemment pour amuser vos désirs, en attendant que la fortune remplît vos vœux intéressés, vous éprouviez sur mon cœur les traits dont vous vouliez

blesser celui d'une femme riche et puissante par ses alliances. Si, connoissant vos vues, par une basse condescendance j'eusse bien voulu m'y prêter, je n'aurois point à me plaindre de vous. Mais feindre une passion si tendre, un respect si grand, des transports si soumis!.... Vil séducteur, digne à jamais de mon éternel mépris, vas, mon cœur te dédaigne; plus noble que le tien, il n'accorde point son amitié à qui n'a pu conserver son estime; une haine immortelle est le seul sentiment que ton ingratitude et ta fausseté peuvent lui inspirer.

Mais quoi, tromper une femme, est-ce donc enfreindre les lois de la probité? manque-t-on à l'honneur en trahissant une maîtresse? C'est un procédé reçu; tant d'autres l'ont fait; il en est tant qui le font.

Oui, Milord, il en est; mais ce sont des lâches, qui, portés par leur caractère à faire le mal, et n'osant offenser ceux qui peuvent les punir, se destinent et se bornent à désoler un sexe que le préjugé réduit à ne pouvoir ni se plaindre ni se venger.

Eh, qui êtes-vous hommes? d'où tirez-vous le droit de manquer avec une femme aux égards que vous vous imposez entre vous? Quelle loi dans la nature, quelle convention dans un Etat autorisa jamais cette insolente distinction? Quoi, votre parole simplement donnée, vous engage avec le dernier de vos semblables, et vos sermens réitérés ne vous lient point à l'amie que vous vous êtes choisie! Monstres féroces, qui nous devez le bonheur et l'agrément de votre vie, vous qui ne connoissez que l'orgueil et l'amour effréné de vous-mêmes, sans la douceur, sans l'aménité qui

furent notre partage, quel seroit le vôtre? Pensez-vous que nos mains se refusassent à laver dans le sang les outrages que nous recevons, si la bonté de notre cœur n'étouffoit en nous le désir de la vengeance? Sur quoi fondez-vous la supériorité que vous prétendez? sur le droit du plus fort? Eh que ne le faites-vous donc valoir? que n'employez-vous la force au lieu de la séduction? Nous saurions nous défendre; l'habitude de résister nous apprendroit à vaincre. Ne nous élevez-vous dans la mollesse, ne nous rendez-vous foibles et timides, que pour vous réserver le plaisir cruel que goûte cette espèce de chasseur, qui, tranquillement assis, voit tomber dans ses piéges l'innocente proie qu'il a conduite par la ruse à s'envelopper dans ses rets?

Quoi, c'est le souvenir de Milord qui m'engage à me livrer à des réflexions si dures sur ses pareils! Qui m'eût dit que la tendresse et l'estime que j'avois pour lui me forceroient un jour à les faire? Ah, Milord, Milord! est-ce bien vous qui avez détruit par votre conduite le respect que j'avois pour votre caractère! Hélas, trop attaché à l'erreur qu'il chérissoit, mon cœur a cherché tous les moyens de la conserver! Ah, dans l'instant où je m'arrachois moi-même à la douceur de vous voir, portée encore à diminuer vos torts, je me serois trouvée heureuse de n'accuser de mes pleurs que l'excès de ma délicatesse! Elle vous étonne peut-être cette délicatesse; mais sachez, Milord, que dans un cœur bien fait, l'amour une fois blessé l'est pour toujours. Dans l'égarement de la douleur, dans ces momens affreux, où l'ame avilie, abattue, succombe, ne meut presque plus une ma-

chine affaissée sous le poids qui l'accable, on se tourne naturellement vers la cause de son mal; il semble que la main qui vient d'enfoncer le trait, ait seule la puissance de l'arracher. Situation horrible, inexprimable, dans laquelle, détachée de tout, de l'univers, de soi-même, on ne tient plus qu'à l'inhumain qui vous réduit à cet état funeste! Le cœur ne sent alors que ses pertes; tout entier au sentiment qu'il se cache peut-être, il saisit avec avidité tout ce qui lui en offre l'image: l'estime, l'amitié, les moindres égards lui paroissent un dédommagement du bien qu'on lui enlève; il met un prix immense au peu qui lui reste; semblable au malheureux qui lutte avec les flots, il s'attache à tout ce qui lui présente un foible appui.

C'est dans cette agitation terrible, dans ce désordre humiliant, que je crus pouvoir vous pardonner, vous rendre ma tendresse et ma confiance. Les reproches dont vous ne cessiez de vous accabler, m'engagèrent à supprimer ceux que j'aurois dû vous faire; vos attentions excitèrent ma reconnoissance, vos pleurs me touchèrent; l'amertume de ma douleur me rendit sensible à la vôtre; je ne pus vous voir gémir à mes pieds, vous que j'adorois, sans sentir ranimer cet amour si vrai, si tendre, dont vous doutiez alors, qui vous sembloit éteint; je vous serrai dans mes bras; des larmes d'attendrissement, et peut-être de joie, se mêlèrent à celles que la vanité vous faisoit répandre, je crus pouvoir être heureuse encore. Mais chaque jour, chaque instant m'apprit que s'il est possible de pardonner, il ne l'est pas d'oublier; que si la bonté du naturel peut empêcher de haïr un perfide, une juste fierté s'élève enfin contre notre foiblesse, et nous

fait mépriser et l'amant qui peut nous trahir, et le penchant qui nous entraîne encore vers lui.

C'est dans la vivacité de ce penchant, c'est dans la force de mon amour, que j'ai eu celle de renoncer à vous, de vous dire : *Vous n'êtes plus celui que j'aimois.* J'ai préféré la douleur à la honte; j'ai mieux aimé gémir de cet effort, que de laisser dépendre mon bonheur d'un homme qui n'étoit plus digne d'en être l'arbitre; j'ai rompu un commerce dont je ne voyois plus que l'indécence; le charme flatteur qui me la cachoit n'existoit plus; je me méprisois moi-même en songeant que je vous aimois. A présent c'est vous, Milord, vous seul que je méprise, non pour avoir quitté une femme, vous être montré plus ambitieux que sensible, non pour avoir changé de sentiment, mais parce que vous en avez feint que vous ne sentiez pas; parce que vous avez traité durement, inhumainement votre amie, celle qui vous étoit véritablement attachée, dont vous aviez désiré la tendresse, que vous connoissiez digne de vos égards, et dont vous aviez mille fois juré de ménager la sensibilité. Je vous méprise, parce que vous vous êtes conduit avec bassesse; qu'incapable de confiance et d'amitié, vous avez eu recours au mensonge, moyen infâme, et dont un homme de votre naissance devoit rougir de faire usage. Ah, sur combien de points vous avez eu l'art de me tromper! Pour votre propre avantage, que n'êtes-vous, Milord, celui que mon cœur se plaisoit à chérir!

Plus sincère que vous, je ne vous promis point mon amitié; je renonce à la vôtre. Mais qu'est-ce donc qu'un homme, qu'on ne voit plus, qu'on ne verra ja-

mais, entend par *cette amitié* qu'il ose offrir, promettre? quelle profanation d'un nom si révéré des cœurs vertueux? Quoi, ce sentiment si noble, don précieux de la divinité, qui rassemble, unit, intéresse, lie les humains! se borne donc dans l'idée de Milord à ne point nuire à ceux qu'il honore du nom d'*amis!* Que pouvez-vous pour moi? Vous seriez-vous flatté que je voulusse un jour vous devoir quelque chose? Vous avez détruit mà tranquillité; est-il en vous de la faire renaître! Le bien que vous m'avez ôté ne subsiste plus; le ciel même, à cet égard, ne peut réparer mes pertes. L'idée fantastique qui faisoit mon bonheur, s'est évanouie pour jamais; cette idole chérie, adorée, dénuée des ornemens dont mon imagination l'avoit embellie, ne m'offre plus qu'une esquisse imparfaite; je rougis du culte que j'aimois à lui rendre. Ainsi mon cœur, trompé par ses désirs, éclairé par ses peines, n'a joui que d'une vaine erreur. Il la regrette peut-être, mais il ne peut la recouvrer. Adieu, Milord, pour reconnoître en partie cette *amitié* si *tendre*, si *sincère*, que vous me *conservez*, je souhaite que vous n'en ressentiez jamais de véritable pour quelqu'un qui vous ressemble. Ce souhait doit vous convaincre que je suis capable de pardonner.

FIN DES LETTRES DE FANNI BUTLERD.

LETTRES

D'ADÉLAÏDE DE DAMMARTIN,

COMTESSE DE SANCERRE.

A MONSIEUR GARRICK.

Je vous entends d'ici.... Paix..... paix, vous dis-je. Soyez tranquille, soyez calme, ne grondez point, ne vous emportez pas..... *Comment*, criez-vous, *mon nom à la tête d'une maudite brochure française, et je me tairai!....* Là, doucement, faut-il se fâcher, sans savoir si le sujet de notre colère vaut la peine de l'exciter? Que craignez-vous? des complimens, des louanges? Fi donc : l'amitié employat-elle jamais le langage de la flatterie! Moi, répéter après tout le monde, que votre esprit et votre cœur vous acquièrent autant d'amis que la supériorité de vos talens vous ont fait d'admirateurs? Bon! je laisse dire cela aux autres.

Mais, pourquoi donc me dédier ces lettres, m'allez-vous demander? Pourquoi, Monsieur? Pour vous donner une preuve publique de ma sincère estime, de ma tendre et très-tendre amitié; par reconnoissance du soin que vous voulez bien prendre de l'entretenir; peut-être aussi par vanité. Souvent l'amour-propre, caché au fond de notre cœur, dirige nos démarches sans nous laisser apercevoir qu'il les guide.

Supposons l'ouvrage jugé froid, insipide, le livre tombé, devenu un fonds de magasin, destiné à passer tout naturellement de libraire en libraire à la postérité; un de nos neveux le tirant par hasard de la poussière, à l'aspect de votre nom s'étonnera de voir là toute l'édition. Oh! oh! dira-t-il, l'auteur étoit une amie de ce Garrick si fameux, si chéri de sa nation, estimé de l'Europe entière; comment ima-

giner qu'il fût l'ami d'une bête? Rien d'impossible pourtant; mais si l'ouvrage manque d'agrément, j'espère au moins trouver de l'honnêteté dans l'amie de David Garrick.

Cette réflexion l'engagera à lire; et pour ne pas s'en tenir à la décision de ses pères, il admirera peut-être le livre, le vantera, le mettra à la mode, et dans deux ou trois cents ans je pourrai vous devoir le succès des lettres de madame de Sancerre, même la réputation d'un auteur passable.

Çà, montrez-vous sage, doux, tempéré, ne me faites point une grosse querelle, ne m'écrivez pas dans votre premier mouvement, attendez que vous m'ayez pardonné cette nouvelle offense; depuis six mois vous me grondez bien au moins! Adieu, mon aimable, mon tendre ami; je suis, avec tous les sentimens que vous méritez de faire naître et de rendre constans, votre sincère amie,

Marie Riccoboni.

LETTRES
D'ADÉLAÏDE DE DAMMARTIN,
COMTESSE DE SANCERRE,
A MONSIEUR
LE COMTE DE NANCÉ,
SON AMI.

PREMIÈRE LETTRE.

Paris, lundi 2 novembre 17....

J'ATTENDOIS votre réponse avec impatience; je pensois quelle m'annonceroit un heureux changement dans les dispositions de ce *bon parent*, qui montre tant de *politesse* et d'*obstination*, en s'efforçant de ruiner votre sœur. Je suis bien irritée contre lui, mon cher Comte; cette désagréable discussion d'intérêt vous a fait passer l'automne en Bretagne, elle vous y retiendra peut-être tout l'hiver. Vous devez des conseils à votre sœur; des soins, des secours à vos neveux : le sacrifice de votre temps, de vos plaisirs est vraiment généreux, je l'approuve, mais je ne vous verrai point: je me le dis avec bien du regret, avec bien du cha-

grin, jamais je ne vous ai si vivement désiré; vous allez me demander pourquoi? je l'ignore moi-même. Je suis sans affaires, sans embarras, au moins apparent; cependant vous me seriez nécessaire, je le sens : eh! dans quel temps un ami nous est-il inutile.

M. de Montalais est enfin rendu à ses amis, qui souhaitoient passionnément son retour. M. et madame de Comminges, le comte de Piennes, et madame de Martigues célèbrent son arrivée par des fêtes : il mérite, je crois, tous les sentimens qu'il inspire. Adieu : mes plus tendres complimens à votre aimable sœur : elle doit être bien contente de moi. Je me prive du plaisir de lui écrire, pour ne pas la troubler dans sa *douce paresse*.

II.e LETTRE.

Je vais vous confier un petit secret; il fait naître de grandes espérances. M. de Méri, si décidé à marier madame de Mirande à son maussade pupille, commence à revenir de sa longue prévention. Les amis du comte de Termes entourent ce bon vieillard, lui demandent s'il veut toujours affliger sa nièce chérie? On le flatte, on le presse; le chevalier de Termes le voit, l'amuse, lui plaît; tout paroît s'arranger pour combler les vœux de deux personnes estimables. Madame de Martigues se donne de grands soins; le comte de Piennes agit fortement; Termes va, vient, court, tremble, se rassure, espère, se désole, rit et pleure vingt fois en un jour. Ami solide, tendre amant, il

touche, il intéresse; il engage tout le monde à souhaiter son bonheur. Mon attachement pour madame de Mirande fixe mon attention sur un événement dont sa fortune et sa félicité dépendent.

La perspective de ce mariage donne bien de la joie au comte de Piennes. Si une de ces trois *charmantes veuves*, dit-il, rentroit sous le joug, les deux autres suivroient son exemple; madame de Martigues se décideroit enfin, j'obtiendrois son cœur et sa main. La satisfaction de M. de Piennes en seroit une véritable pour tous ses amis; si madame de Martigues écoutoit mes conseils, elle l'épouseroit, il seroit heureux; mais reprendre de nouveaux liens, moi! mon ami, je suis plus éloignée que jamais d'y penser.

Le marquis de Montalais est arrivé; vous l'ai je dit? Avez-vous des nouvelles de madame du Lugei? Je vais vous étonner; nous sommes brouillées, oui, tout-à-fait brouillées. Je ne sais pourquoi cette femme prétendoit régler ma conduite et me choisir des amis : fatiguée de ses leçons, j'ai cessé d'aller m'ennuyer à ses tristes dîners. Je veux bien que vous me grondiez un peu, mon cher Comte; mais ne vous rendez point arbitre de nos différends, et surtout ne vous avisez pas d'entreprendre de nous raccommoder. Adieu, j'ai fait toutes vos commissions.

III.e LETTRE.

Oui, je vois souvent le marquis de Montalais, je soupe presque tous les soirs avec lui. Mon Dieu! vous

avez raison, *cet homme est un enchanteur;* il amuse, séduit, occupe; il a ranimé les plaisirs de notre société, il en fait les délices. Recherché, préféré, caressé, il conserve cette modestie qui le distingue si avantageusement, qualité rare dans un homme aimable; oui, rare, peut-être dangereuse.

Madame de Martigues ne conçoit pas comment elle a pu vivre six mois sans voir M. de Montalais; elle l'écoute, l'admire, applaudit à ses moindres discours, veut que tout le monde en soit charmé, et gronde sérieusement quand on ose contrarier son goût. Le comte de Piennes voit comme elle, dit comme elle; le plus riant accueil, mille louanges prodiguées au Marquis, ne donnent point un instant d'humeur à un amant malheureux et jaloux! cela ne vous paroît-il pas singulier, étonnant?

La personne dont vous me parlez avec tant de chaleur m'est absolument inconnue. J'ignorois que ma mère eût une parente mariée en Bretagne, et sans doute elle-même ne le savoit pas. Si madame de Kerlanes est de la maison d'Estelan, maison qui m'est chère à tous égards, je suis prête à répondre à votre attente; et si deux mille louis peuvent faciliter l'établissement de mademoiselle de Kerlanes, je consens de tout mon cœur à les donner.

Mais, quel récit vous a-t-on fait? rien n'est plus faux, je ne possède point les biens de la maison d'Estelan, ils étoient passés en des mains étrangères, longtemps avant ma naissance. A la vérité, le dernier Comte de ce nom m'a laissé les richesses qu'il rapporta de la Martinique; mais le maréchal de Tende ne *l'en-*

gagea point à me *nommer sa légataire universelle;* les grands biens de M. d'Estelan ne *formèrent point les liens* qui m'unirent au neveu du Maréchal; ce tendre parent me destinoit à M. de Sancerre, dans un temps où ma fortune étoit bien bornée, où je n'espérois pas ce brillant héritage. Je dois une entière justification à la mémoire du maréchal de Tende; sa généreuse amitié pour moi lui fit souhaiter de me voir sa nièce : il désiroit mon bonheur, il croyoit l'assurer; le peu de succès de ses soins n'a point affoibli ma reconnoissance. Je me souviendrai toujours avec regret, avec douleur, qu'il n'a pas été en mon pouvoir de la lui prouver.

Détrompez madame de Kerlanes, détrompez-la, je vous en prie. Le frère de ma mère m'appela volontairement à sa succession; je vous instruirai des raisons qu'il eut de déshériter son fils. Non, je vous le jure, personne ne *l'engagea* à signer cet acte de vengeance; juste dans ses idées, téméraire dans les miennes. Comme parente de madame de Kerlanes, je crois ne lui rien devoir; mais comme plus favorisée qu'elle de la fortune, je crois lui devoir des secours, et je me plairai à l'obliger. Madame de Mariadeck pouvoit s'épargner ses pressantes sollicitations; le besoin est auprès de moi la recommandation la plus forte, j'imaginois que la sœur du comte de Nancé me connoissoit assez pour le penser.

Madame de Mirande sort, elle me prie de vous remercier de vos tendres vœux. Ses espérances augmentent à chaque instant. Madame de Themines entre; la voilà, belle, gaie, charmante; elle veut vous dire cent nouvelles, elle les écrit; je mettrai sa gazette dans ma

lettre. Adieu, mon ami : je suis triste, je ne sais pourquoi. M. de Montalais est à Versailles, je n'ai pu faire votre commission auprès de lui.

IV.e LETTRE.

Oh! vous veniez de recevoir une lettre de madame du Lugei quand vous m'avez écrit. La politesse de vos expressions ne peut me cacher l'esprit qui vous les dicte, ni effacer entièrement l'aigreur de ma sévère parente. Je méprise beaucoup l'espèce de *sagesse* dont elle tire vanité, je commence par vous le dire; toute affectation m'est odieuse : mais je veux répondre à vos observations, comme si la marquise du Lugei ne vous engageoit point à me communiquer les siennes.

Vous avez raison de blâmer la légèreté de mon amie; exacte dans ses mœurs, inconsidérée dans sa conduite, madame de Martigues néglige trop peut-être de réunir tous les suffrages : elle dédaigne de se contraindre pour prévenir les malignes interprétations qu'on peut donner à ses discours, ou les fausses conjectures que ses démarches semblent quelquefois autoriser. Souvent ses idées sont folles; elle est trop vive, trop attachée à faire précisément ce qu'elle veut, ce qui l'amuse. Par exemple, sa fantaisie d'éprouver le comte de Piennes dure trop long-temps. Un mariage annoncé, retardé, rompu; des brouilleries, des raccommodemens; un amant banni, rappelé, admis et rejeté dix fois en deux ans, cela est bizarre; cet amant lui demeure *attaché*, supporte ses *caprices*; *un homme maltraité*

maltraité est-il capable de tant de patience? Cette offensante question est de madame du Lugei; elle seule admire la *patience* d'un homme qui n'en a point du tout, qui se plaint sans cesse, tourmente continuellement les amis, les parens de madame de Martigues, engage toute la France à lui parler, et peut-être éloigne par trop d'importunités l'instant favorable à ses désirs.

En vérité, mon cher Comte, on feroit une cruelle injustice à madame de Martigues, si on osoit la soupçonner de la moindre foiblesse; satisfaite du témoignage de son cœur, du respect de son amant, de l'estime de ses amis, elle peut se consoler d'élever *des doutes, des craintes, d'inquiètes idées* dans l'esprit de madame du Lugei. Cette femme, remplie de prétentions, voudroit tout attirer, tout occuper. L'étourderie de madame de Martigues la *blesse*, dit-elle? Eh non, ce n'est pas cela; elle lui envie ce cercle nombreux que son naturel aimable et l'agrément de son commerce fixe chez elle..... On m'interrompt..... c'est elle; c'est cette *dangereuse* compagne, objet de mes *préférences.* Nous allons sortir ensemble, je finirai ma lettre après souper.

A minuit.

Mon cher Comte, afin de ne pas revenir sur un sujet désagréable, je veux l'épuiser, et vous répéter ce que j'ai dit cent fois à madame du Lugei. L'opinion des autres ne réglera jamais mes sentimens; mon cœur est mon juge suprême. Si madame de Martigues avoit le malheur d'être soupçonnée, j'en gémirois, j'en ressentirois une douleur véritable, rien ne m'en con-

soleroit; mais je ne cesserois pas de voir assiduement mon amie, j'aimerois mieux risquer de partager une injuste censure, qu'aider par mon éloignement à l'accréditer ou à l'étendre.

Ce ne seroit pas la première fois que, sacrifiant mon propre intérêt à mes principes, je me serois vue l'objet des fausses idées de cette partie du monde dont l'attention est toujours fixée sur les mouvemens d'autrui. Combien de spectateurs oisifs prononcent hardiment sur ce qu'ils voient, plus hardiment encore sur ce qu'on leur cache!

Dans le temps où l'on s'élevoit contre moi, où je passois à la Cour, à la ville, pour une femme altière, d'un caractère difficile, toujours triste, toujours enveloppée des voiles de l'humeur; quand on me croyoit capricieuse, insensible, hautaine, incapable de vivre avec le plus *doux* des maris, dont j'étois *chérie*, *adorée*, madame de Martigues fut la seule qui me jugea favorablement. Son amitié la rendit pénétrante, elle découvrit en moi des qualités que, sans me connoître, on osoit me refuser. Souvent elle venoit partager ma solitude, elle quittoit pour moi ce monde qu'elle aime; elle me donna des amis; elle apprit à tous les siens que je souffrois des peines secrètes, elle engagea madame de Mirande à venir vivre avec moi; elle défendit hautement mon esprit, mon cœur et mon caractère : aurois-je pour elle un procédé moins généreux? non, assurément; mais je ne suis point dans le cas de lui prouver ma reconnoissance, grâce au ciel, je n'y serai jamais : excepté madame du Lugei, personne ne forme des *doutes* injurieux sur la con-



duite de madame de Martigues, et je puis voir mon amie sans que de fâcheuses *craintes* empoisonnent ce plaisir.

M. de Montalais revient demain, il soupera ici : je lui parlerai de votre protégé : comme le Marquis est très-obligeant, je suis sûre du succès de ma négociation. Vous me demandez ce *qu'il dit*, comment il *se conduit?* Eh mais, il parle bien et se conduit mieux; tout le monde l'aime, tout le monde l'approuve. Il est un peu rêveur, il l'étoit aussi l'hiver dernier. Madame de Martigues prétend en savoir la raison. Pour la première fois de sa vie elle se tait, elle est impénétrable; ce secret lui pèse un peu pourtant, elle en est fort occupée, et sans qu'on l'interroge elle s'écrie, *je ne le dirai pas.*

Madame de Mirande et moi nous cherchons des défauts à cet *aimable* Marquis; le comte de Piennes soutient son cousin parfait. *Parfait!* s'écrie madame de Mirande, ne souffrons point cela, ne convenons jamais qu'un homme puisse être *parfait*. Nous examinons toutes deux le Marquis, et nous vous ferons part de nos découvertes. Sa figure est vraiment belle, noble, gracieuse; il faut se résoudre à ne pas l'attaquer! mais son esprit sera bien adroit s'il nous cache le foible de son cœur. Adieu, mon cher Comte; quelle lettre! ai-je écrit tout cela?

V.e LETTRE.

Eh bien, vous avez raison. Quand on n'est point née *inégale* ou *capricieuse*, on devroit connoître le

principe de tous ses sentimens; on ne devroit pas dire, *je suis triste, je ne sais pourquoi.* Mais mon ami, ce qu'on n'étoit point, on le devient; j'ai de l'humeur, oui, de l'humeur, en vérité : le monde me lasse, la solitude m'effraie, et tout m'ennuie.

Vous me demandez ce qui pourroit *troubler le calme de mon ame?* Rien assurément; mais il est un calme aussi fâcheux que la tourmente; au moins je le crois. Notre ame a besoin d'être agitée par une douleur aiguë, ou par un plaisir vif : si le sentiment de l'une ou le charme de l'autre n'en presse les ressorts, ses mouvemens foibles et lents nous laissent dans l'inaction; sans volontés, sans désirs, nous existons; mais nous ne chérissons pas notre existence : tous les objets nous deviennent indifférens; de cette indifférence naît l'ennui, des maux de la vie le plus insupportable! je dis, avec l'Héloïse de Pope, *son poison cruel ternit le plus beau jour, flétrit la verdure, ôte aux fleurs leurs parfums, aux zéphirs leur fraîcheur; par lui tout languit, tout s'attriste dans la nature.*

Je suis à Neuilli depuis trois jours : ma sœur n'égaie pas mes réflexions : parce qu'elle est née vingt-deux ans avant moi, elle prétend me faire adopter ses opinions; dès qu'elle commence à disserter, je m'endors. Madame de Martigues vient me chercher demain : elle m'écrit que le marquis de Montalais a disparu; on ne le voit point, on ne le rencontre pas, on ne sait où le trouver. Sur cela elle me dit cent folies. Elle voudroit m'*apprendre*, me *confier*, on ne lui a *rien dit*, elle a *deviné*, au fond, rien ne l'engage *au silence*, pourtant elle a *promis* de se taire; mais à *moi*, me *ca-*

cher..... Et puis elle jure de ne *point parler*. Comme vous voyez, le secret est tout près d'échapper. Est-il vrai que la marquise de Montalais est laide? fort laide? Eh bon Dieu, ce seroit un bizarre assortiment!

Vous voulez nos couplets, les voilà. Prenez garde au jugement que vous en porterez; si vous les trouvez mauvais, on ne vous accordera pas le sens commun; si vous les louez, madame de Martigues dira: Ce pauvre Comte! la province a déjà gâté son goût. Adieu.

VI.e LETTRE.

Je viens de jouir d'un plaisir délicieux; madame de Mirande est enfin réconciliée avec le riche frère de sa mère. Il a dîné ici; lui-même m'avoit prié d'inviter le comte de Termes; tout est accordé, tout est réglé; le bon, l'honnête M. de Méri donne actuellement à sa nièce trente mille livres de rente, et lui assure les deux tiers de ses biens. Je ne perdrai point la douceur de loger avec elle. Termes consent à s'arranger dans le pavillon qu'occupoit M. de Sancerre; il est vaste et peut aisément se partager en deux appartemens commodes. Comme absolument je ne veux point changer d'état, tout ce côté de l'hôtel m'est inutile. Le mariage de madame de Mirande est arrêté pour le milieu du mois prochain.

La vieille maréchale de Termes est enchantée; elle désiroit beaucoup cette union. Elle ne donne rien à son petit-fils, mais elle se mêle de tout. Des articles à

dresser, des marchands à désoler, un lapidaire à impatienter, des ouvrières à quereller, une liste à faire, dans laquelle il ne sera pas impossible de désobliger cinq ou six de ses parens; cela l'égaie, l'amuse, la ranime.

M. de Montalais consent à recevoir le jeune officier que vous protégez : il doit vous l'avoir écrit. Sans exagération, sa femme est odieuse. En voyant son portrait hier chez madame de Comminges, j'ai pensé crier. Il faut l'avouer, les parens sont bien cruels! forcer un homme si aimable à se lier malgré lui à cette laide héritière! Eh bien, il la traite avec tant d'égards, qu'elle semble être le choix de son cœur. Cette femme est heureuse, mon cher Comte, elle est vraiment heureuse! aussi riche, plus jeune, plus favorisée de la nature, que mon sort a été différent du sien! Je ne veux pas m'appesantir sur ces idées, elles m'affligeroient. Adieu.

VII.e LETTRE.

Vous me priez de vous confier nos remarques sur le marquis de Montalais, et vous m'en priez avec un empressement qui m'étonne. En vérité, nous sommes peu avancées dans nos observations. Madame de Mirande est trop occupée à recevoir les félicitations de ses amis, à partager la joie de Termes, à jouir des transports d'un amant si tendre, pour se livrer à des soins étrangers et frivoles : moi, dont rien n'affecte le cœur, qui demeure spectatrice au milieu

d'une société agitée par tant d'intérêts divers, je puis peut-être juger sans partialité tous ceux qui la composent.

Je pense précisément de M. de Montalais ce que j'en pensois l'hiver dernier; je le trouve dangereux. Un homme qui joint à la plus belle figure des qualités rares, dont le cœur délicat ne s'est point avili par ces passions folles et momentanées, par ces attachemens libres et vicieux, capables de détruire le goût du sentiment; un homme qui remplit si bien ses devoirs, montre tant d'humanité, de bonté, qui est si distingué dans le monde, si cher à ses parens, à ses amis.... ah! oui, je le crois dangereux. Son humeur est égale, il a l'esprit naturel, des talens, de la gaîté; un son de voix si doux, de si beaux cheveux! l'air si fin, le rire si agréable!....... mon ami, une femme sensée devroit lui fermer sa porte; la mienne ne lui seroit peut-être pas ouverte, s'il étoit libre.

Mais après tout, qui sait si tant de dehors séduisans ne cachent point une ame fausse, un esprit adroit, un cœur cruel! Une triste expérience m'apprit de bonne heure à douter des réputations les mieux établies: j'ai examiné des hommes admirés, peu se sont trouvés dignes de mon estime: vous êtes le seul peut-être dont les sentimens conformes à la conduite ne démentent point l'opinion qu'on m'avoit donnée de votre caractère.

Je ne sais pourquoi vous me parlez encore des projets de madame de Valencé; son neveu est *riche, bien fait, sensible, charmant:* tout cela peut être; mais qu'importe? Je n'en veux point. Ma liberté m'est

chère, elle m'est plus chère que jamais; elle fait ma joie, mon bonheur..... *Mon bonheur!* est-ce que je suis heureuse?..... Mon ami, j'éprouve pour la première fois que des désirs vagues peuvent jeter du dégoût sur des possessions réelles.

Voilà madame de Mirande belle comme un ange, et tendre comme Astrée; elle se laisse tomber négligemment sur des coussins: je lui propose d'écrire. *Je ne saurois.* Ecrirai-je pour vous? *Ah! oui.* Que dirai-je de votre part? *Tout ce qu'il vous plaira.* Il me plaît de vous assurer de sa paresse et de son amitié.

Termes est à Chantilli avec Comminges, Thémines et le marquis de Montalais; vous devinez le sujet de l'indolence de madame de Mirande, depuis deux jours notre société n'est pas supportable. Madame de Martigues tousse, le comte de Piennes boite, madame de Thémines rêve, ma sœur gronde, son mari crie, Saint-Maigrin projette, son frère lorgne, le vieux maréchal conte, sa nièce boude, Duplessis ment, madame de Mirande bâille, moi, je dors.

VIII.e LETTRE.

Vous êtes *surpris, très-surpris* de quelques expressions de mes lettres; plus *surpris* encore de m'entendre dire, en parlant de madame de Montalais: *mon sort a été bien différent du sien. Aucun mari*, pensez-vous, *n'eut de plus tendres égards pour sa femme, que le comte de Sancerre;* et si une *antipathie* inconcevable n'avoit *fermé mes yeux* sur son *mérite*, je n'au-

rois pas préféré le séjour de Mondelis à la douceur de rendre *heureux* un homme *aimable*, dont j'étois *passionnément aimée.*

Aimée! j'étois *aimée*, moi? *passionnément aimée!* ah! mon cher Comte, vous êtes loin d'imaginer combien cette espèce de reproche m'afflige, quelle blessure cachée et profonde il peut r'ouvir! Le temps, mes amis, la dissipation, un peu de philosophie ont ramené le calme dans mon esprit, mais sans effacer la trace des traits cruels dont mon cœur se sentit percer dans le cours de cette *union*, en apparence *si bien assortie.*

Depuis quatre ans m'avez-vous vue inégale ou bizarre? suis-je incapable d'attachement, de reconnoissance, de tendresse? mes goûts ont-ils changé? Apercevez-vous de l'inconstance dans ma conduite, de la variété dans mes désirs! Pourquoi M. de Sancerre eût-il seul éprouvé mes caprices? mes procédés à l'égard des autres n'ont-ils pas dû vous faire réfléchir, vous faire découvrir une contrariété frappante entre ma façon naturelle de penser, d'agir, et le caractère que l'on m'a donné? Vous m'*aimez*, vous m'*estimez*, et votre prévention subsiste! et vous croyez *qu'attentive au bonheur de tout ce qui m'environne*, j'ai pu rendre mon mari *malheureux!* Et sur quoi donc m'estimez vous?

Vous étiez attaché à M. de Sancerre; quand il fut blessé, vous remplîtes l'office d'un généreux ami; vous-même l'enlevâtes du champ de bataille; et s'il avoit pu parler, je ne doute point que, n'ayant plus rien à ménager, la vérité ne se fût une fois échappée

de sa bouche; peut-être dans les derniers instans il eût osé vous confier son secret, et l'extrême condescendance d'une femme accusée par lui-même de tant d'inflexibilité.

Vous n'avez point connu M. de Sancerre, non, mon cher Comte, vous ne l'avez point connu. Est-ce dans les camps, à la Cour, au milieu des cercles où l'on se rencontre, qu'il est possible d'approfondir le caractère et de juger du cœur d'un homme? Si on vous demandoit un portrait fidèle de cet ami, quels traits emploieriez-vous pour le tracer? Sancerre étoit hardi, courageux, diriez-vous; il aimoit la guerre et s'y conduisoit bien; noble dans sa dépense, il tenoit un grand état, savoit plaire à son maître, et ne négligeoit point sa fortune. Je fus son exécuteur testamentaire, je trouvai ses affaires en ordre, et ses biens augmentés par son économie.

Quel éloge, mon ami! A la honte des mœurs, tout foible qu'il est, peu des pareils de M. de Sancerre le méritent peut-être. Mais n'avoir pas des vices grossiers, est-ce être honnête? Ne pas se conduire sur tous les points d'une façon révoltante, est-ce assez pour paroître estimable aux yeux d'une femme éclairée et délicate?

J'ai toujours évité d'entrer avec vous dans ces inutiles détails. L'amitié qui vous lioit à M. de Sancerre, devoit vous éloigner de sa veuve. L'emploi dont il vous chargea, vous força de la voir; bientôt vous vous plûtes à cultiver une connoissance, que peut-être vous n'auriez pas cherchée. J'ai respecté la mémoire de M. de Sancerre, je vous ai laissé votre prévention,

je veux vous la laisser encore; mais soyez sûr *qu'un caprice* ne me fit point *préférer le séjour de Mondelis à la maison de mon mari.* Son intérêt, la bonté de mon cœur, une fierté décente, la crainte de n'être pas toujours maîtresse de moi-même, m'engagèrent enfin à vivre loin d'un ingrat, qui peut-être m'étoit cher encore malgré la connoissance que j'avois alors de son caractère.

Ne vous écriez pas, ne rappelez point ces vains discours de la multitude; souvenez-vous que je suis vraie. Oui, j'ai aimé le comte de Sancerre, il posséda tout mon cœur : si vous saviez...... Mais ne parlons plus d'un temps de ma vie, dont le souvenir m'est encore pénible. Adieu; madame de Martigues me dit hier de vous gronder de sa part, j'ai oublié pourquoi.

IXe LETTRE.

Je vais enfin vous communiquer nos remarques sur M. de Montalais. On vante sa *douceur*, son *égalité*, sa *sagesse :* premièrement il n'est point du tout aisé à vivre, un rien le fâche, et ce *sage* boude comme un enfant.

J'allai hier à l'Opéra; jamais je ne me suis tant ennuyée : madame de Planci y étoit : c'est une singulière femme! elle se multiplie : on la voit partout, je ne sors point sans la rencontrer; ne trouvez-vous pas qu'il y a long-temps qu'elle se montre?

Le Marquis vint dans ma loge; madame de Planci

lui fit des signes, des signes redoublés; il alla lui parler; leur conversation fut longue, animée; l'un s'exprimoit avec feu, l'autre avec vivacité : madame de Planci paroissoit enchantée, et quand M. de Montalais revint, la joie brilloit sur son visage. Je m'avisai de lui dire que madame de Planci se coiffoit mal, qu'il devroit l'en avertir. Vous n'avez jamais vu un homme se déconcerter de la sorte; il rougit, resta interdit, ne parla plus. En sortant je pris la main du chevalier de Némond, le Marquis donna la sienne à madame de Martigues : je l'entendis lui dire, je suis *malheureux*, bien *malheureux!* Le reste du soir il ne prononça pas dix paroles, il brouilla tout au jeu, ne savoit à table ce qu'il faisoit : ô quelle humeur contre moi! il ne pouvoit me pardonner d'avoir offensé le goût de madame de Planci, ou l'adresse de ses femmes.

Oh! M. de Montalais n'a pas tout le mérite que madame de Martigues lui trouve; non, il ne l'a pas. Si peu maître de lui? ne pouvoir cacher son trouble, son agitation? cela décèle bien de la foiblesse dans cette ame si *noble, si supérieure!* et puis je hais la fausseté. Pourquoi se parer d'une feinte indifférence? Est-ce un excès de vanité qui l'engage à se montrer peu susceptible de passion. Annonce-t-il sa *sagesse* comme un préservatif contre ses agrémens? En vérité, je le crois : c'est la crainte d'être aimé, suivi, tourmenté, qui le rend *malheureux*, très-*malheureux!* Eh bien, j'étois prête à me tromper à son caractère, je prenois pour lui l'estime la plus sincère. Cet homme est.... j'en suis fâchée; mais il est.... il est comme les autres.

Après tout, c'est tant mieux. Madame de Thianges disoit hier, à propos de la mauvaise humeur du Marquis : *M. de Montalais ne peut trop perdre de ses qualités intérieures aux yeux d'une femme sensée qui l'examine.* Elle a bien raison, il lui en restera toujours assez pour séduire une femme ordinaire.

Ne voilà-t-il pas le marquis de Limeuil revenu d'Espagne? Ne recommence-t-il pas à m'impatienter? Tout le monde me parle de ses sentimens, de leur constance, de sa maison, du titre qu'il espère. Je ne vois que son obstination : eh, mon Dieu! ne me laissera-t-on pas tranquille? Je ne veux ni de Limeuil ni des autres. Qui pourroit me plaire à présent? mériter le sacrifice de mon heureuse liberté? Personne, non, mon ami, personne.

Je reçois à l'instant une lettre de madame de Kerlanes : elle me fait de grands remercîmens, elle m'en fait trop. Le petit billet de sa fille m'a touchée; l'une et l'autre mettent bien du prix à un léger service. En vérité, mon cher Comte, donner, c'est se procurer un plaisir sûr, selon moi, très-indépendant de ceux qu'on oblige : leur reconnoissance y ajoute peu; leur ingratitude ne le détruit pas.

Je vous ai *promis des éclaircissemens,* je m'en souviens; ne me pressez pas, je vous les donnerai; vous en ferez part à madame de Kerlanes : ses idées sur le maréchal de Tende m'ont blessée, je serois fâchée de les lui laisser. Adieu; mes complimens à madame de Mariadeck; si elle n'étoit pas votre sœur, je ne pourrois lui pardonner de vous garder si long-temps.

X.e LETTRE.

L'équité m'oblige à vous apprendre que j'avois très-mal interprété la conduite et les sentimens du marquis de Montalais. Madame de Planci le pria, il y a quelques jours, d'arranger une affaire délicate entre elle et son frère; cette affaire terminée au gré de ses désirs, elle remercioit le Marquis de ses soins. Charmé de la voir contente, il rapporta de sa loge un air gai, sa joie naissoit de la bonté de son cœur, elle me donna de très-fausses idées.

Nous devrions être toujours en garde contre je ne sais quelle malignité qui nous porte à prononcer sans examen, à décider sur de légères apparences. Tout d'un coup madame de Planci s'est peinte à mon esprit comme une folle, et j'ai vu le Marquis passionné pour elle. J'ai tort avec l'un et avec l'autre, ils l'ignorent; mais je le sais, et je me le reproche.

Que votre absence m'afflige! Quoi, vous ne reviendrez pas? je voudrois vous voir, j'aurois besoin de vous entretenir. On n'écrit pas tout ce qu'on pense; depuis un peu de temps je ne suis pas dans mon état naturel; j'ai des vapeurs, peut-être; c'est un mal sans douleur, n'est-ce pas? l'imagination se frappe, se fixe sur un objet; on le voit toujours, on veut en vain n'y pas songer, la même idée revient sans cesse; le moindre bruit cause de la terreur, le cœur palpite, on ne sait ce que l'on désire; on veut, on ne veut pas; rien ne plaît, tout fatigue..... Mon Dieu, c'est

ma situation! je crains sans deviner ce qui m'effraie; souvent je suis comme une personne qui se voit poursuivie, veut s'échapper, fuit, court, et croit toujours qu'on va l'atteindre.

J'attends vos lettres avec impatience; les paroles d'un véritable ami, dit un sage, sont un baume adoucissant pour les blessures de l'ame; j'aimerois à vous ouvrir la mienne. Vous avez ma confiance, vous êtes prudent; votre amitié éclaireroit mes démarches, elle me sauveroit..... Mais de quoi? de qui? où sont mes dangers? mon esprit se trouble et ma raison s'égare, effet de la cruelle maladie.... Ah, mon cher Comte, je suis changée; tous les objets qui m'environnent le sont à mes yeux. Je vous aime pourtant, je vous aime toujours de même...... Voilà madame de Martigues.

De madame de Martigues.

Oui, me voilà, bonjour; finissez-vous? partez-vous? arrivez-vous? n'êtes-vous pas fou de rester si long-temps à Rennes? et fi! que fait-on là? Comment! ne pas accourir féliciter madame de Mirande et votre ami Termes? Et puis, c'est que vous allez devenir ennuyeux; ces gens d'affaires vous rendront pesant, grave, maussade comme eux. A propos d'ennuyeux, M. le comte de Piennes me proteste, me jure, que je ne puis me dispenser de l'épouser avant la fin de l'hiver. Madame de Sancerre est de son avis, vous ne manquerez pas d'en être aussi; pour madame de Mirande, elle voudroit marier tout l'univers! Savez-vous bien qu'il est des momens où mon bon génie m'aban-

donne, où je suis tentée, où l'exemple de madame de Mirande pourroit..... Ah! la mauvaise pensée qui me vient là! nous verrons. Je ne promets rien. J'ai besoin d'un exemple plus frappant encore; de celui de madame de Sancerre; je médite un grand dessein, elle l'ignore, vous ne le saurez point; je veux vous faire admirer un jour ma prévoyance, l'étendue, la profondeur de mes vues. Je suis légère, dit-on, eh oui, *légère :* vous verrez, vous verrez. Adieu; mille et mille tendres complimens à madame de Mariadeck.

De madame de Sancerre.

Elle a rempli tout mon papier, il m'en reste à peine assez pour vous assurer encore de mon amitié.

XI.e LETTRE.

Ni la *paresse,* ni l'*indifférence,* ne m'ont fait passer une semaine sans vous écrire, je n'étois point à Paris. En arrivant je me hâte de vous apprendre mes aventures.

Lundi dernier nous étions seules, madame de Mirande et moi; madame de Martigues vient, puis madame de Thémines; on cause, on rit, on ne sait de quoi, n'importe, cela amuse. Tout d'un coup il s'élève une idée dans la tête de madame de Martigues. « Ma chère, me dit-elle, je suis lasse du monde, j'aspire à la retraite, Paris est fatigant; voir toujours les mêmes objets, entendre sans cesse médire; se trouver tous les soirs au milieu de ce triste cercle de fous qui extravaguent

extravaguent et ne sont point plaisans ; quelle maussade uniformité ! goûtons au moins la douceur d'un peu de variété ; par exemple, ennuyons-nous nous-mêmes.

« Cela seroit difficile, dit madame de Mirande ; on ne s'ennuie jamais avec ceux que l'on aime. — Oh ! que si, reprend madame de Martigues ; mais essayons, partons toutes quatre pour la terre que je viens d'acheter, que personne au monde ne le sache : on nous cherchera, on ne nous trouvera point. Que de mauvais propos sur cette étonnante éclipse ! on fera les plus sottes histoires, les contes les plus ridicules ! nous en rirons bien au retour ».

« Comment m'arranger avec M. de Thémines, dit la jeune Marquise ? — Oh ! ne jouez donc pas ainsi la *tendre épouse,* reprend madame de Martigues, ne pouvez-vous lui dire que vous allez à Versailles » ? Elle y consent. Madame de Mirande fait ses objections, on les rejette ; elle se rend, je me laisse séduire, la partie se décide, on se promet le secret, le lendemain nous partons.

Une maison charmante, quantité de lumières, un appartement gai nous inspirent la joie ; et nous voilà à rire de tous nos amis, à nous peindre leur étonnement, à nous représenter leurs physionomies surprises et inquiètes : madame de Martigues se met à contrefaire le comte de Piennes. « Le voyez-vous à ma porte, dit-elle, disputant avec mon suisse ? « *Elle n'y est pas ?* — Non. — *On ne l'attend pas ?* — Non. — *Ni ce soir, ni demain, ni après ?* — Non. — *On ne sait où elle est ?* — Non. — *Je suis mort* » ! Et le suisse,

toujours non. Nous imaginons qu'il court chez moi : personne. Chez les autres : pas la moindre découverte. Quatre femmes envolées, disparues! que penser? que croire! « Mais, ce pauvre Termes, dit madame de Mirande, il va se désoler, et ses chagrins ne m'amusent point ». Madame de Martigues a réponse à tout; « *Termes est raisonnable, il prendra patience.* — Mon mari me fera enfermer, dit madame de Thémines. — *Eh bien, nous irons vous voir au couvent.* — Je l'assure que ma sœur va mettre le scellé chez moi : — *Tant mieux, nous plaiderons l'avaricieuse pour divertissement d'effets.* Et tout de suite, faisons des couplets, s'écrie-t-elle, contre nos amis et contre nous; surtout ne nous ménageons pas, afin de pouvoir honnêtement peser sur les autres ».

Cette belle proposition est applaudie; nous nous rangeons autour d'une table; on prend la plume, on rêve, on s'applique; l'une tape du pied, l'autre met ses doigts dans ses cheveux; je ne sais par où commencer; pour madame de Martigues, rien ne l'arrête, sa plume court, tout ce qui se présente est écrit.

Au milieu de cette grave occupation, nous sommes interrompues par un bruit de chevaux; il se fait entendre dans la cour; des voix confuses s'y mêlent, on veut entrer, les valets résistent. Madame de Mirande prête à s'évanouir, crie : « Mon Dieu! des assassins »! Je pâlis; madame de Thémines se cache le visage; madame de Martigues écrit toujours, fait signe de la main, et demande un peu de silence.

La porte est bientôt forcée, les voleurs se préci-

pitent dans le salon. C'est Thémines, le comte de Piennes, Termes, Comminges, sa femme, ses deux sœurs et M. de Montalais, plus charmant en habit de campagne qu'il ne le parut jamais.

Voilà madame de Martigues dans des éclats de rire si grands, si redoublés, qu'ils excitent ceux de tout le monde. On veut se parler, impossible! on ne s'entend point, une heure se passe avant qu'on ait pu se dire bonsoir. Je me plains de la trahison, madame de Thémines s'avoue l'indiscrète; on la gronde, son mari la défend, il obtient sa grâce, la joie augmente; de ma vie je n'ai fait un souper plus agréable.

Six jours passés dans cette riante campagne se sont écoulés comme un instant. M. de Montalais en est parti pour aller chercher la marquise à Saint-Cernain et la ramener à Paris. Mon Dieu, combien il est aimé! ses amis ne pouvoient se séparer de lui. On l'embrassoit, on lui faisoit promettre de revenir promptement; à peine lui accordoit-on le temps nécessaire à ce petit voyage. « Eh tout m'engage à presser mon retour, disoit-il au comte de Piennes, d'un air touché, d'un ton attendri; tout me rappelle ici, j'y laisse tout ce qui m'est cher »! Il ne compte pas rester plus de douze jours absent.

On m'apporte votre troisième lettre, je la lirai chez madame de Comminges où je vais souper; depuis un quart-d'heure je fais attendre madame de Thiange que j'y mène. Adieu.

A une heure du matin.

Toujours des plaintes *de ma paresse.* Vous me grondez, vous *craignez,* vous *n'osez me dire.......*

et puis cent questions. Mon ami, je n'y veux pas répondre, je n'y saurois répondre. Pour les détails que vous me demandez, vous les aurez incessamment. Bonsoir, je vais chercher du repos; je ne sais si j'en trouverai..... Allons, mon cher Comte, encore une question. *Eh pourquoi, Madame, pourquoi n'en trouveriez-vous pas?* Vous devenez curieux, vous êtes tout prêt à devenir indiscret; je vous l'ai déjà dit, on n'écrit pas tout ce qu'on pense.

XII.e LETTRE.

Je vais remplir ma promesse, justifier le maréchal de Tende, et vous apprendre pourquoi M. d'Estelan déshérita son fils. Ni ma mère, ni le maréchal n'étoient capables de se livrer à un vil intérêt : ne les jugez pas sur les discours d'une femme prévenue ou mal instruite; jugez-les sur leur conduite et sur les faits.

Le comte de Dammartin, veuf, âgé de cinquante ans, ne songeant point à reprendre de nouveaux engagemens, riche par ses places, par les bienfaits du roi, maria sa fille unique au marquis de Thoré, lui fit une donation de tous ses biens, et se réserva seulement la terre de Mondelis. Deux ans après il aima éperdument la sœur du comte d'Estelan. Le peu de fortune de cette demoiselle la condamnoit à une triste retraite. Son frère, ruiné comme elle, par la perte d'un procès considérable, prêt à passer à la Martinique, où l'appeloit un ami qui y commandoit alors, la pria, la

pressa de préférer la main du comte de Dammartin au voile qu'elle alloit prendre. Elle se maria, il partit, je vins au monde la sixième année de cette union, et perdis mon père avant d'avoir pu le connoître.

Veuve à vingt-sept ans, réduite à une pension de dix mille livres, ma mère fixa son séjour à Mondelis. Comme cette terre devoit être tout mon bien, elle prit un soin particulier de la rendre fertile, fit chaque année de petites acquisitions, et sans négliger d'embellir sa demeure, elle parvint à doubler la valeur d'une terre, qui, dans les mains de mon père, étoit seulement une maison de plaisance.

De toutes celles qui m'appartiennent à présent, Mondelis est l'unique où j'aimerois à vivre; tout y est intéressant pour moi, je m'y vois entourée des marques de la tendresse de ma mère, de ses soins, de ses bontés! ses cendres y reposent, elles me rendent ce séjour cher et respectable. O mon ami! combien j'ai versé de larmes sur le marbre qui les couvre, combien de fois j'ai appelé ma mère du fond de son tombeau! Combien j'ai regretté cette amie dont les conseils eussent été si nécessaires à ma jeunesse, dont les consolations eussent été si adoucissantes pour mon cœur affligé.

On m'éleva sous les yeux de la comtesse de Dammartin; elle-même présida à mon éducation, et remplit mon esprit de ces maximes simples et vraies, qui accoutument à penser juste, à aimer ses devoirs, à les suivre sans effort. Sincère, ingénue, je ne connoissois ni le doute, ni la défiance: occupée de ces douces affections dont l'enfance est susceptible, tous mes momens étoient heureux, quand on offrit M. de Sancerre à

mes regards, comme un homme destiné à partager mon bonheur et à l'augmenter.

Le maréchal de Tende, son oncle maternel, avoit toujours eu le projet de nous unir; parent et ami du comte de Dammartin, il respectoit sa veuve, la chérissoit, la visitoit souvent, passoit des mois entiers à Mondelis, m'aimoit tendrement, et laissoit voir des intentions que la médiocrité de ma fortune rendoit très-avantageuses pour moi.

Vous savez que le comte de Sancerre, resté orphelin dès le berceau, ne devoit pas s'attendre à l'opulence dont vous l'avez vu jouir. Ses parens prodigues et négligens, moururent jeunes, laissant à leur fils des biens en désordre, et des terres en décret; le Maréchal, habile dans les affaires, accepta la tutelle, paya les dettes, se fit adjuger les terres, les remit en valeur. Seul créancier de son pupille, ses avances absorbèrent les deux tiers d'un héritage qu'elles rendoient considérable : ainsi M. de Sancerre fut élevé dans une extrême dépendance de son oncle; et comme il étoit naturellement intéressé, qu'il attendoit tout de sa tendresse et de ses bontés, il lui montra toujours la plus grande soumission.

Je n'avois pas encore treize ans lorsque le maréchal de Tende instruisit ma mère de ses desseins sur le Comte et sur moi. Madame de Dammartin reçut avec joie, même avec reconnoissance, la proposition d'un établissement qui surpassoit ses espérances. Notre mariage fut secrètement arrêté, et malheureusement pour moi, le temps ni les événemens ne changèrent point la disposition de nos parens.

Trois mois après cet arrangement pris, M. d'Este-

lan arriva en France. Il se fit un plaisir délicat de venir à Mondelis surprendre une sœur chérie, qui depuis dix-neuf ans avoit eu rarement de ses nouvelles, et n'attendoit plus son retour. Leur première entrevue fut touchante; ils s'embrassoient, pleuroient, s'interrogeoient tous deux à la fois; des larmes de joie interrompoient leur discours; ils recommençoient à se presser tendrement, à se demander s'ils n'étoient pas séduits par une douce illusion, s'ils jouissoient vraiment du bonheur de se voir et d'être réunis.

Ces mouvemens vifs et naturels un peu calmés, M. d'Estelan apprit à ma mère qu'en s'éloignant de la France il avoit le projet d'épouser une riche veuve, dont son ami lui ménageoit la bienveillance et la fortune; mais comme le cœur rejette souvent les conseils de la raison, ce dessein resta sans effet. Une jeune espagnole, descendue d'une longue suite d'illustres aïeux, ne possédant que ses titres et les agrémens de sa personne, lui inspira de la tendresse; il l'épousa; elle lui donna un seul fils. Depuis un an la comtesse d'Estelan ne vivoit plus; son mari, désolé de sa perte, dégoûté d'un pays où sa complaisance pour une femme adorée le fixoit, se hâta de vendre ses habitations, de repasser dans sa patrie, afin d'y jouir paisiblement d'une grande fortune, acquise par les soins d'un ami, par de longs voyages et de pénibles travaux.

Ma mère se plaignit de ce qu'il n'avoit point amené son fils à Mondelis. M. d'Estelan soupira, et jetant sur moi des regards attendris : « Hélas! dit-il, pendant son enfance je le destinois à ma nièce; mais qu'il est

peu digne d'Adélaïde et de moi! C'est un sujet sans espérance, grossier dans ses idées, brusque, farouche, opiniâtre; aucun égard ne l'arrête, aucun frein ne le retient; il sacrifie tout à ses moindres fantaisies; les caresses, les menaces, la condescendance, la rigueur, rien ne change, rien n'adoucit un naturel fougueux, hardi, indomptable; il a causé la mort de sa mère, il causera la mienne. Je ne puis me consoler d'avoir donné la vie à un sauvage capable d'avilir mon nom, de le déshonorer, peut-être de le rendre odieux ».

Ma mère s'efforça de calmer la douleur de son frère, et pendant plusieurs jours elle parvint à suspendre ses chagrins. Il la pressa de quitter sa retraite, de retourner à Paris, d'y vivre avec lui. « Il vouloit, disoit-il, partager sa fortune entre son fils et moi : la comtesse de Dammartin lui promit de s'arranger pour satisfaire ses désirs; il nous quitta, charmé de cette espérance, mais un événement imprévu détruisit tous ses projets de bonheur ».

M. d'Estelan avoit amené en France une négresse; elle le servoit depuis long-temps en qualité de femme de charge. Deux petites noires fort bien faites composoient toute la famille de cette esclave. Zabette, l'aînée de ces deux filles, inspiroit une forte passion au jeune d'Estelan; élevée dans les maximes européennes, Zabette se refusoit aux désirs de son amant. Sa résistance les rendit si violens, qu'emporté par l'amour, par l'impétuosité naturelle de son tempérament, il lui proposa de l'épouser. Zabette se déplaisoit en France, elle regrettoit sa patrie; l'offre de l'y reme-

ner, de la faire passer de l'esclavage au rang de comtesse d'Estelan, de la rendre maîtresse d'une riche habitation, séduisit la jeune noire; elle consentit à quitter sa mère, à suivre son amant. Pressé d'être heureux, guidé par son indiscrète passion, cet amant inconsidéré trompa la vigilance de son gouverneur, força le coffre-fort de son père, y prit pour plus de six cent mille livres de lingots d'or, quelques pierreries; et s'échappant la nuit avec Zabette, il courut sans s'arrêter, arriva à Brest, où, trouvant un vaisseau prêt à mettre à la voile, il s'embarqua après avoir écrit cette lettre à son père.

MONSIEUR,

« Epoux de Zabette, content du sort que j'ai su me » faire, je vais courir les mers, vivre à ma fantaisie » et chercher l'espèce de bonheur qui me convient. » Vous pouvez, Monsieur, me regarder comme si je » n'étois plus, jamais je n'aurai la hardiesse de repa- » roître à vos yeux ».

M. d'Estelan revenoit de Mondelis à Paris, quand il rencontra sur sa route un de ses gens dépêché vers lui pour l'instruire de l'évasion de son fils, de l'ouverture de son coffre-fort, et de l'enlèvement de Zabette. Le Comte fut si douloureusement affecté de cette aventure, que sa santé déjà altérée, s'affoiblit tout-à-fait. Il tomba dangereusement malade; ma mère apprenant son état, me mit à l'abbaye du Martrai, et se rendit en diligence auprès de son frère. M. d'Estelan eut une longue maladie, souffrit beaucoup, revint un peu, mais sa convalescence ne pro-

mit point le retour de ses forces; il languit plus de huit mois; ni les secours de l'art, ni les consolations de l'amitié ne purent ranimer un cœur brisé par la tristesse.

Tous ses biens étoient acquis; il avoit le droit d'en disposer. Détestant la bassesse de son fils, il le déshérita par un acte authentique, et confirma cette exhérédation dans son testament. Il me nomma légataire universelle de tous ses effets, évalués à près de trois millions. Il m'en rendit maîtresse dès l'instant de sa mort, me chargeant de payer à son fils une pension viagère de vingt mille livres, s'il revenoit en France et s'y trouvoit dans le besoin.

Peu de temps après avoir fait ce testament, que ma mère ne *dicta pas*, M. d'Estelan expira dans les bras d'une sœur qu'un si brillant héritage ne consola point de sa perte. En qualité de ma tutrice, elle fut mise en possession de toute la fortune de son frère.

Le maréchal de Tende, alors chargé d'une négociation secrète et importante, étoit en Savoie quand M. d'Estelan arriva en France. Il n'en revint qu'un mois après sa mort; il ne le connoissoit point, comment auroit-il *dirigé ses volontés?* Noble, juste et désintéressé, il n'eût jamais excité un père à punir. Vous êtes surpris peut-être, en me voyant défendre avec chaleur le caractère d'un homme qui, sur la fin de sa vie m'a donné des marques de haine; il devint mon ennemi, je l'avoue, mais je ne dois pas me plaindre de lui : il me crut bizarre, dissimulée, ingrate; comment n'auroit-il pas cessé de m'aimer? Sa prévention n'a point éteint mon amitié, elle n'a point affoi-

bli ma reconnoissance : vous admirâtes à Mondelis le tombeau que j'ai élevé à la mémoire de cet homme respectable; ce n'est point un monument consacré à l'orgueil, à la vanité; non, c'est celui d'une tendre vénération, d'un souvenir toujours présent, toujours cher : de tant de peines dont M. de Sancerre se plut à me faire sentir l'amertume, la plus vive encore au fond de mon cœur est cette fausseté, cet art cruel qu'il employa pour me ravir l'estime et l'affection de ce sensible, de ce généreux parent.

En revoyant le maréchal de Tende, ma mère s'applaudit de pouvoir donner une riche héritière à son neveu; elle vit M. de Sancerre, il avoit alors vingt-quatre ans, il lui parut formé pour plaire; elle souhaita que l'union de nos cœurs précédât notre engagement. Le maréchal convint de mener son neveu à Mondelis, dès que les affaires de ma mère lui permettroient d'y retourner. Peu de temps après elle revint; je sortis du couvent. Deux mois se passèrent encore sans que rien troublât l'heureuse tranquillité de mon cœur; mais l'instant approchoit où ma propre expérience devoit m'apprendre que l'apparente augmentation de notre bonheur, est souvent la cause cachée de son entière destruction.

En voilà assez, mon cher Comte, pour satisfaire votre curiosité et lever les doutes de madame de Kerlanes. Je n'ai jamais eu de lumières sur le sort du jeune d'Estelan; j'en ai cherché, même avec soin, mais sans succès. Malgré sa faute, ses droits sont naturels et légitimes; s'il vivoit, je ne pourrois jouir paisiblement d'une fortune, que la loi me donne, il

est vrai, mais dont mes principes exigeroient la restitution. Sans doute, M. d'Estelan ne vit plus; depuis la mort du comte de Sancerre, j'ai séparé de mon revenu les vingt mille livres destinées par mon oncle à son fils, *pauvre et sans secours*. Ce fonds appartient à tous ceux qui en ont un véritable besoin. J'en puis tirer encore deux cents louis, puisque madame de Mariadeck le désire, pour mettre mademoiselle de Kerlanes en état de paroître décemment aux yeux d'une famille où elle va entrer. Adieu.

XIII.e LETTRE.

Je suis vraiment touchée des reproches dont votre dernière lettre est remplie. Non, mon cher Comte, non, vous n'avez point *perdu ma confiance;* mais pourquoi cette pressante curiosité, pourquoi me *prier*, me *conjurer* de vous laisser pénétrer un mystère que rien n'a pu m'engager à dévoiler? Il est encore caché, même à mes parens, si intéressés à connoître les motifs de mes démarches. M. de Sancerre n'est plus, me convient-il de ternir sa mémoire? de lui ravir l'estime d'un ami qui chérit son souvenir? Ah! ne troublons point ses cendres! Je l'ai aimé, haï, méprisé, je l'avoue; sa mort a dû effacer mes ressentimens; je veux tout oublier : heureuse si, en pardonnant, je ne me rappelois jamais combien j'ai eu à pardonner.

Si, comme vous le dites, *ma conduite a prouvé à toute la France mon extrême aversion pour le*

comte de Sancerre, laissons *toute la France* dans l'erreur : que m'importe à présent de détruire ses fausses opinions? Je ne pourrois parler sans blesser plus d'un cœur, et peut-être êtes-vous intéressé vous-même à mon silence.

Vous ne *vous seriez point éloigné volontairement d'un objet agréable à vos yeux?* Ah! je le crois. Votre sexe n'est ni fier, ni délicat; sa propre satisfaction est le principe de tous ses mouvemens. Si, dans la même situation, nous suivions vous et moi les seules inspirations de nos cœurs, ils nous guideroient naturellement par des routes différentes.

Ma façon de penser vous est connue? Mais vous l'est-elle sur des points que nous n'avons jamais traités ensemble? *La froideur, l'indifférence, la fierté m'éloignent seules d'un second engagement.* Qui vous l'a dit? sur quoi le jugez-vous? Cette idée est une suite de vos premières préventions. Eh bien, mon ami, vous vous trompez; sous l'apparence de cette *froideur* qu'on me reproche, je cache une ame tendre, trop tendre peut-être! Éclairée par le malheur, j'ai voulu examiner, connoître, éprouver; mon cœur, prêt à se donner, a toujours trouvé des raisons de se défendre. L'homme que l'on approfondit est rarement l'homme que l'on choisit; un seul m'a paru réunir toutes les qualités, toutes les vertus capables de me déterminer..... Hélas! par une bizarrerie de mon destin, je n'ose arrêter ma pensée sur cet objet de ma sincère estime..... Ne me dites rien, ne me demandez point d'explication sur ce peu de lignes; point de questions, pas un mot! Souffrez que je vous traite comme moi-

même : vous cacherois-je des sentimens qu'il me seroit permis de m'avouer?

Assurez encore madame de Valencé, que ses démarches resteroient sans effet. Je ne veux pas changer d'état, je le veux moins que jamais. Au fond, le mien pourroit être si tranquille! Mon goût, ma raison m'y attachent; mes amis, des livres, d'amusantes études, de longues promenades, un petit cercle où le cœur parle toujours, l'esprit quelquefois; cela ne suffit-il pas pour continuer ce voyage si court appelé la vie? Mon ami, sur une route où l'on est assuré de ne point repasser, il ne faut pas fixer les objets avec le désir de se les approprier, c'est assez de les voir et de s'en amuser.

Madame de Mirande sera mardi comtesse de Termes. Madame de Martigues vouloit qu'on attendît le retour du marquis de Montalais; Termes est sans complaisance à cet égard. M. de Piennes comptoit en vain sur la force de l'exemple : le pauvre Comte! il dira peut-être encore long-temps, *pourquoi l'ai-je vue? pourquoi l'ai-je aimée?*

Je suis sérieuse, triste même; tout me paroît si uniforme, si languissant autour de moi! Vous avez bien raison de rester en Bretagne, on s'ennuie ici, rien n'égaie, rien ne ranime; Paris n'offre aucun plaisir vif, on n'y rencontre que des fous ou des imbéciles. Adieu, vous me placerez dans celle de ces deux classes où vous me supporterez le mieux.

XIV.e LETTRE.

Je vous écris à la hâte, mon cher Comte, pour vous dire que je n'ai pas le temps de vous écrire. Je pars à l'instant avec madame de Martigucs, M. de Thémines et sa charmante compagne. La Maréchale veut que son petit-fils soit marié chez elle, à la Fère. On a fait de grands préparatifs dans cette terre, on y donnera des fêtes, on en parle, on s'en occupe; le plaisir annoncé, promis, est rarement senti.

Vous me chagrinez, *rien de secret en parlant à un ami*, dites-vous; *l'amitié n'admet point de réserve*. Je pense différemment; on doit cacher à son ami des secrets qui peuvent lui causer de la peine; j'examinerai s'il m'est possible de satisfaire votre curiosité sans blesser cette amitié dont vous osez douter. Plus je me rappelle les détails où je serois forcée d'entrer, et moins il me paroît honnête de les mettre sous vos yeux; je verrai, vous dis-je. Adieu; je ne veux pas me faire attendre, l'heure me presse, je vous quitte.

XV.e LETTRE.

A la Fère.

Après y avoir bien songé, je vous écris exprès pour vous prier de renoncer au dessein de me faire expliquer sur les procédés de M. de Sancerre à mon égard. Je me reproche bien sincèrement quelques traits échappés à ma plume, puisqu'ils ont élevé ce désir dans votre cœur.

Je vous le répète, vous êtes intéressé à mon silence: une personne que vous aimâtes beaucoup s'y trouve plus intéressée encore; la part qu'elle eut à mes chagrins, à ma conduite, est inséparable de la confidence où vous voulez me forcer. Eh! si rien n'eût gêné ma confiance, me serois-je refusé la douceur de vous ouvrir mon ame toute entière, d'épancher dans votre sein une douleur si vive encore quand je vous ai connu? Pourquoi n'aurois-je pas justifié mon caractère aux yeux d'un homme dont l'estime me sembloit si nécessaire à mon bonheur?

Toutes les preuves de ma constante bonté pour un ingrat sont entre mes mains. Cette cassette à ressort que M. de Sancerre mourant, vous faisoit signe de prendre, d'emporter, dont il ne put vous apprendre la conséquence et la destination; que vous trouvâtes désignée dans son testament avec ces mots, *pour être rendue à Madame*****; cette cassette, objet de ses dernières attentions, renferme le secret de son cœur et du mien.

Ce *Madame*, sans nom, sans titre, ces mots *être rendue*, et l'absence de ses gens, vous jetèrent dans l'erreur. Vous crûtes son valet de chambre, il vous assura que cette cassette venoit de moi: je l'avois en effet donnée à M. de Sancerre; mais une autre devoit la recevoir après sa mort. Vous me la remîtes; sa vue me fit jeter des cris douloureux; ils vous surprirent: je l'ouvris en votre présence; mon premier mouvement fut de vous laisser parcourir les papiers dont elle étoit remplie; un sentiment plus réfléchi, plus raisonnable, s'y opposa. A ma prière, vous consentîtes

tîtes à ne la point faire inventorier. Les petits bijoux qui s'y trouvoient ne vous parurent pas d'un prix à mériter l'attention des héritiers de M. de Sancerre.

Celle que mon mari avoit dessein de rendre maîtresse de cette cassette, n'osa la réclamer. J'ai joui pendant deux ans de son inquiétude, de ses craintes, des alarmes continuelles qui devoient agiter son esprit; mais j'en ai joui seule. Une singularité remarquable, attachée à moi, aux événemens de ma vie, m'a toujours contrainte à renfermer mes sentimens dans le profond secret de moi-même. J'éprouve encore cette bizarrerie de mon destin; entourée d'amis tendres et sincères, je n'ai point de confident; des motifs cachés ne m'ont jamais permis de goûter les charmes d'une douce confiance. Ah! vous devez bien le croire, puisque mon cœur ne vous est pas entièrement ouvert!

Si, après ce que je vous ai dit, vous persistez à vouloir être instruit, je suis déterminée à vous contenter. Mais, mon cher Comte, si je vous dévoile une triste vérité; si j'attaque les mœurs d'une personne à laquelle le sang et l'amitié vous lioient; si je détruis une flatteuse illusion dont vous fûtes long-temps charmé, ne me reprochez rien, accusez seulement votre propre obstination; songez que vous m'aurez forcée à rompre le silence.

C'est demain un heureux jour pour Termes. Madame de Mirande est si belle, si douce, si aimable.... Tout le monde envie le sort du Comte.... Termes est si bien fait, si honnête, si sensible!.... Tout le monde envie le sort de madame de Mirande. La Maréchale

fait les honneurs de cette maison avec une magnificence surprenante. Je m'y amuserois assurément, si depuis un peu temps je ne sais quelle langueur, quel ennui ne se mêloient à tous mes sentimens; le dégoût et l'insipidité répandent un sombre nuage autour de moi. Je crains cet état. Quoi! la joie de madame de Mirande ne peut m'en tirer! Quoi! je ne partage pas vivement le bonheur d'une amie si chère à mon cœur! Est-ce que je deviendrois misantrope? Adieu.

XVI.e LETTRE.

A la Fère.

Vous le voulez, je cède à vos instances, j'y cède malgré moi, avec une extrême répugnance; mais j'y cède parce que je vous aime, parce que je ne puis vous refuser une satisfaction qu'il est en mon pouvoir de vous donner. Lisez donc, et souvenez-vous que vos importunes prières m'arrachent ce secret. Les preuves de la vérité sont encore dans cette fatale cassette, remise par vous-même entre mes mains. A votre retour, vous serez le maître de les voir et de les examiner.

Motifs de la conduite d'Adélaïde de Dammartin, avec le comte de Sancerre.

Si un autre que vous parcouroit ce cahier, il s'étonneroit de me voir entrer dans des détails qu'un ami si intime ne devroit pas ignorer. Vos égards pour moi, et sans doute la certitude que j'avois tort, vous

ont engagé à ne jamais m'interroger sur ma conduite avec M. de Sancerre. Les trois années que vous passâtes à Malte, vous firent perdre de vue votre ami: quand après la mort de votre frère vous revîntes ici, vous trouvâtes M. de Sancerre marié, sa femme éloignée de lui. On vous la peignit triste et fâcheuse; on vous assura qu'elle haïssoit son mari; mes parens, comme ceux de M. de Sancerre, répandoient partout que mon antipathie pour lui étoit une sorte d'aliénation d'esprit. Ses empressemens, ses caresses, ses discours passionnés, toutes les preuves de sa tendresse, me jetoient, disoit on, dans une espèce de frénésie: on vous le répétoit, pourquoi en auriez-vous douté? vous ne me connoissiez pas. Si depuis, mon caractère et mes sentimens vous ont inspiré de l'estime et de l'amitié; si vous m'avez toujours vue soumise à la raison, attachée à mes devoirs, *incapable d'exercer aucun empire sur ceux qui dépendent de moi*, combien de fois vous serez-vous dit avec surprise: *Que cette femme est changée!* Et pourtant, mon ami, j'étois à seize ans ce que je suis à vingt-six; mais lisez et jugez-moi.

Peu de temps après la mort de M. d'Estelan, et le retour de ma mère à Mondelis, le maréchal de Tende y vint, conduisant avec lui M. de Sancerre. En me le présentant, il me pria de prendre, pour ce neveu chéri, les sentimens d'une tendre sœur. La figure du Comte me charma, son esprit me séduisit, et ses soins me touchèrent. Instruit des projets de son oncle, il mit toute son étude à me plaire, à me persuader qu'il m'aimoit. J'ignorois qu'on pût feindre ou trom-

per; mon cœur fut aisément surpris par un art que je ne connoissois pas.

Rien ne s'opposant à notre union, le Maréchal la pressa; de concert avec ma mère, il en dirigea les articles, et nous sépara de biens. Pendant la lecture de ces articles, M. de Sancerre ne put cacher sa surprise. Il s'attendoit à se voir avantagé par son oncle, et pensoit s'affranchir, en se mariant, de la dépendance où il avoit toujours été. Son silence et sa rougeur prouvoient son mécontentement secret; cependant il alloit signer quand le Maréchal l'arrêta : « Monsieur, lui dit-il, en lui montrant un paquet cacheté, sous cette enveloppe sont deux testamens que j'ai faits; l'un vous nomme mon légataire universel, l'autre appelle votre femme à ma succession, et vous en exclut pour jamais; la conduite que vous tiendrez pendant ma vie rendra valable un de ces deux actes. Votre père porta la douleur et la mort dans le sein de ma sœur; cet affligeant souvenir, toujours présent à mon esprit, m'engage à vous ôter la dangereuse facilité de ruiner votre compagne, et de mettre vos enfans dans la triste situation où vous-même fûtes laissé. Je vous donne une femme jeune, belle, noble, modeste, aimable et riche; elle réunit en elle tout ce qui peut exciter les désirs et fixer un cœur. Son père étoit mon parent. Le sang et l'amitié m'attachent à la fille du comte de Dammartin, je désire ardemment son bonheur; c'est à vous à le faire. Ma fortune sera la récompense du soin que vous prendrez de répandre l'agrément sur ses jours; qu'Adélaïde tranquille, contente, heureuse, me remercie sans cesse d'avoir

formé les nœuds qui vont vous lier ; alors vous trouverez en moi un parent attentif, un solide ami, un tendre père. Mais songez-y; si votre femme en pleurs vient me reprocher ces mêmes nœuds; si vous l'affligez; si vous lui donnez de justes sujets de plaintes, elle deviendra l'unique objet de mon affection, je ferai tout pour elle; pour vous, rien. Vous perdrez à la fois mon estime, ma tendresse et mon héritage. Il en est temps encore, ajouta-t-il, ne vous engagez point, si ces conditions vous effraient ». M. de Sancerre ne répondit que par une profonde inclination ; et prenant la plume, il signa.

On nous maria sans pompe et sans éclat. Ma mère me trouvant délicate et peu formée, obtint du Comte qu'il ne me traiteroit point comme sa femme pendant le cours de l'année, et me laisseroit à Mondelis : elle promit de me mener à Paris au commencement de l'hiver suivant, et de recevoir M. de Sancerre dans l'hôtel où mon père habitoit autrefois; elle venoit de l'acheter du marquis de Thoré, et par ses ordres on travailloit à l'agrandir et à l'orner.

M. de Sancerre parut consentir avec peine à cet arrangement; il ne pouvoit, disoit-il, se soumettre à des lois si dures, qu'en s'ôtant la facilité de les enfreindre. Peu de jours après notre union, il partit de Mondelis. Son éloignement m'affligea; je pleurai beaucoup; la présence, les soins caressans, les discours passionnés du Comte m'avoient fait sentir ces émotions délicieuses, si naturellement excitées par l'amour dans une ame où il s'introduit sans que le doute ou la crainte altèrent ses charmes flatteurs.

M. de Sancerre m'écrivoit souvent; ses lettres portoient une douce joie au fond de mon cœur. Les peines de l'absence tendrement exprimées, le désir de vivre près de moi, de me voir toute à lui, désir dont il me répétoit que j'ignorois la force et l'étendue; des souhaits ardens de pouvoir avancer l'instant de son bonheur, du mien, augmentoient chaque jour la vivacité de mes sentimens. Simple dans mes idées, ce bonheur dont il m'entretenoit, me paroissoit attaché au seul plaisir de le regarder, de l'entendre parler, de l'aimer, de lui plaire, d'être l'objet le plus cher à son cœur. Sans posséder ce bien, j'en ai joui; mais que ma félicité dura peu! Pour la goûter long-temps, il falloit toujours ignorer que M. de Sancerre se jouoit de ma crédulité.

Il venoit de se rendre en Allemagne où nos troupes s'assembloient, quand ma mère tomba dangereusement malade. Elle ne se trompa point aux premiers symptômes de son mal, et craignit pour moi la malignité de sa fièvre; à sa prière, madame du Lugei, alors à Mondelis, me fit enlever de sa chambre par ses femmes et les miennes : malgré mes cris et ma résistance, on me porta dans une voiture. Madame du Lugei me conduisit à l'abbaye du Martrai, et me confia aux soins de l'abbesse. Après sept jours passés à craindre, à espérer, j'appris la mort de mon aimable mère, de ma tendre, de ma respectable amie; perte irréparable, vivement sentie, et dont le temps n'effacera jamais le souvenir douloureux.

Je ne pouvois retourner à Mondelis, y vivre seule; ma sœur étoit à Bagnières, où le marquis de Thoré

prenoit les eaux. Madame du Lugei, après un peu de séjour à l'abbaye, rappelée à Paris par la saison, me pressa de l'y accompagner, et m'offrit un appartement chez elle. Le maréchal de Tende, exécuteur testamentaire de ma mère, vint à Mondelis; il me conseilla d'accepter les offres de ma parente en attendant le retour de M. de Sancerre. Je me déterminai à quitter le couvent, et partis avec le Maréchal et madame du Lugei.

Je passai un mois à Paris, malade, languissante, et presqu'inconsolable; je ne m'apercevois point de la singularité de madame du Lugei. Cette femme accoutumée à n'agir que pour être remarquée; officieuse, empressée, maladroitement obligeante, petite, fastueuse, mettant de l'importance à tout; voulant être connue, nommée, vantée; aspirant à la célébrité, n'y pouvant atteindre, et s'attirant seulement le ridicule d'y prétendre; cette femme active, *inquiète*, mêla tant d'affectation aux soins qu'elle daignoit prendre de ma conduite, qu'enfin la sienne me frappa, me déplut, et bientôt me révolta.

Mon deuil, ma jeunesse et ma profonde douleur ne me permettoient pas de me répandre dans le monde, et je ne désirois point une dissipation dont je n'avois jamais connu le besoin; mais entendant répéter sans cesse à madame du Lugei qu'elle fermeroit sa porte pendant mon séjour chez elle; qu'elle n'exposeroit point une femme de mon âge à la *séduction* d'un *monde corrompu*, je me sentis gênée, même offensée de ses attentions, et crus devoir lui rendre la liberté de voir ce monde, qu'en vérité elle est bien éloignée

de haïr. Je priai le maréchal de Tende de me permettre d'aller attendre à Tresnel la fin de la campagne. Prompt à satisfaire mes désirs, il m'y fit meubler un appartement; je me hâtai d'en prendre possession, et madame du Lugei perdit dès ce moment ma confiance et mon amitié.

Vers le milieu d'octobre, M. de Sancerre arriva; il ne voulut pas loger chez ma sœur. On travailloit encore à l'hôtel où j'habite à présent; le Maréchal nous céda son petit pavillon d'été. Le jour que ma sœur vint me prendre à Tresnel pour me conduire à l'hôtel de Tende, fut célébré par une fête magnifique. J'y passai quatre mois, si satisfaite de mon sort, si sensible à la tendresse de M. de Sancerre, aux soins paternels du Maréchal, que le bonheur dont je jouissois me paroissoit le bien suprême. Paisible ignorance, flatteuse erreur, douces illusions! est-ce donc vous seules qui nous rendez heureux? Ah! mon ami, mon cœur s'émeut encore au souvenir d'un temps où, trompée, trahie, sacrifiée, je me croyois au comble de la félicité.

M. de Sancerre, gêné par l'attention de son oncle sur toutes ses démarches, ayant fait plusieurs épreuves de ma discrétion, et s'en étant assuré, me confia qu'il aimoit passionnément le jeu, surtout le lansquenet, et n'osoit se livrer à cet amusement, détesté du Maréchal; il m'apprit aussi qu'on passoit une partie des nuits à y jouer chez une femme dont la maison touchoit au derrière de l'hôtel : il me laissa voir un désir extrême de profiter quelquefois de cette commodité. Crédule et complaisante, moi-même, une bougie à

la main, j'aidois mon mari à traverser la galerie, à gagner le petit escalier, à le descendre sans être entendu des gens du Maréchal ou des miens. Insensée que j'étois! je m'applaudissois de me voir seule dans la confidence de M. de Sancerre! combien il s'amusoit de ma simplicité! à quel indigne usage il employoit mon innocente affection; combien il prisoit le vil avantage que l'expérience et la fausseté lui donnoient sur moi!

Je sentis un chagrin véritable en m'apprêtant à quitter la maison du Maréchal; il me chérissoit, je l'aimois, je le respectois. Le soir que je devois sortir de l'hôtel de Tende pour habiter ma nouvelle demeure, ce tendre parent me fit présent d'une riche cassette. Le bois rare et précieux dont elle étoit formée, paroissoit à peine au dehors; des lames d'or croisées la couvroient presque toute; elle servoit d'écrin, de cave et d'écritoire; on l'avoit remplie de bijoux à mon usage, de parfums et de mille bagatelles agréables. Le Maréchal s'amusa beaucoup à me voir chercher en vain le ressort caché qui l'ouvroit; lui-même fut obligé de me le montrer.

M. de Sancerre admira la sûreté du secret: il parut si charmé de cette jolie cassette, que, n'osant la lui donner, je me hâtai d'employer un habile ouvrier à l'imiter. On ne put trouver le même bois; mais les lames d'or, un peu plus pressées, ne laissèrent point apercevoir cette légère différence. Je la garnis de tout ce que j'imaginai pouvoir plaire à M. de Sancerre. Je me fis une affaire du choix, du secret, et je sentis un plaisir véritable à placer moi-même cette cassette

dans son cabinet. Hélas! je ne prévoyois pas que ce don fatal m'éclaireroit sur le caractère d'un homme qu'il m'étoit si important d'estimer.

Soigneux de ménager la faveur du Maréchal, en cessant de vivre sous ses yeux, M. de Sancerre ne parut pas changer de conduite; il en changea pourtant; mais je pus seule le remarquer. Il continua de montrer une extrême passion pour moi, de vanter hautement les grâces de ma personne, mes *talens*, mon esprit, l'égalité de mon humeur; de parler à tous momens de la douceur qu'il goûtoit à inspirer, à partager de tendres sentimens; en m'accompagnant partout il acquit la réputation d'un homme sensé, capable de mépriser de ridicules usages et d'avouer un attachement raisonnable. J'entendois répéter autour de moi les louanges de mon mari; on envioit mon sort; j'offrois aux regards l'image d'une femme heureuse; l'éclat m'environnoit; l'or et les pierreries brilloient sur moi; on admiroit mes bijoux, mes voitures, mes attelages : tout étoit choisi par M. de Sancerre; son goût et sa magnificence surprenoient; mais il me refusoit des bagatelles qui excitoient mes désirs; il me demandoit compte de la petite somme destinée à mes amusemens; il obligeoit mes femmes à lui en dire l'emploi; souvent il le blâmoit; mon naturel bienfaisant m'attiroit des reproches ou des railleries. Un même appartement ne nous assujettissant plus à nous voir à tous momens, il venoit rarement dans le mien aux heures où j'y étois seule. Caressée en public, négligée en particulier, mes yeux ne s'ouvroient point; je n'attachois pas le bonheur aux preuves

de tendresse que mon mari cessoit peu à peu de me donner, mais à celles qu'il me prodiguoit encore. Il me suivoit en tous lieux, me tenoit un langage flatteur; je me croyois aimée; et l'espèce de froideur dont une autre se seroit peut-être alarmée, ne détruisoit pas cette douce erreur. Pourquoi n'ai-je pu la conserver toujours? Pourquoi le hasard me l'enleva-t-il? Oh! mon ami! elle me rendoit si heureuse.

Un soir que M. de Sancerre venoit de partir pour Versailles, le feu prit au parquet de son cabinet; mes gens effrayés se hâtèrent de transporter dans mon appartement ses meubles les plus précieux. En revenant de chez ma sœur où j'avois soupé, je trouvai tout en confusion; heureusement le feu étoit éteint et le danger cessé; mais comme il falloit travailler au parquet et aux lambris du cabinet de M. de Sancerre, je fis laisser dans le mien plusieurs petits meubles que les ouvriers pouvoient endommager en les déplaçant.

J'allois me mettre au lit, quand je vis sur ma cheminée un billet cacheté; le désordre de mes gens leur avoit fait oublier de m'en parler; il étoit de madame de Cézanes : je le lus; elle me prioit de lui prêter deux fleurs de diamans qu'elle vouloit faire imiter. Je demandai ma cassette; on me l'apporta; je l'ouvris, et dis à Pauline, une de mes femmes, de prendre ces fleurs, et de les envoyer le lendemain matin à madame de Cézanes. Pauline chercha long-temps, renversa quantité de papiers, ôta tous les tiroirs, et s'écria qu'elle ne trouvoit point mes pierreries; je m'approchai, vis sa méprise, et reconnus d'abord la cassette de M. de Sancerre. Je passai dans mon cabinet, pris

ces fleurs et les lui donnai. Comme elle les recevoit de ma main, sa pâleur et son accablement me frappèrent; encore effrayée de l'accident du jour, elle paroissoit fatiguée et malade. Je me sentois peu disposée à dormir; mais ne voulant pas faire veiller Pauline, je la renvoyai. Avant de prendre un livre, je crus devoir rassembler les papiers de M. de Sancerre; j'allois refermer sa cassette, quand, sur le pli d'une lettre, ces mots écrits et soulignés, s'offrant à mes regards, excitèrent ma curiosité : *Je vous ai permis d'épouser Adélaïde.*

Me voici à l'endroit de mon récit, qui m'a fait éviter si long-temps de vous ouvrir mon cœur. Oserai-je, mon cher Comte, vous envoyer la copie de cette lettre, vous découvrir un mystère odieux, un secret dont la connoissance va vous mortifier? Quelle flatteuse prévention je vais détruire? Vous nommerai-je cette femme dont l'art étonnant sut ménager tant d'intérêts divers, fixer des amans heureux, enchaîner ceux qu'elle sacrifioit à sa vanité, jouir de leur estime, de la vénération d'un époux trompé; et sous le voile de la décence, de la modestie, de la religion même, se livrer à une passion effrénée, exprimée sans pudeur, et satisfaite aux dépens de l'honneur et de l'humanité? Ce n'étoit point assez pour cette femme cruelle de me fermer le cœur de M. de Sancerre; mon bonheur apparent excitoit sa jalousie; elle désiroit, elle exigeoit que mon mari me donnât des marques de haine, de mépris.... Mon ami, mon indiscret ami, pourquoi me forcez-vous à vous dire que madame de Cézanes, votre parente, celle dont pendant plusieurs

années vous avez cru *posséder les innocentes affections,* dont vous chérissez la mémoire, dont le souvenir vous attendrit encore, étoit la plus fausse, la plus basse et la plus méprisable de toutes les créatures.

Pardonnez, mon cher Comte, pardonnez-moi ces dures épithètes, le ressentiment ne me les dicte pas. Le temps, d'autres idées ont effacé les mouvemens de haine que madame de Cézanes éleva dans mon ame. J'ai pu me venger d'elle, et me suis contentée de lui inspirer de la crainte. Après sa mort, pourquoi lui aurois-je enlevé une réputation acquise et conservée par tant d'artifices? Pourquoi aurois-je fait rougir son mari, ses frères, affligé ses amis? J'ai résisté au désir de justifier mon caractère, parce qu'il m'étoit impossible de le faire sans chagriner ceux qui tenoient à cette femme. Les parens de M. de Sancerre, ses amis, lui-même, et madame de Cézanes, n'ont osé attaquer que mon *humeur difficile, inflexible!* A mon retour dans le monde, c'eût été une petitesse, une véritable enfance de rappeler le passé. Les autres s'en souviennent à peine, et tous les jours il s'efface de ma mémoire. Il s'en efface trop peut-être. Adieu, ce paquet est fort gros; le premier courrier vous portera le reste.

Suite.

Je voyois souvent madame de Cézanes; je la voyois sans plaisir, même avec une sorte de répugnance que sa feinte austérité devoit naturellement inspirer à une femme de mon âge. M. de Sancerre m'obligeoit à cultiver une connoissance qu'il m'avoit donnée, et son intime liaison avec le marquis de Cézanes m'engageoit

à cacher le peu de goût que je me trouvois pour une société fort grave et fort ennuyeuse.

Je reconnus l'écriture de madame de Cézanes, et la singularité de cette expression : *je vous ai permis d'épouser Adélaïde,* me fit désirer de lire la lettre que je tenois. En voici l'exacte copie.

Lettre de la marquise de Cézanes, à M. de Sancerre.

« Je ne veux ni vous voir ni vous entendre; combien de fois faut-il vous le redire? Vous ne pouvez vous justifier; vos mensonges hardis ne m'en imposent plus. Vous me trompez; je le sais, j'en suis sûre. Vous êtes un perfide, je vous hais, je vous méprise, renonce à vous, je vous laisse pour jamais. Toutes vos excuses sont révoltantes; *je vous ai permis d'épouser Adélaïde,* vous me répétez que je vous l'ai permis. Ah! combien d'ingratitude dans cette espèce de reproche! Quoi! votre oncle n'exigeoit-il pas ce fatal mariage? Sacrifier à vos intérêts le bonheur de vous posséder seule; immoler toute la douceur de ma vie à votre fortune! est-ce donc vous donner le droit de me trahir? de vous livrer à la folle passion qu'un enfant vous inspire? d'abuser de mes bontés, de ma condescendance? de manquer à vos sermens? de me ravir un bien acheté si cher? de m'abandonner aux fureurs de la jalousie? enfin, de m'exposer à perdre en un moment, dans la violence de mes transports, cette réputation acquise par tant de contrainte, par tant de privation; ce respect, que peut-être je méritois d'exciter avant qu'un ingrat eût égaré ma raison, et triomphé de tous mes principes?

» *Je vous ai permis d'épouser Adélaïde;* mais vous ai-je permis de lui donner un cœur dont je me croyois sûre? Vous *n'aimez pas madame de Sancerre*, vous ne *l'aimez pas*, dites-vous? Et pourquoi donc la suivre partout, en parler sans cesse? Oser répéter devant moi qu'elle est *belle, aimable, touchante?*.... Infidèle! Adélaïde est donc ma rivale? elle partage donc un cœur.... Mais ce seroit peu de le partager; elle le remplit.... Ah! puis-je vivre et penser qu'une autre vous plaît, vous attire, vous *touche!* Quoi! l'idée d'une autre peut vous être toujours présente? Quoi! près de moi, dans mes bras peut-être.... Mais écartons ce doute, il est cruel et désespérant.

» Eh! qu'a-t-elle donc de si *touchant*, cette jeune et timide personne? Est-ce sa modestie provinciale qui vous enchante? des traits *réguliers, délicats*, que rien n'anime? une *fraîcheur* qu'elle doit en partie à l'inaction de son esprit? de *grands yeux*, où le désir de plaire ne se peint jamais? une *douceur* enfantine, une *bonté* peu réfléchie, une ennuyeuse *égalité d'humeur*, voilà les *grâces naïves*, les *charmes décevans* qui vous séduisent, qui vous entraînent sur les pas de madame de Sancerre, la font paroître *touchante* à vos regards. Eh! depuis quand la froideur et la simplicité ont-elles l'art de vous toucher?

» En consentant à votre mariage, je croyois vous lier autant par la reconnoissance, que vous l'étiez alors par l'amour. Combien de larmes il m'a fait répandre! Pendant ce long séjour chez le maréchal de Tende, que n'ai-je point souffert? de quelles douleurs mon ame s'est sentie pénétrée! Mais je fermois les

yeux sur votre conduite, sur une assiduité nécessaire; je ne me plaignois pas, je me contentois des courts instans qu'Adélaïde trompée vous aidoit à me donner; mais à présent qui vous oblige à passer les jours et les nuits auprès d'elle?.... Oui, les nuits! Avec quelle audace vous osiez hier me nier chez mon frère..... Vous sortez, madame de Sancerre reste; persuadée de votre imposture, furieuse, hors de moi-même, je l'interroge; elle rougit, j'insiste, elle baisse les yeux, sa confusion vous dément. Je m'obstine à lui arracher cette confidence; elle rougit encore, se déconcerte, hésite, convient, avoue..... Vous m'êtes odieux! Je vous déteste! Votre caractère est faux, votre esprit léger, votre cœur inconstant; je le répète, je ne veux plus vous voir. Je romprai tous les liens qui m'attachent à un ingrat. Ne venez pas ce soir; non, ne venez pas, ne venez jamais.

» *P. S.* Je change d'idée sans changer de résolution. Plus d'une raison me portent à vous parler encore une fois. Je vous donnerai un moment, un seul moment. Venez à minuit ».

Pendant cette lecture, ma surprise, mon trouble, la violente émotion de mes sens, et le serrement de mon cœur étoient inexprimables : je me croyois agitée par un songe révoltant et pénible. Tremblante, je confrontai le billet de madame de Cézanes avec cette lettre; je vis le même caractère; la date m'apprit qu'on l'avoit écrite peu de temps après ma sortie de l'hôtel de Tende; je me rappelai les questions hardies de madame de Cézanes; je me souvins de son obstination à m'interroger chez son frère; une suite d'observations

d'observations me conduisit à penser que depuis ce jour mes réponses, moins embarrassantes pour moi, eussent sans doute été moins choquantes pour elle.

Je repoussai cette fatale cassette, je m'en éloignai; un instant après je m'en rapprochai. Un mouvement vif et peu réfléchi me fit prendre une autre lettre, et me força de les parcourir toutes.

Vous m'accuserez d'imprudence; mais ce mouvement indéterminé, pressant, qui nous porte à pénétrer des secrets affligeans, à vouloir approfondir, tout voir, tout connoître, ne s'élève peut-être pas, comme on le croit, d'une curiosité ardente, indiscrète, mais d'une foible espérance cachée au fond de notre cœur; espérance que le doute nourrit, soutient, anime : eh! qui désire une triste certitude, une accablante conviction! il me sembloit pouvoir perdre la mienne en poursuivant mes recherches : j'imaginois qu'une de ces lettres alloit détruire la cruelle impression que la première m'avoit faite.

Le dépit, la jalousie, une passion intéressée, exigeante, l'ardeur la moins réprimée, se peignoient tour-à-tour dans ces lettres hardies, emportées; j'y étois souvent nommée, toujours avec dédain, toujours avec mépris; heureuse d'être assez favorisée de la nature pour que les railleries de madame de Cézanes tombassent seulement sur ma jeunesse, mon peu d'expérience et ma crédulité!

Parmi plusieurs boîtes qui renfermoient des portraits de madame de Cézanes, j'en reconnus une; je l'avois donnée à M. de Sancerre, et sur sa parole je la croyois perdue. Sa vue me fit tressaillir; je l'ouvris

avec crainte, avec effroi; cependant je me flattois d'y retrouver mon image : celle de madame de Cézanes s'offrant à mes regards, pénétra mon cœur du trait le plus douloureux. Avant cet instant, ma surprise, le trouble de mon esprit, suspendoient encore mes réflexions; je n'apercevois pas tout mon malheur; mes idées se réunissoient, se fixoient sur madame de Cézanes. L'impérieuse maîtresse de mon mari me sembloit exciter seule les mouvemens terribles dont je me sentois agitée. Mon portrait ôté de cette boîte ramena toutes mes pensées sur M. de Sancerre. Je me vis sacrifiée, haïe, méprisée; mes larmes commencèrent à couler, à baigner les tristes témoignages de l'intelligence de deux perfides. Renversée sur un siége, les mains jointes, la tête baissée, je m'abandonnois à toute l'amertume de mes sentimens, quand ma porte s'ouvrant brusquement, M. de Sancerre entre d'un pas précipité. A son aspect je jette un grand cri; il approche, voit sa cassette en désordre, ses papiers épars autour de moi, son secret découvert; il frémit, la fureur se peint sur son front, dans ses regards menaçans; je tremble, un froid mortel glace mes sens; je fais un effort, je veux fuir, mon cœur se serre, je tombe sans connoissance aux pieds de M. de Sancerre.

Revenue d'un long évanouissement, le premier objet qui s'offre à ma vue est le maréchal de Tende. Assis près de moi, encore pénétré de la crainte de me voir succomber à des foiblesses qui se sont, dit-il, succédées depuis le milieu de la nuit jusqu'à la moitié du jour; il gémit de mon état, il tient mes mains entre les siennes, il les serre tendrement. « Eh! ma fille,

s'écrie ce bon, ce vénérable vieillard, eh! quel étrange accident, qui a pu le causer? Votre pâleur, votre abattement, l'air dont vous m'écoutez, vos soupirs, vos larmes, le nom de votre mari tristement répété pendant les courts intervalles de vos foiblesses, m'annoncent un mystère; je veux le dévoiler ». Ordonnant alors à mes femmes de sortir, il m'interroge, il me conjure de lui répondre. « Sancerre fait-il couler vos pleurs? Est-ce lui qui vous afflige à cet excès? Parlez, dit-il, parlez, ma chère nièce, ne me cachez rien, vous devez de la confiance au sentiment qui m'engage à vous en demander ».

La bonté du Maréchal, ses caresses, la certitude d'être aimée de lui, ouvroient mon cœur à ce désir si naturel de se plaindre, d'exciter une tendre compassion par le récit de ses peines. Je me jetai dans les bras de cet ami sensible et respectable; j'inondai son visage de mes larmes; je voulois parler; mes cris, mes gémissemens étouffoient ma voix. « M. de Sancerre, répétois-je, hélas! M. de Sancerre! — Eh bien! qu'a-t-il fait? demanda le Maréchal avec vivacité; en vous unissant à lui, j'ai promis, j'ai juré de veiller à vos intérêts, à votre bonheur, de vous protéger contre lui. Manque-t-il aux égards qu'il vous doit à tant de titres? vous néglige-t-il? vous offense-t-il? Vous pleurez; vous vous taisez, Madame; eh quoi! n'osez-vous être sincère avec un parent, avec un ami dont l'attachement et l'équité vous sont connus? Ne vous souvient-il plus que je me suis réservé le droit de punir le comte de Sancerre, s'il vous donnoit de justes sujets de vous plaindre de sa conduite »?

Ces dernières expressions du Maréchal rappelèrent à ma mémoire ce qu'il avoit dit à son neveu au moment de la signature de l'acte qui nous lioit : je me souvins de ces deux testamens dont un me rendoit l'héritière du Maréchal. En lui parlant, j'allois le révolter contre M. de Sancerre, attirer ses faveurs sur moi seule, réduire mon mari à dépendre d'une femme qu'il n'aimoit pas ; plus il seroit en mon pouvoir de l'obliger, plus il me haïroit, peut-être ! Cette réflexion blessa mon ame ; elle m'enlevoit la consolation de répandre mes chagrins dans le sein de mon unique ami, de mon généreux protecteur ; elle m'arracha un cri de douleur ; de tristes exclamations, de longs soupirs, furent les seules expressions de mon cœur. En me substituant aux droits de mon mari, on m'avoit pour jamais ôté le pouvoir de l'accuser ou de me plaindre de lui.

Le Maréchal continuoit à me presser de lui montrer plus de confiance, quand, suivant ses ordres, on vint l'avertir que son neveu arrivoit de Versailles. Il se levoit pour aller le trouver ; mais le comte de Sancerre le prévint ; il parut à la porte de ma chambre ; pâle, interdit, il s'avançoit lentement ; ses regards erroient sur son oncle et sur moi. Il cherchoit à lire dans nos yeux l'accueil qu'il devoit attendre. Enhardi par les premiers mots du Maréchal ; sûr qu'il ignoroit encore l'aventure de la nuit, il se jeta à genoux devant mon lit, prit mes mains, les baisa mille fois, demanda mes femmes, se fit raconter toutes les particularités de mon accident, en interrompit le court récit par les marques du plus grand attendris-

sement. Pauline lui dit que le bruit de ma sonnette l'ayant éveillée, elle étoit accourue et m'avoit trouvée froide, inanimée, mon visage et mon sein inondés de pleurs. M. de Sancerre pouvoit l'interroger sans craindre ses réponses. Sorti de ma chambre avant qu'elle y entrât, sa précaution le mettoit à l'abri du soupçon.

Le hasard ne l'amenoit pas dans cette chambre à trois heures du matin. Un valet de madame de Cézanes, en apportant son billet chez moi, avoit vu le cabinet de M. de Sancerre en feu. Le Comte parti de Versailles après le coucher du roi, arrivé chez sa maîtresse, apprit d'elle cet accident. Inquiet de ses papiers, il se hâta de venir à l'hôtel; trouvant son cabinet à demi démeublé, sachant sa cassette dans le mien, il prit le parti d'entrer doucement, de traverser ma chambre sans m'éveiller, et de reprendre cette importante cassette; mais prêtant l'oreille à ma porte, m'entendant pleurer et gémir, il l'ouvrit comme je vous l'ai dit. Il me laissa mourante, sonna mes femmes, emporta sa cassette, sortit de l'hôtel, et défendit à ses gens de dire jamais qu'il y eût paru cette nuit. Il fut exactement obéi, et je n'ai su ce détail que long-temps après sa mort.

L'air pénétré qu'affectoit M. de Sancerre, en me demandant la cause d'une révolution si surprenante, ses caresses, l'ingénuité de ses questions, l'audace de les répéter, me portèrent insensiblement à me recueillir en moi-même, pour m'assurer si je ne me trompois point, si un songe fantastique ne troubloit pas mon imagination; si l'homme qui me donnoit

tant de preuves de tendresse, étoit l'amant de madame de Cézanes, ou l'époux passionné dont l'ardeur paroissoit si naturelle et si vive.

La feinte de M. de Sancerre réussit; il répéta plusieurs fois que mon évanouissement pouvoit être l'effet d'un mouvement de frayeur excité par le désordre de mes gens, par un récit exagéré du danger: le Maréchal le crut, et me quitta, persuadé que son neveu n'avoit aucune part à l'état dont on venoit de me tirer. M. de Sancerre l'accompagna; mais rentrant aussitôt, changeant de maintien et de ton: « Madame, me dit-il, mon imprudence et votre indiscrète curiosité mettent entre vos mains la réputation d'une femme respectée, et la fortune d'un homme dont vous pouvez vous plaindre. Vous avez dû vous croire aimée; vous venez de découvrir qu'une liaison formée avant de vous connoître, sans fermer mes yeux sur vos agrémens, ne m'a pas permis de vous donner un cœur prévenu. On m'imposa la loi d'être à vous; cette contrainte me rendit mes premiers nœuds plus chers. Je ne vous flatterai point d'un sacrifice que je n'ai pas dessein de vous faire; je ne m'abaisserai point à vous prier, à vous demander le secret; vous me promettriez en vain de le garder, des intérêts trop puissans vous engagent à le révéler; une femme résista-t-elle jamais à la douceur de se venger? Parlez, Madame, parlez, irritez le Maréchal; perdez madame de Cézanes, envahissez mon héritage; mais en causant mon malheur, soyez sûre de faire le vôtre. Attendez-vous de ma part à tout ce que le dédain, la haine et le ressentiment firent ja-

mais éprouver de plus sensible. Je répandrai l'amertume sur tous les instans de votre vie. Les procédés de M. de Cézanes régleront les miens à votre égard ; tout ce qu'il osera contre sa femme, je l'oserai contre vous. Eh! qu'aurai-je à ménager? frémissez, jeune imprudente, tremblez ; redoutez pour vous-même le sort que vous préparerez à celle qui m'est chère. Il sera le vôtre; je le jure par tout ce qui est sacré, par tout ce qu'on révère ». En finissant de parler, il se leva; il s'avança du côté de la porte : j'étendis mes bras vers lui; je l'appelai d'un ton foible, mais tendre. « Ah! ne me fuyez pas, Monsieur, ne me fuyez pas, m'écriai-je, ne me haïssez point; je me tairai, je respecterai ce funeste secret ; jamais, non jamais ma bouche ne s'ouvrira pour vous nuire ou pour vous affliger ». Il ne m'écouta point, et sortit sans me répondre.

A peine quittoit-il ma chambre, qu'une de mes femmes me présenta des papiers tombés de mon sein pendant qu'on me déshabilloit. Je vis avec surprise cette lettre de madame de Cézanes dont vous venez de lire la copie ; elle se trouvoit enveloppée dans le billet qui m'avoit servi à vérifier l'écriture. Mon premier mouvement fut d'envoyer chercher M. de Sancerre, de la remettre entre ses mains; intimidée par la crainte d'exciter encore sa colère, de l'entendre me menacer, me parler avec cette dureté qui venoit de blesser si douloureusement mon cœur, je n'osai le faire appeler. Je serrai ces papiers ; combien de fois depuis j'ai relu cette lettre! combien de fois mes larmes ont coulé en répétant ces cruelles expressions,

vous n'aimez point madame de Sancerre; vous ne l'aimez point, dites-vous?

On s'aperçut le soir que j'avois une fièvre ardente; des transports violens m'ôtèrent pendant plusieurs jours la connoissance de moi-même. Quand je commençai à distinguer les objets, je vis ma sœur, le maréchal de Tende, madame de Flers sa parente, et M. de Sancerre; ils paroissoient fort empressés autour de moi; je les regardois en silence; mes idées confuses encore ne s'arrêtoient sur rien; j'étois triste, sans être occupée du sujet de ma tristesse. La vue de ceux dont je me croyois aimée m'attendrissoit; leurs moindres caresses me touchoient; celles de M. de Sancerre me causoient la joie la plus vive; je répétois avec émotion tout ce qu'il me disoit de doux et de consolant; le son de sa voix m'enchantoit; s'il prenoit ma main, je saisissois la sienne, je la plaçois sur mon front, sur mes lèvres; je l'approchois de mon sein, je la pressois contre mon cœur. Mes yeux suivoient tous ses mouvemens; et dès qu'il en faisoit un pour s'éloigner de moi, ils se remplissoient de larmes.

Pendant cette espèce d'enfance, j'étois toujours frappée de crainte. Quand une femme entroit dans ma chambre, je donnois des marques de terreur, je cachois mon visage, je ne pouvois consentir à la regarder avant qu'elle eût parlé. En l'écoutant, je l'examinois d'un air stupide, effrayé; sa présence me gênoit, m'inquiétoit. Avec quel art, quelle noire malice M. de Sancerre osa dans la suite rappeler au Maréchal cet effet d'un esprit préoccupé, d'une imagination vive, d'un cœur profondément blessé! Combien il sut

tirer avantage de ces mouvemens dont la cause lui étoit si bien connue!

Il partit pour l'armée avant mon rétablissement; ma convalescence fut longue et fâcheuse. A mesure que mes idées devenoient plus distinctes, ma tristesse augmentoit; l'assurance de n'être point aimée, nul espoir de toucher un cœur prévenu pour une autre, à jamais fermé pour moi; une jalousie déchirante, toujours égale, dont le tourment n'étoit pas même varié par le doute ou l'inquiète incertitude; la nécessité de cacher mes peines, d'en taire le sujet, tout rendoit mon état cruel et mes réflexions amères. Le naturel intéressé de ma sœur ne me permettoit pas de chercher de la consolation dans son amitié; la découverte du secret de M. de Sancerre pouvoit doubler ma fortune, laisser entrevoir à madame de Thoré une reversion considérable pour ses enfans, perspective trop capable de l'engager à trahir ma confiance. Livrée aux seules inspirations de mon ame, je cherchois dans mes principes, dans ma raison, dans l'indulgence que je devois à M. de Sancerre, des moyens de soumettre mon cœur, d'oublier mes droits, d'immoler ma tendresse, tous mes sentimens, à la douceur de convaincre un ingrat de la force de ces mêmes sentimens que je voulois lui sacrifier. Qu'il m'étoit cher alors! O mon ami! l'amour offensé conserve longtemps toute son ardeur; il semble se ranimer à chaque trait dont on le blesse: la douleur ne ralentit point son activité; et dans une ame sensible, mais noble, généreuse, c'est le mépris seul qui peut l'affoiblir et l'éteindre.

Pendant ma maladie, madame de Cézanes avoit fait un voyage en Provence. On l'attendoit à Paris vers le milieu de l'automne. Décidée à ne jamais la revoir, mais soigneuse de ne point marquer une rupture entre elle et moi, je résolus de ne recevoir personne. J'annonçai le dessein de m'appliquer à des études commencées, dont le grand monde pouvoit me distraire; et ma porte cessa d'être ouverte, excepté à mes parens et à ceux de M. de Sancerre.

Madame de Cézanes ignoroit la découverte de son intrigue; je reçus plusieurs lettres d'elle, et n'y répondis point. Revenue à Paris, elle se présenta pour me voir, et ne fut point distinguée des autres; elle s'en plaignit aigrement à M. de Sancerre. Loin de me savoir gré de ma modération, il partagea le ressentiment de sa maîtresse; son ingratitude et son injustice me révoltèrent enfin, et causèrent cette séparation dont on a tant et si diversement parlé.

La fin de la campagne ramena M. de Sancerre à Paris. Il reparut à mes yeux avec un air libre, ouvert; il ne blâma point ma retraite; il ne s'informa point de ses motifs. Dans les premiers jours on eût dit que rien n'avoit troublé notre intelligence : sa conduite devint la règle de la mienne; il ne lui échappoit aucune expression capable de rappeler un événement qui devoit nous être si présent à tous deux : je semblois l'avoir oublié : bientôt M. de Sancerre me montra plus de froideur; une pénible attention sur moi-même me fit retenir les mouvemens qui pouvoient déceler ma tendresse, et la rendre importune. Peu à peu je me regardai dans ma propre maison comme

une étrangère, traitée avec indifférence, mais avec politesse. Le temps, la résignation et l'habitude adoucissent enfin nos peines, ou diminuent notre sensibilité ; peut-être me serois-je accoutumée à mon malheur; mais M. de Sancerre devint trop exigeant; il me força de lui prouver que si je pouvois contraindre un juste ressentiment, conserver par mon silence la réputation d'une femme indigne de mes égards, garder un secret utile aux intérêts de l'homme dont j'avois tant à me plaindre; cette bonté réfléchie, compatible avec l'honneur, ne me rendoit pas capable d'une basse condescendance. Ces distinctions délicates ne frappent pas tous les esprits; mon mari croyoit m'inspirer de la crainte, devoir mon silence à ses menaces : eh! comment m'auroit-il crue généreuse; connoissoit-il la bonté? mon ami, je me permettrai de le dire, son cœur ne pouvoit juger du mien.

Dès sa plus tendre jeunesse, M. de Sancerre s'étoit étudié à déguiser ses penchans, à paroître différent de lui-même; sans principes, sans ame, intéressé, faux, ingrat, la dissimulation et la finesse furent les seules qualités qu'il jugea nécessaire d'acquérir et de perfectionner : obstiné dans ses fantaisies, constant dans ses vices, mystérieux dans ses démarches, il aimoit à nuire, à brouiller des amis, des parens, des époux; à pénétrer des intrigues cachées, à les rendre publiques; fastueux et pourtant avare, il se montroit libéral et magnifique quand mille témoins éclairoient ses actions; mais jamais ses mains ne s'ouvrirent en secret pour le soulagement d'un malheureux. Inca-

pable d'un fort attachement, s'il aima long-temps madame de Cézanes, ce fut avec plus de foiblesse que de véritable passion; il ne sacrifia rien à son amour, ou du moins il y sacrifia seulement mon bonheur et ses devoirs. Ce portrait vous étonne peut-être? Soyez sûr qu'il est fidèle; je me reprocherois d'en altérer les traits; la mort de M. de Sancerre, le temps, mes sentimens actuels, m'ont rendue capable de la plus grande impartialité sur son caractère.

Deux mois s'étoient écoulés depuis son retour, quand une bien légère cause anima contre moi madame de Cézanes, excita son dépit, éleva sa fureur, et porta M. de Sancerre à me ravir cruellement l'estime et l'amitié du maréchal de Tende, la seule douceur de ma vie, l'unique consolation de mon cœur affligé.

En sortant un matin de mon appartement, je rencontrai le marquis de Cézanes qui alloit chez M. de Sancerre. Je ne pus me dispenser de m'arrêter un moment avec lui. Cet homme honnête et respectable me fit des plaintes de ma longue retraite, de ma froideur pour la Marquise, dont il me vanta l'amitié; il s'étendit sur la bonté de son caractère, sur son mérite reconnu; comment avois-je pu renoncer à la voir, lui fermer ma porte!

Pendant qu'il parloit, je cachois avec peine une violente émotion; ce mari si prévenu, si bassement trompé, m'inspiroit la plus tendre compassion; peut-être un retour sur moi-même la rendoit-elle plus vive. Je soupirai, des larmes m'échappèrent; il en fut surpris, il en fut touché. M. de Sancerre venant au-devant

de lui, laissa paroître du trouble et de l'inquiétude : je m'en aperçus; et pour le rassurer, je me hâtai de dire au Marquis que si je me rendois jamais à la société, madame de Cézanes seroit la première personne dont je cultiverois l'amitié : « à présent, ajoutai-je, les dispositions de mon esprit me portent à chérir ma retraite, à goûter les amusemens qu'elle me procure, et je dois fuir un monde où j'introduirois peut-être la tristesse et l'ennui qu'il m'inspire ».

Mes expressions rendues à madame de Cézanes, élevèrent d'étranges soupçons dans le cœur inquiet et passionné de cette femme. *Je chérissois ma retraite, j'y goûtois des plaisirs!* Et quels amusemens pouvoit-elle me procurer, si M. de Sancerre ne me les donnoit pas? Elle l'observa; il lui parut moins empressé, moins ardent; elle s'étonna de n'avoir pas remarqué plus tôt son refroidissement; elle pensa qu'il étoit changé pour elle depuis son voyage et ma longue maladie : en me voyant mourante, le cœur de mon mari n'avoit-il pu s'ouvrir à la compassion, au repentir, peut-être même à l'amour! oui, sans doute; il m'aimoit, il m'adoroit; il me forçoit à vivre pour lui seul; un sentiment jaloux l'engageoit à me soustraire à tous les regards. Un *infidèle* l'éloignoit de sa maison, évitoit ses *justes reproches;* il se déroboit aux plaintes d'une femme *trahie, sacrifiée* à la *honte d'avouer le ridicule penchant* où il s'abandonnoit. Vous pourrez lire vingt lettres de madame de Cézanes, où ces mêmes expressions, et de plus fortes encore, sont répétées cent fois.

Avec un naturel plus honnête, M. de Sancerre eût

préféré l'aveu de la vérité à tant de bas détours où il s'embarrassa pour continuer de cacher à madame de Cézanes que leur intrigue m'étoit connue; déterminé à calmer son cœur, à détruire ses soupçons, il prit une route plus difficile et moins sûre. Il lui jura de me forcer à reparoître dans le monde, à la revoir, à lui rendre la liberté d'éclairer sa conduite et la mienne.

Mais comment m'amener à cette complaisance? Il ne pouvoit l'exiger sans s'exposer à de longues contestations, sans risquer de lasser ma douceur, d'irriter mon esprit, de s'exposer à un éclat capable de lui faire perdre le fruit de sa contrainte et de sa dissimulation; mon extrême docilité pour les moindres avis du maréchal de Tende, lui persuada d'employer sa médiation; mais de quel vil artifice il se servit! Mon ami, j'entre avec regret dans ces détails; j'ai peine à me retracer la bassesse d'un homme qui fut si cher à mon cœur.

M. de Sancerre affecta de la tristesse en présence de son oncle. Il se montroit rêveur, inquiet, paroissoit dévoré d'un chagrin secret. Bientôt le Maréchal s'intéressa au changement de son humeur; il voulut en connoître la cause; il le pressa de lui ouvrir son cœur; cédant peu à peu à ses instances, excitant sa curiosité par des discours adroits, M. de Sancerre eut enfin l'audace de m'accuser d'être l'objet de toutes ses peines, de toutes les amertumes de sa vie. Il lui dévoila ce qu'il appeloit le mystère de ma conduite; elle fut représentée comme l'effet d'un caprice insupportable; il se plaignit de mon humeur,

d'une aigreur de caractère naturelle; rien ne pouvoit l'adoucir, ses complaisances l'augmentoient; il me peignit soupçonneuse, défiante, haïssant les femmes, les évitant, les fuyant, voulant les bannir de chez moi; toutes m'étoient suspectes, toutes me paroissoient des rivales dangereuses. Parmi celles qui excitoient mes craintes, il osa nommer madame de Cézanes; il eut la hardiesse d'appuyer ses odieuses imputations sur le ridicule d'une jalousie si mal fondée : ma maladie, cet effroi que la présence d'une femme m'inspiroit; mes larmes, mon obstination à rester seule au fond de mon appartement, ma continuelle langueur, tout fut attribué à cette dévorante inquiétude; elle empoisonnoit mon bonheur, elle faisoit le supplice d'un *cœur tendre,* dont *j'étois passionnément aimée.*

Une suite de tracasseries, de querelles, d'aventures imaginées, en imposèrent au Maréchal, et lui persuadèrent que je rendois son neveu très-malheureux. Il le croyoit sincère, sensible, généreux; comment auroit-il douté de ses discours? Il observa que depuis le retour de M. de Sancerre, ma tristesse n'étoit pas diminuée. Je lui parlois moins; sa présence ne répandoit plus dans mes yeux ni l'intérêt ni le plaisir. S'il m'abordoit d'un air caressant; s'il m'adressoit un langage flatteur, mes mouvemens portoient plutôt le caractère de la surprise que celui de la reconnoissance ou de l'amitié. M. de Sancerre ajouta plusieurs particularités à ces remarques du Maréchal; et pour rendre sa compassion plus vive, il feignit de se reprocher un aveu capable d'affliger un parent si ten-

dre : il devoit se taire, disoit-il, ne jamais lui donner le déplaisir d'apprendre qu'une femme reçue de sa main avec tant de confiance dans son choix, d'espérance d'être heureux par elle, loin de remplir sa juste attente, sembloit destinée à troubler son repos, à le tourmenter sans cesse, à le priver de tous les agrémens de la vie; enfin à lui ravir le plus grand des biens, le pouvoir de faire et de partager son bonheur.

Le Maréchal, trop vrai pour n'être pas crédule, se sentit pénétré du chagrin de son neveu. Le silence que je gardois sur la cause de ma tristesse, donnoit de l'apparence aux accusations de M. de Sancerre; la jalousie, passion active et sombre, souvent méprisée, toujours haïe, est un sentiment que la crainte et la honte accompagnent; on s'offense de l'inspirer, on rougit de le ressentir. Si tout autre sujet eût fait couler mes larmes, me serois-je refusée la douceur de me plaindre?

Le Maréchal assura M. de Sancerre d'un profond secret sur sa confidence; il lui promit de m'arracher à cette vie retirée, peu convenable à mon âge; je reverrois, à sa prière, toutes celles qu'un malheureux caprice me portoit à fuir; lui-même me conduiroit chez madame de Cézanes; une femme si *respectable* méritoit les plus grands égards. Ma douceur, mon attachement à mes devoirs, ma tendre amitié pour celui que je nommois mon père, me rendroient bientôt au monde et à moi-même. Il le pensoit : ah! mon cher Comte, il avoit bien raison de le croire! Pourquoi me vis-je dans la dure nécessité de tromper son attente, de blesser son cœur par mes refus, de

de paroître manquer au respect, à la vénération qu'il m'inspiroit? Combien j'ai gémi d'une désobéissance si révoltante à ses yeux!

Ce fut d'abord avec tous les ménagemens de l'amitié, que le Maréchal entreprit de ramener mon esprit. Comme je ne comprenois rien à ses premières insinuations, je n'y répondois pas. Ses instances pour me faire changer de conduite ne me déterminant point, il devint pressant; le peu de succès de ses sollicitations l'irrita; il avoit cette vivacité, cette espèce de brusquerie qui caractérise assez ordinairement l'extrême franchise; son impatience, sa colère, lui firent un jour oublier le secret promis à M. de Sancerre. Ses plaintes, ses reproches, me découvrirent le méprisable artifice de mon mari.

La fausseté de M. de Sancerre, son ingratitude, sa bassesse, révoltèrent mon cœur. Dans mon indignation, je me levai précipitamment; je fis deux pas vers mon cabinet, tentée, fortement tentée de livrer au Maréchal la lettre de madame de Cézanes, de cette *amie* dont il osoit me vanter les vertus, qu'il me pressoit de revoir, d'aimer! Ma foiblesse pour un ingrat, la réflexion, modérèrent ce premier mouvement.

En me donnant de nouveaux sujets de plaintes, M. de Sancerre abusoit de ma bonté; mais en détruisoit-il le principe? Ne me repentirois-je point d'avoir parlé? Un cœur noble goûte-t-il long-temps le plaisir de la vengeance? En rompant le silence, je ramenerois le Maréchal vers moi; il puniroit le Comte; il me rendroit sa confiance, son amitié; mais

me rendroit-il ma première position, les douceurs de mon premier état? Me rendroit-il le cœur de mon mari? Ah! quand il le forceroit d'abandonner sa maîtresse, de me traiter avec plus d'égards, son retour feint ou véritable, feroit-il mon bonheur? J'avois trop examiné M. de Sancerre; je le connoissois trop pour espérer d'être heureuse avec lui, ni par lui.

Pendant que ces idées m'occupoient, muette, interdite, confuse, mon désordre et ma rougeur me perdoient dans l'esprit du Maréchal, confirmoient son erreur, donnoient de la force aux accusations de M. de Sancerre; il alloit me retirer sa tendresse; quelle consolation me resteroit? Oh! mon cher Comte, le moment le plus douloureux de la vie est celui où l'on regarde autour de soi, sans espoir de rencontrer les yeux d'un ami.

Je me taisois, je soupirois, mes larmes couloient abondamment. La prévention du Maréchal ferma son cœur à la pitié; il exigea la plus prompte obéissance, et m'ordonna de nommer le jour où je consentirois à l'accompagner chez madame de Cézanes. « Ah! jamais, jamais, m'écriai-je, ma vie dépendît-elle de cette honteuse démarche, je ne la ferois pas ». Ce refus formel m'attira les plus dures épithètes. Traitée d'insensée, de visionnaire, de femme aveuglée par une folle passion, qu'un caractère odieux enlevoit à la société, rendoit insupportable à ses parens, au plus complaisant des maris, j'éprouvai combien la raison et la bonté peuvent être altérées par la colère. Le Maréchal sortit furieux de ma chambre; mais revenant sur ses pas : « Madame, me dit-il, ou vous ouvrirez votre

maison à ceux que leur rang et leurs mœurs doivent y admettre, ou vous irez dans un couvent vous livrer en liberté à toutes les extravagantes imaginations dont votre esprit égaré se plaît à se remplir. Je vous donne un mois pour déterminer le choix que vous voudrez faire ».

Une querelle si vive, des expressions si peu ménagées, une alternative si choquante, portèrent mes chagrins à l'excès, et m'ôtèrent la force de les dissimuler. On ne me vit plus qu'abattue et pleurante; je devins incapable de reparoître dans ce monde où l'on vouloit m'engager à vivre. La plus légère marque d'intérêt, une simple question sur le sujet de ma langueur, de ma tristesse, me faisoient répandre des larmes amères. L'horrible fausseté de M. de Sancerre révoltoit continuellement mon ame. Toujours empressé, toujours caressant en présence du peu de personnes qui nous voyoient ensemble, comment l'auroit-on soupçonné d'être l'auteur de mes peines? Il s'y montroit si sensible! le dédain et le mépris qu'il m'inspiroit, éclatoit dans mes yeux, souvent dans mes expressions : on commença à dire que je le haïssois; on le plaignit, on me blâma; une semblable aversion n'étoit pas naturelle, on en chercha la cause; bientôt on crut ma raison altérée; une tristesse si profonde, une haine si injuste ne pouvoient naître que de l'égarement de mon esprit.

Sans conseils, sans amis, livrée à mes seules réflexions, je voyois écouler le temps fixé pour déclarer mon choix. J'aurois voulu contenter le Maréchal, peut-être même M. de Sancerre, par tous les sacrifices

que mon cœur ne se seroit point reprochés; je pouvois consentir à me nuire, à m'affliger; mais devois-je m'avilir, céder sur un point où la décence, où l'honneur étoient intéressés? Le couvent dont on me menaçoit devint insensiblement l'objet de mes plus consolantes pensées. En perdant l'espérance du bonheur, on s'attache naturellement à celle du repos; mais cette retraite ne paroîtroit-elle point forcée? Quoi! laisserois-je penser que M. de Sancerre me bannissoit de sa maison? Peu à peu toutes mes idées se tournoient vers Mondelis. Ces lieux où j'avois passé mes premières années dans une si douce tranquillité, se peignirent à mon imagination comme le séjour de la paix; je me flattai d'y voir renaître le calme de mon esprit et l'indifférence de mon cœur. Mon ami, je me trompois; cette indifférence est un bien dont on ne peut jouir deux fois; jamais on ne le recouvre dans toute son étendue. Quand on a aimé, un sentiment douloureux, inquiet, je ne sais quel regret, se mêle à la certitude de n'aimer plus, et livre notre ame au danger d'aimer encore.

Uniquement occupée du désir d'aller à Mondelis, d'y fixer ma demeure, j'osai m'arrêter au seul moyen qui pouvoit engager M. de Sancerre à remplir ce désir ardent; je me crus permis d'employer une fois l'artifice, de faire servir la lettre de madame de Cézanes à me tirer de la malheureuse situation où cette femme hardie se plaisoit à me réduire. J'étois bien éloignée de méditer une vengeance basse et cruelle; mais mon mari me connoissoit-il assez pour ne pas me craindre? Peut-être en le menaçant, en me montrant

prête à repousser l'insulte, parviendrois-je à m'affranchir de l'oppression et de la tyrannie.

Après une mûre délibération, je lui écrivis et renfermai dans ma lettre une copie de celle de madame de Cézanes. Pour ne pas lui laisser l'espoir de m'obliger par la force à lui remettre cette preuve de leur intelligence, j'allai de grand matin à Tresnel, déterminée à n'en point sortir, si la réponse de M. de Sancerre ne remplissoit pas mon attente. Voici ma lettre.

Lettre de madame de Sancerre, à son mari.

« L'art et la finesse ne guident pas sûrement, Monsieur : votre conduite me l'apprend, vous risquez trop en abusant de ma douceur; et quand je puis vous nuire, me venger, vous devriez penser qu'il est un point où la générosité cède à la nécessité d'une juste défense, un moment où l'on cesse de s'immoler soi-même à l'intérêt d'un homme capable de jouir des plus grands sacrifices, sans les apprécier ni les reconnoître.

» Vous m'avez ôté le seul ami dont la tendresse soutenoit mon cœur abattu; vous avez prévenu son esprit, vous m'avez ravi son estime, sa protection; vous vous êtes flatté qu'il n'écouteroit plus mes plaintes; qu'il ne seroit plus sensible à mes larmes; vous vous reposez sur vos artifices, vous ne me craignez point; vous voulez m'assujettir à de dures lois, donner à madame de Cézanes le plaisir cruel de me contempler dans l'humiliation, dans la douleur, dans l'avilissement. Votre confiance vous trompe. Irritée de son impudence et de votre hardiesse, maîtresse de sa ré-

putation et de votre fortune, je puis couvrir cette femme de confusion, et vous faire perdre le prix que vous attendez d'une longue feinte et de la plus basse dissimulation.

» Trop vraie pour vous cacher l'extrême mépris que m'inspire votre caractère, je vais m'exprimer sans détour. Je ne veux plus vivre avec vous, Monsieur; la fille du comte de Dammartin n'est pas née pour être votre esclave, pour se soumettre à de lâches complaisances : jouissez des avantages qui vous firent obtenir de madame de Cézanes *la permission de m'épouser;* disposez de ma fortune; le revenu de Mondelis et la somme destinée à mes amusemens, suffiront à ma dépense. Tous mes vœux se bornent à passer le reste de mes jours dans ma terre; si vous me l'accordez, Monsieur, j'oublierai qu'un lien fatal nous unit; sans curiosité, sans intérêt sur vos démarches, je serai à votre égard comme si je n'existois plus.

» Pour donner de la force à ma prière, je joins ici la copie d'une lettre de madame de Cézanes. L'original vous manque, vos recherches peuvent vous en convaincre. Déposé par moi-même en des mains sûres, votre refus ou votre condescendance décideront de l'usage qu'on en doit faire. Si vous hésitez à remplir mes désirs; si vous n'accordez pas ma demande aujourd'hui, demain M. de Cézanes recevra de ma part cette preuve de la fidélité de sa femme, et le maréchal de Tende saura qui de vous ou de moi peut se plaindre avec justice.

» Maître d'éviter un éclat si fâcheux, vous le serez aussi d'inventer des raisons plausibles de mon séjour

à Mondelis; un éternel silence sur vous, sur madame de Cézanes, vous permettra de m'accuser de la bizarrerie de cette séparation; je vous engage ma foi de ne jamais démentir vos plus fausses imputations, en supposant pourtant qu'elles n'attaqueront point mes mœurs. J'attends votre réponse, elle réglera ma conduite; je ne sortirai point de cette maison sans être instruite de vos intentions : prête à confirmer mes ordres sur la lettre de madame de Cézanes, ou à les révoquer, si ma demande est accordée.

» Pour ne vous laisser, Monsieur, aucune objection, je vous fais part des mesures que j'ai déjà prises. Dès ce soir, une consultation sur le foible état de ma santé me prescrira d'aller respirer mon air natal; madame de Flers quittera Tresnel pour m'accompagner à Mondelis. En vivant sous les yeux de votre plus proche parente, d'une femme respectable, chère au maréchal de Tende, distinguée de toute votre maison, je paroîtrai toujours dépendre de vous, Monsieur, et mon séjour chez moi sera regardé seulement comme la suite du dégoût que le monde m'inspire depuis si long-temps ».

Après avoir envoyé cette lettre, mon agitation fut extrême pendant trois heures d'attente. Je commençois à me repentir de cette démarche hardie; des craintes vagues, une triste inquiétude s'emparoient de mon cœur, troubloient mon imagination, quand on m'apporta ce billet de M. de Sancerre.

« Vous serez toujours maîtresse de vos démarches, Madame; vos bontés, vos vertus, l'attachement que vous méritez, mon respect, doivent vous faire tout

attendre de ma complaisance. Désespéré de vous être odieux, affligé du parti que vous prenez, je n'ose m'opposer à vos désirs ; je ne me priverois jamais de la douceur de vous voir, si vous ne m'assuriez positivement que vous souhaitez de me quitter. En tout temps, Madame, en toute occasion, j'approuverai ce que vous jugerez convenable, ce qui pourra contribuer au repos, à l'agrément de votre vie, et vous avez la liberté de suivre les arrangemens dont vous venez de me faire part ».

Ce consentement si désiré adoucit l'amertume de mes chagrins. Je hâtai les préparatifs de mon voyage ; je regardois mon départ comme la fin de mes peines, d'une passion si tendre et si malheureuse ; je croyois perdre à Mondelis le sentiment qui me forçoit à m'y retirer. J'éprouvai dans ma solitude que si l'éloignement affoiblit la haine, il rend souvent à l'amour toute sa vivacité.

M. de Sancerre partoit pour se rendre à l'armée. Son absence me permettoit de passer plusieurs mois à Mondelis, sans élever des soupçons dans l'esprit du maréchal de Tende ; rien ne pouvoit lui faire envisager ce voyage comme le commencement d'une éternelle séparation entre son neveu et moi ; il en espéroit le retour de ma santé et le calme de mon esprit. Je m'abandonnai à la plus vive douleur en lui disant adieu ; je ne le verrai plus, me répétois-je en pleurant, je l'embrasse pour la dernière fois. L'idée que je lui laissois de mon caractère, celle qu'il en prendroit dans la suite pénétroit mon cœur. « Ah ! ne me haïssez pas, mon père, ne me haïssez jamais, lui criai-je, en

baignant ses mains de mes larmes, je vous aimerai, je vous respecterai toujours! Avec quelle peine je m'en séparai! je ne me rappellerai jamais, sans amertume, que j'ai pu l'affliger. Pour éviter à M. de Sancerre de feints regrets et d'inutiles démonstrations de tristesse, je devançai l'heure fixée par moi-même, et partis sans le voir.

Pendant la route, je conservai l'espérance de me trouver heureuse en arrivant à Mondelis. Mon attente fut cruellement trompée; ces lieux si chers à mon enfance n'offrirent à mes regards qu'un vaste désert. Ils rappelèrent douloureusement à ma mémoire cette mère si tendre, dont les soins et les bontés m'en rendoient autrefois le séjour si agréable. O mon cher Comte! que sa prudence, que ses conseils m'eussent été nécessaires! Dans une situation fâcheuse, embarrassante, combien il est consolant de suivre les inspirations d'une amie éclairée, intéressée à nous guider sûrement, à nous faire éviter les écueils que la passion nous cache: quel malheur d'être livré trop jeune à soi-même, de douter, d'hésiter sans cesse; de craindre de s'égarer en suivant ses propres mouvemens; d'ignorer s'ils s'élèvent de l'orgueil ou d'un sentiment naturel et raisonnable! N'osant consulter personne, n'écoutant que mon cœur, mon ressentiment, j'avois cru pouvoir m'armer contre M. de Sancerre, de cette lettre que le hasard laissa dans mes mains; en gardant le silence sur son intrigue, sur la bassesse de son caractère, je croyois remplir à son égard tous mes engagemens; peut-être lui devois-je davantage? Le lien qui nous unissoit, exigeoit peut-être un entier

renoncement à moi-même, à mes désirs, à ma volonté, une soumission plus aveugle; peut-être n'étois-je pas à l'abri de tout reproche; mais, mon ami, quelle loi dans la nature, dans la simple équité, peut obliger un sexe à supporter, à ne jamais s'affranchir d'un joug cruel? Eh comment, et pourquoi la même chaîne s'étendroit-elle, deviendroit-elle légère pour l'un, quand elle se resserre et s'appesantit pour l'autre?

Je termine ici, et ce qui me reste à vous dire est peu intéressant; je vous l'écrirai pourtant. Adieu.

XVII.e LETTRE.

J'ai reçu vos deux lettres, elles ont dissipé mon inquiétude. Je suis charmé de n'avoir point blessé votre cœur par un récit que je craignois tant de vous faire: mais quel aveu, mon cher Comte, combien de réflexions il élève dans mon esprit! Quoi! la fausseté de madame de Cézanes, l'indécence de ses penchans vous étoient connues, et vous l'aimiez? et sa mort vous arracha des soupirs, vous fit répandre des larmes amères? et vous m'en parliez avec attendrissement, avec douleur? Eh, bon Dieu! si les pleurs d'un honnête homme honorent la mémoire d'une femme méprisable, quel prix obtiendra donc la vertu? quel espoir la soutiendra dans ses efforts? quels hommages rendra-t-on à la modestie, à la candeur? Excepté M. de Sancerre, dont l'intrigue se lia pendant votre séjour à Malte, vous avez, dites-vous, connu tous les amans *heureux* de madame de Cézanes. Vous fûtes

du nombre, sans doute? Mon ami, je voudrois que vous eussiez moins regretté cette femme; vous ne deviez pas la pleurer; non, en vérité, vous ne le deviez pas; mais je veux résister au désir de vous faire une querelle, et continuer ce que vous appelez *mon histoire*.

Je ne vous fatiguerai point du détail de ma vie solitaire, ni des persécutions que j'éprouvai pendant long-temps. Vous le savez; le maréchal de Tende, ma sœur, tous ceux qui s'étoient cru du pouvoir sur mon esprit, tentèrent vainement de me ramener à Paris. Constante dans mes refus, rien ne put vaincre ma résistance. M. de Sancerre affecta la douleur la plus vive; il se plaignit partout d'être haï d'une femme qu'il adoroit: on partagea ses chagrins; le Maréchal voulut le dédommager d'une union si mal assortie, par le don de toute sa fortune. Six mois après lui avoir assuré son héritage, il mourut, et peut-être ne fut sincèrement regretté que de celle dont la désobéissance excitoit sa colère et sa haine.

Comme les événemens les plus extraordinaires occupent peu de temps un monde avide de nouveautés, après un an de séjour à Mondelis, je me vis oubliée des parens de M. de Sancerre, abandonnée des miens, et réduite à la seule amitié de madame de Flers. En compatissant aux peines de mon cœur, elle en respecta le secret; si ma conduite à l'égard de M. de Sancerre ne lui parut pas répondre aux sentimens qu'elle me connoissoit, aussi discrète que sensible, elle ne s'efforça point de pénétrer ce mystère. C'est d'elle que j'appris l'histoire cachée des amours de

madame de Cézanes : la comtesse de Flers possédoit un détail fort étendu de ses intrigues. Un de ses neveux, favorisé et trompé par la Marquise, s'étoit plu long-temps à suivre ses démarches, à gagner ses femmes, à rechercher l'amitié de ses amans, leur confiance; à s'assurer des lieux où elle se trouvoit avec eux. Spirituel et vindicatif, il avoit rédigé ses observations en un petit mémoire, à dessein d'en répandre des copies parmi ses amis. Madame de Flers le détourna d'une vengeance si noire, et s'empara de l'ouvrage. Vous y étiez nommé; mais on n'y parloit point de M. de Sancerre.

L'uniformité de ma vie, le soin d'embellir ma retraite, le temps, le mépris que m'inspiroit le caractère de mon mari, l'éloignement de tous les objets capables d'entretenir un penchant dont je rougissois, les amusemens simples et variés de la campagne calmoient déjà les agitations de mon cœur, quand madame de Martigues vint mêler les charmes de son agréable gaîté à ces heureux commencemens d'une paix si vainement recherchée au milieu du monde. Mon ami, croyez-m'en, on n'en goûte à Paris que l'apparence; non, je ne suis point ici comme j'étois à Mondelis.

Le comte de Martigues, retiré de la cour et du service, établit alors sa résidence à Montfernai, terre coutiguë à la mienne. Marié depuis deux mois, il se hâtoit de dérober à tous les yeux la jeune et charmante compagne qu'il s'étoit donnée. M. de Méri, oncle de madame de Mirande, et tuteur de mademoiselle de Marsei, en assurant la fortune de sa pu-

pille, crut assurer son bonheur. Il venoit de l'unir à l'homme du monde dont le caractère convenoit le moins à l'enjouement et à la vivacité du sien. Avec des qualités estimables, des vertus solides, un mérite réel, M. de Martigues ne plaisoit à personne. La gravité de sa contenance, l'austérité de ses principes, cette justice exacte, mais dure, qui traite la clémence de foiblesse, un air sombre, un ton impérieux, assez d'aigreur dans la dispute, prévenoient contre lui, et portoient plutôt à l'éviter qu'à l'examiner assez pour connoître la bonté de son cœur et l'honnêteté de ses sentimens.

Vous imaginez combien l'esprit et le feu de madame de Martigues s'accordoient mal avec le sérieux de son mari. Privée de tous les amusemens qu'elle aimoit, contrariée dans ses goûts, dans ses moindres désirs, adorée, mais contrainte, faut-il s'étonner de son éloignement pour de nouveaux liens? Le comte de Piennes veut en vain la rassurer contre le danger d'un second engagement; l'esclavage et un mari se présentent ensemble à son idée; ce n'est pas la légèreté dont on l'accuse, c'est sa propre expérience qui la rend si difficile à persuader.

Madame de Martigues, élevée dans la même abbaye où la comtesse de Flers vivoit depuis son veuvage, vint la voir à Mondelis; elle me croyoit une personne fort extraordinaire; elle fut étonnée de ne trouver en moi qu'une femme douce et triste. Peu à peu nous nous liâmes d'une amitié très-tendre. Monsieur de Martigues me visitoit souvent; quand il faisoit de petits voyages autour de sa demeure, il laissoit la

comtesse à Mondelis. Sa mort me toucha; elle arriva deux ans avant celle de M. de Sancerre. Madame de Martigues, riche et libre, courut à Paris. Je n'espérois pas la revoir; mais plus solide en amitié que je ne le pensois, elle reparut bientôt à Mondelis, conduisant avec elle madame de Mirande qu'elle venoit d'enlever du couvent, et vouloit soustraire aux recherches et à l'autorité de M. de Méri. Veuve à dix-huit ans, bornée à un douaire modique et mal assuré, sans autre appui que la tendresse de son oncle, madame de Mirande, déjà sensible pour Termes, refusoit un riche parti, et s'exposoit à être déshéritée par la démarche imprudente que madame de Martigues lui avoit conseillée.

La situation de cette jeune et jolie personne, la rendoit aussi intéressante que son naturel doux, et l'agrément de son esprit prévenoient en sa faveur. Pupille de son oncle, élevée avec elle, madame de Martigues l'aimoit depuis son enfance : je me trouvai heureuse qu'elle eût choisi Mondelis pour servir d'asile à son amie. Vous savez que depuis nous ne nous sommes jamais séparées. Madame de Martigues alloit et venoit sans cesse de Paris à Mondelis; les plaisirs qu'elle étoit avide de goûter, furent souvent sacrifiés à la douceur de nous prouver sa sincère amitié; mais madame de Mirande ne quitta ma retraite qu'avec moi.

Que vous dirai-je encore, mon cher Comte; après la mort de M. de Sancerre, vous vîntes à Mondelis; des arrangemens nécessaires me rappelèrent à Paris; je reparus dans le monde, on sembla m'y revoir avec

plaisir. Comme je n'avois que vingt-deux ans, madame de Flers consentit à en passer trois avec moi; depuis six mois elle a désiré rentrer au couvent pour s'y livrer toute entière à de pieux exercices. Vous savez avec quel regret je me suis séparée d'elle; je la vois souvent. Mon ami, le calme de son cœur, sa vie tranquille excitent quelquefois mon envie; il est des momens où je suis prête à tout quitter, à me renfermer avec elle. N'est-on pas heureuse quand on est paisible? Vous m'allez dire : Eh! ne l'êtes-vous pas, *paisible?* Mais non, non, en vérité. Je ne sais quelle inquiétude, quel ennui... Adieu, brûlez tout ce que vous m'avez forcée d'écrire.

XVIII.e LETTRE.

Paris.

Vous avez reçu la lettre de l'aimable comtesse de Termes, celle de son heureux mari. Madame de Martigues vous conte tous les amusemens, toutes les magnificences de la Fère; je ne vous dirai donc rien d'une fête si long-temps désirée; quand vous reviendrez, on en parlera sans doute encore; le caractère des deux époux m'assure qu'ils sentiront toujours du plaisir à se la rappeler.

Nous arrivâmes chez madame de Comminges; le marquis de Montalais nous y attendoit. M. de Comminges, venu le premier, trouva plaisant de le cacher, de demander la permission de nous présenter un provincial, son parent, bon homme, un peu épais, même

assez ennuyeux; on se regardoit, on s'inclinoit de mauvaise grâce. Madame de Martigues bâilloit déjà; en apercevant le Marquis, elle poussa des cris de joie. Le souper fut très-gai; nous devions nous retirer avant minuit; trois heures sonnoient quand on s'avisa de regarder s'il n'étoit pas un peu tard.

La fin de votre dernière lettre pourroit s'interpréter singulièrement. J'imagine qu'elle est écrite sans attention et sans dessein; cependant plus je la relis...... Quelles expressions sont échappées à votre plume! vous n'en avez pas senti la force; il seroit ridicule de vous supposer des idées..... Je ne sais; mais vous m'alarmeriez sur l'état de mon ame, si j'étois moins sûre..... *Troublée, agitée!* Est-il vrai? Quoi! je vous parois *troublée?* Moi! j'éprouve comme une autre des dégoûts passagers, un ennui momentané; cela mérite-t-il *de sérieuses réflexions?* Mon ami, je ne veux plus réfléchir; plus on pense, plus on s'attriste.

Vos propos m'inquiètent : mon style est plus *grave*, mon humeur est *changée; l'inégalité de mon esprit* vous porte à *douter de la paix de mon cœur :* je vous ai défendu, *positivement défendu* de m'interroger sur *l'objet de ma sincère estime?* Quoi, comment, que voulez-vous me faire entendre? Eh! dans quel temps cette défense si *positive?* je ne m'en souviens point du tout.

Deux lignes après, vous me demandez ce que je pense de M. de Montalais. Ou vous êtes distrait, ou vous ne lisez pas mes lettres; je vous ai dit sur le Marquis tout ce qu'il m'est possible de vous dire : mes sentimens à son égard ne peuvent varier. Je ne

veux

veux pas croire cette tournure maligne; je hais la finesse, je me reprocherois d'en soupçonner un ami.

Madame de Termes est accablée de visites; elle envoie à tous momens me prier de passer dans son appartement, je vais lui aider à recevoir et à congédier une foule d'importuns. Adieu, je suis un peu fâchée contre vous; mais je ne vous en aime pas moins.

XIX.e LETTRE.

On a raison de le penser, de le dire : oui, madame de Martigues est inconsidérée, imprudente; elle a des idées si bizarres, des projets si extravagans! Je suis en colère contre elle, contre un autre, contre moi peut-être.

Hier je vais chez madame de Martigues, je la trouve seule. Après un instant de conversation, elle me donne un billet de M. de Montalais. Je viens de le recevoir, dit-elle, lisez, et voyez s'il est possible de s'exprimer mieux? Je le prends, le parcours, l'approuve et le remets sur la cheminée. Madame de Martigues me regarde fixement : *Cela est bien écrit, convenez-en.* Très-bien. *Un style aisé.* Oui. *Je ne sais quoi de tendre, d'intéressant.* Je l'interromps; je passe à un autre sujet. *Si indifférente, Madame!* Et moi, de m'étonner. Quoi! à quel propos, que signifie?.... *Vous ne voulez rien voir dans ce billet?* Qu'y verrois-je? *Que le Marquis est passionnément amoureux, et mérite au moins d'être plaint.* Amoureux, lui! Eh! de qui donc? *Devinez.* De vous sans doute? *Bon!* De ma-

dame de Termes? *Point du tout.* De madame de Thémines? *Non.* Ah? c'est de madame de Thianges? *Eh non.* De madame de Comminges? *Eh! mon Dieu, non.*

Lasse de me tromper, je cesse de chercher, j'appelle son chien, le caresse, me mets à jouer avec lui. Elle s'impatiente, murmure, me querelle. *Un homme si charmant n'inspirer rien, pas même de la curiosité! c'est porter l'insensibilité à un excès condamnable.* Mais, lui dis-je doucement; car elle s'animoit; est-il fort important pour votre ami que je sois instruite des mouvemens de son cœur? Pourquoi voudrois-je connoître l'objet de sa tendresse? Si c'est là ce secret caché si long-temps..... *Vous ne l'avez pas découvert ce secret?* Non. *Ah! comme vous mentez!* Y songez-vous? *Comment n'auriez-vous pas lu dans son cœur? c'est vous qu'il aime.* Moi! *Vous.*

Je suis restée muète, interdite, confondue de cette confidence brusque et indiscrète. J'ai senti mon visage brûler; j'ai baissé les yeux; mon cœur palpitoit avec violence, la surprise et la colère me causoient la plus grande agitation..... Oui la colère! J'étois outrée contre madame de Martigues. Pourquoi trahir la confiance de son ami? Pourquoi m'embarrasser par cet imprudent aveu?

Mon silence lui a donné de l'humeur; elle a parlé, s'est répondu, m'a grondée, est revenue à ce ton doux, enfantin, qui lui sied si bien. Prenant mes deux mains dans une des siennes, de l'autre me forçant à lever la tête: *Ça, ma chère amie, parlons sans nous fâcher: la figure de M. de Montalais n'est-*

elle pas charmante? Je ne dis pas le contraire. *N'a-t-il pas de l'esprit?* Beaucoup. *Des talens?* Oui. *Des sentimens nobles, élevés?* Je vous l'accorde. *Une conduite sage?* On le dit. *Une sincérité rare?* Je le crois. *Ne jouit-il pas de l'estime de tout le monde?* Assurément. *De la vôtre?* Je l'avoue. *Eh bien! Madame, pourquoi sa tendresse vous offenseroit-elle? Pourquoi vous refuseriez-vous à l'idée flatteuse de la partager un jour? de rendre heureux un homme si digne de votre cœur; de votre main? Les partis qu'on vous presse d'accepter approchent-ils de celui-là?*

Partager sa tendresse, me suis-je écriée! Oubliez-vous qu'il est..... *Marié, voulez-vous dire! plaisant obstacle que sa femme!* Comment? *Premièrement on l'a forcé de l'épouser.* Est-ce une raison?..... *Elle est boiteuse!* Qu'importe? *Aigre, savante et sotte.......* Mais..... *Laide, tracassière et boudeuse.....* Mais elle est...... *Ennuyeuse, maussade, une vraie bégueule avec qui je suis brouillée.....* Mais elle est sa femme! *Oh, comme ça.* Qu'appelez-vous comme ça? *Oui, pour un peu de temps; cela finira.* Quelle idée! *Idée, Madame!* reprend-t-elle gravement, je ne parle point au hasard; cette femme a la manie d'avoir des héritiers, c'est en elle une passion; elle doit périr au troisième, elle en est avertie. Le pauvre Marquis la conjuroit de se conserver, elle a rejeté ses prières, méprisé la menace, dans six mois nous en serons débarrassées; sa maigreur est extrême, elle tousse, ne peut se soutenir; elle mourra, je le sais, j'en suis sûre; mon médecin me l'a dit, il est le sien, elle n'en reviendra pas, j'en réponds.

Quelle légèreté, quelle inconséquence! peut-on être plus étourdie, réfléchir moins, voir plus mal? Elle exigeoit ma parole, une promesse positive; et si madame de Thianges ne fût entrée, nous allions nous quereller. Quoi! sur la foi du médecin de madame de Martigues, j'accoutumerois mon cœur à s'occuper d'un avenir qui peut-être ne sera point pour moi? Je promettrois, je m'engagerois? Le malheur d'une femme dont je n'eus jamais à me plaindre, seroit le point où mes idées de bonheur se réuniroient! Je me croirois injuste et cruelle, je me mépriserois si j'étois capable de m'abandonner à des espérances que je ne dois ni concevoir ni nourrir. Adieu, mon ami; je vous ai répété cette longue et ridicule conversation, au risque de vous ennuyer; mais en vérité, j'en ai l'esprit si rempli, qu'il m'eût été impossible de suivre un autre sujet.

A une heure du matin.

M. de Montalais a soupé ici; je l'ai *observé* avec assez d'attention : où madame de Martigues prend-elle qu'il est amoureux, *passionnément amoureux!* Je n'ai point aperçu dans ses yeux cette langueur qui caractérise la tendresse; j'y ai vu de la vivacité, du feu, de la joie; cela ressemble-t-il au sentiment? Mon ami, l'amour est triste, il ferme notre cœur à tous les plaisirs qu'il ne donne pas.

XX.e LETTRE.

Quoi! deux courriers sans une lettre de vous! Seriez-vous malade, boudez-vous, cherchez-vous à

m'inquiéter, me chagrinez-vous aussi? Eh! mon Dieu, que votre absence est longue, qu'elle m'afflige! vous ne savez pas combien je vous souhaite, combien mon cœur auroit besoin de se répandre dans le vôtre. Je forme cent projets; j'ai mille fantaisies : souvent je suis tentée de quitter Paris; le monde me lasse, m'étourdit et ne m'amuse point. Je voudrois aller à Mondelis, oui, je le voudrois : eh! qu'est-ce donc qui me retient? Mon voyage paroîtra peut-être extraordinaire dans une saison assez rigoureuse; n'importe, je partirai, je crois.

En vérité, mon cher Comte, je sens un désir pressant de revoir cette paisible demeure, de me retrouver au milieu de ces bois dont la solitude est nécessaire au repos de mon esprit. Depuis un peu de temps tout m'importune, je ne goûte plus les amusemens d'une société qui me plaisoit tant. Ma sœur recommence à me fatiguer de ses ennuyeux éloges du marquis de Limeuil; elle le vante, le protège, l'encourage à me persécuter; je n'entends parler que d'alliances, de titres, d'établissemens! madame de Comminges appuie les propositions du comte de Roye; le maréchal de Termes me presse en faveur du Chevalier; une grande fortune élève bien des projets contre la liberté d'une femme! madame de Martigues ne me marie-t-elle pas aussi? A la vérité, c'est dans l'éloignement.

Elle devoit bien se taire, ne jamais s'ouvrir avec moi sur cette folle imagination. Je n'ajoute pas une foi entière à ses discours, elle peut se tromper, prendre un goût de préférence pour de l'amour, une amitié vive pour de la passion. Non, je ne la crois point,

je ne veux pas la croire. Mais pourquoi me parler? L'imprudente! savez-vous bien que depuis ce moment la présence du Marquis m'embarrasse, me gêne, me contraint; je crains de l'entendre, je crains de lui répondre. Madame de Martigues a détruit tout le plaisir que je sentois à le voir. Adieu; écrivez-moi donc : pouvez-vous négliger la plus tendre de vos amies! et dans quel temps la négligez-vous!

XXI.e LETTRE.

Votre ami vient de dissiper mon inquiétude; j'ai été charmée d'apprendre qu'un voyage imprévu avoit seul interrompu notre commerce : je l'ai reçu comme un homme que vous aimez, je le mène ce soir souper chez madame de Martigues.

Je vous demande un conseil, mon cher Comte, et je vous le demande avec dessein de le suivre; donnez-le moi dans la sincérité de votre cœur. Il naît un scrupule au fond du mien; peut-être s'élève-t-il de trop de délicatesse, peut-être est-il juste et raisonnable, examinez ma position et déterminez la conduite que je dois tenir.

Me convient-il de recevoir chez moi, de voir assiduement chez les autres un homme soupçonné d'un sentiment que les circonstances rendroient très-offensant? Le marquis de Montalais a-t-il confié son secret? l'a-t-on deviné? Si madame de Martigues a pu le pénétrer, les autres seront-ils moins clairvoyans? M'aimer! lui! Eh! quel espoir me l'attacheroit? Si je con-

tinue à vivre dans une société intime avec lui, n'aurai-je rien à me reprocher? Eh, mon Dieu, ce qui m'arriva hier semble me prouver le contraire.

J'étois chez madame de Comminges, on annonça la marquise de Montalais. En l'entendant nommer, je sentis une secrète émotion, sa vue l'augmenta; je me rappelai les propos de madame de Martigues, mille mouvemens confus me troublèrent; il me sembloit avoir tort avec cette femme, négligée, peut-être, et négligée pour moi. En parlant, elle éleva dans mon cœur une tendre compassion, un vif intérêt; je me trouvai portée à la plaindre, à la servir, à l'aimer.

Elle n'a rien d'absolument choquant; son état lui ôte un agrément, celui d'une taille fine et peut-être grâcieuse. Elle a l'air très-noble, un peu froid; elle n'est point décidément laide, un instant accoutume à sa physionomie; ses dents sont blanches, et quand elle rit, tout son visage s'embellit. Elle dit à madame de Comminges qu'elle se sentoit fort incommodée, qu'elle verroit peu de monde, et ne sortiroit pas du reste de l'hiver. Elle me regarda beaucoup, m'adressa un compliment flatteur; je ne sais si j'y répondis, je n'étois point à moi-même.

Avec quelle légèreté madame de Martigues parle de cette femme malade et infortunée! oui, infortunée. Elle adore son mari, elle n'en est point aimée, sa tendresse l'importune peut-être? elle est bien malheureuse! M. de Montalais la traite avec de grands égards; mais qu'est-ce que des égards pour un cœur sensible, pour une ame tendre! Mon ami, il est bien peu de femmes dont on puisse envier le sort!

Adieu; répondez précisément et sans détour au commencement de ma lettre, dites-moi votre avis. J'ai bien envie d'aller à Mondelis; mais quitter tous mes amis! faut-il ne songer qu'à soi? ne doit-on rien aux autres?

XXII.e LETTRE.

Une confidence, dites-vous? je vous ai fait une confidence, moi! est-il vrai? Eh quand donc? sur quoi donc? Vous l'attendiez depuis *long-temps*, vous la désiriez *entière*, vous me parleriez sans *détour*, vous *n'osez* encore *hasarder des conseils dictés par la plus tendre amitié;* la connoissance de mon *heureux naturel* vous rassure à peine sur la *délicatesse du sujet*, sur la crainte de montrer un zèle qui peut me paroître *officieux*, *indiscret*. Eh bon Dieu, vous m'effrayez! Ce *prenez garde*, *Madame*, *prenez garde!* m'a causé la plus grande terreur : en vérité le cœur m'a battu, j'ai regardé autour de moi, j'ai cherché le précipice où j'étois prête à tomber. Peut-on épouvanter ainsi sa meilleure amie? et se taire ensuite, et terminer une lettre si interrompue, si singulière, si étrange! par des réflexions énigmatiques, par une inutile apologie *du motif qui vous engage*, *qui vous porte*..... A quoi vous engage-t-il? Est-il raisonnable de finir si brusquement? Je ne saurois vous pardonner ce *respect* déplacé, cette crainte *frivole;* pour la première fois vous m'avez fait sentir qu'il vous étoit possible de me désobliger.

XXIII.ᵉ LETTRE.

J'ai reçu vos deux lettres ensemble. En les parcourant, mon premier mouvement a été de me fâcher contre vous ; je les ai laissées, reprises, rejetées, et puis examinées. En réfléchissant sur vos expressions les plus choquantes, j'ai pensé qu'un ami si tendre n'avoit pas dessein de m'affliger, encore moins de m'offenser. La vérité révolte souvent une ame vive, mais elle persuade toujours un esprit juste. J'ai suivi votre conseil; *la sonde à la main*, je suis descendue dans le profond secret de moi-même, j'ai interrogé mon cœur. Hélas, mon cher Comte...... il est trop vrai.... Puis-je le dire, l'avouer! mon cœur m'a parlé... il m'a parlé comme vous.

Après avoir refusé des partis si distingués, après avoir annoncé tant d'amour pour ma liberté, après avoir résisté à des soins si pressans, évité des piéges si dangereux, j'ai donc trouvé le point fatal où ma raison devoit m'abandonner, où mon bonheur devoit se détruire ; où devoit s'arrêter cette confiance orgueilleuse que j'osois mettre dans mes propres forces!

M. de Montalais *me plaît* ou il *me plaira*, dites-vous? Ah! que ce doute n'est-il encore au fond de mon cœur! M. de Montalais me plaît, je vous l'avoue sans détour; quand j'ai rougi devant moi, je ne crains pas de rougir devant un autre.

Ma situation est triste, elle est cruelle! Que puis-je attendre d'une passion inutile, d'un penchant con-

damnable, d'un sentiment que l'amertume accompagnera sans cesse? Un reproche secret, de vains désirs, de la honte, des remords, peut-être un jour une injuste jalousie; voilà les mouvemens que l'amour doit naturellement exciter dans le cœur de votre foible amie. Ah, s'il changeoit mon caractère! S'il me conduisoit à penser comme madame de Cézanes! Si, méprisable à mes propres yeux, j'osois m'égarer, envisager comme un bien....... Ecartons cette horrible idée.

Il falloit fuir d'abord? Eh! mon Dieu, je l'ai voulu; mais de légers obstacles s'opposoient à ce dessein, mille petites bienséances me retenoient; peut-être me suis-je plu à les étendre; peut-être me suis-je caché le plaisir que je sentois à rester. *Il falloit éviter le Marquis.* Eh! comment l'aurois-je *évité*? Lié avec toutes mes amies, il me trouvoit chez elles; sous quel prétexte fermer ma porte à un homme de ce rang, de ce mérite, à un parent si proche du comte de Piennes, de madame de Comminges? à l'ami intime de madame de Martigues?

Vous dirai-je tout? de flatteuses illusions se sont mêlées souvent au trouble inquiet de mon cœur. Souvent je me suis accusée de trop de sévérité; mon ame déjà séduite s'est attachée à de nouvelles réflexions; j'ai jeté des regards de complaisance sur ceux dont j'étois environnée; j'ai vu que l'amour animoit tout, que tout sembloit heureux par l'amour! Eh! pourquoi me faire un sujet d'effroi d'un sentiment si naturel, me demandois-je, d'une passion si douce? Conduit-elle toujours à l'avilissement? Ne peut-on la

sentir sans s'y livrer avec indécence, sans passer les bornes que l'honneur prescrit? Une juste préférence, que l'on accorde à un homme estimable, entraîne-t-elle nécessairement vers cet excès vicieux?..... Dites-moi, mon cher Comte, dans une ame comme celle du Marquis, croyez-vous qu'il fût impossible de trouver cette pureté d'affection, cet amour discret, désintéressé..... Ah! n'en raillez pas! je ne suis ni folle, ni romanesque. Supposer à un honnête homme ma façon de penser, de sentir, est-ce aller trop loin? Si vous osez l'avouer, renoncez donc à la prétendue supériorité de votre être.

Il est bien sûr au moins qu'un espoir téméraire n'attire pas le Marquis près de moi, il ne me confond point avec ces femmes imprudentes..... Hélas! que sais-je? Ma prévention est son seul garant, elle lui prête des qualités, des vertus..... Mais non, son silence, son respect, sa continuelle attention à retenir, à cacher les mouvemens de son cœur..... Cependant il n'est pas libre, il m'aime, il ose le dire à madame de Martigues, peut-être avec le temps osera-t-il davantage; ses regards trop expressifs me parlent déjà.... Ah! pourquoi madame de Martigues a-t-elle arraché le voile que j'aimois à laisser sur mes yeux? pourquoi m'a-t-elle dit.... Mon ami, je suivrai vos avis? Je dois éviter M. de Montalais, il faut le fuir, il faut partir; ah oui, il le faut.

Partir! le quitter! ne plus le chercher, n'espérer plus de le rencontrer, renoncer à la douceur de le voir, au plaisir de l'attendre.... Eh! quel sujet m'a-t-il donné de le craindre, de le fuir? Que m'a-t-il dit?

quel est son crime? Que la raison est dure, qu'elle est impérieuse et peu forte! Elle conseille et ne détermine point, elle fixe nos idées sur de tristes objets, elle exige le sacrifice de tout ce qui nous est agréable; je la hais, je veux lui céder pourtant. Mon cher Comte, je le veux, mais je gémis d'être forcée à le vouloir. Je vois la nécessité de m'éloigner, et je pleure parce que je la vois absolue. Ah! l'amour m'avoit causé tant de peines! faut-il qu'il me fasse répandre de honteuses larmes!

Je suis foible et malheureuse, voilà l'aveu que vous désiriez : il me coûte, il m'humilie; mais je le dois à l'amitié, à l'intérêt vif et sincère que vous me montrez. Suis-je encore digne de cette estime si flatteuse? Oui, car ma première lettre sera datée de Mondelis. Mon esprit est décidé, mon départ résolu. Je veux tout immoler à mon devoir; mais je ne puis promettre de ne point m'affliger. Mon ami, laissez-moi pleurer, point de vos consolations stoïques; contraindre son cœur à tous les efforts que l'honneur exige, c'est être noble, c'est être fort : mais dissimuler la douleur où livre trop souvent cette contrainte, c'est une orgueilleuse fausseté; pour être sensible en est-on moins généreux? Adieu; aimez-moi, estimez-moi toujours.

XXIV.e LETTRE.

Ne me soupçonnez point d'une vile complaisance pour moi-même, ne m'accusez pas de foiblesse; ma sœur me retient seule à Paris, elle est malade et fort

inquiète; je ne puis l'abandonner dans une situation où ma présence lui est agréable, où mes soins lui sont nécessaires; mon départ dépend à présent de sa convalescence.

En vérité, mon cher Comte, quand je réfléchis sur la démarche que je vais faire, elle m'étonne, elle m'effraie. Comment la justifier aux yeux de mes amis, de ma société, du monde? Si on en pénétroit le motif; si madame de Martigues devinoit; si M. de Montalais pensoit..... Partir au milieu de l'hiver, sans aucun prétexte apparent, sans prévenir d'intimes amis sur ce voyage? M'en aller comme une folle, comme une femme qui ne tient à rien, n'a d'égards pour personne. Que diront ma sœur, son mari, mes connoissances? Ne pas confier la raison d'une conduite si extraordinaire à madame de Termes, à madame de Martigues? Elles me croiront bizarre, capricieuse, insensée! On se rappellera ma première réputation; on se dira : *Elle est retombée dans son ancienne aliénation d'esprit.* Autrefois j'étois peu sensible à l'idée qu'on pouvoit prendre de mon caractère, personne ne m'intéressoit. Sûre de n'avoir rien à me reprocher, je m'inquiétois peu si on me jugeoit favorablement. Je n'ai plus cette indifférence, la fausse opinion d'un seul m'affligeroit, je ne me consolerois point d'en être moins estimée. Eh! mon Dieu, que dira-t-on! Et Termes, que je viens d'engager à loger chez moi, qu'imaginera-t-il? Quel embarras? Que je suis malheureuse! Risquer d'offenser tous mes amis, de les perdre, et pourquoi? Pour *éviter*, pour *fuir*; qui? l'objet des plus tendres affections de mon cœur. Adieu.

XXV.e LETTRE.

Non, je ne suis point partie, mais je partirai, soyez-en sûr : eh ! je ne saurois rester ! *Que je vous dise tout?* Hélas, je vous ai tout dit. Ma position est la même, ma résolution ne peut changer; plus j'examine M. de Montalais, plus je sens la nécessité de m'éloigner. Je le vois trop, on m'entretient trop de lui. A chaque instant on me répète, *il est aimable, il est charmant, rien ne l'égale?* je le regarde, je l'écoute, et je trouve difficile de le louer assez pour lui rendre justice.

Je passe tout le jour auprès de ma sœur; le soir madame de Martigues vient me prendre, elle me contraint de souper chez elle, ou chez Comminges; M. de Montalais y est assidu. Depuis un peu de temps il paroît sérieux, sombre même : il soupire tout bas; sa tristesse émeut mon cœur : je m'efforce en vain de cacher la mienne; il la voit, elle l'intéresse, il semble vouloir m'en demander la cause; il parle, s'interrompt, baisse les yeux, se tait : que tous ses mouvemens m'agitent! Pourquoi m'a-t-on appris à les interpréter? Mes sentimens pouvoient me rendre heureuse, si on ne m'eût jamais instruite des siens, si on n'eût pas élevé dans mon ame cette crainte inquiète de me laisser pénétrer. Il est tard, je vous écris seulement pour vous dire que je suis encore à Paris : je me sens pesante, accablée, j'ai mal à la tête; je vais essayer de trouver un repos dont mon esprit a besoin.



Je le fatigue sans cesse en cherchant des moyens d'excuser mon départ, de rendre moins révoltant ce voyage si *nécessaire* et si fâcheux. Je n'en aperçois aucun. Cherchez aussi, mon cher Comte, faites-moi part de vos idées, et tâchez de fixer les miennes.

XXVI.e LETTRE.

Oui, *encore à Paris*. Je ne saurois répondre à ce que vous me dites, je ne saurois m'en occuper à présent : une petite aventure me cause la plus grande agitation, m'inquiète, m'embarrasse, trouble toutes mes idées : le croiriez-vous? Je suis brouillée, oui, presque brouillée avec M. de Montalais. Dans la disposition actuelle de mon esprit, je serois partie ce matin avec moins de regret. Cet homme si *parfait* a de la singularité : son caractère est inconcevable; souvent il voit mal, il se prévient, il a des défauts, je crois.

Samedi j'étois chez madame de Comminges : après souper on s'avisa de faire des vers; on les écrivoit sur des cartes; plus on les trouvoit mauvais, plus on s'en amusoit. Madame de Martigues les lisoit; et vous savez quelle grâce elle donne à la moindre plaisanterie. Le Marquis a pris sa place auprès de moi, Thémines est venu lui parler : il s'est levé, en écoutant il avoit l'air distrait; nos regards se sont rencontrés : jamais les siens ne me parurent plus dangereux : mon Dieu, qu'il étoit bien! En l'examinant je me disois tout bas : ses amis ont raison, il est *charmant, rien ne l'égale.*

Thémines l'a laissé, il s'est assis : on lisoit alors. Un trait sur l'amitié, adressé à madame de Termes, lui a fait connoître la carte où je venois d'écrire; il l'a demandée avec vivacité, madame de Martigues la lui a jetée. Il l'a lue, m'a considérée un moment en silence, ensuite il a écrit sur le revers de la carte. Madame de Thémines, debout en ce moment, curieuse, et presqu'aussi étourdie que madame de Martigues, s'est adroitement saisie de la carte. Le Marquis a poussé un cri, s'est levé avec précipitation; elle a fui, il l'a suivie : tout en courant elle m'a confié son larcin. Dépositaire infidèle, j'ai caché l'écrit : substituant une autre carte à la place de celle du Marquis, je l'ai brûlée. Il m'a remerciée, madame de Thémines m'a grondée, et puis on n'y a plus pensé.

Rentrée chez moi, mon premier soin a été de lire ce que le Marquis craignoit de laisser voir à madame de Thémines. J'ai trouvé ces vers :

Douce amitié, sentiment plein d'attraits,
Voilez toujours ma tendresse inquiète.
Ah! si l'amour, caressé sous vos traits,
Faisoit entendre une voix indiscrète!
Belle Thémire, attaché sur tes pas,
Ardent, timide, il veut paroître, hésite;
Il fuit tes yeux, les cherche, les évite!
Eh! que craint-il? tu ne le connois pas.

Vous le voyez, mon cher Comte, M. de Montalais est dans l'erreur commune. *Tu ne le connois pas?* Il me croit donc insensible? Ah! que ne le suis-je! Je crains d'avoir élevé d'autres idées dans son esprit : à

à présent il pense peut-être..... Je voudrois avoir été moins curieuse.

Ce matin, pendant qu'on me coiffoit, j'ai relu ces vers; il m'a pris envie d'en faire. Vite je quitte ma toilette, renvoie mes femmes, et me voilà devant mon feu; les cheveux épars, une petite table à côté de moi, un gros livre sur mes genoux, la carte précieuse sur le livre; bientôt il est couvert de papiers raturés, chiffonnés, déchirés : j'essaie sans cesse, je ne suis contente de rien; enfin il me vient une idée, je commence à l'exprimer : on m'annonce, qui? M. de Montalais!

Peignez-vous ma surprise, mon désordre; je veux tout cacher, je me lève, la table se renverse, le livre m'échappe, la carte vole, tombe, va brûler; je crie, me baisse, la reprends au milieu des flammes, et toute noire, à peine éteinte, je la mets dans mon sein. Le Marquis voit mon action, elle l'étonne : je suis rouge, embarrassée; lui, muet, interdit : il me présente des roses que madame de Martigues l'a chargé de m'apporter; je les reçois : il s'assied; nous ne savons que nous dire. Les lieux communs viennent à notre aide, s'épuisent, se tarissent; la conversation languit : le Marquis rêve, je me tais; il fait deux ou trois questions; je dis *oui : non : je ne sais : croyez-vous?* en parlant il ne me regarde point, ses yeux sont fixés sur ces petits papiers semés autour de nous. « *Vous étiez occupée, Madame, il paroît....... J'ai bien mal choisi l'heure de vous voir; je le sens, je..... je vous gêne; oh, je vous gêne assurément* »!

Il répète encore cette expression, elle me fâche.

Je me demande tout bas, à qui croit-il donc que j'écrivois? Eh quoi! une femme accoutumée à passer une partie du jour avec lui, pourroit-elle *s'occuper* d'un autre! Dans cet instant je lui aurois plutôt pardonné de la vanité, que de l'inquiétude : il devoit deviner..... Lui, former des doutes, me croire sensible, et ne pas voir..... hélas! il a trop vu peut-être..... Cette idée m'est insupportable.

Il s'est levé, m'a saluée d'un air froid, m'a demandé mes ordres, est sorti brusquement, même impoliment, sans s'apercevoir que je le rappelois par une question. Oh! je suis bien mécontente de lui, de moi, de tout le monde! Madame de Thémines avoit bien affaire..... Mais aussi quelle sottise à moi de cacher ce que j'écrivois : auroit-il regardé?..... Je suis quelquefois bien imbécile.

Mon ami, je ne voudrois pas qu'il joignît au malheur d'aimer sans espérance, le malheur plus grand d'être jaloux, d'aimer avec douleur : il me seroit affreux d'exciter dans son cœur des mouvemens pénibles, cruels, déchirans! que ne suis-je partie! Adieu.

XXVII.e LETTRE.

Ferez-vous toujours la même question? Si je *partirai*, si je *sacrifierai de vaines considérations?* Il le faut bien. Je n'ai point l'art de feindre : j'ai dédaigné cet art trop utile dans la société. Mes yeux expriment tous les mouvemens de mon ame : M. de Montalais

pénétreroit le secret qu'il m'est si important de lui cacher.

Qu'aura-t-il pensé ce matin de mon embarras? Pourquoi n'ai-je pu lui parler? Comment va-t-il interpréter mon trouble, ma rougeur, le stupide silence qu'il m'a été impossible de rompre?

Ma sœur commence à se lever. Madame de Thémines étoit chez elle quand j'y suis arrivée. J'ai vu entrer le carrosse de madame du Lugei : le désir d'éviter cette ennuyeuse femme, un beau soleil, l'air assez doux m'ont fait proposer à madame de Thémines d'aller aux Tuileries. Nous sommes sorties par l'appartement de M. de Thoré. En entrant sur la terrasse, la première personne qui s'est offerte à mes regards, a été le marquis de Montalais. J'ai eu peine à retenir un cri : sa présence m'a causé autant de surprise, que si, après une bien longue absence, je l'avois rencontré inopinément dans une terre étrangère. Il m'a félicitée sur la convalescence de ma sœur. Hélas! elle va nous séparer pour long-temps, peut-être pour toujours! O mon ami! que cette idée est affligeante.

Madame de Martigues et madame de Thianges sont venues, Termes, sa femme, son frère : je commençois à me rassurer au milieu de ce petit cercle, quand madame de Thémines s'est arrêtée avec madame de Thianges : ce n'étoit rien encore; mais l'inconsidérée, l'étourdie madame de Martigues s'est avisée d'entraîner madame de Termes, de m'en séparer, de la mener vite, vite, regarder je ne sais quelle femme, au bas de la terrasse. Elles sont descendues, Termes a couru sur leurs pas; son frère, appelé par un vieux parent,

n'a pu se défendre d'aller lui parler. Je suis restée seule avec le Marquis.

Pour augmenter mon chagrin, j'ai aperçu de loin M. de Limeuil; il accouroit à nous : par un mouvement habituel, j'ai voulu l'éviter; je me suis tournée, et revenant sur mes pas, j'ai marché fort vite. « Que Limeuil est à plaindre, s'est écrié le Marquis! aimer, déplaire » : et baissant les yeux et la voix, « on peut être plus à plaindre encore, a-t-il ajouté ». Mon cœur s'est violemment ému, je n'ai rien dit. « Ah! Madame, a-t-il continué, aimer, le dire, faire éclater ses sentimens, espérer, se flatter d'obtenir enfin du retour, c'est un sort bien doux, comparé à celui d'un malheureux qui n'ose même demander de la pitié, ni former le désir d'en exciter ».

Je ne sais comment je me rappelle ses paroles : que j'étois troublée en l'écoutant! malgré moi j'ai ralenti ma marche : le Marquis a voulu parler encore, le son de sa voix déceloit l'agitation de ses sens; je ne pouvois me soutenir, je ne pouvois respirer. Madame de Martigues est revenue, les autres se sont rapprochés; je me suis plainte du froid, on s'est récrié; je me suis obstinée à trouver l'air glacé, à vouloir me retirer : M. de Montalais m'a conduit à mon carrosse; il gardoit le silence, mais ses regards parloient, et j'entendois trop bien leur langage. Il s'est profondément incliné, ne m'a rien dit; mais j'ai vu des larmes dans ses yeux...... Qu'elles m'ont émue! Eh! pourquoi cet aimable Montalais n'est-il pas libre? pourquoi suis-je destinée au malheur de l'affliger? Hélas! il souffre; il souffre plus que moi, peut-être?

Il est d'un sexe si ardent, si impétueux! On nous accoutume à réprimer nos mouvemens : l'habitude de les contraindre affoiblit peut-être leur force..... Oh non! en le perdant de vue, j'ai pleuré, j'ai gémi..... On m'interrompt. Adieu.

XXVIII.e LETTRE.

Eh! mon Dieu, que vous êtes pressant, inquiet, prompt à *craindre*, à *soupçonner*, à *prévoir!* Ai-je dessein de rester? est-ce ma faute si mon départ est retardé, différé de peu de jours? Je *grossis les difficultés*? Mais non, elles naissent malgré moi. Il y auroit eu de l'inhumanité à quitter ma sœur. Ne pas être dure, est-ce *saisir des prétextes?* Un *cœur tendre en trouve toujours*. Mon ami, je n'en cherche pas, soyez-en sûr ; mais ce voyage est assez déplacé; il paroîtra assez ridicule, sans y ajouter des circonstances propres à le rendre plus étrange encore.

Vos reproches me fâchent; ils me troublent, m'attristent : continuez-les pourtant. Ma foiblesse est grande, je l'avoue; pardonnez-la moi; qu'elle vous anime, et ne vous révolte pas. Mettez de la douceur, de l'indulgence dans vos conseils, supportez mes ennuyeux détails, mon indécision, mes chagrins, mon humeur! Suis-je à moi-même? Ne vous rebutez pas; ne m'abandonnez point à l'égarement de mon esprit, à la séduction de mes sens. C'est dans l'humiliation, dans la douleur, dans la sensible amertume de mon cœur, que je vous crie : aidez-moi, soutenez-moi,

défendez-moi! Ah! mon ami, je pleure, je me sens..... Je ne puis écrire..... Que ma situation est fâcheuse! Si paisible quand vous partîtes, à présent si cruellement agitée. Eh! qu'est-ce donc que tous les biens de la vie, si un seul désir peut nous rendre leur possession inutile? Libre, estimée, aimée, riche, maîtresse de mes volontés, de ma fortune, l'avenir m'offroit une si riante perspective! Un sombre rideau s'est baissé devant mes yeux, il me cache tous les avantages de mon état; je vois seulement le marquis de Montalais : cet objet fixe mes regards, mes souhaits, mes vœux! eh! je dois le fuir! l'espace va m'en éloigner, des obstacles nous séparent, une mer agitée semble s'élever entre nous. Eh quoi! cet homme aimable est *un écueil où je puis échouer?* Un coup de vent va me sauver du naufrage; mais, mon cher Comte, il me conduira au port bien fatiguée de l'orage. Adieu. Que vous ai-je écrit? je n'en sais rien.

XXIX.e LETTRE.

Mes ordres sont donnés, mes relais disposés; je pars lundi. Voilà ma réponse à vos vives, à vos raisonnables exhortations; mais ne prenez point une fausse idée du cœur de votre amie : non, mon cher Comte, non, je ne recouvrerai point à Mondelis la paix que vous m'y promettez. Ah! je ne désire point de la recouvrer. Je fuis le danger de laisser apercevoir un penchant trop tendre; mais j'emporte le trait dont mon ame est blessée : je ne veux pas, je ne voudrai

jamais l'en arracher. Au milieu de ma solitude je me livrerai sans rougir à mes sentimens; en cessant de les craindre, je cesserai de les combattre. L'idée de M. de Montalais, à présent si inquiétante, qui élève des mouvemens si tumultueux dans mon cœur, n'y excitera plus que de douces émotions : j'oserai me dire, il m'aime; j'oserai me dire, je l'aime : il sera toujours présent à ma pensée. Qui, moi, *j'éloignerois son souvenir!* Pourquoi dites-vous que je l'oublierai? Pourquoi paroissez-vous le souhaiter?

Ne prenez point ce ton rigide, n'empruntez jamais le langage de madame du Lugei. Mon ami, l'austérité est le faste de la vertu. Indulgens pour les autres, sachons l'être pour nous-mêmes. Attachée à mes devoirs, je veux les remplir sans m'imposer des lois plus sévères; étendre trop un lien, c'est risquer de le rompre. Eh! pourquoi ne me pardonnerois-je pas une foiblesse qui ne nuit à personne?

Je ne puis vous rien dire sur madame de Valancé, je ne l'ai pas vue, et je voudrois bien ne pas la voir. J'espère pourtant qu'elle ne me parlera pas de son neveu. Je vous écrirai bientôt de Mondelis..... De Mondelis! Hélas! j'y vais donc? Il est donc vrai que je pars? Ah! vous n'attendrez pas mes lettres, craignez d'en être accablé. Combien je vous répéterai les mêmes expressions? Quel soulagement pour mon cœur de s'épancher dans le vôtre! Mais ne me querellez point, traitez-moi avec douceur. En m'arrachant mon secret, vous avez contracté l'obligation d'être patient : songez que je suis triste, que je me trouve très-malheureuse! Vous me devez des égards, de la complaisance,

traitez-moi comme un enfant. Sa demande est injuste, on le sait; mais, sensible à ses pleurs, on le flatte, on l'appaise après l'avoir grondé, on lui donne un peu de ce qu'il vouloit tout entier.

Eh, mon Dieu! que vais-je faire à Mondelis? vous écrire, pleurer, rêver, m'affliger : voilà les occupations que va m'offrir cette retraite *paisible* où vous me désirez, où la raison me conduit, où le regret et la douleur m'attendent. Adieu. Je fais un effort pénible, laissez-moi le sentir, le dire : est-ce le temps d'exiger que je m'en applaudisse?

XXX.e LETTRE.

Ecoutez-moi, ne vous emportez point, je ne suis pas partie; mais si l'apparence est contre moi, je puis aisément me justifier; l'oncle de madame de Termes mourut subitement hier. Elle étoit chez lui, il s'entretenoit avec elle; il lui tend la main, baisse la tête, expire à l'instant. On ne peut être plus affligée, ni plus effrayée de ce terrible événement. M'est-il possible de la quitter, quand elle pleure, gémit, s'enferme, voit seulement madame de Martigues et moi? ne lui dois-je pas de la consolation? Est-ce le temps de m'éloigner? mon cher Comte; traiterez-vous de *prétextes* mes égards pour une amie si chère?

Termes est fort touché de ce funeste accident. Il estimoit, il aimoit cet honnête, ce vénérable vieillard; il lui montroit la tendresse d'un proche parent, se faisoit un devoir de l'accompagner partout, et s'honoroit de l'alliance d'un homme vertueux.

Vous savez combien le comte de Termes a de droiture dans le cœur et de justesse dans l'esprit : il ne tira jamais vanité de descendre d'une longue suite d'aïeux ; je l'ai souvent entendu souhaiter que la noblesse ne tînt pas à la naissance, qu'elle fût le prix des actions. En supposant cette loi établie, que de titres honoreroient le tombeau de M. de Méri ? Que de familles relevées par ses dons, entretenues par ses bienfaits, enrichiroient son écusson des marques de leur reconnoissance ? Eh ! qu'importe à ceux dont il faisoit le bonheur, dont les larmes, dont les tendres bénédictions, dont les cris douloureux retentissent autour de son cercueil ; que leur importe, si ses pères s'occupoient paisiblement du soin de procurer l'abondance à leur patrie, d'y amener les richesses des autres contrées, ou s'ils portoient en troupe le ravage et la mort sur leurs pas ? Nous avons de ridicules préjugés, nous les connoissons, la raison les condamne, les rejette ; l'habitude et l'orgueil les entretiennent et les rendront toujours dominans.

Je me suis échappée un instant pour vous écrire, je retourne auprès de madame de Termes ! Oh ! mon ami, qu'elle est heureuse, madame de Termes ! Elle aime, elle est aimée, elle le dit, elle pleure en ce moment ; mais une main chérie essuie ses larmes, un cœur tout à elle partage sa douleur ! Elle passera, cette douleur, le temps en effacera les traces, le plaisir renaîtra dans l'ame sensible de mon amie ! et moi, mon cher Comte, j'irai à Mondelis ; j'y pleurerai seule, personne ne s'apercevra peut-être de mon absence, M. de Montalais m'oubliera peut-être...... Eh ! pourquoi ne m'oublieroit-il pas ?

J'ai vu madame de Valancé, elle m'a présenté son neveu; hier ils soupèrent tous deux ici. Le jeune Comte est d'une figure agréable, je lui crois beaucoup de douceur dans le caractère. Votre amie n'est pas prudente, elle tient des propos un peu légers et très-propres à persuader que j'approuvois ses projets. M. de Montalais, assis près d'elle, lui parla deux ou trois fois assez bas; j'ignore ce qu'ils se disoient, mais il fut triste tout le soir. Adieu, mon cher Comte, aimez-moi toujours.

XXXI.e LETTRE.

Toujours Paris.

Cette date vous révolte, sans doute, mais que puis-je faire? Un mauvais génie s'oppose à mes desseins, renverse mes projets: rien ne me retenoit plus, je partois; l'obstacle le moins prévu m'arrête, me fixe à Paris; mon voyage devient impossible; d'un mois, de deux peut-être, il n'y faut pas songer. Après tout, c'est tant mieux; la saison s'avancera, et mon départ sera moins étrange à l'approche du printemps qu'au milieu de février.

Occupée de ce cruel départ, seule hier avec madame de Termes, prête à la quitter et pour si long-temps, mon cœur s'est ému : un mouvement triste et tendre m'a fait jeter mes bras autour d'elle; je l'ai pressée contre mon sein, j'allois lui parler, lui confier mes sentimens, mes craintes, lui ouvrir mon ame toute entière; le comte de Piennes arrive, ouvre brusquement la porte, entre comme un fou : « Félicitez-

moi, mes charmantes amies, félicitez-moi, s'écrie-t-il; madame de Martigues veut bien, elle consent, elle daigne..... Oh! pouvois-je trop acheter le plaisir que je sens?.... Je l'épouse; je suis le plus heureux des hommes »?

Madame de Termes s'étonne, lève les mains, l'oblige à répéter ce qu'il vient de dire. Je lui demande s'il ne se trompe point. Il nous montre le portrait de madame de Martigues: « Voilà, dit-il, le gage précieux de notre prochaine union: ah! j'étois bien éloigné hier d'espérer ce bonheur! Non, elle n'est point insensible, comme on a l'injustice de le croire; elle est capable de tendresse, de bonté, de condescendance: eh bien! elle m'éprouvoit; n'avoit-elle pas raison? Est-ce que je la mérite? Ne me fait-elle pas grâce en se donnant à moi? Quoi! je l'obtiens; elle se donne à moi; elle, madame de Martigues! Oh, mes belles, mes chères amies, partagez ma joie, mon cœur la contient à peine, je ne puis respirer »!

Il s'assied, se lève, baise ce portrait, nous embrasse, marche, s'arrête, se jette sur un siége; il ne sait ce qu'il dit, ce qu'il fait, il est transporté; vous n'avez jamais vu une passion si vive, si folle, et pourtant si naturelle, si vraie, si touchante. Il est d'heureux momens dans la vie! ils nous développent rapidement tout l'avantage de notre sensibilité. Ah! la froide, la réfléchissante raison amène-t-elle jamais ces momens délicieux?

Madame de Martigues est arrivée, plus jolie, plus gaie, plus charmante que je ne puis vous la peindre. *Vous a-t-il dit? Savez-vous? Je suis bien bonne, n'est-*

ce pas? Madame de Termes et moi nous l'avons fort applaudie, fort caressée; le Comte exprimoit sa reconnoissance par des larmes, par des cris de joie: elle lui a confirmé sa promesse, et nous a prises à témoin de ses engagemens. M. de Montalais a la gloire d'avoir enfin déterminé l'esprit le plus indécis, sur ce seul objet; c'est à ses vives sollicitations que le Comte devra son bonheur. Le temps en est fixé au dix du mois prochain, c'est un parti pris, irrévocablement décidé. Madame de Martigues sera comtesse de Piennes.

Je me suis hâtée de vous apprendre cette nouvelle, elle doit excuser à vos yeux un retard que la bienséance exige. Adieu, mon cher Comte, je suis un peu moins sombre, un peu moins accablée ce matin; c'est un grand bonheur de s'intéresser vivement à ses amis; les événemens qui les touchent, partagent notre sensibilité. Si ces événemens sont heureux, ils nous font apercevoir que notre cœur, abattu par la tristesse, peut encore se ranimer et s'ouvrir aux doux transports de la joie.

XXXII.e LETTRE.

Votre lettre seroit très-propre à m'inquiéter, si je n'avois pas des raisons de me rassurer. Tant que je suis à Paris, vous me voyez, dites-vous, *suspendue par un cheveu à cent pieds d'élévation;* un souffle *peut me précipiter.* Quelle idée! *Un regard, un soupir, mon embarras, mon silence même, me trahiront.*

Perdez cette crainte : ah! la mienne est bien diminuée. M. de Montalais me montre à présent beaucoup de froideur..... De la froideur? Non, ce n'en est pas, c'est de l'humeur, du chagrin, une sorte de dépit : ses discours ont le ton du reproche, de la plainte; il m'observe soigneusement, il suit mes regards, répète mes expressions; il paroît persuadé qu'elles renferment un sens caché; en nous voyant ensemble, on diroit que, liés plus intimement autrefois, un des deux a donné à l'autre un sujet de défiance ou de mécontentement; notre commerce est fort extraordinaire, je vous l'assure; un peu moins de contrainte le rendroit fâcheux, peut-être; si nous n'étions pas mutuellement en garde contre nos mouvemens, nous nous querellerions, je crois.

Un billet de madame de Comminges m'apprend à l'instant que la marquise de Montalais est dans la plus grande affliction. Elle vient de perdre son fils, âgé de cinq ans, enfant aimable et précieux; sa vie assuroit la fortune de son père; ainsi de ces trois héritiers que madame de Martigues reprochoit à cette pauvre Marquise, il reste uniquement celui dont la naissance peut lui devenir si funeste.

Mon ami, savez-vous bien que nous sommes trop légers, trop portés à rire de tout? le tour badin de nos conversations est souvent cruel, il nous accoutume à jeter du ridicule sur les objets les moins susceptibles d'une maligne observation. Madame de Montalais expose sa vie pour donner des héritiers à son mari, madame de Martigues trouve cela *très-plaisant*, s'égaie sur le sacrifice, et ne songe pas à

l'intention. Cependant la Marquise est une femme sensible et généreuse; elle s'immole courageusement aux avantages d'un homme qui lui est cher. Si elle mouroit à présent, de tant de riches possessions, il resteroit seulement au Marquis une terre de douze mille livres de rente. Son père, en le forçant à se marier, fit trop peu d'attention aux articles, et les laissa diriger à un tuteur adroit, qui, de ses deux pupilles, favorisoit le comte de Roye; au défaut d'enfans, il rentre dans tous les biens de sa cousine.

Je m'applaudis en vérité de ma résistance; si j'avois écouté madame de Comminges, madame de Thianges, vous et tant d'autres, je serois depuis deux ans comtesse de Roye; j'aurois le sensible déplaisir de penser que je pourrois un jour profiter du malheur de M. de Montalais. Ah! ce seroit pour moi la plus triste perspective! la seule douceur de ma vie est d'être libre. Ne vous trompez pas à cette expression, croyez-la simple, gardez-vous d'étendre mes idées; mon imagination ne s'égare point : me permettrois-je des souhaits cruels? Non, mon cher Comte, ma foiblesse n'altérera jamais mes principes. Je désire que madame de Montalais vive, qu'elle soit heureuse : ah! bon Dieu! je me mépriserois, si je ne le souhaitois pas sincèrement. Adieu.

P. S. Le jeune Valancé n'a point réussi chez madame de Martigues; on l'a trouvé froid et grave : sa tante déplaît beaucoup à M. de Montalais, et le comte de Piennes ne peut la supporter; elle est actuellement très-sûre que je ne serai jamais sa nièce.

XXXIII.e LETTRE.

Votre lettre m'a fort attendrie ; je l'ai lue plusieurs fois, je me suis répété avec plaisir vos flatteuses expressions : j'aime à vous voir bien penser de votre amie, à vous entendre me dire : *Je ne vous soupçonne point de foiblesse ; mes conseils tendoient seulement à vous faire éviter des combats pénibles*. Eh bien ! mon cher Comte, votre bonne opinion m'encourage, et votre confiance ranime la mienne. Oui, vous avez raison, je suis *sensible*, mais je ne suis pas *foible ;* j'ose l'espérer, *je ne serai jamais imprudente.*

Quand la bienséance et l'amitié ne m'obligeroient point à rester, à ne pas quitter madame de Martigues, mon voyage seroit inutile à présent. Je voulois m'éloigner de M. de Montalais, hélas ! il s'éloigne lui-même. La Marquise s'est persuadée que l'air de Paris lui faisoit mal ; elle attribue à son épaisseur l'oppression dont elle se plaint sans cesse ; son état ne lui permet pas de s'exposer à la fatigue d'une longue route ; et comme elle ne peut aller dans ses terres, le comte de Roye lui prête celle qu'il vient d'acheter un peu au-dessus de Corbeil. Elle part demain, son mari la suit, il restera à la campagne tout le temps qu'elle y voudra demeurer.

Il m'a causé ce matin le plus grand embarras en prenant congé de moi. Il m'a paru triste, inquiet, abattu ; j'étois troublée, émue, chagrine ; je laissois parler madame de Termes, je ne trouvois rien à dire :

sa situation m'afflige, elle est fâcheuse; il vient de perdre un enfant chéri; et quand ses amis s'empressent à le consoler, quand leurs soins pourroient adoucir sa douleur, on l'entraîne à la campagne, on l'arrache à toutes les dissipations...... Mais la pauvre Marquise est triste, elle est malade, il lui montre une tendre compassion, il suit un devoir indispensable; je l'approuve, je l'admire, je le plains..... Ah! pourquoi, pourquoi cet aimable Montalais a-t-il des peines, des chagrins? pourquoi n'est-il pas heureux? il est si digne de l'être!

En commençant à écrire, je voulois répondre à tous les articles de votre lettre, à toutes vos obligeantes assurances d'estime, d'amitié, mais je ne me sens pas bien. Ma tête est brûlante; depuis plusieurs jours une extrême pesanteur m'accable; toujours assoupie, je ne saurois dormir, j'ai peine à tenir ma plume: eh, mon Dieu! qu'ai-je donc? La saison, peut-être? cet adieu qui m'a touchée....... Je m'interromps..... Je vous laisse, si je suis mieux dans une heure, j'acheverai ma lettre.

XXXIV.e LETTRE.

De madame de Termes, au même.

Que je suis affligée, Monsieur, de ne pouvoir vous tirer de l'inquiétude où vous jette le silence de madame de Sancerre, sans vous faire partager mes vives alarmes! Hélas! notre charmante amie est malade, bien

bien malade ! elle est en danger ; depuis dix jours une fièvre continue, de longs redoublemens, une extrême foiblesse dès qu'ils cessent, font trembler pour une vie si chère. Madame de Martigues et moi nous ne quittons pas sa chambre, nous passons les jours et les nuits auprès de la douce, de l'intéressante malade : nous ne nous disons rien, nous craignons de nous communiquer nos idées ; nous nous embrassons, nous mêlons nos soupirs et nos larmes..... Ah ! que deviendrois-je si je perdois ma tendre, ma solide amie, ma respectable compagne ? Que deviendroient tous ceux qui lui sont véritablement attachés ! Madame de Sancerre emporteroit l'éternel regret de ses amis ; leur joie et leur bonheur s'anéantiroient avec elle.

Pardonnez-moi, Monsieur, si je fais passer dans votre cœur une partie de l'amertume dont le mien est pénétré. J'aurai soin de l'adoucir si le ciel exauce mes vœux les plus ardens.

XXXV.e LETTRE.

De madame de Termes, au même.

Vous n'avez pas encore reçu ma lettre, la vôtre déchire mon cœur. Hélas ! Monsieur, *vous tirer de peine ?* je ne le puis, je n'ai pas le bonheur de le pouvoir. On m'assure que si le quinzième jour se passe sans redoublement, nous n'aurons plus rien à craindre ; ce jour ne commence que demain à sept heures du soir ; malheureusement le courrier part le matin,

il ne vous portera point la nouvelle consolante, qu'il me seroit si doux de vous apprendre.

Monsieur de Termes me proteste, me jure que cette cruelle fièvre est sans malignité; les médecins le disent aussi : mais on me trompe peut-être? Ah! madame de Sancerre est bien mal; sa mère est morte d'une maladie toute semblable. Son transport m'inquiète, il la fait errer sur un seul objet; elle parle sans cesse de départ, de relais, de sa terre de Mondelis; elle me dit adieu; mon cœur se brise en l'écoutant. Eh! pourquoi l'esprit de ma pauvre amie est-il frappé de ces idées? Pourquoi parler de départ, me répéter de tristes adieux? ne seroit-ce point un présage..... Que le ciel détourne de moi, rende vain ce funeste pressentiment. On est bien foible quand on craint. Comme la douleur abat, rend crédule! quelquefois j'adopte les sinistres augures de ses femmes et des miennes; je pense que les approches de la mort lui inspirent ces étranges discours..... Ah, mon Dieu!.... Mais M. de Termes me rassure un peu; il vous conjure de ne pas vous effrayer, d'être plus raisonnable que moi, de vous livrer à l'espérance. Je souhaite, Monsieur, que vous le puissiez.

XXXVI.e LETTRE.

De madame de Termes, au même.

Le jour fatal est passé; grâce au ciel, il est heureusement passé : madame de Sancerre n'a point eu de

redoublement hier, la fièvre s'est ralentie pendant la nuit, cinq heures d'un sommeil paisible et rafraîchissant font renaître nos espérances. Son médecin vient de nous assurer, d'un air riant, que nous pouvons nous y abandonner; il répond sur sa tête d'une prochaine convalescence. Soyez tranquille, Monsieur, la plus douce, la plus aimable, la plus aimée de toutes les femmes vivra; elle vivra pour répandre autour d'elle la consolation et la joie.

Toute la maison est dans une sorte d'ivresse; ses femmes, les miennes, celles de madame de Martigues; ses gens, les nôtres, jusqu'aux moindres valets, paroissent transportés de plaisir. Ils pleurent, rient, s'embrassent, se parlent et ne s'entendent point. Ils ont entouré le médecin, ils baisoient ses mains, son habit, ils l'ont presque porté dans sa voiture en le comblant de bénédictions, en le nommant un ange. Eh, bon Dieu! s'est écrié l'honnête vieillard, voilà une dame bien aimée, est-elle donc aussi bienfaisante qu'elle est belle? Adieu, Monsieur, rassurez-vous, cessez de craindre; madame de Sancerre est mieux, elle est beaucoup mieux. Le premier courrier vous portera la nouvelle de sa convalescence.

XXXVII.e LETTRE.

De madame de Martigues, au même.

Eh! paix, taisez-vous. Avec vos tristes expressions voulez-vous ramener ici la crainte et la douleur? le

ciel nous préserve de douter de l'état de madame de Sancerre! Elle est bien, très-bien, vous dit-on; il sera difficile de vous le persuader. *Tendre et mélancolique*, un peu sombre, un peu taciturne, vous aimez à vous affliger; et quand un nuage bien noir a fixé vos regards, vous le voyez encore long-temps après qu'il est effacé.

La charmante malade va se lever tout-à-l'heure. *Qu'elle se ménage! qu'elle prenne garde!* Oh! vraiment on a besoin de vos avis. Vous vous croyez une tête supérieure, un esprit fort prévoyant. Est-ce que je ne suis pas auprès de madame de Sancerre? je voudrois voir suivre d'autres ordres que les miens dans cette chambre : demandez à madame de Termes si je suis une garde attentive, j'ajoute, et *prudente;* ce qu'elle oublieroit peut-être de vous dire.

Le comte de Piennes m'a montré votre lettre; il est charmé de votre amitié et de vos félicitations. Eh mais, rien n'est plus singulier! Tout Paris dit que je l'épouse, on le dit en Bretagne, je l'ai dit la première; cependant je ne m'accoutume point à entendre répéter cette nouvelle; souvent je suis tentée de parier qu'elle n'est pas vraie.

Pendant que vous êtes tout chagrin, faites-moi vite un compliment de condoléance. *Sur quoi?* Sur mon mariage apparemment : eh! pourquoi non? Se marier, cela est si sérieux, si triste! On m'a tant tourmentée, tant excédée! Je suis si bonne, si complaisante!..... Est-ce que vous ne mourrez pas de vapeurs à Rennes? est-ce que vous ne reviendrez jamais? Bonjour, mon pauvre Comte, vous me faites une

grande pitié. Etre en province, plaider, vivre en famille, cela est bien ennuyeux, n'est-ce pas?

De madame de Termes.

MADAME de Martigues a raison de vanter ses soins, jamais il n'en fut de plus assidus, de plus tendres; on ne sait pas combien son ame est sensible; malgré la légèreté de son esprit, elle est capable d'un attachement solide, d'une amitié vive et constante. Les sentimens qu'elle a montrés dans cette triste occasion me la rendent plus chère encore. Elle a déjà repris son enjouement; ses yeux remplis de gaîté n'offrent plus les traces des larmes qu'ils ont versées. Le reproche qu'elle vous fait me conviendroit assez; je frémis en songeant à l'état où j'ai vu madame de Sancerre. Ah! Monsieur, j'y penserai long-temps! j'ai besoin de toute la folie de madame de Martigues, pour ne pas m'abandonner aux plus sombres réflexions.

Cessez absolument de vous inquiéter, madame de Sancerre est sans fièvre; sa foiblesse est extrême, mais elle n'alarme point, au contraire, elle rassure entièrement; dès que votre amie pourra soutenir la fatigue d'écrire, vous verrez cette ligne de sa main, nécessaire *à vos yeux et à votre cœur.*

N'écoutez point madame de Martigues; elle se marie, rien n'est plus certain. La maladie de madame de Sancerre a doublement intéressé le comte de Piennes; elle a seule retardé son bonheur. Ce mariage si désiré se fera le mois prochain, les articles sont dressés: si madame de Martigues parioit contre la nouvelle, elle perdroit assurément. Adieu, Mon-

sieur, soyez tout-à-fait tranquille, madame de Sancerre vous en prie.

XXXVIII.e LETTRE.

De madame de Sancerre, au même.

Madame de Termes m'a lu toutes vos lettres. Je ne doutois pas de votre amitié, mon cher Comte; mais ces preuves indirectes d'un attachement si vif, si tendre, m'ont pénétrée, elles ont excité mes larmes, j'ai senti de la tristesse et du plaisir en me répétant vos expressions. Pourquoi madame de Termes vous a-t-elle donné ce chagrin, pourquoi vous dire que j'étois en danger? Mais il seroit bien mal à moi de me plaindre d'elle; ô mes deux aimables amies! comment reconnoîtrai-je tant de soins, d'empressemens, de bontés? Ah! l'amitié n'est point un vain nom, ce sentiment existe, il est la gloire et le bonheur de l'humanité! Ma vie importe-t-elle à la félicité de tant d'êtres indépendans de moi? Quel intérêt me les attache, les fait craindre de me perdre? Mon ami, j'ai désiré de vivre, j'ai senti de la douceur à renaître, à me ranimer; il faut être aimée, il faut se voir prête à exciter de douloureux regrets pour goûter le plaisir de se dire, je respire, je suis.

Eh! mon Dieu, j'ai retardé le mariage du pauvre comte de Piennes; j'ai dérangé, affligé toute cette sensible société, les plus simples amusemens en ont été bannis. Hélas! j'étois bien ingrate quand je voulois

m'en séparer, aller à Mondelis, tout immoler à ma propre tranquillité. Ne parlons plus de ce voyage, non, n'en parlons jamais.

Je ne puis écrire long-temps, ma main se lasse et mes yeux se fatiguent. J'ai peu d'idées, peu de mémoire, un nuage épais semble me cacher une partie des objets. M. de Montalais est toujours à la campagne; il a eu, dit-on, bien du chagrin, il est encore fort triste. Hélas! je le plains, je partage ses peines; il a perdu son fils, s'il perdoit sa femme!.... Il ne la perdra pas, je l'espère, je le souhaite; je me souviens toujours que je dois le souhaiter. Adieu, mon cher Comte, recevez mes remercîmens et les assurances de ma reconnoissance et de mon amitié.

XXXIX.e LETTRE.

Vos réflexions sur l'hnmeur de madame de Martigues sont un peu trop sévères: eh! pourquoi doutez-vous de ses résolutions? Elle a pris cette fois des engagemens trop forts, comment les romproit-elle? Son portrait donné, ses intentions annoncées, un contrat prêt à signer..... Eh! vous n'y songez pas? Son billet ne signifie rien, c'est un badinage. Le comte de Piennes frémiroit s'il lisoit cet endroit de votre lettre, il lui donneroit une véritable alarme. Madame de Thianges ne quitte plus madame de Martigues, le nom de sœur leur est déjà familier; tout se prépare, tout s'arrange, mille ouvriers sont en œuvre, et rien n'annonce un changement; il est même impossible d'en prévoir aucun.

On m'a permis d'abandonner un ennuyeux régime. Le plus beau temps du monde m'invite à me promener; l'air me fait du bien; mes idées deviennent plus distinctes, est-ce un avantage? je ne sais. Il est une sorte de stupidité douce, paisible; elle suspend les mouvemens rapides de notre ame, elle calme les agitations de nos sens; dans cet état tranquille, on s'ignore, on s'oublie, le temps s'écoule sans laisser apercevoir sa durée, le passé s'efface de notre esprit, l'avenir ne l'occupe point; si cette situation n'a rien d'agréable, elle n'a rien de fâcheux, et j'éprouve qu'il est possible de la regretter.

Madame de Montalais est toujours malade, *bien malade*, dit madame de Martigues. Pourquoi ne puis-je penser sans émotion..... *Bien malade!* Son état me touche..... Mais j'ai été bien malade aussi; n'a-t-on pas cru ma mort certaine? D'où vient penserois-je...... Mon ami, je ne désire pas..... Elle sera aussi heureuse que moi, je l'espère.

Je voudrois que madame de Martigues ne m'eût pas montré plusieurs lettres du Marquis; je voudrois ne pas savoir combien il s'intéresse à moi. Pendant les premiers jours de ma fièvre, il envoyoit tous les matins un exprès au comte de Piennes, et chaque soir madame de Martigues lui en dépêchoit un autre. Quelles expressions passionnées dans ses billets..... L'indiscrète! Falloit-il me forcer à les entendre? continuer à lire malgré moi? Ah! ces expressions trop tendres, trop vives, se sont gravées dans mon cœur, elles y ont ramené le trouble et l'inquiétude. Ces lettres, le danger de la Marquise, les propos de madame de Mar-

tigues, ma propre foiblesse..... Adieu. Mes idées se confondent; elles errent loin de moi, elles s'égarent, je crains de les fixer; non, je n'ose m'arrêter sur la seule..... je n'ose m'arrêter sur aucune.

XL.e LETTRE.

Le pari que vous offrez de faire, est bien désobligeant pour madame de Martigues. Elle ne se mariera pas, dites-vous? Ce propos répété me blesse, il me fâche d'autant plus, que madame de Thianges me le tenoit hier. Son frère la querella; il n'a pas le moindre doute, ni moi non plus: un amant se trompe-t-il aux dispositions de sa maîtresse? Le jour est pris pour la signature du contrat. Madame de Martigues se mariera, avec un peu d'humeur, peut-être; mais elle se mariera, soyez-en sûr.

J'apprends à l'instant que madame de Montalais est un peu mieux. Jamais le printemps ne fut plus riant, plus agréable : ses douces influences agissent sur tous les êtres; puissent-elles ranimer la Marquise, la rendre aux vœux d'un mari qui sans doute lui est attaché. Un naturel tendre et généreux, l'habitude et l'assurance d'être aimé, forment des liens plus forts que l'on ne pense. Mon ami, un triste égarement n'a pas rétréci mon cœur, ne m'a point fait concentrer en moi-même toute ma sensibilité; j'ose le dire, je suis juste encore, j'aime à m'assurer que je ne désire point un événement..... Mais pourquoi cette vaine apologie de mes sentimens? je ne sais. Ma tête est foible encore, je crois. J'acheverai ma lettre ce soir.

Neuf heures du soir.

Madame de Thémines me quitte à l'instant ; elle est d'une colère épouvantable contre son mari; elle pleure, elle crie, s'emporte; elle ne lui pardonnera jamais, dit-elle, un défaut de complaisance, dont à sa place je me plaindrois peut-être aussi. Thémines veut absolument que la jeune Marquise accompagne sa mère à Bourbon, où elle va prendre les eaux : cette mère impatiente, dans la crainte de perdre des momens précieux pour sa santé, s'avise d'avancer son voyage, et part précisément le jour de la signature du contrat de madame de Martigues. Tout le monde s'est révolté contre cet arrangement; on a pressé Thémines d'accorder une semaine à sa femme, de lui permettre d'assister au mariage de son amie, et qu'elle iroit ensuite retrouver sa belle-mère.

Thémines est froid, exact, rigide même; il n'a cédé ni aux pleurs de la Marquise, ni aux prières de madame de Martigues. Malheureusement le comte de Piennes étoit présent, il n'a pris aucun parti dans cette contestation; sa douceur naturelle la lui rendoit très-désagréable; il se taisoit, de crainte de ranimer la querelle en s'efforçant de l'appaiser. Son silence a fâché madame de Martigues, et la mauvaise humeur que lui donnoit Thémines, est fort injustement tombée sur le Comte. « Vous aviserez-vous, Monsieur, de me donner des ordres, de me contraindre, de me traiter avec cette dureté? éprouverai-je vos caprices »? lui a-t-elle demandé d'un ton fier et chagrin. Etonné de la question, interdit, troublé, il n'a pas répondu

assez vite, assez bien; madame de Martigues s'est élancée hors du salon, a traversé l'appartement comme un trait, a volé de l'escalier à son carrosse, où elle s'est jetée sans regarder Piennes qui couroit après elle. Ce pauvre Comte! Il est accouru ici; à sa prière, madame de Termes va souper chez madame de Martigues pour négocier un traité de paix. Adieu, mon ami, aimez-moi toujours.

XLI.e LETTRE.

J'ai passé deux jours à Neuilli chez ma sœur; il y avoit trop de monde. Rien ne me plaît, rien ne m'amuse, rien ne m'attache; il me semble que le plaisir habite la solitude : j'aimerois un simple hermitage, situé au pied d'une montagne, à l'abri du tumulte et du bruit. Qu'y ferois-je? Ce que je fais au milieu de Paris; j'y rêverois.

Madame de Montalais est très-mal. On la croit sans espérance. Mon Dieu! comme le cœur me bat en écrivant ces mots, *sans espérance!* Eh! d'où vient? eh! pourquoi? La connois-je assez pour prendre un intérêt si vif à son sort? Hélas! elle est jeune, elle étoit heureuse; une grande fortune, une illustre naissance, un mari si aimable, si distingué par ses qualités personnelles, capable de tant d'égards, d'attention, de complaisances! elle l'adoroit : n'avoit-elle pas raison?... Ah! qu'elle doit regretter la vie. Je la plains du fond du cœur.... Mais laissons ce sujet, laissons-le bien vite. Je ne veux pas, je ne dois pas m'en occuper à présent.

On signe ce soir à six heures l'acte qui va combler les longs, les ardens désirs du comte de Piennes. Je vous écris pendant que madame de Termes arrange ses pierreries et les miennes, elle est heureuse de pouvoir s'amuser de ce soin frivole.

Je vais donc me parer? paroître au milieu d'un cercle nombreux? Que cela me gêne et me fatigue! il est des momens où la négligence et la retraite conviendroient à la situation de notre ame..... Quel spectacle s'apprête pour ce sensible Montalais! Ah! que fait-il à présent? Peut-être en ce moment son visage inondé de larmes..... Je ne puis retenir les miennes : eh! comment me le peindrois-je affligé sans partager sa douleur..... Mais qu'entends-je, quel bruit, c'est Saint-Maigrin, Comminges, Thémines. Que disent-ils?.... Ah! juste ciel! cela se peut-il?

Quatre heures du soir.

Quelle confusion! quel désordre! puis-je le croire? La surprise et la colère me mettent hors de moi-même. Comment vous dire, vous exprimer...... Madame de Martigues..... On ne la trouve point, on ne sait où elle est. L'imprudente! manquer à sa famille, à celle du comte de Piennes; tromper l'attente de tous ses amis, partir!..... Oui, elle est partie ce matin à neuf heures, au grand trot de six chevaux, dans sa berline de campagne, une seule de ses femmes avec elle, et trois de ses gens courant devant sa voiture : où sa marche est dirigée, le ciel le sait. Je ne respire pas; cette bizarre fuite est une extravagance si grande, si choquante...... jamais, jamais on ne l'oubliera...... Ah! tout ce qu'on va dire! eh! comment la défendre?

Six heures.

Piennes me quitte à l'instant, M. de Termes l'emmène; il ne l'abandonnera pas dans cette intéressante occasion. Sa douleur est inexprimable, on ne peut le regarder sans mêler des larmes à celles qui coulent abondamment de ses yeux..... Ah! madame de Martigues a-t-elle un cœur? a-t-elle une ame? est-il possible d'affliger, d'offenser si sensiblement l'homme qu'on avoit promis de rendre heureux? La cruelle! pénétrer de tristesse et d'amertume son amant, ses amies..... On m'interrompt à chaque instant.

Huit heures.

Tout le monde envoie ici; tout le monde arrive ici; on accable madame de Termes de questions; on m'interroge, nous nous regardons tristement, nous n'osons lever les yeux sur les autres.

Vingt-deux personnes, invitées à souper ce soir à l'hôtel de Martigues, ont reçu ce matin un billet circulaire. Il les avertit simplement qu'une affaire importante et imprévue oblige la Comtesse à se priver du plaisir de les recevoir aujourd'hui.

Madame de Thianges est furieuse; voilà toute une maison qui se trouve insultée par cet étrange procédé. On s'exhale en plaintes, on tient des discours fâcheux: que dire, que répondre? Ah! si l'on peut négliger les bienséances, s'exposer sans crainte à de justes reproches, oublier le monde, dédaigner ses conjectures malignes, enfreindre les lois qu'impose la société, ne devroit-on pas être retenue par des égards plus naturels, par des liens plus intimes? Faut-il affliger ses

amis, leur ôter les moyens de justifier leur attachement?.... Un courrier, des lettres.... c'est de madame de Martigues..... c'est de madame de Thémines..... Quoi! elles sont ensemble..... et la vieille comtesse de Thémines a pu se prêter!.....

Dix heures.

Je n'ai pas la force de copier ces lettres. Le chevalier de Termes veut bien en prendre la peine. Vous les aurez de sa main. L'inconséquente femme! Elle n'imagine pas le chagrin qu'elle cause. Piennes en mourra, je ne m'en consolerai point....... Et M. de Montalais, que va t-il penser? Elle lui avoit tant promis.... Oh! mon ami, quelle idée prendra-t-il de la compagne assidue d'une femme si légère, si inconsidérée, si étourdie! il me croira, peut-être.... Adieu, j'ai le cœur serré.... Et cette maussade madame du Lugei, quel triomphe pour elle!

Lettre de madame de Martigues, à madame de Sancerre.

« Vous voilà, madame de Termes et vous, comme deux folles, n'est-il pas vrai? Je vous vois les mains levées, l'air surpris, vous regardant et vous répétant l'une à l'autre : *Partie! mon Dieu! cela est-il possible? Partie! elle? madame de Martigues!* Eh bien oui! je suis partie. Le beau sujet de se récrier, vous ne vous accoutumez à rien, tout vous étonne.

» J'ai des raisons; si je vous les dis, vous ne les trouverez pas bonnes; j'aime autant les taire; il faut laisser passer vos premiers mouvemens. Je suis sûre

que madame de Termes essuie en ce moment les grosses larmes de ce *pauvre Comte*..... Sérieusement, est-il bien triste? Je suis fâchée qu'il le soit, en toute autre occasion je partagerois sa douleur. Je suis bien éloignée d'être insensible à ses peines...... Il ne faut pas vous impatienter, il faut m'écouter et me croire.

Si j'ai fui, c'est sa faute. Oui, Madame, c'est la faute de M. de Piennes. Je l'estime, j'aime à le voir, je me plais à l'entendre, je lui connois d'heureuses qualités : il a ma confiance, il la mérite, mais il n'est pas sans défaut. Par exemple, cette rage de vouloir m'épouser est-elle excusable? Combien de fois l'ai-je prié de renoncer à cette fantaisie! rien ne le persuade; le titre d'ami ne suffit point à ses *ardens désirs*, il s'obstine à *m'aimer*, à *m'adorer*, à vouloir être *mon mari*. Voyez si mon sort n'est pas fâcheux, bizarre! Peut-être n'est-il dans le monde qu'un seul homme constant, j'ai eu le malheur de le rencontrer.

» Ma chère madame de Termes, ne vous emportez point; ma belle, ma bien-aimée madame de Sancerre, ne prenez pas votre air grave : je vous le dis dans la sincérité de mon cœur, l'idée d'un mari me feroit fuir au bout de l'univers. C'est une créature si familière, si exigeante, si impérieuse! comment me résoudre à donner à un homme le droit d'entrer chez moi comme chez lui? de rester là, de me gêner, de m'ennuyer, de me contrarier, de *prétendre*, de *vouloir*, enfin de m'imposer des lois? Je n'ai point oublié M. de Martigues, ses tons, sa hauteur, ses *il le faut, Madame, je le désire, cela convient, je le veux, cela sera* : et cela étoit.

» Je préfère le comte de Piennes à tous les hommes du monde; je l'aime, oui, en vérité, mais l'espèce de sentiment qu'il m'inspire ne me donne pas la moindre envie d'être à lui, n'affoiblit point du tout la répugnance qui m'éloigne d'un lien assujettissant. Pourquoi donc aurois-je signé ce soir, dites, pourquoi? Pour ne pas causer un très-petit dérangement à ceux qui devoient souper chez moi, assister à cette maudite signature, dont la seule pensée m'a presque fait évanouir. Ah! j'aurois été de belle humeur après, c'eût été un joli souper! bien amusant! trente à table, la radoterie des vieux parens, les plates allusions des jeunes, les tendres extases de l'heureux Comte.... Fi, fi, de ma vie je ne veux présider à une pareille assemblée.

» Ça, quand vous aurez bien répété toutes vos lamentables exclamations, quand vous aurez bien crié, *elle est folle!* vous reviendrez tout doucement à dire, cette folle est ma tendre, ma sincère, ma constante amie. Je parle à madame de Termes. Pour vous, ma charmante Comtesse, le ciel vous doua d'un cœur paisible et indulgent. Adieu, mes compagnes chéries, je vous regrette déjà. Je vous écrirai souvent, vous m'occuperez sans cesse, je vous aimerai toujours ».

Lettre de madame de Thémines, à madame de Sancerre.

« Je ne suis point complice de l'étonnante démarche de madame de Martigues. Je vous prie de le croire, Madame, de vouloir bien en assurer le comte de Piennes, madame de Thianges, et surtout M. de Thémines;

Thémines; j'ai été aussi surprise de voir madame de Martigues sur le chemin de Fontainebleau, que vous avez dû l'être en apprenant son départ. Elle vient à Bourbon. Je ne lui aurois pas conseillé ce voyage, mais je ne saurois vous cacher le plaisir que je sens d'y aller avec elle. Ma belle-mère a commencé par la quereller, ensuite elle a ri. Une compagne si enjouée, si chère à mon cœur, va me rendre le séjour de Bourbon aussi agréable que je craignois de le trouver ennuyeux. Adieu, ne nous grondez point, pardonnez à la jolie fugitive, engagez madame de Termes à nous montrer la même indulgence. J'aime bien M. de Thémines, je l'aime de tout mon cœur; mais.... mais je ne saurois désapprouver une femme libre, en la voyant éviter un joug pesant. Le meilleur mari est..... est un mari ».

XLII.e LETTRE.

De madame de Sancerre.

Le départ de madame de Martigues et le désespoir du comte de Piennes m'occupent bien désagréablement, je vous l'assure. Mon cœur est blessé de tout ce que j'entends dire. Madame de Termes et moi nous ne quittons pas madame de Thianges; sa tendre amitié la retient dans la chambre de son frère. Hier on le disoit accablé, je l'ai trouvé furieux. En m'appercevant, il jeta des cris douloureux; il n'écoute pas, il ne répond point, il pleure, il crie; quand il parle,

il erre, il extravague. Son état est violent, il me touche, il m'inquiète, il m'afflige en vérité. Pendant qu'il se désole, madame de Martigues s'amuse à Bourbon, Thémines vient de m'envoyer une lettre d'elle. Il l'a lue avec humeur, son billet me le prouve. Puisque vous désirez de connoître *toutes ses raisons*, lisez la copie de cette lettre.

Lettre de madame de Martigues, au marquis de Thémines.

« Il ne faut pas soupçonner madame de Thémines d'une secrète intelligence avec *la coupable* : il ne faut pas bouder, Monsieur, encore moins faire de durs reproches. Avec toute la raison, toute l'équité dont vous vous vantez, vous êtes souvent très-injuste : vous avez de l'humeur, des volontés, et beaucoup d'obstination. Si le comte de Piennes se plaint de moi, il a tort. C'est de vous qu'il devroit se plaindre, de vous seul, mon cher Marquis. En exilant votre douce, votre soumise compagne, en lui parlant d'un ton absolu, en résistant à ses prières, à ses larmes, vous m'éclairâtes sur le danger où je m'exposois : vous me rappelâtes à moi-même : je frémis en songeant que dans peu de jours M. de Piennes auroit le pouvoir d'exciter mes pleurs et de les voir couler sans émotion. Je vous suis tout-à-fait obligée d'avoir été si inflexible, si maussade, si haut, si insupportable : je vous en aime mieux, et vous devez compter sur ma reconnoissance.

» On tient à Paris de bien mauvais propos, n'est-ce pas? Dites à Saint-Maigrin de m'écrire des nouvelles,

et de commencer par les caquets dont je suis l'objet. La sage madame du Lugei, la sentencieuse madame de Thoré, l'imbécile Maréchale..... Oh, les vieilles bégueules! elles doivent bien m'aimer! Comme ma petite histoire va les faire courir, se chercher, causer, mentir, tracasser! Qu'elle va ranimer, égayer l'insipide cercle! Que de commentaires! Qu'elles diront de platitudes! Comme j'en rirai!

» A propos, consolez le comte de Piennes; assurez-le de mon estime, de ma plus tendre amitié. Dans ses premiers mouvemens, il vous enverra promener, il n'écoutera rien. Savez-vous qu'il est déraisonnable, et même ingrat; oui, ingrat. Eh! je vous prie, si le soin de son bonheur ne m'intéressoit pas, pourquoi depuis deux ans refuserois-je de l'épouser? craindrois-je de le voir malheureux? Ce pauvre Comte! il se chagrine, il pleure, dit-on : s'il étoit mon mari, il se désespéreroit peut-être. Eh! mon Dieu, je fais tout pour le mieux, croyez-m'en. Adieu. Ne vous avisez pas de quereller madame de Thémines, elle ignoroit mon dessein, je vous le proteste. Si vous en doutez un instant, je me brouille pour toujours avec vous ».

De madame de Sancerre.

Quel style! que de légèreté! Elle ne songe pas combien de cœurs sensibles sont intéressés à sa conduite : jamais la gaîté ne fut plus déplacée..... On vient de la part de madame de Comminges..... Un billet d'elle, un de son mari....... Hélas! ils m'apprennent..... Madame de Montalais..... Quelle nouvelle! Mon ami, madame de Montalais est morte.

Oui, cette nuit, à trois heures, dans les bras de son mari, la tête penchée sur lui, le comblant des plus tendres bénédictions, et lui faisant de tristes, de déchirans adieux. Ma main se refuse à vous tracer les expressions de Comminges.... Que je suis touchée !

Oh ! cet humain, ce sensible, ce généreux Montalais! recevoir les derniers soupirs, entendre les derniers accens..... De quelle amertume son cœur doit être pénétré ! Comminges étoit avec lui, il attendoit ce moment fatal pour l'enlever de cette maison ; il le mène au Plessis; madame de Comminges part, elle va trouver son mari et consoler son aimable parent : les droits du sang l'autorisent à prendre ce soin, triste, mais doux. Pourquoi l'amitié n'ose-t-elle ce que l'alliance la plus éloignée rend honnête et naturel. Ah ! que ne suis-je parente du Marquis, que ne suis-je sa sœur! Je pourrois le voir, lui parler, partager ses peines, mêler mes larmes avec les siennes. J'ai mille fois souhaité qu'il fût mon frère ; vous ne le croirez pas peut-être? eh bien ! rien n'est plus vrai : que je me serois trouvée heureuse de pouvoir lui dire, sans rougir de cet aveu ; *vous m'êtes cher, je vous aime!*

Frappée de cette mort, attendrie, je pleure..... Un sentiment vif s'élève dans mon ame; je ne le connois pas, je ne puis le définir. Jamais je n'éprouvai..... Mon cher Comte : eh ! d'où vient, d'où vient que je pleure? Dites-moi donc pourquoi je ne puis retenir mes larmes? elles sont abondantes, mais elles ne sont point amères, je sens une sorte de douceur à les répandre. Peut-être la tristesse qu'excite en nous la compassion est-elle sans trouble, sans agitation; elle

ne nous emporte point loin de nous-mêmes, au contraire elle nous ramène..... Que veux-je dire? je ne sais. Adieu, je voudrois vous parler..... mais..... Je ne puis plus écrire.

XLIII.e LETTRE.

Je pars dans un instant pour Bourbon. M. de Termes y vient avec moi; nous marcherons sans nous arrêter. Le pauvre comte de Piennes est en danger, il a la fièvre, un transport terrible; il refuse tous les secours, il brusque, il chasse tout ce qui l'approche. Sa sœur est désespérée : il nomme sans cesse madame de Martigues, il croit la voir, lui parler; il lui fait de doux reproches, il lui demande pardon de l'avoir forcée à s'éloigner de lui, il la conjure d'oublier son amour, il promet de ne jamais l'en importuner : ensuite il s'exhale en plaintes amères, il veut courir après elle, la ramener, l'épouser ou se poignarder à ses yeux. Quatre de ses gens ont peine à le retenir dans son lit.

Son état me perce le cœur : il peut mourir. Eh, grand Dieu! si le plus triste événement suivoit son imprudente fuite, quelle douleur, quels remords empoisonneroient les jours de madame de Martigues! la bonté de son cœur m'est connue; elle est étourdie, mais elle n'est pas cruelle : je vais la chercher. Un exprès, des lettres ne lui persuaderoient point de revenir; toute autre auroit moins de crédit sur son esprit. Je dois cette démarche à l'amitié..... Mais on m'avertit, Termes est prêt, il faut vous laisser. Adieu.

XLIV.e LETTRE.

J'arrivai hier assez tard; en rentrant chez moi, j'y trouvai un billet de M. de Montalais : c'étoit la réponse à une politesse d'usage, je n'en devois pas douter; cependant ces caractères connus, mon nom écrit de sa main, me causoient une émotion si grande, qu'à peine mes doigts tremblans pouvoient briser le cachet. Lisez la copie de ce billet.

Le marquis de Montalais, à madame de Sancerre.

« La part que vous daignez prendre à mon affliction, Madame, est bien capable d'en adoucir l'amertume. Quelle consolation pour moi de recevoir des marques de votre souvenir, de vos bontés. Quoi! vous me plaignez! Vous, Madame! ah! conservez cette généreuse compassion, depuis long-temps je mérite de vous en inspirer. Me sera-t-il permis un jour?.... Oserai-je, Madame?... Non, mon cœur n'ose encore exprimer que les sentimens de la reconnoissance et du respect ».

Oui, sans doute, il lui sera permis d'exprimer tous les sentimens de son ame : avec quel plaisir j'en entendrai l'aveu! N'est-il pas digne de toute ma tendresse? Sûr d'être écouté, ah! qu'il parle, et mon cœur et ma main seront le prix de sa constante affection. Non, mon ami, non, je ne lui ferai point acheter par de tristes incertitudes le bien que je lui destine. Je méprise les petits détours de l'amour-propre, je

hais la femme capable d'affliger ce qu'elle aime, quand l'honneur ne lui défend pas d'être sincère et de le rendre heureux. Je puis dire à M. de Montalais, *je mets mon bonheur à combler le vôtre.* Mais parlera-t-il? Osera-t-il parler? Il me croit si *fière, si indifférente......* Eh! quelle crainte? pourquoi m'y livrer? Quelle pente naturelle ai-je à m'inquiéter?

Je suis bien fatiguée de mon voyage; j'ai ramené madame de Martigues. Surprise de me voir, frappée du sujet de mon arrivée, touchée de mes reproches, elle n'a pas hésité à me suivre. Son impatience sur la route, son abattement, ses craintes en entrant dans Paris, ont assez prouvé qu'elle n'avoit eu dessein de chagriner ni ses amis, ni son amant. Sa présence, ses larmes, de consolantes promesses ont produit l'effet que nous en attendions. Le plaisir de la revoir a rendu le comte de Piennes à lui-même; il ne veut plus mourir, il reçoit avidement les secours qu'il refusoit; sa fièvre est considérablement diminuée, l'espérance le ranime, et dans peu de jours il sera convalescent. Adieu; je vais chercher un repos dont j'ai besoin. Madame de Comminges m'écrit que le marquis de Montalais est très-triste, très-solitaire. Il forme, dit-elle, des *projets bizarres.* Qu'entend-elle par cette expression? Adieu.

XLV. LETTRE.

Je ne puis souffrir dans un homme raisonnable une injuste prévention. Vous avez une très-fausse idée des

sentimens de madame de Martigues; elle aime le comte de Piennes, elle craint réellement de le rendre malheureux en se donnant à lui. « Il m'aime depuis si long-temps, me disoit-elle hier, il m'a tant désirée, il a pris une si grande habitude de chercher à me plaire, de s'occuper des moyens de vaincre ma résistance; son imagination lui exagère si fort les charmes de son triomphe, que cet amour si tendre, si passionné, aura peut-être le destin de ces souhaits vifs et ardens, dont l'accomplissement paroît toujours au-dessous de l'idée qu'on s'en formoit. Eh! comment remplir le vide que laissera dans son ame la perte de tant d'aimables illusions? Il cessera de m'aimer; accoutumée à régner sur son cœur, supporterai-je son indifférence? Je le haïrai, s'il ose me la montrer. Nous serons à plaindre tous deux, l'ennui le dévorera, le dépit et la vanité me rendront une furie. Voilà le sort que nos amis désirent pour nous. Allons, vous serez tous contens, je me marierai, mais vous verrez si vous ne vous repentirez point de vos pressantes sollicitations ».

Mais laissons madame de Martigues, parlons de moi, mon cher Comte, je vais bien vous étonner. Je m'amuse, devinez à quoi? à entretenir mon homme d'affaires. Ces papiers si ennuyeux, qu'on ne pouvoit m'engager à lire avant de les signer, sont rassemblés autour de moi; je me plais à calculer mes revenus; ils sont augmentés par les soins et l'habileté de l'honnête Raymond, et je vous remercie de me l'avoir donné. En traitant mes fermiers avec douceur, en relâchant beaucoup de mes droits, je jouis actuellement de deux cent dix mille livres de rente. Oh! que

je deviens intéressée! On ne connoît le prix des richesses qu'en désirant de les répandre, de les partager, d'en faire la possession d'un autre. Pour la première fois de ma vie, je me suis dit avec complaisance, avec délices même : Ma fortune est considérable, elle est indépendante, je puis en disposer.

M. de Montalais doit bientôt revenir à Paris; il est bien étonnant que madame de Martigues ne me parle point de lui. Ils s'écrivent pourtant, je le sais. Elle m'en entretenoit dans un temps où le silence eût été plus convenable. A présent qui la retient?.... Mais la maladie du comte de Piennes l'occupe, cela est bien naturel. Mon Dieu, que je suis émue en pensant à ce retour du Marquis! Quoi! je le reverrai? il me parlera? lui! Eh! que me dira-t-il? Adieu. Vous me négligez trop, deux courriers sans vos lettres.

XLVI.e LETTRE.

Que je vous parle de moi, mon cher Comte? Est-ce que je vous parle des autres? il est des temps où toutes nos idées sont concentrées en nous-mêmes, où nous n'apercevons dans l'univers que nous, nos désirs, leur objet! Une douce espérance calmoit les agitations de mon cœur, d'agréables projets m'occupoient; à présent je suis inquiète. Madame de Comminges m'écrit, je ne sais ce qu'elle veut me faire entendre, je ne comprends rien à sa lettre, précisément rien, et pourtant elle me trouble cette lettre, elle m'agite. M. de Montalais est, dit-elle, toujours accablé, toujours rêveur

et triste ; toujours *attaché à la singularité d'un parti qu'on le blâmeroit fort de prendre*. Elle penseroit qu'il regrette la fortune dont la mort de sa femme le prive, *si les propositions du comte de Roye* n'éloignoient absolument cette idée.

Que veut dire madame de Comminges? l'héritier de la Marquise fait des propositions..... Eh! de quelle espèce sont-elles? Le comte de Roye a une nièce très-jeune, elle est encore au couvent..... Voudroit-il..... Seroit-ce..... Elle a hérité de la maréchale de Roye ; on la dit charmante..... Eh, mon Dieu ! madame de Comminges devroit bien s'expliquer ou se taire !

Comme un instant change la situation de notre ame ! que les biens de la vie sont dépendans de l'imagination ! Eh, pourquoi la mienne se fixoit-elle hier sur de riantes idées? d'où s'élevoient ces mouvemens flatteurs, agréables? comment la lettre de madame de Comminges dissipe-t-elle la douce illusion qui commençoit à séduire mon cœur, à le charmer? Je m'applaudissois d'être libre, d'être riche ; n'ai-je pas encore ces avantages, me les a-t-on ravis? Ah ! qu'est-ce donc que je regrette?

Je n'ai jamais pu souffrir le comte de Roye. N'êtes-vous pas comme moi? Je hais ces naturels actifs, ces personnages empressés, officieux, dont le zèle importun est moins une preuve d'attachement, que l'effet de leur humeur inquiète, du besoin qu'ils sentent de s'occuper ; leur amitié est sans cesse en mouvement ; veut toujours paroître, toujours servir ; elle embarrasse, souvent elle nuit : que de gens prennent le plaisir de s'intriguer pour la chaleur d'un tendre inté-

rêt! Mon cher Comte, cette espèce d'*amis* fit naître l'ingratitude, et mérita de l'éprouver.

Je reçois une de vos lettres; vous me félicitez. Hélas! de quoi? Je suis aimée, dites-vous? Je ne m'en flatte plus. J'ai cru l'être dans un temps où cette idée remplissoit mon ame de crainte; elle y répandroit à présent une satisfaction inexprimable; eh bien! elle s'envole, elle s'efface; plus de certitude, j'ose à peine désirer des éclaircissemens.

Les propositions du comte de Roye, la longue absence du Marquis, sa profonde tristesse, le silence de madame de Martigues, tout m'alarme, tout m'afflige, et vous ne revenez pas? Et de nouvelles affaires éloignent encore votre retour? En me le disant, vous redoublez mes chagrins. Adieu.

XLVII.e LETTRE.

Il ne falloit pas rire de mes craintes, badinez sur les *pressentimens des cœurs sensibles*. Mes conjectures étoient trop vraies. Mon sort est décidé, oui, mon cher Comte; il l'est absolument. Je suis née malheureuse, je le serai toujours.

Le comte de Roye, l'empressé comte de Roye, offre sa nièce à M. de Montalais, avec la propriété des biens de sa première femme, et toute la fortune de la jeune héritière; le procédé du Comte est fort désintéressé, fort noble, on l'admire, on le vante. Il semble que sa nièce soit la seule personne capable de réparer les pertes du Marquis. On se récrie sur cette *généreuse*

amitié, Comminges en est tout rempli, il en fatigue madame de Thianges dans une longue et ennuyeuse lettre. Il regarde *l'offre* comme *acceptée*, dit-il : et sans doute elle l'est. Quelle raison porteroit à la rejeter? Et puis Comminges en parleroit-il? Annonce-t-on une affaire de cette espèce quand elle n'est pas sûre? Un mariage dont on confie le projet, est un mariage arrêté.

Ah! qu'ai-je fait, mon cher Comte, qu'ai-je fait! A quel fatal penchant mon cœur s'est-il abandonné! M. de Montalais étoit engagé : imprudente! je l'aimois, je pleurois; il est libre, et je pleure encore? de nouveaux liens vont m'enlever l'espoir d'être à lui, et je l'aime encore..... Ah! que ne l'ai-je évité, que ne l'ai-je fui, quels vains égards m'ont retenue! Mais soupçonnois-je mon cœur de tant de foiblesse?

Avant de voir cet homme dangereux, je me croyois sûre de conserver mon indifférence. Ceux qui me montroient le désir d'en triompher, me paroissoient des ennemis connus dont il étoit facile de déconcerter les projets; je m'armois contre eux de cette défiance née du malheur de mon premier engagement; une triste expérience me défendoit du charme attaché à cette passion délicieuse et cruelle : sensible à la seule amitié, je jouissois de la certitude d'en inspirer, de la douceur d'en ressentir, mes jours tranquilles et heureux s'écouloient dans un calme paisible; celui qui finissoit, me laissoit l'espérance de goûter le lendemain les plaisirs dont je m'étois amusée la veille. Ah! quelle différence de ce temps à des momens marqués par le trouble, par l'agitation! on ne m'atta-

quoit point, je n'ai pas craint un amant caché sous les traits d'un ami, j'ai lu trop tard dans mon cœur.

Un *amant caché :* et sur quoi lui donner ce titre? Madame de Martigues s'est trompée, il ne m'aime pas..... Ah! je voudrois être seule dans l'univers, ne voir personne, n'intéresser personne! tout me blesse, tout m'importune; des regards curieux semblent chercher à pénétrer le douloureux secret de mon ame..... Je veux partir pour la plus éloignée de mes terres, j'y veux vivre ignorée; je veux renoncer à ce monde où l'on s'égare trop aisément, où, sous la forme attrayante du plaisir, le regret et l'amertume se cachent sans cesse. Mon ami, ne me détournez point de cette résolution..... Eh! mon Dieu! faut-il que nous soyons séparés? Vos tendres consolations me seroient si nécessaires! Adieu, plaignez-moi, plaignez-moi, je vous en prie.

XLVIII.e LETTRE.

Ah! partagez ma joie, la plus douce espérance renaît dans mon cœur. Vous avez raison, mon cher Comte, je suis aimée, je n'en puis plus douter, je n'en veux plus douter! Aimable, généreux Montalais! il la refuse, oui, il refuse mademoiselle de Roye. Sa jeunesse, sa fortune, rien ne porte atteinte aux *tendres sentimens qu'une autre lui inspire*. Une *autre :* ah! mon Dieu, si ce n'étoit pas moi!

Madame de Thianges me quitte à l'instant, elle m'a montré une lettre de Comminges. Je l'ai lue dix fois,

je ne me lassois point de la relire. *Une passion ardente et secrète remplit,* dit-il, *le cœur du Marquis. Il l'avoue, sans en nommer l'objet; refuser une femme de seize ans, noble, riche et jolie, c'est faire un grand sacrifice. Une seule personne me paroît digne de M. de Montalais. Des ressemblances frappantes dans les caractères doivent naturellement rapprocher les cœurs..... Je souhaite de ne me pas tromper, mais je n'ose m'expliquer davantage. Montrez, je vous prie, ma lettre à madame de Sancerre. Sa pénétration me seroit utile. Demandez-lui si elle veut bien m'aider à deviner cette personne si* SECRÈTEMENT, *SI VÉRITABLEMENT AIMÉE.*

Je ne saurois vous exprimer combien mon nom m'a causé de surprise. J'ai senti mon visage brûlant, le cœur me battoit avec violence; je n'osois lever les yeux, je craignois les questions de madame de Thianges; mais plus occupée des intérêts de son frère, qu'attentive à mes mouvemens, elle m'a demandé si Comminges ne vouloit pas parler de madame de Martigues. Je l'ai assurée que je ne le croyois point. Sa curiosité ne s'est pas étendue plus loin.

Le Marquis doit aller en Languedoc avec le comte de Roye, leurs affaires sont presque terminées. Avant son départ il viendra à Paris; après une si longue absence, une si dure privation, qu'il me sera doux de le revoir, de lire dans ses regards, moins timides, moins contraints, cette *passion* qui *remplit tout son cœur!* Quoi! il me parlera? j'entendrai le son de cette voix chérie; il me dira, *je vous aime;* je l'écouterai sans rougir; il me sera permis de lever sur lui des

yeux attendris et satisfaits! Je pourrai le dédommager en partie du sacrifice généreux qu'il vient de me faire.... Bon Dieu! que l'espérance dissipe rapidement les nuages sombres que forme la crainte! Comme le désir trace promptement de riantes images.... Ah! ne les effaçons pas; jouissons au moins de ces délicieuses illusions, laissons-les charmer nos sens: elles nous trompent, peut-être; eh! qu'importe, si elles nous donnent un plaisir réel!

Mon ami, j'ai besoin de toute votre indulgence: je raisonne bien mal, n'est-ce pas? Vous écrire dans les momens où je ne suis point à moi-même, c'est vous donner une preuve bien décidée de ma confiance. Adieu.

XLIX.ᵉ LETTRE.

Tout est changé, tout est perdu. Mon espoir est anéanti, mes projets de bonheur se sont évanouis, il ne me reste que la honte d'en avoir formé, et le regret trop sensible de m'être livrée à ma folle passion.

Madame de Comminges vint hier du Plessis, où elle retourne demain; elle arriva chez moi. Cet empressement de me voir, éleva dans mon esprit mille idées flatteuses; je me rappelai la lettre de Comminges; sa femme quittoit le Marquis, elle alloit me parler de lui.... Ah! comme la pensée vole et s'égare! Je désirois, je craignois une intéressante explication; mon attente a été bien cruellement trompée..... Mon ami, le croiriez-vous? M. de Montalais ne tient à per-

sonne ici ; il veut se retirer du service, s'éloigner de la Cour, aller dans sa terre, s'y renfermer, y vivre seul.... Ah, l'ingrat! sait-il qu'il a des amis?

On s'est bien mépris au caractère de cet homme trop vanté. Il n'a point la supériorité qu'on lui supposoit. Où est donc cette *grandeur d'ame*, où sont ces *principes si nobles*, cette inaltérable fermeté?..... Quoi! se sentir humilié de la diminution de sa fortune? Rougir de reparoître avec moins d'éclat, regretter ce vain faste qu'il sembloit dédaigner.... Mais mademoiselle de Roye lui rendoit ces avantages, ajoutoit de nouvelles possessions..... Il la *refuse*, il la *sacrifie*, et à qui? Il aime, dit Comminges. Il estime bien peu l'objet de sa tendresse, s'il ne veut pas lui devoir..... Je n'y comprends rien. Il refuse mademoiselle de Roye, et va vivre à Montalais. Lui, partir, nous laisser, nous quitter pour jamais!.... Que vouloit dire Comminges? De quelle *passion*, de quel *sacrifice* parloit-il? Pourquoi me nommer?.... Et la pénétrante, la prévoyante madame de Martigues, si bien instruite, si sûre des sentimens de son *sensible ami*, où prenoit-elle ses idées? Comment osoit-elle me dire, me répéter, *il vous aime, il vous adore, il est malheureux*. Quelle preuve en avoit-elle?..... Et moi, mon cher Comte, et moi! ai-je pu m'alarmer si longtemps d'un amour que je n'inspirois point! et d'où vient prendre pour un tendre sentiment les simples marques de son estime? Séduite par ma propre foiblesse.... Je me hais. Toutes mes réflexions m'affligent et m'humilient. De qui me plaindre? hélas! mes seuls désirs m'ont trompée.

Mais,

Mais qui répandoit dans les yeux de M. de Montalais cette langueur touchante, expressive? Pourquoi ne me parla-t-il jamais qu'avec trouble, avec émotion? D'où vient sembloit-il me craindre? Comminges ne parle point au hasard, *il aime*, dit-il. Eh! qui donc aime-t-il? Lui *aider à deviner cette personne*, moi! Serois-je liée avec cette femme? aurois-je le malheur d'être son amie?.... Mais s'il aimoit, s'éloigneroit-il?

Vous le voyez, mon cher Comte, je suis destinée à ne connoître le plus doux des sentimens que par des peines amères. Je dois me soumettre à ce sort bizarre. Heureuse au moins d'avoir su cacher à tous les yeux mon indiscrète tendresse. Un ingrat ne triomphera point de mes larmes, de mes regrets; il ignorera qu'il me fut cher, qu'il me l'est encore, qu'il me le sera toujours, oui, toujours! Je veux le pleurer, je ne veux pas l'oublier. Adieu. N'aigrissez pas mes chagrins par vos représentations. La raison contrarie le cœur et ne le persuade pas.

L.e LETTRE.

Votre remarque est juste, mon cher Comte, ma position change à chaque instant. On diroit qu'un génie actif et malin se plaît à troubler mon ame, à la calmer et à l'agiter encore; mon cœur est sans cesse ému par la crainte ou par l'espérance; la douleur et le plaisir s'y introduisent tour à tour, et quelquefois s'y font sentir ensemble.

Madame de Martigues, madame de Thianges et le

comte de Piennes ont été au Plessis. C'est en revenant de ce petit voyage, qu'il a plu à madame de Martigues de rompre enfin l'étonnant silence qu'elle gardoit depuis la mort de la Marquise. Elle l'a rompu précisément pour me quereller avec toute la vivacité dont vous la connoissez capable.

Ses reproches et sa colère m'ont paru très-injustes. En prévenant madame de Comminges et M. de Montalais sur leur visite, mes deux amies pensoient que je les accompagnerois au Plessis; le comte de Piennes m'y avoit annoncée : vous savez si je devois me permettre une pareille démarche? Madame de Martigues s'est absolument fâchée de mon refus; elle est revenue toute boudeuse, toute chagrine. M. de Montalais partira, dit-elle, il veut *fuir madame de Sancerre*, il la connoît *indifférente, insensible, fière;* la raison le détermine à combattre, à s'efforcer de vaincre son penchant, pour ne plus rencontrer l'objet d'une *tendresse inutile*, d'une *passion destinée* à n'être jamais *partagée*, à n'être jamais heureuse.

Qu'elle est maladroite, madame de Martigues! il veut s'éloigner, et c'est moi qu'elle gronde! Quoi! ne peut-elle l'arrêter, lui donner de l'espérance, l'engager à ne pas nous quitter, sans s'être assuré?... Quoi! mon ami, le marquis de Montalais me croit *insensible?* Celui qui m'a fait répandre tant de larmes, me croit *fière, inflexible!* un sort bizarre me condamne à n'être jamais connue.

Je voulois ouvrir mon cœur à ma pétulante amie, mais quelqu'un est entré. Je suis aimée; c'est une douce, une consolante certitude; mais quelle bar-

rière me sépare encore du Marquis! Est-ce à moi de la franchir? puis-je faire un pas? Triste condition des femmes!.... Est-ce que madame de Martigues ne me devinera pas? Combien j'ai craint la pénétration de M. de Montalais! que de soins j'ai pris pour lui cacher la tendre impression.... A présent, je voudrois.... Je ne sais ce que je voudrois. Encore si vous étiez ici! Eh! mon Dieu! que deviendrai-je, s'il part, si je le perds?.... Ah! je le perdrai! Je suis si malheureuse.... Adieu. Je ne sais plus ce que j'écris.

LI.e LETTRE.

Oh! que mes sens sont agités! M. de Montalais est à Paris, il arriva hier très-tard chez le comte de Piennes, madame de Martigues me l'écrit. Son billet contient uniquement cette nouvelle. En vérité, madame de Martigues devient insupportable.

Il est ici, lui! Chaque heure, chaque instant peut l'offrir à ma vue; ne me cherchera-t-il point, aura-t-il la bizarrerie de me fuir? Assurément il ne peut se dispenser de me voir, la bienséance ne lui permet pas.... Mon cher Comte, comme le cœur me bat! Le moindre bruit me cause une palpitation violente.... Eh! d'où vient, eh! pourquoi cette étrange émotion? J'ai tant désiré le retour de cet homme aimable, je me suis fait une image si délicieuse du premier instant où mes yeux se fixeroient sur les siens; à présent je crains.... Hélas! s'il venoit me dire un éternel adieu, si ce moment souhaité devenoit le plus cruel

de ma vie.... Qu'entends-je? une voiture entre, elle est noire..... c'est... c'est lui.... Je ne respire pas. Me voilà comme une folle.

Neuf heures du soir.

Vous me croyez pénétrée de la plus douce joie, ou livrée à la plus profonde tristesse, n'est-ce pas? Point du tout: je suis, quoi? je ne saurois l'exprimer.

Que penser de cette conduite. Passionné dans ses lettres, froid dans ses discours, le Marquis..... il ne m'aime pas, il ne m'aime plus. L'honnêteté de son cœur l'a forcé long-temps à combattre son penchant; il en a triomphé, sans doute. Les hommes ont un heureux naturel; ils conservent rarement un désir qu'ils ne peuvent satisfaire : et puis mon *indifférence*, ma *fierté*..... Je voudrois ne plus l'aimer, je voudrois ne l'avoir point vu.

Que je l'ai trouvé différent de lui-même! Sérieux, embarrassé, ses regards erroient sur toute ma personne, il sembloit éviter de rencontrer les miens. D'obligeantes questions n'ont point ouvert son cœur à la confiance; si madame de Termes ne fût entrée, un morne silence alloit succéder au plus languissant entretien.

Je soupe ce soir avec lui chez madame de Thianges; est-ce que je ne pourrois pas m'en dispenser? Mais qu'imaginer? quel prétexte.... Toutes mes dispositions sont changées. Je ne désire rien ; mes sentimens amortis, presqu'éteins.... Oh, que j'ai d'humeur! Madame de Termes est là, elle lit, elle m'attend, je la mène.... Si je ne m'en croyois, une migraine, des vapeurs.... Allons, je ne m'en croirai point.... Je sors, adieu.

LII.e LETTRE.

M. de Montalais est incompréhensible. Je vous l'ai souvent dit, on ne le connoît pas. Il est renfermé, il se plaît à tenir ses amis dans l'incertitude, personne ne sait rien encore de ses desseins, il ne parle point du parti qu'il veut prendre; cet homme est insupportable, je ne l'aime plus, je le hais, je crois; et madame de Martigues, toute réservée, toute mystérieuse, qui s'avise d'être *prudente*, de ne se *mêler des affaires de personne*, elle m'impatiente aussi.

Me chercher avec empressement, me voir tous les jours, et se taire! et ne me rien dire! non, il ne me dit rien du tout. Que prétend-il? Est-ce à moi d'amener une explication entre nous! Ah! qu'il parte, qu'il demeure, sa conduite, ses projets, lui-même, tout va me devenir bien indifférent.

Se taire, se taire obstinément! Quelle peut être la raison de son silence? pourquoi contraint-il son cœur? Oui, il le contraint. Toutes ses actions décèlent une vive inquiétude. Mon ami, son ame est agitée : il me regarde, il soupire, ses lèvres s'entr'ouvrent, il hésite, il est prêt à parler; tout-à-coup il fait un grand mouvement, s'éloigne de moi, et quand il s'en rapproche, c'est avec l'air d'avoir remporté une victoire sur lui-même, ou d'être échappé à un danger éminent.

Concevez-vous?.... Ah! quelle triste pensée s'élève dans mon esprit. Il me craint, peut-être! un récit infidèle l'aura prévenu contre mon caractère; on a

cru M. de Sancerre si malheureux! sans doute le Marquis redoute une femme.... On entre : bon Dieu! c'est lui.

Huit heures du soir.

Si émue, si attendrie, si charmée!..... pourrai-je écrire? Oui, je veux me hâter de faire passer dans l'ame de mon sincère ami une partie de la joie dont la mienne est remplie.

Enfin il a parlé.... Ah! si l'amour cause des peines, de quelles délicieuses sensations il est la source! Mon cher Comte, partagez mon bonheur. Le marquis de Montalais m'aime, m'adore, il me l'a dit, répété, et je le crois, j'en suis sûre.... Est-il vrai qu'il me l'a dit? Je ne sais, mon trouble étoit si grand!.... Le voir à mes pieds, sentir mes mains doucement pressées entre les siennes; lire dans ses yeux animés tous les sentimens que sa bouche osoit à peine exprimer : ses soupirs, un silence éloquent, des larmes.... Ah! quel moment! Mon ami, j'ai pleuré; il a passé un bras autour de moi, ma tête s'est penchée sur mon sein, j'ai parlé, j'ignore ce que j'ai dit. Sa reconnoissance, ses transports m'ont appris que le secret de mon cœur venoit de m'échapper. Ah! je ne veux plus cacher combien je suis sensible; j'ai trop souffert d'une si pénible contrainte. Je me plais à dire, à répéter, j'aime M. de Montalais, je vais être sa compagne, son heureuse compagne!

Eh! bon Dieu! le mouvement dont je suis agitée a-t-il pu me causer de la tristesse? J'étois aimée et je m'affligeois! avec quelle rapidité un instant efface le souvenir des chagrins les plus vifs, les plus récens!

Il me semble que jamais la douleur et l'idée de M. de Montalais ne se sont offertes ensemble à mon imagination.

Par un discours que je l'ai prié d'interrompre, de ne jamais recommencer, j'ai compris la raison de son silence. Ma fortune éloignoit l'aveu de son amour. Il ne doit pas craindre d'élever des soupçons sur les motifs de sa recherche. On connoît la noblesse de son ame. Je vais donc m'unir à ce que j'aime, combler tous les vœux d'un cœur tendre, sensible, généreux, constant! O mon ami, quelle riante perspective s'ouvre devant moi! Vous allez bien me répéter, *je le disois, j'avois raison, il falloit me croire.* Eh bien! je vous crois. Adieu.

LIII.e LETTRE.

Des détails! Vous me demandez des détails, mon cher Comte? Si je cédois à vos désirs, je vous paroîtrois insensée : mon ame est dans cette douce ivresse qu'il est impossible de répandre au dehors. Et puis je vous ai long-temps ennuyé de mes chagrins, vous fatiguerai-je à présent de ma joie? On parle aisément de ses peines; la douleur est un sentiment uniforme : mais qui peut peindre le plaisir? ses traits rapides et légers laissent-ils des traces? On le sent ce plaisir, il passe, se renouvelle, échappe à la réflexion : vouloir l'examiner, c'est le perdre un moment, le diminuer peut-être, trop souvent c'est l'anéantir.

Mon mariage est arrêté pour la fin du mois. Il se

fera sans éclat, la décence l'exige. Une dispute d'intérêt pensa le rompre hier. M. de Montalais vouloit obstinément me laisser l'entière jouissance de ma fortune et la liberté d'en disposer. Il en refusoit la propriété. De quelle douce satisfaction il m'eût privée, moi, qui n'eus jamais consenti à lui donner ma main sans l'heureux avantage de cette fortune qui répare ses pertes. Le comte de Piennes s'est rendu l'arbitre de ce différend : M. de Termes et lui feront dresser les articles suivant mes intentions. Je veux que M. de Montalais soit riche, je veux qu'il soit indépendant. Si le ciel le prive un jour de la femme élue par son cœur, ses regrets seront tous pour elle..... Mais quelle sombre idée! Madame de Martigues arrive à propos, elle va m'en distraire.

De madame de Martigues.

Et vous demander si vous n'admirez pas ses talens pour la négociation? Oh! que j'ai eu de peine!..... Madame de Sancerre et M. de Montalais m'ont fort impatientée : cent fois j'ai pensé laisser tout là. Tant de réserve d'un côté, tant de respect et de timidité de l'autre; des amans plus graves, plus tristes, plus maussades! ils n'osoient se regarder, se parler..... et, s'il vous plaît, c'est qu'ils s'aimoient à la folie. Je les unis, je les rends heureux, les voilà charmés! Pour reconnoître mes soins, mon amitié, deux ingrats m'entraînent à ma perte. Ils m'ont fait signer, par surprise je crois, ce maudit contrat..... Allons, le sort en est jeté, j'accompagnerai madame de Sancerre à l'autel. Cela vous étonne, moi aussi, mais cela est.

Le comte de Piennes a l'esprit dérangé, il veut se *marier* ou *mourir*. Oh! il ne mourra pas, il se mariera, je le dis, je le jure, l'arrêt est irrévocable..... Pauvre Piennes! il va faire une grande perte; j'étois son amie, je serai sa femme, quelle différence! Il excite une tendre pitié dans mon cœur; je ne l'envisage point comme mon mari sans me livrer à la compassion. Au fond, je n'ai point à me reprocher de lui avoir conseillé une si méchante affaire. J'ai tout tenté pour l'en détourner, mais c'est la plus mauvaise tête?..... Adieu, félicitez-moi du mariage de madame de Sancerre, et consolez-moi du mien.

LIV.e LETTRE.

Votre lettre m'a fait un extrême plaisir. Tout ce que vous me dites du Marquis m'enchante. *Lui seul méritoit mon cœur?* J'étois *l'unique femme digne d'occuper le sien?* Mon ami, cet éloge est bien grand! être jugée digne d'un homme estimable, c'est remporter un prix flatteur, c'est jouir de la récompense des vertus dont on nous imposa la pratique difficile.

M. de Montalais vient de me quitter. Il part avec le comte de Roye pour prendre des arrangemens nécessaires. Comme la confiance et l'amitié les unissent, leurs affaires seront bientôt terminées. Je sens déjà un peu de tristesse, je ne veux pas m'y livrer; et pour dissiper ce nuage, je vais vous conter la plus sotte histoire, et vous communiquer la plus impertinente lettre dont vous ayez jamais entendu parler.

J'allai hier avec madame de Martigues chez mon marchand, voir des étoffes nouvellement arrivées. Un étranger assez remarquable par la richesse et l'assortiment de sa parure, se faisoit montrer des draps d'or, les trouvoit minces, rejetoit tout, parloit beaucoup, n'achetoit rien, et désoloit la maîtresse du magasin.

Peignez-vous un homme âgé d'environ trente ans, d'une taille un peu gigantesque, les traits marqués, le teint brun, hâlé même, les cheveux bizarrement arrangés, la physionomie ouverte, assez belle; l'air gauche, parlant haut, d'un ton brusque, se tenant mal, s'exprimant avec dureté, et mêlant des termes peu polis à des phrases fort embrouillées.

Madame de Martigues s'amusoit à l'écouter, le trouvoit plaisant, rioit de ses propos et de l'embarras de la marchande, empressée, ennuyée, fatiguée, voulant venir à nous, et se plaignant d'être *retenue par ce Monsieur*. Elle nous nomma toutes deux, et j'entendis avec surprise ce *Monsieur* s'écrier: *Madame de Sancerre, qui, la comtesse de Sancerre?* En parlant, il jette à terre vingt pièces d'étoffes, s'élance pardessus, vient à nous, me regarde, s'appuie contre un pilier, reste immobile, les yeux fixés sur moi, la bouche à demi-ouverte, paroissant un homme pétrifié.

Madame de Martigues part du plus grand éclat de rire; l'espèce de sauvage n'en est point ému; gênée par sa présence, j'ai remis mes emplettes à une autre fois, et me suis avancée pour sortir. Le singulier personnage est revenu à lui-même, s'est hâté de me couper le chemin, m'a présenté la main, et s'inclinant profondément, il m'a demandé l'*honneur,* la *permis-*

sion, le *bonheur*, l'*avantage* de m'aider à descendre. J'ai craint de le mortifier en le refusant; il m'a conduite à ma voiture, en prononçant des mots mal articulés, en faisant des exclamations: *Madame!....... Enchanté! Mon Dieu, qui m'eût dit? L'heureuse rencontre! j'allois..... tout est changé. J'aurai l'honneur..... vous voudrez bien..... Je ne saurois parler, ma joie me confond.*

Un très beau vis-à-vis l'attendoit à la porte, entouré de nègres bien vêtus, portant des carcans et de riches bonnets. Madame de Martigues a envoyé demander son nom, mais le marchand ne le sait pas. A quatre heures, j'ai reçu cette étonnante lettre.

Lettre de M. de Morinzer, à madame de Sancerre.

« MADAME,

» On prend ici de longs détours pour s'expliquer; au bout d'une heure on n'a rien dit. Moi je parle pour être entendu. Voici le fait. Je vous aime de tout mon cœur. J'ai fait deux fois le tour du monde, j'ai vu des femmes de toutes les contrées, de toutes les couleurs. Mais d'un pôle à l'autre, on chercheroit en vain votre égale. La dame qui vous accompagnoit ce matin est jolie, elle rira tant qu'il lui plaira, mais sur ma parole, elle ne vous vaut pas. Venons à nos affaires.

» J'ai de la naissance, je ne m'en soucie guère. Je possède une grande fortune, j'en fais cas. Le partage de six millions, des pierreries tant que vous en voudrez, cent esclaves pour vous servir, de superbes habitations dans le plus beau lieu du monde; un mari,

jeune encore, franc, bon, honnête, vaillant; cela vous convient-il, Madame? Il faut me répondre très-vite, s'il vous plaît; car je dois bientôt repasser les mers. Parlez vrai, je m'arrangerai en conséquence. Une affaire importante m'a conduit ici; elle vous regardoit d'une façon, à présent elle vous regarde d'une autre. Ceci n'est pas clair, je vous l'expliquerai. J'ai l'honneur d'être, Madame, avec un profond respect, la passion la plus vive et la plus ardente, votre très-humble et très-obéissant serviteur, Charles Morinzer.

» Votre réponse au plus tôt. Me voulez-vous? Ne me voulez-vous pas? Dites oui ou non ».

Comment trouvez-vous cette lettre? Jamais femme de ma sorte n'en reçut une semblable; assurément cet homme est en démence. Madame de Martigues dînoit ici; elle a cru fort plaisant d'écrire *non* sur une feuille de papier, et d'envoyer cette réponse. J'aurois préféré de n'en faire aucune. Adieu, mon cher Comte, on m'entraîne à l'opéra. Madame de Termes ne veut pas que je rêve, elle me défend de soupirer : l'ingrate! combien je l'ai laissée pleurer, gémir! elle ne s'en souvient plus.

LV.e LETTRE.

M. de Montalais ne reviendra pas si tôt. Le maréchal de Saint-Géran, son oncle, est malade dans une de ses terres auprès de Poitiers; il souhaite passionnément de le voir, le Marquis s'y rend, et son retour va dépendre de la mort ou de la convalescence de ce vieux parent.

Eh! mon Dieu, toujours des obstacles, toujours des chagrins! Je sens vivement cette absence.... Les autres ne me plaignent point assez. Et cet imbécile de marin, m'en croyez-vous débarrassée? Non, il s'obstine dans son impertinente passion. Imagineriez-vous qu'il ait eu l'audace de se présenter dix fois à ma porte; il vient de m'écrire encore. Je voulois renvoyer sa lettre sans l'ouvrir, mais on me l'a apportée chez madame de Martigues; son style l'enchante, dit-elle, vite elle s'est hâtée de briser le cachet. Il est surprenant que de pareilles sottises s'adressent à moi. Voyez, je vous en prie, le style qui *enchante* madame de Martigues.

Lettre de M. de Morinzer, à madame de Sancerre.

« *Non!* Vous êtes laconique, Madame; les Françaises sont polies, dit-on, pourtant cette réponse est peu honnête. Je mérite plus d'égards, vous en conviendrez bientôt. Je ne suis pas venu ici pour vous aimer, Madame, c'est un malheur qui m'est arrivé, cela ne devroit pas m'attirer vos dédains. Je puis vous faire porter un nom qui vaut au moins le vôtre. Je ne vous menace pas, mais faites attention à ceci, je suis résolu de vous épouser, ou de vous ruiner; et je voudrois que l'un me fût aussi facile que l'autre.

» Je demande à vous voir, à vous parler, à me faire connoître; je puis me présenter partout, et chez vous avec plus de liberté qu'ailleurs. Voulez-vous me recevoir? écrivez encore *non*, et vous êtes ruinée, abîmée; j'en serai fâché, mais j'ai de l'honneur, et je ferai ce que je dois faire ».

Si cet homme n'étoit pas fou, il seroit si insolent

qu'il mériteroit punition; mais sa tête est dérangée, il m'inspire plus de pitié que de colère. Me *ruiner, m'abîmer!* Et cette idée de m'épouser, de pouvoir se présenter chez moi *avec plus de liberté qu'ailleurs.* Mais comment abandonne-t-on ce pauvre malheureux à lui-même? personne ne s'intéresse-t-il à lui? Mon ami, les fous me font éprouver un sentiment très-triste; ils inspirent d'humiliantes réflexions....... Eh quoi! encore une lettre.....

Ah! mon ami, je suis perdue. Ce n'est point un fou, c'est bien pis, c'est..... Grand Dieu, est-il possible! Dans quel temps..... Revers affreux. Quand j'allois disposer..... Lisez, mon cher Comte, lisez, connoissez tout mon malheur.

A madame de Sancerre.

« Point de réponse? votre porte toujours fermée? de la hauteur, du dédain! eh bien! Madame, apprenez-donc ce que la crainte de vous effrayer me forçoit à vous cacher. Je mérite vos égards, je le répète : votre cousin, le fils du comte d'Estelan, le neveu de votre mère, n'est pas fait pour essuyer vos mépris. Je m'embarrasse fort peu des actes qui vous font jouir de mes biens, ils seront cassés quand il me plaira. Je prouverai que Zabette est morte mon esclave, et non pas ma femme. Tout l'équipage du vaisseau qui nous portoit en Afrique, fut témoin de sa trahison et la vit marier au jeune nègre qu'elle me préféra. Mon père n'a pu me déshériter, son exhérédation, son testament s'annullent, puisque la faute énoncée n'a jamais été commise. Je suis venu en France exprès pour

faire casser ces actes déshonorans, ils le seront. Vous qui ne répondez point, qu'avez-vous à dire à cela, Madame »?

Hélas! rien : cet homme étoit bien loin de ma pensée! il avoit changé de nom, je le croyois mort, j'allois donner ces biens qu'il me redemande..... Plus de mariage, plus de bonheur, tout est fini..... Ah! pourquoi M. de Montalais a-t-il refusé mademoiselle de Roye! Faut-il qu'il me l'ait sacrifiée? C'est donc moi qui le prive des avantages!.... Je suis au désespoir.

LVI.e LETTRE.

Serai-je toujours tourmentée, contrariée, impatientée, désolée! On ne veut pas me laisser voir le comte d'Estelan, on m'empêche de lui écrire ; on cherche le parti que je dois prendre. Un seul me paroît honnête, je veux tout rendre. Mes amis, particulièrement M. et madame de Termes, s'y opposent fortement; ils examinent, consultent, se donnent d'inutiles peines. Assurément je ne plaiderai point. Moi! disputer à un fils l'héritage de son père? contester des droits justes, naturels? exposer la réputation de ma mère? voir attaquer sa mémoire, son intégrité dans de hardis libelles, où l'on ose avancer impunément d'horribles faussetés, où l'intérêt s'appuie sur le mensonge et la calomnie! on accuseroit ma mère d'une basse séduction; on lui reprocheroit d'avoir dicté ces actes, de s'être rendue maîtresse de l'esprit d'un homme malade et chagrin. Madame de Kerlanes

ne disoit-elle pas que le maréchal de Tende et elle s'étoient unis? ne regardoit elle pas le testament fait en ma faveur comme leur ouvrage?

Eh puis, mon ami, notre raison, notre cœur, ne sont-ils pas nos premiers juges? Qu'importe les lois, si notre conscience prononce contre elles? Accepterois-je aujourd'hui les dons d'un père irrité? Voudrois-je me prêter à sa vengeance, profiter des dispositions faites dans sa colère? Non sans doute : eh pourquoi donc refuserois-je à M. d'Estelan la restitution qu'il exige; c'est un dépôt remis entre mes mains : comment me permettrois-je de le retenir? mais dans quelle circonstance on me le redemande!

Avant la mort de madame de Montalais, le retour de M. d'Estelan ne m'eût causé aucune peine. Vous savez si je tiens à ce vain éclat dont je me vois environnée. Je puis supporter la médiocrité; j'ose le croire, espérer qu'elle ne m'abaissera ni à mes yeux ni à ceux de mes amis. Mais le moment, les dispositions que j'allois faire, une donation prête à signer....... Ah! perd-on sans regret la douceur d'enrichir ce qu'on aime?

Je m'afflige, je pleure, rien ne peut me consoler. Je cache encore ce cruel événement à M. de Montalais. Il faudra bien le lui apprendre. O mon cher Comte, prévoyois-je, quand il partit, que je terminerois encore mes lettres par cette triste expression, *plaignez-moi!*

LVII.

LVII.e LETTRE.

De madame de Termes, au même.

L'intérêt de madame de Sancerre, tout le bonheur du reste de sa vie, exigent absolument, Monsieur, que vous veniez à Paris. Le parti où elle prétend s'arrêter, est fort noble, fort généreux sans doute; mais les circonstances engagent ses amis à le désapprouver. Si M. d'Estelan étoit pauvre, madame de Sancerre pourroit partager avec lui l'héritage de son oncle, y renoncer même; mais c'est un homme fort riche qui veut la dépouiller d'une fortune dont il se soucie très-peu. Madame de Thoré, madame de Comminges, madame de Thianges l'ont été voir chez lui: M. de Termes, le comte de Piennes, lui ont parlé plusieurs fois : c'est la créature du monde la plus déraisonnable. Sans la main de sa cousine, il ne veut entendre à aucun accommodement. Il est *venu en France tout exprès pour faire casser le testament de son père. Il ne convient pas*, dit-il, *à un honnête homme d'être déshérité. Un acte d'exhérédation suppose une faute grave dans l'enfant qu'on prive de ses droits : il ne veut pas laisser subsister un faux témoignage contre lui. Ces deux actes sont déshonorans, ils le désignent comme le mari de Zabette; or le mari de Zabette est à son service, il le représentera. Si sa cousine veut, il la dédommagera, en l'épousant, de la perte qu'elle va faire; autrement il plaidera, de toute façon il faut qu'il plaide.*

Assurément la plus exacte probité permet à madame de Sancerre une juste défense; les lois l'autorisent à soutenir les dispositions de son oncle : il ne s'agit point d'un bien de patrimoine, mais d'un bien acquis par le testateur. La lettre de M. d'Estelan à son père, prouve le vol qu'il lui fit, l'enlèvement de la négresse et son mariage avec elle.

Votre crédit sur l'esprit de madame de Sancerre peut seul l'engager dans un procès dont l'idée la révolte; par un grand bonheur, M. de Montalais est absent; fort amoureux, naturellement désintéressé, pressé d'être heureux, il seroit très-capable de penser comme elle : content de posséder son cœur, d'obtenir sa main, il se renfermeroit sans peine dans sa terre avec une si charmante compagne; nous qui la perdrions, nous ne négligerons aucun moyen de lui conserver sa fortune, et de la fixer à Paris.

Venez, Monsieur, venez, hâtez-vous; vous devez cette preuve de zèle et d'attachement à madame de Sancerre, à moi, à tout ce qui compose une société dont la tendresse pour elle vous est si bien connue.

LVIII.e LETTRE.

De madame de Sancerre, au même.

La tendre inquiétude de madame de Termes, sa vivacité, la démarche qu'elle lui a fait hasarder, m'obligent à dépêcher un courrier six heures après le départ du sien, pour vous prier, mon cher Comte,

de ne point venir; ce voyage vous dérangeroit et seroit inutile. J'ai vu M. d'Estelan, je le verrai encore peut être; quel homme! le monde, ses usages, les procédés reçus, la raison, la bienséance, tout lui est étranger : il parle, crie, s'anime par le son de sa voix, n'écoute rien, ne comprend rien, suit son idée, s'en écarte, en change, finit par ne savoir ce qu'il dit ni ce qu'il veut. L'inconséquence et la contradiction forment le fond de son caractère. Passionné, turbulent, fougueux, jamais méchant, toujours insupportable, assez compatissant, libéral, généreux même, c'est un être tout nouveau pour moi. Adieu, mon courrier est prêt, je ne veux pas le retarder. Bientôt je vous en dirai davantage.

LIX.e LETTRE.

Je viens de recevoir une lettre du marquis de Montalais. Ah qu'elle m'afflige! il ignore encore le chagrin amer où je me livre, il s'abandonne à de douces espérances, il me parle des liens..... Quoi! faudra-t-il renoncer à lui? Depuis l'aveu de ses sentimens, des miens, ma tendresse a pris de nouvelles forces. O mon ami! que d'attraits, que de charmes dans un amour senti, partagé; dans de mutuels désirs, dans une seule volonté! Après avoir aimé avec tant de douleur, quand j'aime avec tant de plaisir, faut-il qu'il s'élève une barrière entre nous? Vivrons-nous séparés? hélas! oui. Voudrois-je associer le Marquis à ma mauvaise fortune?..... Mais rien n'est encore décidé.

Je devois voir M. d'Estelan mardi dernier; madame de Termes le fit prier de ma part de remettre sa visite au jeudi. Pour mieux s'assurer de moi, elle me força de l'accompagner à Neuilly chez ma sœur. La première personne qui s'offrit à mes yeux, fut le comte d'Estelan; il jouoit. À peine ai-je fait deux pas dans le salon, qu'il m'aperçoit, se lève avec précipitation, renverse la table, pousse rudement tout ce qui s'oppose à son passage, accourt à moi, répète: *C'est elle, la voilà, ah, la voilà!* Puis appelant ma sœur de toute l'étendue de sa voix : *Hé, madame la Marquise, venez vite, parlez-lui; vous m'avez promis de lui parler; conseillez-lui de m'aimer, de m'épouser; elle sera heureuse, jamais je ne lui ferai de peine, non jamais!* En parlant, il saisit ma robe, une de mes mains, me tire, m'entraîne vers la terrasse où il voit ma sœur : mon éventail tombe, il se précipite dessus, le relève, le baise, le brise, se croit seul au milieu de vingt personnes, et ne se doute point du tout de l'extrême surprise qu'il cause à tout le monde.

J'ai prié madame de Thoré de passer dans son cabinet, j'y suis entrée avec elle et le ridicule personnage qui me tenoit toujours. « Mon cousin, lui ai-je dit, nos affaires sont faciles à terminer. Nous n'aurons point de procès ensemble.... — Tant mieux, a-t-il interrompu, quand nous serons du même avis, tout s'arrangera. Vous me paroissez douce et raisonnable, cela est charmant. Parbleu, vous êtes une belle femme! il ne vous manquoit que de me voir, de me parler, vous voilà parfaite. Ça, vous consentez

donc?.... — Oui, Monsieur, ai-je repris, je reconnois vos droits, et suis très-éloignée de les contester. Votre demande est juste, et dès demain, si vous voulez, mes gens d'affaires.... — Vos gens d'affaires, a-t-il répété, est-ce que ne vous voilà pas? Si vous trouvez ma demande juste, vous allez l'accorder, consentir à m'épouser, et tout sera terminé ».

« Séparons les deux objets que vous confondez, Monsieur, lui ai-je dit : il s'agit simplement de la succession de mon oncle, et je ne prétends pas vous écouter sur un autre sujet. — Non, s'est-il écrié : et moi je refuse absolument d'entendre parler de la maudite succession : ai-je affaire de biens, de richesses? Est-ce là ce que je vous demande? Je veux détruire un acte qui attaque mon honneur; si le testament ne le rappeloit pas, je le laisserois subsister. Mais si vous vous donnez à moi, vous n'y perdrez rien, je vous ferai les plus grands avantages : si vous ne *prétendez pas m'écouter sur ce sujet*, point d'accommodement, point de pourparler, point de gens d'affaires à vous, les miens vous parleront, oui morbleu! je plaiderai, et nous verrons ».

« Eh! sur quoi plaider, ai-je repris, quand je ne vous dispute rien? — L'entendez-vous, dit-il à ma sœur, elle me fera devenir fou »; et s'adressant à moi : « Madame, je traite de bonne foi, je suis honnête, simple, uni. Ecoutez ceci : je dois hériter de mon père, vous en convenez, à la bonne heure. Vous voulez rendre, dites-vous; il ne s'agit pas de cela, je dois reprendre, moi; mon honneur exige que je rentre dans mes droits par un arrêt. Si vous voulez accepter mon cœur et toute ma fortune, je chercherai des moyens

de concilier tout cela ; si vous ne le voulez pas, je le répète, je n'écouterai rien. Je puis vous faire un procès, je vous l'intenterai dès demain, vous serez bien contente quand vous m'aurez forcé à vous chagriner ».

« Eh ! vous me chagrinez plus que vous ne pensez, me suis-je écriée, votre retour anéantit tout le bonheur que je me promettois, tout l'agrément de ma vie ». Il m'a regardée, a rêvé un moment. « Vous êtes attachée à votre fortune, et vous ne voulez rien faire pour la conserver, a-t-il dit : eh ! qu'est-ce que la succession de mon père ? je vais vous assurer la mienne, si vous le désirez ». Et se jetant à mes pieds : « Ma belle, ma chère cousine, ne me reprochez pas de vous donner du chagrin, je vous offre d'être votre ami, votre amant, votre mari ! Puis-je dire mieux ? Vous me tournez la tête, vous me déchirez le cœur ; faites-un effort, aimez-moi, on dit que vous êtes si bonne, et pour qui diable l'êtes-vous donc ? Ne sommes-nous pas de proches parens ? Est-ce un étranger qui vous recherche ? parlez donc, répondez, m'aimerez-vous ? m'épouserez-vous ? — Je serois bien fâchée, lui ai-je répondu, de vous donner une espérance que je tromperois. Non, Monsieur, non ; toutes les dispositions de mon cœur sont contraires à vos désirs, je ne puis jamais être à vous ».

Il me seroit impossible de vous peindre son emportement, ses cris, ses reproches à ma sœur, sur le silence qu'elle gardoit, ses plaintes de ma *cruauté*, de mon *obstination* ; il s'est épuisé, mis hors d'haleine, est sorti comme un fou, et ce matin j'ai reçu une assignation de sa part.

Mes amis veulent absolument que je me défende,

je ne saurois m'y déterminer. Cela devient très-embarrassant, il croit son honneur engagé à faire casser l'acte d'exhérédation, malheureusement rappelé dans le testament; cette circonstance le porte seule à l'attaquer, du moins le dit-il à tout le monde. Enfin il demande, et ne veut pas recevoir. Où me rejette ce procès; dans quel temps en espérer la décision? J'ai tout écrit à M. de Montalais, j'attends sa réponse, elle réglera mes démarches.

LX.ᵉ LETTRE.

Je viens de recevoir une lettre de M. de Montalais; je vous l'enverrois si je pouvois me priver du plaisir de la relire, ou si j'avois le temps de la copier; mais j'ai à peine celui de vous écrire.

Qu'elle est tendre cette lettre! Qu'elle montre bien toute la noblesse de cette ame vraiment supérieure, vraiment grande! Ah! mon cher Comte, une passion si désintéressée, si délicate, est-elle destinée à n'être jamais heureuse, à pénétrer mon cœur d'un long, d'un sensible, d'un éternel regret?

Le Marquis pense précisément comme moi sur les droits du comte d'Estelan; la perte ou le gain du procès que l'on m'intente, est un article traité bien légèrement dans sa lettre. Il s'étonne de la bizarrerie de mon parent, et ne conçoit pas comment il refuse une restitution offerte; le point d'honneur où il s'attache lui paroît frivole, M. d'Estelan vivant par son choix à trois mille lieues d'ici.

Il ne pense pas que cette affaire puisse retarder notre union; nous serons *riches* et *heureux*, dit-il, si je consens à vivre pour lui, à quitter Paris, à passer mes jours dans une retraite agréable et tranquille. Avec quels traits il me peint les plaisirs délicieux d'une vie simple, uniforme, paisible; d'un lien dont l'estime, l'amitié, l'amour serrent les nœuds! Il rassemble sous mes yeux tous ces biens purs et véritables, puisés dans la nature, en nous-mêmes; biens précieux dont la saine philosophie nous découvre les charmes! Mais, mon cher Comte, pour les goûter, pour en jouir, il faudroit s'assurer de les préférer, de les sentir toujours; il faudroit pouvoir fixer notre esprit trop léger, cette pensée toujours errante, voltigeant sans cesse d'objets en objets; il faudroit détruire en nous cette inconstance naturelle, source de l'inquiétude et de l'ennui; par elle le plaisir s'envole, et le bonheur s'anéantit.

Si j'écoute mon cœur, si je cède au désir de mon amant, aux miens, n'aurai-je rien à craindre du temps, de la réflexion? Cet homme si distingué parmi ses égaux, est-il fait pour vivre au fond d'une province écartée, pour y vivre oublié? Une noble ambition l'a porté à se rendre capable d'occuper les plus grandes places; il a nourri l'espoir fondé de parvenir aux premières dignités; sa naissance, son mérite lui aplanissent la route des honneurs; l'en détournerai-je? l'arrêterai-je dans sa course? est-ce à trente-deux ans qu'un homme peut compter assez sur lui-même, pour s'affermir contre le regret, poison cruel, dont la solitude augmente l'amertume?

Le marquis de Montalais a le cœur généreux, il ne me rappellera point les sacrifices qu'il m'aura faits, mais il les sentira peut-être; le plus léger nuage qui obscurcira son front, me fera craindre un repentir secret; je le verrai triste, et m'accuserai de l'avoir rendu malheureux...... Ah! si je perds le pouvoir de répandre l'agrément sur ses jours, je ne serai point à lui..... Renoncer à M. de Montalais! Ai-je pu le penser? ai-je pu l'écrire? aurai-je la force de le vouloir, de le lui dire?....

Piennes m'interrompt, il arrive avec deux avocats; il me tourmente, il m'excède de conseils, de consultations; madame de Martigues m'impatiente aussi; elle jure, elle proteste de ne point se marier si je perds mon procès. Elle veut vivre avec moi, comme moi, tout partager avec moi; ces propos désolent le comte de Piennes; les tendres sentimens de mon amie m'inspirent la plus vive reconnoissance. Mais sa résolution me fâche : eh! mon Dieu, n'est-ce pas assez d'être inquiète, chagrine, incertaine de mon sort? faut-il, pour rendre ma situation plus douloureuse, que le bonheur des autres soit dépendant du mien! Adieu.

LXI.e LETTRE.

Oh! je perdrai l'esprit, sérieusement je le crains, l'imbécile personnage ne veut entendre aucune raison. Après plusieurs entrevues, dix lettres, vingt querelles, l'inutile négociation de tous mes amis, un procès paroît inévitable. Assignée à rendre, je vais le

faire assigner à recevoir. Sur son refus, je répondrai, nous serons en instance réglée, et qui sait quand cette malheureuse affaire finira?

M. de Montalais est près de Paris, il arrive, je l'attends à chaque instant..... Eh! mon Dieu, ce retour m'alarme. Si mon cousin apprend nos engagemens, s'il ose..... Il est si fougueux, si emporté! Si le Marquis, indigné d'une rivalité..... Mon ami, j'entrevois mille maux plus cruels que ma ruine.

J'ai écrit ce matin à M. d'Estelan, je sais fort peu les lois, mais je cherche continuellement des moyens d'accommodement. Je lui en propose, ils ne valent rien peut-être..... On m'apporte sa réponse..... Tout espoir n'est pas perdu; voyez.

Lettre du comte d'Estelan.

« Vous voilà bien contente, Madame; vous me faites de belles affaires; je traite avec de jolis gens, plus bavards, plus lambins;.... ils parlent de mois, d'années! A les entendre il faut bien du temps pour décider une question qu'un enfant résoudroit en un quart-d'heure.

» Je suis malade, l'air de ce pays ne me vaut rien, je m'ennuie, j'enrage, vous me ferez mourir, et puis vous direz que je vous *chagrine*. Après tout, de quoi vous plaignez-vous? Je vous aime; voilà tous mes torts avec vous. Dans un instant je me rendrai à vos ordres; je n'entends rien à vos moyens, mais je désire de vous contenter. Si vous vouliez, il seroit bien facile de terminer..... Pour une femme douce, vous êtes en vérité bien obstinée ».

Je ne sais, mon ami, mais je suis dans une agitation terrible. Ce billet..... J'espère..... Il *s'ennuie*, dit-il: ah! tant mieux. Si le désir de partir pouvoit se joindre à cet ennui ..... On entre, c'est lui.....

Neuf heures du soir.

Ah! tout est désespéré.... Madame de Martigues.... L'imprudente! faut-il qu'elle soit venue dans un moment où cet homme adouci commençoit à céder..... A quoi l'indiscrète m'expose! il sait que j'aime, il est furieux! tout est perdu, vous dis-je..... Et M. de Montalais revient; s'ils se voient, s'ils se parlent..... Je me meurs. La cruelle madame de Martigues!

M. d'Estelan est entré, s'est assis, a gardé le silence; il paroissoit appesanti, fatigué, chagrin. Par mon ordre, Raimond lui a présenté un état des effets qui composoient la fortune de son père, et un détail de l'emploi qu'on en fit après sa mort. « Emportez vos papiers, lui a-t-il dit, j'en ai assez vu depuis deux jours. L'enfer confonde les lois, ceux qui les embrouillent au lieu de les interpréter, maudit soit l'héritage! Je voudrois qu'il fût au fond de la mer ». Raimond est sorti.

J'ai commencé à parler avec douceur, avec amitié. M. d'Estelan m'a interrompue, mais sans humeur. « Vous êtes une enchanteresse, m'a-t-il dit, vous me rendez malheureux! malgré votre dureté pour moi, je ne saurois vous haïr. Devois-je venir ici? Pourquoi vous ai-je vue? j'étois si content, si heureux! toujours prêt à rire, tout m'amusoit. Me voilà sombre, triste... Je ne voudrois pas traiter un de mes esclaves avec la

même inhumanité que ma plus proche parente me montre : et devinez-en la raison! Je lui offre mon cœur, mon bien, ma vie, je renoncerois à tout pour elle! Eh bien! elle ne m'aime pas, elle ne m'aimera jamais; elle me fera mourir, sans s'émouvoir, tranquillement, *parce que les dispositions de son cœur....* Enfin il faut avoir patience ».

En parlant, il pleuroit, ses larmes étouffoient sa voix. Il m'a touchée, j'ai jugé de ses chagrins par les miens. Il m'a semblé que la violence de son caractère, l'impétuosité naturelle de ses désirs, l'habitude de les satisfaire, devoient lui faire éprouver des peines sensibles. On s'attendrit aisément sur les maux que l'on cause; mes yeux se sont mouillés malgré moi, j'ai voulu parler, je ne l'ai pu.

M. d'Estelan a vu couler mes larmes, elles ont élevé dans son cœur un mouvement très-vif; il s'est levé tout ému, tout hors de lui-même, répétant : « Allons, bon! affligez-vous, pleurez pour achever de me désoler »; et marchant à grands pas : « Je voudrois être mort, être mort il y a dix ans ».

Je l'ai prié de se calmer, de s'asseoir, de m'écouter. Je lui ai tendu la main : « Mon cousin, lui ai-je dit, je suis bien éloignée de vous haïr, votre obstination à vouloir m'épouser, s'oppose seule à l'amitié que je me plairois à vous montrer. Renoncez à ce dessein, étouffez un désir inutile. Ne tourmentez pas cruellement une femme...... — Je vous tourmente, moi? s'est-il écrié avec feu, et *cruellement* encore! Madame, ne me traitez point de cruel, je ne le souffrirai pas. Je suis bon, sensible, complaisant, j'ai

même de la douceur quand on ne m'obstine pas...... Je vous tourmente, parbleu, il faut être bien femme pour voir comme cela »; et sans me donner le temps de lui répondre : « Madame, m'a-t-il dit, tâchons de nous arranger, de ne plus nous tourmenter ni l'un ni l'autre : si la moitié de ma fortune ne vous suffit pas, je vous en assurerai l'entière jouissance, la propriété, de mon vivant, après ma mort; vous disposerez de mes biens, de mes volontés, de moi..... Est-ce assez, m'entendez-vous? M'allez-vous répondre..... Eh bien! parlez, parlez donc! Acceptez-vous »?.... Et recommençant à courir dans la chambre, ses deux mains sur son visage : « Elle ne parlera pas, crioit-il; elle ne parlera pas! elle pleurera tout le jour, elle dira que je la chagrine »!

Revenant à moi, se jetant à mes pieds, priant, pleurant, répétant, « Ma belle, ma charmante cousine, aimez-moi, prononcez seulement que vous avez un peu d'amitié pour un parent qui vous adore, dites que vous m'aimeriez si vous le pouviez, je ferai tout ce que vous voudrez, j'abandonnerai le procès, la succession; l'honneur m'engageoit..... je renoncerai à tout pour vous obliger. Parlez, ordonnez, je signerai mon désistement, je désire votre cœur et non pas l'héritage de mon père; la plus petite marque de votre amitié, de votre estime, peut-elle trop s'acheter? Dictez-moi vos volontés ». Charmée de le voir adouci, j'allois profiter de cet heureux instant; la porte s'ouvre brusquement, madame de Martigues entre : « Eh bien! dit-elle, tout est-il d'accord, entend-il raison, avez-vous terminé? Quand s'en va-t-il »?

« Eh! de quoi vous mêlez-vous, Madame, lui a-t-il demandé? qu'est-ce que cela vous fait? — Vous me permettrez de vous dire, a-t-elle continué, que c'est bien assez de ruiner Madame; il ne faut pas l'ennuyer, l'excéder de vos mauvais propos, de votre sauvage amour : une belle passion, en vérité, elle vous sied bien! mais en bonne foi, croyez-vous qu'il soit possible de vous aimer? Quand madame de Sancerre ne seroit point liée par ses promesses, par ses sentimens, à l'homme le mieux fait..... — Liée, s'est-il écrié, des promesses? que veut-elle dire? madame de Sancerre liée! elle est mariée? — Eh! je vous prie, Monsieur, a-t-elle répondu vivement, ne peut-elle l'être sans votre aveu? On devoit apparemment vous attendre pour disposer d'elle? Mais comme c'est moi qui l'ai engagée.... — Elle est mariée, elle! a-t-il répété. — Eh! pourquoi non? a poursuivi l'étourdie, ne vous dis-je pas que je l'ai engagée »? Je ne puis vous donner la moindre idée des transports, de la colère, de la fureur de M. d'Estelan. Il s'est emporté contre madame de Martigues; elle l'a durement plaisanté, raillé, impatienté, outré. Je me suis en vain efforcée de la faire taire, je n'ai pu retenir la vivacité de l'une, ni modérer la rage de l'autre; ils cherchoient tous deux les expressions les plus piquantes. le Comte est sorti, menaçant, jurant, criant, étouffant. Madame de Martigues est restée triomphante, enchantée de l'avoir chassé, persuadée qu'elle a très-bien fait de lui tout dire; jamais elle n'a voulu comprendre qu'elle me rejetoit dans les embarras d'où, sans elle, j'allois sortir heureusement.

Eh mon Dieu ! que vais-je devenir ? M. de Montalais, attendu à chaque instant..... mon cousin, révolté, instruit..... Je suis accablée, une position si fâcheuse, de si tristes idées, des craintes si grandes..... Que le ciel détourne de moi..... et c'est une amie, c'est madame de Martigues qui me désespère en ce moment. Adieu, plaignez-moi, je vous le dis encore : hélas ! vous le dirai-je toujours ?

LXII.e LETTRE.

Eh ! vite, vite, que je vous apprenne..... Je vous dépêche un courrier..... Je voudrois qu'il eût des aîles ! Ai-je bien toute ma raison ? Suis-je éveillée, n'est-ce point un songe ? M. de Montalais est-il là ? Oui, il rit, il cause avec madame de Termes..... Qu'il a l'air content, que je le suis !..... M. d'Estelan..... mon pauvre cousin ! je le plains, je l'estime..... Ah ! je n'espérois pas..... Mais je veux me modérer..... Je ne le puis ; mon cœur est dans une émotion..... Pourtant je veux vous conter...... Ecoutez, mon cher Comte, écoutez-moi bien.

Ce matin, à onze heures, seule dans mon cabinet, pleurant de toute ma force, portant mes idées sur les objets les plus affligeans, on me présente une lettre du comte d'Estelan. Je l'ouvre avec effroi, je lis, je crois me tromper ; jugez de ma surprise, de la révolution qu'excitent en moi ses expressions ; lisez et partagez le plaisir que j'ai senti.

Lettre du comte d'Estelan.

« Votre amie est très-impertinente, ce n'est pas votre faute. Vous êtes engagée...... Le ciel puisse m'accorder de la modération, de la patience, j'en ai grand besoin. Si je m'en croyois..... mais une fois en ma vie je veux me contraindre. Elle est très-audacieuse, très-méchante, votre amie! Vous êtes bonne, vous, belle, douce, gracieuse, même en refusant. Vous êtes ma parente, ce n'est pas à moi à vous rendre malheureuse..... C'est pour un autre que vous pleuriez..... N'importe, je me sens incapable de vous affliger. Je m'en vais tout-à-l'heure. Si je restois ici, je ne pourrois me dispenser de quereller votre amant ou votre mari, je ne sais lequel, je suis bien aise de l'ignorer, car cela feroit une grande différence et qui pourroit nous mener loin. Il est nécessaire que je parte. Si je tuois cet homme, vous ne m'en aimeriez pas davantage; s'il me tuoit, cela vous sépareroit peut-être: eh! qu'y gagnerois-je alors? Vous détesteriez ma mémoire, voilà tout, et votre bégueule d'amie diroit que je me serois comporté comme un sot. Je m'en vais, vous dis-je, je m'en vais à l'instant. Adieu, Madame, adieu, ma belle, mon aimable, ma très-aimable cousine. Si je cesse un jour de vous trop aimer, je reviendrai dans l'espoir d'être votre ami. Oui, vous êtes une femme adorable; mais cette petite furie! je la hais de tout mon cœur.

» Daignez accepter une légère preuve de mon affection. Un parent aussi proche peut vous offrir ces bagatelles..... Mon Dieu! est-il possible qu'un autre vous

vous soit cher? On vous disoit si indifférente, j'espérois..... Allons, n'en parlons plus. J'ai bien peur de ne vous oublier jamais. Adieu, Madame, adieu, ma charmante cousine, sur ma foi, mon cœur se brise..... Je vous quitte, je ne vous verrai plus. Oh! non, je ne vous reverrai jamais, car je vous aimerai toujours ».

Un coffret du plus beau laque accompagnoit cette lettre; en l'ouvrant, j'ai trouvé une renonciation en forme de l'héritage de mon oncle, deux superbes parures de diamans, un assortiment de perles de la plus belle eau, quantité de rubis, d'émeraudes et de pierres précieuses.

En voyant l'abandon des droits du Comte, son présent, sa lettre, j'ai craint d'être séduite par une flatteuse illusion; est-ce une vérité, demandois-je à madame de Termes, mes sens ne m'abusent-ils point? Elle a envoyé chez le Comte, il étoit parti à l'instant où l'on m'apportoit sa lettre. A peine venoit-on de m'en assurer, que j'ai vu entrer le marquis de Montalais. J'ai couru à sa rencontre, je me suis précipitée dans ses bras, j'ai osé le presser contre mon sein : « Ah! nous serons heureux, nous le serons », me suis-je écriée, en baignant son visage de ces larmes consolantes que la joie fait répandre. Madame de Termes lui expliquoit le sujet de mes transports, lui contoit l'événement qui les excitoit : « Elle m'aime, lui disoit-il, d'un ton tendre et animé, elle m'aime! ah! cette assurance suffit à mon bonheur! Que sont tous les biens du monde comparés à la certitude de lui plaire »?

Voyez, mon cher Comte, si je vous aime; c'est dans les premiers momens du retour d'un amant..... oui, d'un *amant*, chéri, adoré, que je vous écris pour vous dire.....

De madame de Martigues.

Pour vous dire quoi? elle n'en sait rien, peut-être; elle est si maladroite en affaires? Où en seroit-elle sans moi? à pleurer, à se plaindre du sort, à lever ses beaux yeux vers le ciel, cela n'arrangeroit rien. En deux mots, j'ai terminé, moi. A présent que mes moyens ont si bien réussi, voilà M. et madame de Termes qui les examinent gravement; M. de Montalais et madame de Sancerre ne peuvent décider si ces moyens étoient bons ou mauvais. En vérité, personne ici n'a le sens commun, je ne vois que moi de raisonnable. Adieu.

Les lettres de madame de Sancerre finissent ici. Le retour de M. de Nancé termine la correspondance dont on fait part au public. Il arriva à Paris le jour même de l'heureux mariage de son amie, et fut témoin de celui de madame de Martigues. Malgré la différence de leurs caractères, ces deux aimables femmes rendirent leurs maris également heureux.

FIN DES LETTRES DE MADAME DE SANCERRE.

LETTRES
DE MILORD RIVERS.

LETTRES
DE MILORD RIVERS,
A
SIR CHARLES CARDIGAN.

PREMIÈRE LETTRE.

Paris, 17**.

J'ai reçu ta lettre, Charles; mon premier soin, en arrivant, est de te remercier d'une attention qui m'oblige. Je ne t'ai pas quitté sans regret, mon attendrissement a dû te le prouver. On se trompe fort sur l'objet de mon voyage. Ni le dessein de comparer deux nations rivales, ni cette mélancolie vague, qui porte une foule de nos compatriotes à passer la mer, ne m'attirent ici. Le besoin d'une distraction nécessaire à mon repos, peut-être à ma raison, la crainte de succomber à la plus vive tentation, de justes égards, un principe gravé dans le fond de mon cœur, m'imposent seuls l'espèce de bannissement où je me condamne. Je viens essayer de perdre à Paris des idées fantastiques dont je m'occupois trop à Londres. Si l'inconstance du climat influe sur moi, dissipe une séduisante erreur, je reverrai bientôt l'Angleterre et des

amis dont l'éloignement se fait déjà sentir à mon cœur.

Si je m'arrêtois à plusieurs de tes expressions, notre correspondance commenceroit comme finissent les sublimes entretiens de ton cousin Dunstan et de sir George, c'est-à-dire, par une querelle. Pourquoi ce long article sur ma négligence, pourquoi t'en plaindre avant de l'éprouver? Depuis un peu de temps tu me grondes sans motif. Je suis paresseux, dis-tu? Je veux bien convenir de ce défaut; mais si mon *indolence* te fâche, penses-tu que ta vivacité ne m'impatiente pas? Eh bien, est-ce que je t'en aime moins, est-ce que je te tourmente *dans l'espoir de te corriger?* Soyons indulgens tous deux. Supporte ma lenteur, comme j'excuse ta pétulance, et la paix subsistera toujours entre nous.

Je remercie ladi Mary de son souvenir, de ses graves avis et du soin qu'elle veut bien prendre pour *garantir mon cœur contre des attraits étrangers.* Sa bonté me touche. Mon absence *l'afflige, l'ennuie;* je *l'intéresse,* elle *m'aime.* Tendre fille, elle m'obstinoit, me railloit impitoyablement à Londres, et *ses vœux m'accompagnent à Paris!* Charmante contradiction! puisse ton mariage avec elle ne pas tromper ta longue attente, puisse-t-il ajouter de nouvelles douceurs à ton heureuse situation. Ma cousine possède assurément des qualités rares et bien désirables dans une femme; mais, accoutumée à la complaisance de tous ceux qui l'environnent, je ne sais si elle s'est jamais dit qu'on pourroit un jour en exiger, ou du moins en attendre d'elle.

Sans doute tes idées se sont portées sur tous les inconvéniens d'une union, convenable en apparence,

et pourtant peu assortie. Deux personnes dont les goûts, dont les habitudes sont si parfaitement opposées, s'accordent difficilement, et la plus sensible s'engage à de pénibles sacrifices. Si ladi Mary en obtient de toi, si elle te fait abandonner de vains projets, et de plus vains désirs, si sa société devient la tienne, si elle t'arrache de ce cabinet où tu passes tant de jours perdus pour tes amis, si elle t'enlève à sir George, j'admirerai son pouvoir et lui saurai gré de l'exercer sur toi.

Adieu, Charles, je t'écrirai souvent, et suis à Paris ce que j'étois à Londres, ton plus zélé serviteur et ton plus tendre ami.

II.e LETTRE.

Au même.

Ton cousin y songe-t-il de me faire cette foule de questions? Comment y répondrois-je? j'ai seulement vu notre ambassadeur et cinq ou six Anglais nouvellement arrivés d'Italie. Avant de me laisser présenter, je veux m'accoutumer aux inflexions de la langue française, et m'étudier à perdre, s'il est possible, cet air étranger qu'en tous pays on doit plus, je crois, à sa contenance, qu'à sa physionomie.

Assure ton cousin et milord Bellasis de ma complaisance, s'ils veulent m'accorder le temps de satisfaire leurs désirs. Mon premier séjour ici ne me donna pas de grandes lumières sur une nation que je vis en

passant, et dans un âge où l'empressement de jouir détourne du soin d'examiner. Quand je connoîtrai les mœurs des Français, je ferai part à milord Bellasis de mes remarques. Cependant qu'il ne s'attende point à de *profondes observations*. Un naturel indulgent et cette indolence si souvent reprochée, me rendent peu propre à l'emploi dont vous me chargez tous trois. Je suis assez dans le monde, comme sont au théâtre ces paisibles spectateurs qui, cherchant à s'amuser de la pièce, l'écoutent sans s'embarrasser si elle pouvoit être mieux faite, mieux écrite; et quelquefois maudissent un voisin trop difficile ou trop instruit, plus fâchés de perdre une partie de leur plaisir, que satisfaits d'être éclairés par sa critique.

La conformité des principes lie plus solidement que celle des goûts. Je le pense comme toi, Charles. Notre *amitié le prouve*, dis-tu? Ta maxime peut être vraie, sans que ta conséquence soit juste. Entre deux personnes du même sexe, il n'est pas rare de trouver cette mutuelle condescendance si nécessaire à l'entretien d'un commerce intime; en se destinant à vivre ensemble, deux esprits raisonnables se l'imposent volontairement, s'habituent à supporter de petits défauts compensés par des qualités capables de plaire et d'attacher.

Malheureusement la différence des sexes forme une espèce de société où l'on ne semble pas apporter les mêmes dispositions. Soit que la convenance ou l'inclination l'établisse, elle se soutient difficilement. Chacun des associés se prête moins, exige davantage; s'attend à des égards, oublie qu'il en doit; se croit

en droit d'être sans cesse obligé, néglige d'obliger à son tour, et par un sentiment trop personnel, détruit l'égalité, base de la concorde et de cette harmonie d'où naissent les douceurs de toute espèce d'association.

Mais à quoi servent ces propos? Si tu ne peux *vivre sans ladi Mary*, si le penchant de ton cœur *est plus fort que ta raison*, j'aurois tort de le combattre. Ce seroit te contredire sans espoir de te persuader. Dans ta position actuelle, tout conseil paroît dur, s'il n'est dicté par la complaisance.

En écrivant à ta sœur, dis-lui que je me plains d'elle. J'ai peine à concevoir comment le séjour rustique, et l'entretien plus rustique encore, de ladi Orkney, offrent des amusemens assez vifs à une femme du caractère de miladi Orrery, pour remplir tous ses momens. Quoi, pendant deux mois ne pas trouver le temps de répondre à son meilleur ami! ma pupille se tait aussi. Sir Francis m'apprend, et même avec assez d'humeur, que ses efforts ne peuvent déterminer miss Rutland en faveur de sir Edmond. Après avoir donné, dit-il, une sorte d'espérance, remis cent fois l'instant où elle décideroit le sort du Baronnet, elle continue à rejeter ses vœux avec un dédain très-offensant, se montre fatiguée, même irritée de sa constance, se déplaît à Lemster, parle sans cesse de Londres, veut y retourner. Il accuse ladi Mary de l'inviter, par ses lettres, à revenir partager les plaisirs de la capitale. Pourquoi ma cousine s'expose-t-elle aux reproches de ladi Lesley, en voulant la priver de sa sœur? Edmond m'écrit très-souvent; il me prie, il me con-

jure de l'obliger, de presser miss Rutland de lui accorder sa main. L'en presser, moi! et pourquoi tenterois-je de gêner l'inclination de ma pupille? Le testament de son père m'assure sa fortune, si elle se marie sans mon aveu. Mais comme le droit de l'en priver est injuste dans mes idées, je ne m'en servirai jamais, ni pour lui indiquer un choix, ni pour la punir d'en avoir fait un sans me consulter. Je ne sais pourquoi sir Edmond pense que je puis la contraindre. Quand, à la prière de ladi Morton, j'appuyai sa recherche, il m'inspiroit une véritable compassion, peut-être lui en ai-je donné depuis des preuves qu'il ignore. A présent je laisse son succès au hasard. Je l'avouerai pourtant, je ne suis pas sans intérêt sur l'événement, je sens assez d'impatience d'apprendre ou la réussite de ses desseins, ou l'entier abandon de sa poursuite.

Mes complimens à tous nos amis. Tu m'effraies en m'annonçant une lettre de sir George. *Il veut m'écrire,* eh! d'où vient donc? Il m'obligera fort s'il se dispense de ce soin. Sur mon honneur, il est de tous les hommes du monde celui qui m'inspire le plus d'éloignement.

III.e LETTRE.

Au même.

En m'exprimant *sans détour* sur sir George, je ne croyois pas *te mortifier,* Charles. Tu ne m'as jamais

vu disposé à l'aimer. Quand je revins d'Ecosse, ton intime liaison avec lui me déplut extrêmement. Je prévis qu'il séduiroit ton esprit, l'égareroit dans les folles spéculations où le sien se perd. Tu admires son *ardent amour pour l'humanité,* tu lui sais gré de t'avoir inspiré cette *noble passion,* tu veux *t'en occuper le reste de ta vie!* Prends-y garde, Charles; comme ton ami, je t'exhorte à t'y livrer avec plus de retenue. En pensant trop *au bien général,* crains de négliger le bien particulier, ton propre bonheur et tes devoirs les plus réels.

Les mots ne peuvent m'en imposer, je n'attache aucun sens à ceux de sir George. *Aimer les hommes!* aimer *tous les hommes!* Eh mais, c'est n'aimer rien, c'est exprimer un sentiment vague, sans objet, plus propre à rompre les liens de la société qu'à les étendre. Tenir ses yeux ouverts *sur l'univers entier!* comme tu le dis, c'est *voir en grand.* Mais je doute que ce soit bien voir.

L'éloge pompeux qui termine ta lettre, ne détruit pas ma première opinion sur le caractère de George. J'aperçois plus d'ostentation que de bonté dans sa conduite, plus d'orgueil que de sensibilité dans ses véhémentes déclamations. Si tous les hommes lui sont si chers, pourquoi méprise-t-il, pourquoi hait-il ceux qui ne pensent pas comme lui? Cesse-t-on de faire partie du genre humain, en s'éloignant des idées de sir George?

J'ai vu peu d'amis des hommes agir conséquemment avec leurs principes. Te souviens-tu de sir Henri Montford, le frère de ma mère? j'étois à la campagne chez lui, où je m'ennuyois assez de son commerce. Stu-

dieux et mélancolique, il ne parloit guère, écrivoit beaucoup; et quand j'arrivois d'une longue et solitaire promenade, je trouvois fort désagréable d'attendre qu'il lui plût de poser sa plume, et de venir s'asseoir à une table servie depuis trois quarts-d'heure.

Un soir, ses cris, un bruit terrible, me firent courir à son cabinet. Je le vis, sa canne à la main, poursuivant un très-joli petit nègre dont j'aimois la douceur et l'ingénuité. Je sauvai cet enfant de la fureur de son maître, et m'informai du crime qui lui attiroit un si dur châtiment. Sans le vouloir, il venoit de répandre un peu d'eau sur les papiers de l'infatigable écrivain. « Eh de quoi traitent donc ces cahiers si précieux, demandai-je à mon parent irrité? — Ils traitent du bonheur d'une partie des hommes, me répondit-il avec chaleur, c'est l'ouvrage de ma sensibilité, c'est l'ouvrage favori de mon cœur, il m'est dicté par la tendre humanité; j'y démontre la cruauté de nos planteurs, l'injustice des européens qui, peu contens d'encourager un trafic infâme, d'en profiter, s'arrogent le droit barbare de maltraiter d'infortunés esclaves dont les travaux les enrichissent. Pénétré de compassion pour ces noirs malheureux..... — A votre place, mon oncle, interrompis-je brusquement, je commencerois à montrer ma pitié en n'assommant pas le seul dont le sort dépendroit de moi ».

Tu ne priseras jamais cette espèce d'avis, ce que le protecteur des noirs l'estima. Il me priva de quinze mille livres sterlings qui devoient me revenir de sa succession, et les donna à ma sœur. S'il a cru me punir, il s'est trompé.

Je reçois toujours des plaintes du château de Lems-

ter. Edmond me tourmente, sa tante me fatigue, miss Rutland garde le silence, ta sœur m'oublie, tu me querelles! patience.

IV.e LETTRE.

Au même.

Ma foi, Charles, j'en suis fâché; mais sur mon honneur, je pense précisément comme tu *espères que je ne pense pas.* Je ne voudrois point t'irriter, cependant je veux encore moins t'en imposer. Pardonne-moi donc ma franchise, et ne prends pas l'aveu de mes sentimens pour une critique des tiens.

Le genre humain ne m'est point *indifférent,* mais je l'aime sans passion. Je ne crois pas devoir m'inquiéter de ce qui se passe sur ce globe, où j'occupe une si petite place. Ma plus sérieuse attention est de m'y mouvoir sans me laisser gêner et sans embarrasser les autres. N'est-il pas plus raisonnable de se prêter à l'ordre établi, que de se faire un malheur de suivre des lois adoptées et des usages reçus. Comment un simple particulier s'avise-t-il de vouloir se placer au centre de l'univers, d'entreprendre de changer ses mouvemens? C'est aux rois, à leurs ministres, aux chefs des nations à s'occuper du *bien général:* ils ont le pouvoir et les moyens de le procurer. Mais sir George le tenter! Quelle folie!

Je ne doute pas plus de ton cœur que du mien. Je connois tes intentions, et j'en révère le principe. Tu

es bon, sensible, généreux; ta fortune te permet de suivre le plus noble des penchans; cède à tes seules inspirations. Cesse d'étendre tes vues, crains de passer le but où tu veux atteindre. L'enthousiasme peut en éloigner, la nature y guide sûrement. Perds l'idée des objets qui te sont étrangers, fixe tes regards sur ceux dont tu te trouves environné.

N'as-tu pas des parens, des alliés, des amis, des voisins, des vassaux; une foule d'hommes pauvres attachés à ta personne? eh bien, rends tout cela heureux. Oblige tes parens, sers tes amis, aide tes voisins, protège tes vassaux; mets tes valets à l'abri du besoin; accorde ton appui au foible opprimé, tes secours à l'indigent laborieux. Soutiens l'enfance, console la vieillesse; prête, donne; mais toujours près de toi, autour de toi; plutôt aux environs de ta demeure, qu'à un mille de distance. Si tous les grands, si tous les riches s'assujettissoient à cette conduite, ne penses-tu pas, Charles, qu'elle vaudroit bien les calculs de sir George? Si chaque homme seulement se faisoit une loi de remplir les devoirs que la nature et la société lui imposent, le bien général naîtroit tout simplement de cette disposition uniforme. Dis à ton réformateur de changer le plan de son travail. Qu'il trouve un moyen de rendre les hommes plus honnêtes, il aura vraiment trouvé celui de les rendre moins malheureux.

Ladi Mary croit donc *qu'une passion mal éteinte* m'a fait quitter l'Angleterre? Je ne sais si je puis donner le nom de passion à l'espèce de penchant qui m'entraînoit vers ladi Laurence? Mais assurément ma pénétrante cousine n'a pas bien deviné, et mon dessein

n'est point de l'éclairer sur la cause de mon éloignement. Me supposer une *furieuse humeur contre son sexe*, c'est s'abuser encore. Trompé dans l'opinion que j'avois conçue d'une femme, je n'ai pas l'injustice de juger sur ses défauts toutes les créatures de son espèce, et je n'en estimerai pas moins celles qui offriront à mes yeux les mêmes apparences dont mon cœur se laissa séduire. Loin de fuir les femmes, je m'empresse fort auprès d'elles. Leur commerce me plaît, m'amuse, m'attache. Et si ladi Mary ne veut pas absolument me permettre *d'aimer une française*, qu'elle redouble *ses conjurations* et signe promptement son *pacte magique*, car je suis en grand danger d'en aimer au moins deux.

Elle demande si les dames de France *sont coquettes?* Eh mais, elles ne ressemblent pas mal à celles de la Grande-Bretagne. Avec cette différence pourtant, que la coquetterie des Françaises est obligeante ; il est doux d'en être l'objet, quand on possède l'art de ne pas en devenir la victime. Loin d'affecter, comme nos belles compatriotes, un dédain marqué pour celui dont elles reçoivent, ou veulent s'attirer l'hommage ; de le maltraiter, de l'humilier, de le déconcerter par de piquantes railleries ; c'est avec une politesse insinuante, les plus flatteuses attentions, qu'une Française cherche à fixer près d'elle l'homme qu'elle entreprend de rendre ridicule ou malheureux. On peut sans danger se prêter à son badinage, si l'on conserve assez de sang froid pour se jouer autour du piége et n'y pas tomber. Comment l'esprit ne s'amuseroit-il pas d'un manége dont l'amour-propre n'est jamais blessé?

Ladi Mary sera, je crois, de mon sentiment. Trompé pour trompé, il est moins fâcheux de l'être par des préférences, que par des duretés.

Tu m'annonçois une lettre de ta sœur, je ne l'ai point reçue. Le retour de miss Rutland à Londres ne *m'étonne point*. Ce qui me surprend, et même avec raison, c'est qu'elle ne daigne plus m'instruire de ses démarches. Adieu.

V.e LETTRE.

Au même.

Mon séjour en France *inquiète!* eh! qui donc, Charles? On *s'occupe de moi, on s'attriste de mon absence?* c'est un badinage, sans doute. Ladi Mary se plaît à m'éprouver, elle exagère les expressions de cette personne dont le nom *est un mystère*. Tu l'ignores toi-même. Si je ne *hâte pas mon retour,* ma cousine me déclare *indigne de l'estime* que mes *attentions* pourroient changer en un *tendre sentiment?* Je ne m'appliquerai point à chercher le sens de cette énigme. La situation actuelle de mon ame ne me porte point à désirer de le trouver.

Tu me parles de *beauté,* de *fortune,* de *convenance :* mon ami, le plus bel objet du monde contemplé tout le jour, paroît le soir un objet ordinaire; la fortune ne peut me tenter. A l'égard des *convenances,* s'en rendre l'esclave, ce n'est pas se marier pour soi. Si jamais je prends une compagne, je m'efforcerai

cerai de faire un choix raisonnable; mais je consulterai mon goût sans m'embarrasser de celui des autres. Si ma femme me convient, il m'importera peu que le public approuve ou blâme une démarche dont l'événement m'intéressera seul.

Mes idées s'éloignent des tiennes? je le savois, Charles; nous *ne pensons pas*, nous *ne voyons pas de même?* Non, assurément. Mais nous n'aurons pas le plus léger débat à ce sujet. Je dis mon sentiment, parce que je suis vrai; je ne m'offense point quand on le conteste, parce que je ne le donne pas comme une loi. Je hais un homme impérieux, capable de préférer ses opinions à son ami, de montrer de l'humeur contre cet ami, s'il ne veut adopter ni ses fantaisies, ni ses passions. Ne te détourne point, suis ta route ordinaire. Ta façon d'envisager les objets ne sauroit affoiblir mon estime, ni diminuer mon amitié. A ton tour ne sois pas exigeant. Passe-moi mes *petites idées*, mon *peu d'ardeur*; car aussi obstiné que toi, je ne veux changer ni de pensée, ni de conduite.

On m'a présenté. J'ai vu la Cour. Introduit dans les maisons où se rassemble ce qu'on appelle ici, comme à Londres, la bonne compagnie, je regarde, j'écoute, je compare, mais je suis loin encore de juger. J'ai peu de temps à moi. Assailli par une foule de nos compatriotes, curieux et désœuvrés, je ne dispose pas de mes momens. Beaucoup vont repasser la mer, et j'en suis charmé. Ils sont venus ici avec le seul projet de changer d'air, de parcourir les maisons royales, de voir les spectacles et de se promener dans les jardins publics. Ils n'entendent point la langue, ne com-

prennent rien, blâment tout, et s'en retourneront très-persuadés qu'ils ont acquis la plus parfaite connoissance d'un peuple dont ils n'ont pu même interpréter les mouvemens.

Je ne prétends pas charger mes seuls compatriotes de ce ridicule, je l'ai remarqué dans la plus grande partie des voyageurs. Dernièrement je vis à la campagne un homme dont on cherchoit à me faire admirer l'esprit et la pénétration. Rien ne me surprit en lui que son impudence. Après un mois de séjour à Londres, il connoissoit parfaitement les trois royaumes. Il me parla de nos lois, de nos conventions politiques, de nos mœurs, de nos usages, d'un ton si positif, m'en donna des raisons si singulières, me peignit ma patrie avec des couleurs si bizarres, que j'eus besoin de toute ma politesse pour ne pas lui demander s'il étoit bien sûr d'avoir été en Angleterre. Adieu, Charles. Je t'embrasse de tout mon cœur, malgré *la diversité de nos opinions.*

VI.e LETTRE.

Ladi Mary Courteney, à milord Rivers.

Convenez-en, votre réponse à ma question vous a paru très-fine, très-spirituelle et très-malicieuse. Moi, je la trouverois fort impertinente, mon cher cousin, si j'avois la foiblesse de priser assez votre sexe pour m'occuper du soin de *l'attirer*, d'en fixer une partie près de moi. Je ne m'offense point de vos expressions,

ou si elles me blessent, c'est uniquement par l'injustice et la prévention qui vous les dictent.

Comment milord Rivers, un sage, un philosophe! est-il assez susceptible d'amour-propre, pour accorder une préférence si décidée à l'espèce de coquetterie la plus dangereuse et la plus blâmable? Que reproche-t-il à ses *belles compatriotes?* De n'être ni *insinuantes*, ni *fausses*.

S'armer d'un dédain, ou feint, ou véritable, contre l'amant qui prétend nous séduire, est-ce *l'attirer*, le mortifier par des railleries? est-ce *l'engager à nous suivre?* humilier l'orgueil, est-ce *attaquer le cœur?* C'est jouir, un peu durement peut-être, du privilége que donnent les grâces, l'esprit et l'enjouement; c'est, tout au plus, abuser du pouvoir de la beauté, saisir un moyen de s'amuser de l'hommage d'un importun, et badiner d'un sentiment très-propre à causer beaucoup d'ennui, quand on l'inspire sans le partager.

Mais faire naître l'amour par de *flatteuses attentions*, par une *douceur insinuante*, par des *égards*, par des *préférences!* c'est employer à nuire l'apparence de la bonté; c'est tendre un piége à la candeur; c'est couvrir de fleurs les bords du précipice où l'on s'efforce d'entraîner un malheureux! c'est se servir d'un art pernicieux, capable de réussir également sur une ame sensible et sur un esprit vain, car la vanité est aussi confiante que la bonne foi.

Enchanté de ce manége *obligeant*, de cette inhumaine *politesse*, vous êtes prêt à *aimer deux françaises!* c'est-à-dire, deux *coquettes polies*. Eh bien, suivez votre penchant. Pourquoi redoublerois-je mes

conjurations? ai-je intérêt à vous défendre? Je signerois en vain *mon pacte magique,* il perd sa force dans l'éloignement. Ma puissance, bornée par la mer, n'agit point au-delà des rives de la Grande-Bretagne.

En parlant de la personne *dont je tais le nom;* je n'exagère ni sa beauté, ni ses sentimens. Avec un mérite si réel, une figure si gracieuse, dans l'âge où l'on plaît, milord Rivers est-il si modeste qu'il lui soit difficile de se croire regretté? de se croire aimé? Mais au milieu de la France, *recherché, attiré, préféré!* est-il étonnant que les dispositions d'une Anglaise à son égard lui inspirent peu de curiosité? Elles changeront, ces dispositions, le temps doit naturellement les altérer, et peut-être pleurerez-vous un jour la perte d'un bien que vous négligez follement.

Tout en vous grondant, mon cher cousin, je vous demande une grâce. Voudrez-vous bien me l'accorder? Depuis douze jours miss Rutland est à Londres. A son arrivée du château de Lemster, miladi Morton l'a reçue avec froideur, lui montre à chaque instant plus d'humeur, et ne sauroit lui pardonner de ne pas aimer son neveu. Cette dame, dont vous prisez *les vertus,* est naturellement assez aigre; ses plaintes, ses reproches fatiguent miss Rutland, leur séparation devient nécessaire, même indispensable. Voulez-vous permettre à votre charmante pupille de venir partager mon appartement chez ma tante? Miss Rutland vous prie de satisfaire nos mutuels désirs, miladi Ormond vous en presse, moi, je vous en conjure. Adieu, répondez vite et ne faites pas attendre votre décision.

VII.e LETTRE.

Milord Rivers, à ladi Mary Courteney.

Assurément, Madame, vous n'avez pas dû craindre *d'attendre ma réponse* dans une occasion où vous me donnez le pouvoir de vous obliger. Je consens de tout mon cœur aux arrangemens proposés, et je rends grâce à miladi Ormond de sa complaisance pour les vœux de miss Rutland. Mais plus j'y réfléchis, plus il me paroît étrange que vous ayez pris seule le soin de m'en instruire. Un tuteur de mon âge ne cherche guère à se rendre imposant : je suis fort éloigné d'être exigeant ou formaliste; cependant je trouve un peu extraordinaire que miss Rutland ne m'informe point elle-même de ses intentions. Après avoir promis à sa sœur de rester tout l'été à Lemster, des affaires bien importantes, sans doute, l'ont rappelée à Londres? elle n'a pas daigné me les communiquer? ce procédé est au moins singulier, peut-être un autre lui donneroit-il un nom plus désagréable. Je suis fâché de son peu de confiance, je m'en plains comme son ami. Trois mois sans m'écrire ! ses parens ne m'ont pas traité avec tant de négligence. J'ai reçu beaucoup de lettres de Lemster. Voulez-vous bien le dire à votre amie ?

Je me défendrois sur la partialité dont vous m'accusez, s'il me convenoit de soutenir un sentiment contraire au vôtre, ou de prononcer définitivement

entre deux espèces de coquetterie. Ce seroit m'établir juge d'une cause sans en connoître le fond. Je vous sais mieux instruite, et m'en rapporte à vos lumières. Mais je vous en prie, ne me nommez jamais ni *sage*, ni *philosophe*. Je vous ai souvent entendu désigner un pédant, ou un ennuyeux, par ces deux épithètes. Sans croire absolument que vous me placiez dans l'une ou l'autre classe, je préfère le titre de votre ami à tous ceux dont on voudroit m'honorer.

Me permettrez-vous, ma charmante cousine, de vous représenter l'extrême inconséquence de vos reproches? Vous m'imputez de la foiblesse, vous me dites séduit par l'amour-propre; un instant après vous me blâmez d'en manquer, quand vous voulez exciter ma vanité, élever en moi des désirs curieux, et peut-être indiscrets.

Une simple observation prouve-t-elle contre moi? Me suis-je dit l'objet de ce manége qui vous révolte, sur quoi m'attaquez-vous? Si vos insinuations n'éveillent point ma sensibilité, ou si je réprime le désir de m'éclaircir, peut-être est-ce moins par indifférence que par raison; je connois trop le prix d'une liberté recouvrée avec effort, pour risquer imprudemment de la perdre en donnant l'essor à mon imagination, ou bien en vous priant de la fixer.

Il m'importe trop de conserver la bonne opinion de ma chère ladi Mary, pour lui laisser penser que j'aime deux folles. Prenez une idée plus juste de mes nouvelles amies. Elles sont veuves. La plus âgée a trente et un ans. Elles vivent ensemble. De mutuelles complaisances laissent apercevoir en elles un désir com-

mun de s'obliger, mais leur amitié est sans affectation, et sans ces égards minutieux, dont souvent la feinte est prodigue. Leur cercle n'est pas étendu; un goût délicat leur a fait exiger des qualités solides et des dehors aimables dans les personnes choisies pour le composer. La confiance y préside. On y dit ingénuement sa pensée. Mais la franchise s'y montre sans rudesse, et la liberté sans licence. Unies par l'inclination, ces deux Dames s'aimèrent dès leur plus tendre enfance. Différentes fois séparées, l'absence ni l'éloignement ne purent affoiblir leurs sentimens. On dit, et vous aurez peine à le croire, que l'amour, même la rivalité, n'ont point porté d'atteinte à cette sincère et constante amitié. On m'a promis des particularités sur ce fait singulier; si on me les donne, je vous les communiquerai. Je serai bien aise de vous prouver, que si j'aime jamais une Française, vous ne pourrez m'accuser d'aimer *une coquette polie.*

VIII.e LETTRE.

Milord Rivers, à sir Charles Cardigan.

Malgré *tes bons offices,* sir George a donc *voulu* m'écrire? Je reçus hier le plus maussade essai critique, ou philosophique, qui soit encore sorti de sa lourde plume. Je suis fort tenté de l'envoyer promener, seul remercîment dû à ses impertinentes leçons. Il m'accuse de *borner mes vues,* de *peur d'étendre mes soins.* Il me reproche un *désintéressement* propre

à me rendre *un être inutile dans la nature;* capable d'étouffer en moi cette *activité de l'ame*, source de *l'amour du bien*, principe des nobles efforts qui *conduisent à l'immortalité.*

Ma foi, Charles, j'ai beaucoup de respect pour ceux qui s'immortalisent, et pas la moindre envie de les imiter. Passager sur ce globe, où j'erre au gré de mon caprice, je n'y éleverai point de monument. Jamais je ne désirai l'admiration des hommes; heureux d'espérer leur amitié, la bienveillance de mes contemporains me suffit, et je n'ambitionne point l'honneur d'embarrasser la postérité du soin de conserver ma mémoire. Etre content de moi, ne mériter le reproche de personne, servir quand je le puis, ne jamais nuire, voilà toutes les prétentions de ton serviteur et de ton ami.

En attendant qu'un accès de mauvaise humeur me mette en état de répondre à sir George, dis-lui que je tiens fort à *ma coupable inaction.* Au reste, ses raisonnemens prouvent bien peu de connoissance de ce monde dont il entreprend la *réformation.* Le désintéressement, soit qu'il naisse de la paresse ou de la réflexion, est de toutes les qualités la plus généralement estimée et la moins enviée. Rarement on la conteste à son possesseur. Elle ne blesse point l'orgueil, elle ne gêne point l'avidité du commun des hommes. Dans son ami désintéressé, l'ambitieux voit un concurrent de moins; l'avare, l'insensible sont à leur aise avec un caractère qui laisse un libre cours à leur dureté. Son naturel bannit la crainte, rend la précaution inutile et lui ouvre tous les cœurs.

De graves personnages ont regardé tous les peuples répandus sur la terre, comme une grande famille, un peu désunie, à la vérité; si je les envisage sous cet aspect, je crois pouvoir assurer sir George, que le parent le moins désagréable à l'immense famille, doit être le modeste héritier, content de posséder la plus petite portion.

Ton entretien avec Morgan promet peu. Je pense pourtant qu'il est convenable de lui parler encore, de mieux sonder ses dispositions. Il est nécessaire de les bien connoître avant d'agir en faveur de son jeune frère. Ou je me trompe fort, ou ce riche Baronnet a le cœur dur et l'esprit faux. Qu'appelle-t-il être *maître de ses actions,* ne devoir *compte à personne de l'emploi de sa fortune?* Assurément, aucun homme n'a droit de le citer devant une Cour de justice pour l'obliger à se montrer sensible et généreux. Mais la société forme un tribunal où tous ses membres sont forcés de comparoître, de subir un rigoureux examen : qu'ils répondent ou se taisent, ils n'en sont pas moins jugés, et l'estime publique, ou le mépris général résulte de l'arrêt qu'elle prononce. Adieu, mon ami.

IX.e LETTRE.

Miladi Orrery, à milord Rivers.

A Windsor.

Voila bien les femmes, dites-vous! n'écrivez pas, *elles se fâchent;* écrivez, *elles ne répondent point.* Le

caprice les guide, l'inconséquence les caractérise, que de patience il faut avec elles! Là, doucement; sans vous fâcher, écoutez, croyez, pardonnez. J'ai tort. Diriez-vous mieux? diriez-vous plus? Je vous ai négligé, c'est une faute, mais je n'ai pas cessé de vous aimer; et si je mérite vos reproches, je puis encore m'attendre à votre indulgence.

Assez d'inquiétude, un chagrin très-ridicule, des résolutions prises, combattues, rejetées; une contrariété de désirs, des projets fous, des craintes sensées m'ont causé du dépit, des regrets, de l'aigreur, et pendant mon séjour chez ladi Orkney, m'ont absolument éloignée de toute occupation raisonnable.

Vous le savez, quand de sombres nuages obscurcissent la nature à mes yeux, je ne veux ni voir mes amis, ni chercher la plus légère distraction. La solitude m'est nécessaire alors, je me cache, je cesse de parler, et même d'écrire. Vive dans mes affections, sensible au plaisir, je le suis mille fois davantage à la douleur. Dès que sa pointe aiguë se fait sentir à mon cœur, tout change à mes regards; un voile noir s'étend devant moi, mes esprits s'abattent; je souffre, je ne pense plus; ou, si je pense encore, c'est pour redoubler, par mes réflexions, la tristesse où je m'abandonne.

Dans ces momens, dégoûtée des autres, à charge à moi-même, je me demande pourquoi je suis là? comment deux indiscrètes créatures ont osé se croire permis d'en former en se jouant une troisième, sans s'embarrasser si elle approuveroit un jour leur impertinente fantaisie. Heureusement, quand j'ai eu la com-

plaisance, pour ma mauvaise humeur, d'être bien maussade, bien impatiente, bien insupportable! un coup de vent souffle sur ce flambeau presque éteint, rallume cette lumière vacillante appelée raison. Je rassemble mes petites idées philosophiques, je reprends ma petite portion de courage, et lasse de murmurer, je me soumets.

Allons donc, me dis-je, souffrons les inconvéniens de la vie; marchons dans cette route épineuse, où d'incommodes voyageurs nous observent, nous gênent: où l'on est poussé, heurté; où souvent le pied trouve à peine où se reposer. Traversons des plaines arides, gravissons les montagnes, élançons-nous de rochers en rochers; fermons les yeux pour ne point considérer d'effrayans précipices. Tombons, relevons-nous; espérons toujours découvrir un sentier moins rude; et si quelquefois le hasard nous guide vers une riante prairie, reposons-nous au bord du ruisseau qui l'arrose: goûtons un moment de douceur, dussions-nous en continuant notre course, la trouver plus pénible encore.

Vous riez. Vous vous moquez de moi. Le sexe qui se prétend fort, sait maîtriser ses passions. Dès que le vent agite la surface des eaux, menace de soulever les vagues, au défaut du trident de Neptune, il s'arme de ce grand mot, *je suis homme!* Aussitôt la tempête s'appaise et le calme renaît. C'est au moins ce qu'un stoïque a le front de me soutenir. L'orgueilleux personnage ment. Et s'il disoit vrai, je ne l'en estimerois pas davantage. L'insensibilité est-elle une vertu? ou seroit-ce un mérite d'en feindre?

Mais d'où vient, mais pourquoi chérissons-nous tant cette sensation si contraire à notre repos? La sensibilité rendit-elle jamais une femme heureuse! Ah, si vous saviez à quelle épreuve on a mis la mienne! Devinez ce que j'ai pensé ramener d'Oxford? un *écureuil?* point du tout. *Un singe?* fi! *Un perroquet?* bon! c'est un animal bien plus doux en apparence et souvent bien plus capricieux. *Un chat peut-être?* encore pis; c'est un mari.

On m'interrompt. Ce soir, je vous dirai comment j'ai vu ce malheur tout prêt à m'arriver.

A minuit.

N'êtes-vous pas surpris de m'entendre parler de *mari?* Veuve à vingt-cinq ans, après en avoir passé onze à disputer ma fortune et ma liberté contre les attaques intéressées de mille amans, ne paroissois-je pas à l'abri de toute espèce de séduction? Eh bien, mon ami, ce n'est point à la Cour, ce n'est point à Londres, c'est dans la retraite que le diable m'a tentée, et très-violemment tentée.

Un jeune sauvage, né au pied des montagnes de la Jamaïque, plein de droiture, de candeur, d'agrémens, étoit chez lady Orkney, sa parente. J'arrive, on me le présente, ma vue le frappe, ma conversation l'attache; il me cherche, me suit, s'empresse à me servir, à m'obliger. Ses regards timides et pourtant expressifs, me parlent avec une tendre, une persuasive éloquence. Lady Orkney, officieuse, indiscrète à son ordinaire, fait cent remarques, me les communique, m'entretient sans cesse d'Edouart, de son amour. Je

ris, je badine de ma conquête; bientôt je m'en occupe. Mon ame s'émeut, la présence de mon jeune admirateur me cause un trouble agréable. Attentive à ses mouvemens, je les observe avec plaisir, ses moindres discours m'intéressent. Mon imagination court, s'égare, trace sous mes yeux une flatteuse perspective : les biens que je possède n'ont plus d'attrait pour moi. Qu'est-ce que la liberté, la paix? comparées aux douceurs fantastiques dont je me forme l'idée! Je me demande tout bas, si l'indépendance me rend heureuse, si l'amour n'est pas le bien suprême? si l'inspirer, si le partager n'est pas le plus grand, n'est pas l'unique bonheur de la vie?

Prête à perdre la tête au milieu de cet enchantement, je vois arriver ma cousine Henriette. Elle vient me retirer du palais d'Armide. Sa jolie figure, image du printemps, produit sur moi l'effet du bouclier qui fit rougir Renaud de sa parure, et jeter loin de lui ses guirlandes de fleurs. En considérant la fraîcheur d'Henriette, l'éclat, les grâces que donne la première jeunesse, je songe à mon âge, à celui d'Edouart; je calcule en soupirant ses années, les miennes : j'en ai dix plus que lui. Quatre hivers amèneront pour moi ce nombre fatal à mon sexe, ce temps où l'amour l'avilit, le rend l'objet de la risée, tout au plus celui d'une humiliante compassion. Je crois voir le possesseur de ma personne et de ma fortune, prodiguer l'une, négliger l'autre; me livrer au regret, à la jalousie, à des peines insupportables. J'imagine entendre mes bonnes amies me plaindre et s'écrier, *mais aussi quelle folie!* La crainte de l'avenir efface les charmes du présent. Alarmée, frémis-

sant du danger où m'expose l'oubli de moi-même, je repousse les traits de l'amour. Je les repousse avec douleur, mais avec force : je fuis, je m'arrache de cette campagne qui m'attire et m'effraie. Je m'en éloigne, chagrine, fatiguée, abattue, comme un foible oiseau qui vient de rompre en se débattant les fils du piége où son imprudence l'avoit fait prendre.

Seule dans ce séjour paisible, où depuis un mois je me dérobe aux importuns, parcourant les routes de la forêt de Windsor, libre de réfléchir, vous croyez peut-être que, bien vaine de mon triomphe, bien satisfaite de ce courageux effort, je m'applaudis de ma victoire? Pas le moins du monde, mon ami, je pleure comme une folle. Je maudis la raison, l'esprit, la prévoyance, toutes les belles qualités dont on me loue, et je me répète à chaque instant : Ah, qu'à ma place une étourdie eût été heureuse!

Cette sotte aventure est l'excuse de mon silence. Gardez ce secret. Je me plais à le déposer dans votre cœur. Adieu. Je retourne à Londres, vous pourrez m'y écrire. Soyez sûr que mon extravagance actuelle ne porte aucune atteinte aux sentimens d'estime, de confiance et de tendresse, que je vous conserverai toute ma vie.

X.e LETTRE.

Milord Rivers, à miladi Orrery.

Loin de m'appaiser, votre excuse m'irrite, Madame, et je ne la reçois point. Le temps où l'on s'afflige est

celui de se rappeler un véritable ami, de chercher de la consolation dans son cœur. J'aurois moins de peine à vous pardonner ce long silence, si vous aviez perdu mon idée au milieu des fêtes et des plaisirs.

Je vous ai négligé sans cesser de vous aimer? Cela se comprend-il? c'est dire, je m'occupois de vous *en n'y songeant point du tout.* Ne me traitez plus avec cette froideur. Elle me feroit douter de vos bontés. Différente de l'amour, l'amitié ne se nourrit point des erreurs de l'imagination. Elle a besoin d'être entretenue, d'être animée; l'activité soutient son existence délicate. Douce, égale, paisible, elle s'assoupit aisément; et quand une fois elle est endormie, il est bien difficile de la réveiller.

Vous allez me demander si j'ai l'audace de vous menacer? d'insinuer que mon attachement peut s'affoiblir? Non, mon aimable amie, non. Mes sentimens tiennent à vos qualités, ils dureront toujours. Je cesse de vous gronder, je vous remercie de votre obligeante confiance, et vous félicite du noble effort qui vous rend à vos amis, à vous-même, et vous conserve dans l'heureuse position où le sort vous a placée.

Rire, me moquer de vous! Eh, bon Dieu, de quoi rirois-je! Je suis homme, il est vrai. Mais un homme est une foible créature, moins capable que vous, peut-être, de résister à l'impulsion de ses sens, d'arrêter la fougue de ses désirs. Un esprit juste, des lumières acquises, de solides réflexions; la nécessité sentie d'être en paix avec nous-mêmes, la louable ambition de mériter l'approbation des autres, nous

donnent comme à vous, la force de modérer des passions violentes, de les réprimer, de les immoler à nos devoirs, mais jamais le pouvoir de ne pas souffrir en leur imposant une sévère contrainte.

Oui, sans doute, *un stoïque ment.* Mais soyez-en sûre, un stoïque n'existe pas, ne sauroit exister. Laissons parler, laissons écrire ces enthousiastes, dont le cœur froid et l'esprit exalté peignent l'humanité sous des traits où l'homme se méconnoît. Vouloir faire passer à la nature les limites qu'elle ne peut franchir, ce n'est pas élever l'ame, c'est la décourager.

Croyez-en l'expérience et la vérité. On ne fait point de sacrifice à la raison, qui ne coûte un effort pénible. Sans cesse notre volonté s'oppose à ses conseils. Elle ne nous guide pas, elle nous entraîne. On lui *cède, on se soumet* à son empire. Eh! si l'on n'éprouvoit point une résistance intérieure toutes les fois que l'on préfère la justice à son propre intérêt, ses devoirs à son penchant, le besoin de s'estimer au plaisir de se satisfaire, qu'auroit-on à combattre, qu'appelleroit-on se vaincre, triompher de soi-même? Les noms de vertu, de générosité, de grandeur d'ame, n'offriroient que des idées vagues et seroient des mots vides de sens.

Cessez donc de vous traiter de *folle*. Ne vous reprochez point une foiblesse pardonnable; n'aigrissez pas vos chagrins en vous refusant de l'indulgence. Pleurez, ma charmante amie, pleurez. Permettez-vous de regretter un bien dont vous avez eu le courage de vous priver. Pourquoi rougiriez-vous d'être aussi sensible que raisonnable?

En

En vérité, je hais cet Américain. Il est venu troubler bien cruellement votre repos. Reste-t-il en Angleterre, ne le verrez-vous point à Londres? Adieu, mon aimable, ma chère amie. Soyez sûre de ma discrétion et du tendre intérêt que je prendrai toujours à vos peines et à vos plaisirs.

XI.e LETTRE.

Miladi Orrery, à milord Rivers.

Je hais cet Américain! Eh! d'où vient, eh! pourquoi le haïssez-vous? Ce n'est pas lui, c'est ma propre fantaisie *qui trouble mon repos.* Vous avez bien de l'esprit, vous êtes très-sensible, très-sensé, un fort bon ami, mais un maladroit confident, un plus maladroit consolateur. *Pleurez, ma charmante amie, pleurez.* Est-ce là ce qu'il falloit dire? En vous exposant la situation de mon cœur, je m'attendois peut-être à vous voir combattre mes scrupules; peut-être espérois-je que vous me trouveriez trop sévère; que blâmant l'austérité de ma conduite, vous m'engageriez à plus de complaisance pour moi-même. Il s'agissoit bien de *vanter mon courage;* ne pouviez-vous relever à mes yeux les charmes de ma personne, me dire : *formée pour plaire,* pour *être aimée,* ne doutez point *de fixer le cœur de votre amant; mariez-vous, ma charmante amie, mariez-vous.* Avec de la pénétration, de la finesse, voilà comme on parle. Mais point. Vous avez le front de m'admirer! vous ne vous

apercevez seulement pas, qu'approuver le sacrifice de ma tendresse, c'est positivement convenir que j'eusse été folle de m'y livrer.

Il est apparent que je l'ai pensé avant vous. Cependant, mon sage ami, répondez à ma question. Dans une pareille position auriez-vous résisté, auriez-vous immolé vos désirs? non, certainement. D'où vient? c'est qu'il a plu à d'impertinens législateurs de consulter leur intérêt, de négliger le nôtre; de se ménager des plaisirs, de nous réserver des privations. Ces vilains hommes, comme ils ont étendu leurs prérogatives! comme ils ont borné nos droits! que de contrainte ils nous imposèrent! que de travers ils créèrent pour nous! Par exemple, voilà cet imbécile lord Carnegui, âgé de cinquante-six ans, laid, goutteux, voûté, ridé, qui épouse, à la face de l'univers, une jeune et belle citadine. Eh bien, pas une ame ne blâme ce mariage. Le vieux fou n'en sera pas plus ridicule, pour montrer sa mine flétrie à côté des traits enfantins de sa pauvre petite compagne. Et moi, si j'avois cédé à mon penchant, mille voix se seroient élevées contre ma démarche, auroient interprété mes intentions! A trente-six ans, épouser un jeune homme? quelle carrière ouverte à la malignité! les jolies idées que l'on auroit eu l'insolence de me supposer? Eh pourquoi cette différence? parce que je suis femme, obligée par état d'être *raisonnable*, et qu'un homme peut se dispenser de l'être autant que moi.

J'ai de l'humeur, n'est-ce pas? plus d'une circonstance m'en donne. Cet Edouart qui m'intéresse, n'est point heureux. Avec de grandes possessions ses reve-

nus sont modiques. Resté fort jeune sous la tutelle d'un parent peu soigneux, la négligence de cet homme, des économes infidèles, des déprédations ordinaires dans ces climats, réduisent Edouart Cliford à la nécessité de vendre ses héritages pour le tiers de leur valeur, ou d'employer des sommes considérables sur ses habitations. Quand les lettres de ladi Orkney, ses pressantes invitations m'attirèrent chez elle, son dessein étoit sans doute de séduire mon cœur, et de s'emparer de ma fortune. Je ne soupçonne point Edouart d'avoir connu, ni secondé son projet. A présent elle en a mille de la même espèce. On m'écrit d'Oxfort qu'elle fait sa cour à toutes les héritières des environs. Elle veut marier son neveu, n'importe comment. Il est doux, docile, complaisant. Elle, officieuse, ardente, pressée, insupportable! elle va l'unir à quelque riche monstre, le perdre, le rendre ridicule, peut-être à jamais infortuné.

Bon Dieu, cette pensée me désole! Edouart m'aimoit, je pouvois l'épouser, lui faire un sort brillant, et la vanité m'a retenue, et des craintes frivoles m'ont privée du bonheur inexprimable de changer le sort de cet homme aimable! Tenez, ne me parlez jamais raison. Je hais, je déteste la mienne, je la maudis du fond du cœur. Ah! voilà bien le moment de me répéter : *Pleurez, ma bonne amie, pleurez.*

XII.e LETTRE.

Milord Rivers, à miladi Orrery.

Mais oui, vous avez de l'humeur, la petite querelle le prouve. A votre tour, ma chère Miladi, souffrez une question. Vous devois-je des conseils sur une résolution prise, en exigiez-vous? Votre confiance m'imposoit seulement l'obligation de vous plaindre, de partager vos chagrins, et de vous indiquer les moyens d'en affoiblir le sentiment. Sur quoi donc me grondez-vous? Malgré vos reproches, le *maladroit consolateur* ne se corrigera pas; il peut pleurer avec vous, mais jamais vous exhorter à prendre un époux, sûr que tout assujettissement deviendroit un poids insupportable pour vous.

Pensez-y sérieusement. Les douceurs du lien le mieux assorti compenseroient-elles à vos yeux les biens dont vous risqueriez la perte? l'estimable vanité que vous venez de satisfaire aux dépens de vos désirs, n'est-elle pas la passion dominante de votre cœur, et la base de votre félicité? Belle, aimable, éclairée, vous avez trouvé l'art difficile d'attirer le respect sans effaroucher les grâces et l'enjouement. L'amour, dénué d'espoir, voltige encore autour de vous, cache ses traits sous ceux de l'amitié, vous forme une cour brillante, composée d'admirateurs secrets et soumis. Tout vous rit, tout s'empresse à vous plaire! Une situation si délicieuse vous paroît une situation natu-



relle. Votre première lettre m'assure combien l'habitude d'être heureuse vous rend sensible à la plus légère contradiction. Dans cette route que vous nommez *épineuse*, un grain de sable suffit pour blesser votre pied délicat, le plus petit chardon pour embarrasser le sentier où vous marchez.

Comment résisteriez-vous à des chagrins véritables? Aime-t-on sans trouble, sans inquiétude? Et puis, si peu de personnes vous ont semblé digne de votre estime, un si petit nombre est parvenu à vous inspirer de l'amitié; quelles qualités n'exigeriez-vous pas dans un amant, dans un mari, dans un homme que vous examineriez avec intérêt? dont toutes les démarches, tous les principes, tous les sentimens, porteroient la joie ou la tristesse au fond de votre ame? Existe-t-il une créature capable de remplir les idées que je vous connois sur l'amour? Laissez-moi donc vous féliciter encore d'avoir consulté cette raison, *haïssable*, il est vrai, quand elle s'oppose à d'agréables fantaisies; mais qu'il faut écouter, qu'il faut croire, si l'on veut recouvrer une paix interrompue par des accidens passagers, et conserver l'avantage d'être content de soi-même.

Si ma position actuelle vous étoit connue, vous ne me demanderiez pas, *seriez-vous capable d'un pareil sacrifice?* Que savez-vous si mon brusque départ pour la France n'est pas un effort de cette raison dont vous accusez mon sexe de s'affranchir quand elle gêne ses penchans. Laissez penser à ma cousine que ladi Laurence m'occupe encore, et soyez certaine du contraire. Cette rupture forcée m'affligea sans doute. Il est

dur, il est humiliant de se voir séduit par l'artifice, prêt à serrer de honteux liens, à se préparer d'éternels regrets? Mais, vous ne l'ignorez pas, l'espèce de passion que m'inspiroit cette fille si basse, si méprisable, ne subsista pas un instant après la découverte de ses viles intrigues. Elle avoit fait plus d'impression sur mes sens que sur mon cœur. Sa feinte tendresse excitoit mes désirs, m'attachoit à elle; le voile déchiré, je me sentis peu touché de sa perte, mais fort sensible au désagrément d'un éclat inévitable, à la cruelle nécessité de renoncer à sa main au moment où j'allois la recevoir.

Les tristes idées que me laissoit cette fâcheuse aventure, s'effacèrent vite, et trop vite peut-être! Je trouvai dans les preuves d'une innocente amitié, une dangereuse consolation. La flatteuse espérance de plaire rouvrit mon cœur aux émotions de l'amour. Les regards attendris de la plus charmante des créatures m'offroient l'image attrayante du bonheur; je me voyois l'objet de ses soins, de ses préférences! Ah! pourquoi, pourquoi me suis-je éloigné d'elle? mais des circonstances particulières, la certitude de désoler un homme honnête, des égards indispensables, une sorte d'engagement qu'il auroit pu m'accuser de rompre volontairement, ne me permettoient pas de lui ravir le bien où depuis long-temps il aspiroit, que moi-même j'avois souhaité de lui faire obtenir. Est-il un intérêt assez puissant pour excuser l'injustice? Assurer sa félicité en détruisant celle d'un autre, n'est-ce pas violer les droits de l'humanité? est-on heureux quand on se reproche les moyens dont on s'est servi

pour le devenir ! qui peut se dire tranquillement, *j'ai établi ma propre satisfaction sur le malheur d'autrui?* Je ne l'ai pas voulu, parce que je n'ai pas dû le vouloir. Ma conduite répond à votre question. Elle vous prouve qu'un homme ne cède pas toujours à l'emportement de ses passions. Gardez-moi le secret sur cette petite confidence.

Adieu, ma sensible, ma belle, ma chère amie. Je souhaite que ladi Orkney dispose de son neveu avant de retourner à Londres. Vous êtes encore en péril. Je crois vous voir côtoyer les bords d'une mer agitée sur un frêle bâtiment, que le moindre souffle de l'air peut pousser loin de la rive, ou briser contre l'écueil.

XIII.e LETTRE.

Le même, à sir Charles Cardigan.

Si je n'écris point à milord Bellasis, c'est qu'en vérité je n'ai rien de particulier à lui dire. Sur la foi d'une infinité d'observateurs, ou mal instruits, ou peu sincères, je croyois voir ici des hommes très-différens de mes compatriotes; cependant la plus exacte attention ne me découvre point ces *différences extrêmes* remarquées par une foule de nos écrivains. Peut-être est-ce ineptie de ma part, mais je n'aperçois dans les Français aucune idée qui s'éloigne des nôtres. Leurs démarches ont les mêmes principes, tendent vers les mêmes objets. Sur mon honneur, ces Français, dont une partie de notre nation se forme une

image si fausse, me paroissent tout aussi peu extraordinaires que les habitans de la Grande-Bretagne.

Pendant le cours de mes premiers voyages, je pensai partout comme je pense actuellement à Paris. En arrivant chez un peuple dont on se propose d'étudier les mœurs, je l'avouerai, quelques usages étonnent, semblent offrir aux yeux d'un étranger des hommes nouveaux, des hommes qui ne lui ressemblent pas. Mais l'examen fait bientôt disparoître ces nuances légères, et ramène tout sous le même point de vue. Si je m'en rapporte à mes propres observations, au résultat de mes comparaisons, j'oserai le dire, les nations européennes se vantent sans raison d'une marque distinctive entre elles. Si cette marque existe, elle est dans leurs habitudes, elle n'est point dans leurs sentimens. Montre-moi parmi ces diverses nations un homme agité par une passion qui ne puisse émouvoir mon cœur, et cet homme sera vraiment un étranger pour moi.

Tu me demandes si on *s'amuse à Paris?* modérément, je crois. Ou la façon de vivre est prodigieusement changée dans cette fameuse capitale, ou ceux qui nous l'ont peinte la connoissoient mal. Je cherche inutilement ici ces *êtres composés d'air et de feu*, toujours *actifs*, que la *saillie* et *l'enjouement* caractérisent; je trouve les Français, s'il m'est permis de le dire sans enfreindre les lois de l'hospitalité, oui, ma foi, Charles, je les trouve tout aussi ennuyeux que nous.

Penseurs, politiques, raisonneurs; l'agriculture, la législation et la philosophie, sont le sujet des en-

tretiens de leurs cercles les plus polis. Tout le monde projette, tout le monde établit des principes, tout le monde forme des plans d'administration. Les femmes même s'occupent de ces graves objets. L'esprit de parti s'introduit à la toilette, siége à table, se mêle à tous les jeux. Une jeune beauté choisit et protège un systême politique, proscrit les autres, dispute, et quelquefois s'emporte. Chaque société a ses vues, ses idées, ses calculs. Et malheur au citoyen paisible qui demeure neutre, écoute, se tait. On l'étourdit partout, on ne le considère nulle part.

La profondeur est devenue la folie d'une nation autrefois inspirée par les grâces et guidée par le plaisir. L'espèce de dissipation où tu m'invites à me livrer, que tu crois si propre à *charmer l'ennui*, n'existe plus. Les spectacles sont fort tristes, je te l'assure. On pleure à tous les théâtres. Enveloppée de sombres voiles, Thalie a jeté loin d'elle son masque riant. On hait ici l'éclat de la gaîté, il y est le partage du peuple et de la jeunesse imbécile. La sensibilité, *l'extrême sensibilité* est l'universelle manie, et nos sujets les plus noirs sont à peine jugés assez sérieux pour composer des opéras burlesques.

Adieu, Charles, assure ladi Mary de mon tendre attachement. Je ne dis rien à miss Rutland. Elle est sans doute fort occupée, et le temps n'est plus où elle mettoit quelque prix à mon amitié.

XIV.e LETTRE.

Miss Adeline Rutland, à milord Rivers.

Vous ne voulez pas vous *rendre imposant*, Milord, eh bon Dieu! que prétendez-vous donc par ces graves insinuations et ce ton boudeur! Je devois *vous écrire*, dites-vous à ladi Mary, vous communiquer *mes importantes affaires*. Apparemment vous m'en supposez exprès pour vous plaindre de mon *peu de confiance?* Me seroit-il permis de trouver ce reproche injuste? Ou ma mémoire me trompe, ou je ne *devois pas vous écrire*, mais seulement vous répondre. Vous me promîtes en partant d'entretenir une correspondance *exacte* avec moi. J'oserois vous demander si vous avez rempli cet engagement, et peut-être me plaindre à mon tour de tant de négligence, si vous n'étiez pas mon tuteur. Mais ce titre m'arrête, il me rappelle mes obligations et m'impose silence. Conviendroit-il à la reconnoissante pupille de milord Rivers, de s'apercevoir qu'il peut avoir tort? Je me tais donc; et sans douter que la mauvaise humeur où vous paroissez être contre moi, ne soit très-fondée, très-raisonnable, j'attendrai pour me défendre une accusation positive. Daignez m'apprendre en quoi ma conduite a pu vous blesser; quand vous me l'aurez dit, ma plus *importante affaire* sera de la justifier à vos yeux.

Vous chargez ladi Mary de m'annoncer que vous avez reçu *plusieurs lettres de Lemster*. On y est fort

prévenu contre moi. Sans doute ma sœur et son mari vous font part de leur mécontentement. Il m'en auroit coûté trop cher pour les satisfaire, et je ne crois devoir à personne le sacrifice de ma liberté, ni celui de mes sentimens.

XV.e LETTRE.

Miladi Orrery, à milord Rivers.

Eh bien, mon ami, soyez content. Vos vœux sont remplis. J'ai pris terre, et le coup de vent le moins attendu m'a fait aborder. Me voilà sur la plage où vous me désiriez.

Savez-vous que cette ladi Orkney est la plus odieuse des créatures? En partant de chez elle, j'y laissai Henriette avec mistriss Audley, sa gouvernante. Lundi dernier, on m'annonce la bonne Audley. Je la vois toute embarrassée. Après une foule d'expressions mystérieuses, de soupirs, d'hésitations, elle me dit enfin qu'Henriette, la *simple*, la *timide*, la *modeste* Henriette s'est *laissé surprendre* par une *forte inclination;* l'aimable *innocente* est *malade*, sa *langueur*, son *abattement* peuvent se tourner en *consomption.* Le danger est *pressant*, elle *se meurt!* et l'assommante campagnarde pleure, crie, se lamente et croit déjà porter son élève au tombeau.

Assez surprise et fort émue, je m'informe de l'objet qui fait naître cette passion; on me nomme Edouart Clifort. L'événement me paroît naturel, cependant

il me fâche, et beaucoup : mais une lettre de ladi Orkney me révolte bien davantage. J'y trouve la confirmation du penchant d'Henriette pour Edouart, un désir extrême de la *nommer sa nièce*, et le plus grand regret de ne pouvoir contribuer au *bonheur de cette charmante fille*, dix mille livres sterlings ne suffisant point aux *besoins actuels* de son neveu. Et tout de suite, bien franchement, sans le moindre détour, elle me demande si une parente si *bonne*, si *libérale*, ne voudra pas se *prêter* à l'établissement d'une jeune personne qui lui est *chère*, et dont le cœur *est absolument engagé*.

Concevez-vous comment cette imbécile, après m'avoir tant vanté l'amour de son neveu, cent fois dit, cent fois répété *qu'il m'adoroit!* a le front, l'audace, l'impudence de me proposer ce mariage, de recourir à ma libéralité; dites, concevez-vous cela? Avec du sens, de la raison, eût-on jamais osé tenter ce moyen d'arriver à ses fins? Mais les sots hasardent tout, et tout leur réussit.

Mon premier mouvement a été de haïr Henriette, de détester Edouart, d'envoyer promener sa bégueule de tante. Et puis un autre mouvement m'a retenue, et puis j'ai pensé, et puis je me suis adoucie, attendrie même. D'où s'élevoit mon dépit? au fond, quel attrait me déterminoit en faveur d'Edouart? que souhaitois-je vivement, quand je songeois à m'unir à lui? de rétablir sa fortune, d'assurer son bonheur. Pourquoi ne saisirois-je pas l'occasion offerte de lui faire un présent considérable, sans l'humilier, sans lui imposer le poids de la reconnoissance? à quel usage plus sa-

tisfaisant pourrois-je employer les grands biens dont je jouis?

Après ce petit raisonnement, l'ame exaltée, toute fière de ma résolution, j'ai demandé mes gens d'affaires. Tout est rangé, tout est terminé. Je double la fortune d'Henriette. Je laisse à l'impertinente ladi Orkney le soin des préparatifs, du temps, des articles, de tout le tatillonage qui l'enchante. Je veux ignorer si Edouart est entraîné par elle, s'il m'aimoit, s'il aime ma cousine, que m'importe tout cela! je pars. Miladi Roscomond, sa sœur, son mari et moi, nous allons visiter la Hollande, une partie de l'Allemagne, la Grèce, et peut-être l'Egypte. Milord Roscomond, amoureux de l'antiquité, connoisseur en vieux monumens, sera charmé de comparer les ruines de la superbe Memphis avec celles de ses jardins, élevées à grands frais dans le plus beau lieu du monde pour en gâter l'aspect, rappeler l'idée de la destruction, et mêler la tristesse au plaisir de la promenade.

Mon frère crie, ladi Mary pleure, miss Rutland boude, mes amis se plaignent, veulent me retenir; je suis sans pitié. Depuis mon retour à Londres, je m'y vois excédée de fêtes et de noces. Tout le monde se marie. Dimanche, on maria miss Belford; hier Jenny Murray; Arabelle Nelson se marie demain : c'est une fureur! Je veux absolument m'éloigner d'un pays où l'on ne peut s'amuser qu'à se marier, où le mariage me persécute, où j'ai moi-même été tentée de me marier, où je n'ai pu obliger l'objet d'une tendre préférence, qu'en le mariant. Ne croyez pourtant pas me perdre, être des années sans me revoir. Nos courses

se borneront à moins d'étendue, et nous reviendrons après avoir contenté notre curiosité sur la Hollande.

Je garderai fidèlement votre secret; et pour vous prouver ma discrétion, je vous en tais un où vous êtes intéressé. Votre séjour en France inquiète, occupe deux petites têtes qui peut-être vous préparent de l'embarras. Je ne puis m'expliquer davantage. Adieu. Je vous écrirai, je me le promets au moins. Si je manque à cet engagement, accusez-moi de paresse, et jamais, jamais d'indifférence.

XVI.e LETTRE.

Milord Rivers, à miss Adeline Rutland.

Si vous étiez seulement engagée à me répondre, Madame, vous avez raison de me taxer d'injustice. Ou je me rappelle mal nos conventions, ou vous deviez m'écrire en arrivant au château de Lemster. Mais je ne veux pas contester avec vous. Il est des occasions où l'on peut se charger d'une faute, si par cette condescendance on diminue le nombre de celles d'une personne que l'on se plaît à excuser.

Le jeune Osborne partant ce soir pour retourner en Angleterre, je lui donne ma lettre. Vous trouverez dans ce paquet trois feuilles écrites par votre sœur. A l'exception de ce qui m'est adressé, leur lecture ne vous offrira rien de nouveau. Je mets le tout sous vos yeux, dans l'espoir qu'en voyant vos propres expressions retracées de la main de ladi Lesley, vous

vous étonnerez qu'elles soient échappées à votre plume.

Peut-être suis-je aussi révolté que sir Francis de la légèreté de votre style et de ce badinage inconsidéré. Sans prendre le même intérêt au succès des vœux du Baronnet, je pense comme vos amis, que cet amant peut *se plaindre*, non de votre indifférence, mais de cette longue irrésolution dont je ne puis imaginer la cause.

Je perdrois avec bien du regret ma première opinion sur le caractère de miss Rutland. L'aimable amie que ma tristesse n'éloignoit point de moi, qui dans la terre de ladi Morton partageoit ma solitude et souvent mes chagrins, dont les douces, les complaisantes attentions en affoiblissoient chaque jour le souvenir, est-elle *insensible?* est-elle incapable de sacrifier un peu de temps, quelques vains amusemens, au plaisir d'obliger une sœur chérie, un parent estimable? et peut-elle s'applaudir d'exercer un *dur empire* sur ceux dont elle est aimée?

Si je me suis trompé à vos qualités, ma méprise me fâche sans me surprendre. L'intelligence bornée d'un homme s'égare aisément dans l'examen d'un sexe, distingué du nôtre par sa réserve et sa finesse. Comment la vue pénétreroit-elle au travers des voiles mystérieux dont il sait s'envelopper? Je l'ai beaucoup étudié, tous les jours je m'aperçois que je ne le connois point. Mes recherches m'ont seulement appris à n'en plus faire. Assurément de toutes les opérations que la nature cache à nos yeux, la moins concevable est le ressort secret qui meut l'esprit et le cœur d'une jolie femme.

Des motifs peu importans pour vous, me défen-

dent de blâmer ou d'approuver vos dispositions à l'égard de sir Edmond, mais je ne puis vous taire combien je suis blessé du peu de confiance que vous m'avez montré. Eh pourquoi, pourquoi donc ne pas vous expliquer avec moi sur sa recherche? Ni je ne comprends, ni je ne vous pardonne cet étrange procédé.

PAQUET VENU DE LEMSTER.

Ladi Lesley, à milord Rivers.

Si je ne connoissois pas à ma sœur des idées justes, un naturel tendre, une ame capable de générosité; si elle ne m'avoit pas donné, quand nous vivions ensemble à Londres, mille et mille preuves d'une sensibilité, dont elle affecte à présent de se montrer peu susceptible; je la croirois très-légère, très-étourdie, très-indiscrète, et je ne me plaindrois ni de son empressement à quitter Lemster, ni des plaisanteries que, depuis son retour dans la capitale, elle se permet sur mon caractère et sur mes sentimens. Jugez-en, Milord, en lisant la copie d'une de ses lettres à sir Francis.

Miss Adeline Rutland, à sir Francis Lesley.

« *Pourquoi je n'écris point à ladi Lesley?* c'est que je sais apprécier mes talens, connoître l'étendue de mon esprit; c'est qu'en essayant plusieurs fois de lui écrire, j'ai trouvé mon style très-peu digne d'attirer l'attention d'une personne aussi sublime dans ses pensées, aussi exaltée dans ses sentimens, aussi profondément

profondément abîmée dans ses tendres méditations, que votre charmante compagne.

» Réellement, sir Francis, j'ai cherché ma sœur à Lemster et ne l'y ai pas trouvée. Votre femme m'a présenté ses traits, mais point du tout son caractère. Depuis deux ans j'aspirois à la douceur de revoir l'amie dont votre mariage me séparoit. Je croyois pouvoir embrasser chez vous cette gaie, cette vive ladi Rutland, l'ame des plus brillans cercles de Londres; ah! bon Dieu, quelle étrange métamorphose ont opérée les nœuds *chers et sacrés de l'hymen!* une fille élevée à la Cour, une fille de mon sang, ma propre sœur! être devenue une dame si posée, si grave, si pénétrée des *devoirs de son état,* si ardente à les remplir, si soumise *aux lois d'un époux!* A vingt-deux ans, belle comme un ange, faite comme une déesse, abandonner le monde, ses plaisirs séduisans; passer ses jours au fond d'une solitude *embellie par les soins de l'amour,* se livrer toute entière à sa *douce passion,* toujours se montrer *sensible,* toujours *aimer,* toujours le dire, ne vivre, ne respirer que pour son mari; ah! ma pauvre sœur!

» Et tous deux vous me souhaitez un pareil sort. Vous me pressez de m'ensevelir avec votre taciturne voisin, sous les épais ombrages où il promène mon idée et ses rêveries. Moi, je l'épouserois! j'imiterois ma sœur, je m'enivrerois des *charmes de la vie champêtre* et des *délices de l'amour!* Ah! que je suis éloignée de vouloir occuper mon cœur de ce triste sentiment.

» Le ton plaintif de sir Edmond et sa langueur

pastorale ne me toucheront pas. Je ne veux ni moutons, ni bergers. Les champs ne me plaisent point, des amusemens rustiques et uniformes sont sans attraits pour moi; le silence des bois m'assoupit, et le murmure des eaux m'endort. Ramenez ma sœur à Londres, j'irai vivre chez vous. Mais vos bosquets, vos cascades, vos tapis verds, m'inspirent tant de mélancolie, que si j'avois cédé à vos instances, resté huit jours de plus, vous auriez pu m'élever un mausolée sous le magnifique dôme chinois, où sir Edmond m'a tant ennuyée de mes *agrémens,* de son *ardeur* et de ma *cruauté.*

» Convenez-en, mon très-aimable frère, vous êtes un peu humilié. Votre petit plan étoit bien imaginé. En attirant le Baronnet à Lemster, en m'exagérant votre bonheur, vous pensiez m'engager à me marier? L'exemple de mon *heureuse sœur* devoit me faire courir à l'autel. Mais j'ai vu le piége, et me suis fort divertie à déconcerter vos projets.

» Docile à vos avis, je me suis encore *consultée* sur la recherche de cet amant obstiné. J'ai tout *examiné,* tout *comparé.* Il résulte de cette *mûre délibération,* que je ne veux point de sir Edmond.

» De bonne foi, mon frère, pourquoi me marierois-je par raison, n'ai-je pas le temps d'attendre, la facilité de choisir? serois-je excusable de donner ma main, sûre de ne pouvoir donner mon cœur?

» On me dit en ce moment que votre ami vient d'arriver à Londres. Cela n'est-il pas insupportable! Logée chez sa tante, je ne puis éviter ses visites. Fier de votre appui, de celui de ma sœur, il va redoubler

ses importunités; il m'impatientera, je le maltraiterai; il s'en plaindra, car il est injuste. S'il se croit en droit de m'ennuyer, je puis me croire en droit de le chagriner.

» Je hais tous ceux qui me désirent, tous ceux qui me recherchent. Je le dis hautement. On ne veut pas me croire. Ma cour grossit, et mon humeur augmente: je ne distingue aucun de mes sujets; ils sont tous avertis que leurs services seront sans récompense, que je régnerai sur eux avec un sceptre de fer. Malgré ma franchise, un nouvel esclave vient chaque jour se soumettre à mon *dur empire*. Mes amans veulent être malheureux? qu'ils le soient donc. Plus on me tourmentera, plus on m'éloignera de l'amour et du mariage.

» Mais n'est-il pas fâcheux d'être riche, jeune, d'une figure passable; de s'entendre continuellement prier, conjurer, de quoi? de contenter la fantaisie d'un autre, comme si je n'avois pas la mienne. Quelquefois je voudrois être aussi vieille, aussi laide, aussi maussade que miladi Morton.

» Elle me pressoit ce matin de lui dire si j'avois prononcé le vœu de ne jamais me marier? A mon âge, me suis-je écriée, ce vœu seroit imprudent, même téméraire. « Mon neveu n'est donc pas sans espérance? a-t-elle repris. — Pardonnez-moi, Madame ». Elle m'a répondu par une grimace à faire peur. Adieu, j'embrasse mes deux tendres, mes deux chers amis ».

Vous venez de voir, Milord, sous quels traits il plaît à miss Rutland de peindre notre conduite et nos amusemens. Sir Francis est fort offensé de ses

railleries, et plus encore de se voir soupçonné par elle de tendre des piéges à sa liberté. Il n'a pas voulu lui répondre, et même a paru désirer que je prisse parti dans la querelle. Mais pardonnant de tout mon cœur à la jolie petite fille qu'il boudoit, j'écrivis à ma sœur. Sa réponse m'a vraiment fâchée. Et comme personne ne peut mieux que vous juger d'un différend entre vos deux pupilles, je vous prie de vouloir bien lire ma lettre, pour vous assurer que je n'ai point mérité de miss Rutland le reproche d'attenter à son indépendance, ni mon mari celui de se *mêler* de disposer d'elle.

Lettre de ladi Lesley, à miss Adeline Rutland.

« Est-ce une sœur, est-ce une amie, dont je viens de lire les expressions? Comment ma chère Adeline peut-elle allier des qualités opposées? comment se permet-elle de mortifier, par des railleries piquantes et déplacées, ses plus proches parens, ses plus tendres amis?

» Serez-vous toujours un enfant, ne réfléchirez-vous jamais? L'esprit est-il un avantage quand la raison ne le règle pas? Sur qui tombent vos plaisanteries, et de quoi badinez-vous? de l'affection mutuelle de deux personnes, dont l'intérêt le plus réel est de conserver les sentimens qu'elles se sont inspirés, de les entretenir soigneusement, de mêler sans cesse l'attrait du plaisir aux devoirs qu'elles s'imposèrent en s'unissant, et par une continuelle attention à s'obliger d'éloigner d'elles l'insipide tiédeur, trop souvent compagne de l'habitude.

» Vous applaudiriez-vous de cette espèce de satyre, si on vous disoit qu'en s'amusant de votre lettre, sir Francis en a saisi l'esprit? ne voit plus en moi l'épouse prévenante qu'il chérissoit, l'indulgente amie dont la société le rendoit heureux; mais une femme *passionnée*, une *amoureuse folle*, plus *exaltée que tendre*, moins sensible que *romanesque?*

» Assez blessée de votre ton, je suis encore portée à vous rendre justice, ma sœur. En écrivant, vous n'avez point du tout pensé. L'effet que pouvoit produire cet indiscret badinage ne s'est pas même offert à votre imagination. Vous ignorez combien le moindre ridicule, jeté sur l'objet qui nous séduit, est d'une dangereuse conséquence, combien il est capable de dissiper l'illusion qui détermine notre préférence et fixe nos goûts. Illusion si nécessaire à l'amour! charme secret, émané de lui-même, répandu sur nos yeux, caché au fond de notre cœur; puissant et fort tant qu'il est senti sans être aperçu, pour jamais détruit dès qu'on en découvre la trace.

» Vous badinez de mon bonheur. Puissiez-vous, ma chère amie, ne pas l'envier un jour, ne pas regretter, dans l'amertume de votre cœur, l'amant estimable dont vous trompez si cruellement l'espoir. Nous pensons bien différemment, et je m'écrierois volontiers avec autant de surprise que vous : *une fille de mon sang, ma propre sœur,* ne point aimer!

» Si mon mari vous a vanté la constance de sir Edmond, s'il a pensé que tant d'établissemens considérables refusés pour vous, le sacrifice récent de la plus riche héritière de Londres, un ardent amour,

une longue soumission, et son mérite reconnu devoient vous toucher, est-ce donc vous tendre un piége? est-ce *former un plan* contre vous?

» Parmi tant d'admirateurs, dont votre vanité s'amuse peut-être, en est-il un plus propre à la flatter! L'âge du Baronnet, sa fortune, son esprit, sa figure, ses mœurs vous laissent sans objection. Si vous étiez forcée de dire pourquoi vous ne l'aimez pas, répondriez-vous sans hésiter, trouveriez-vous aisément des motifs d'un éloignement que rien en lui ne peut inspirer? Par où l'aimable ami de sir Francis s'attire-t-il l'aversion d'une fille éclairée?

» Je ne saurois sans peine lire, écrit de votre main, *je hais; je déteste ceux dont je suis recherchée*. Eh! depuis quand le cœur d'Adeline se livre-t-il à des mouvemens si contraires à sa bonté naturelle? Vous êtes bien changée, ma chère, si vous pouvez vous plaire à faire des malheureux.

» Ma *gravité* vous fatigue et vous cause sans doute autant de langueur que le silence de nos bois. Cet article de votre lettre est bien choquant, en vérité. Une fille *élevée à la Cour*, être assez peu polie pour paroître mépriser si fort la vie champêtre, en parlant à un homme qui en fait ses délices. Trouveriez-vous sir Francis honnête, s'il traitoit de puérilités ou de sottises, les plaisirs vantés de la capitale? plaisirs si *séduisans* pour vous, que leur privation momentanée mettroit *vos jours en danger*. Après cet aveu je ne vous conseille pas de reprocher à personne *l'ivresse de ses goûts*.

» Celui de mon mari n'a rien de ridicule. Sans

adopter la fadeur pastorale, on peut aimer la campagne. Ses amusemens, loin d'être *uniformes*, sont variés à l'infini. Toute personne, qui ne porte point aux champs un cœur agité par de violentes passions, éprouve à l'aspect des bois, des eaux, des plaines cultivées, ce mouvement doux et sensible qui fait imperceptiblement rentrer en soi-même, rappelle la première institution de la nature, avertit l'homme qu'il en a méconnu l'ordre et changé le dessein; lui montre où réside cette paix intérieure, ce bonheur où tout être pensant aspire; bonheur toujours souhaité, vainement cherché au milieu du tumulte et du bruit. Les avantages produits par la société compensent-ils vraiment tant de peines, de soins, d'embarras, de maux, qui ne tiennent point à l'humanité simple, isolée; mais à l'humanité rassemblée, aux lois, aux usages, aux biens de convention, à tous les préjugés nés de l'association, à tous les liens dont elle nous enchaîne malgré nous.

» A votre âge il est permis sans doute de ne pas *se marier par raison*. Vous êtes belle et jolie, fraîche, charmante! mais l'éclat de la jeunesse disparoît comme celui des fleurs. Craignez de perdre votre indifférence ou mal-à-propos, ou trop tard. Le temps où vous récitiez des fables n'est pas si éloigné que vous ne puissiez vous souvenir du héron de La Fontaine. Mon amitié pour vous me rendroit inconsolable, si je vous voyois éprouver le sort de cet orgueilleux oiseau ».

Réponse de miss Rutland.

« Oh c'est bien vous, ma chère lady Lesley, qui

êtes *un enfant, et même un foible enfant.* Paroître mortifiée d'une innocente plaisanterie, craindre qu'elle ne puisse porter atteinte à votre bonheur, détruire en un instant *l'inaltérable tendresse* du plus *sensible des maris ?* c'est me garantir à jamais d'envier cette félicité que vous avouez fondée sur une illusion.

» Mais si j'écris *sans penser,* comme vous avez l'indulgence de le supposer, des personnes *réfléchies* devroient-elles s'offenser de mes expressions? Mon badinage peut être *indiscret, impoli;* mais dangereux! On riroit à Londres de vous voir traiter ce sujet si sérieusement.

» Si j'ai pris un ton léger en écrivant à sir Francis, c'est moins par *étourderie* que par égard pour vous. Je voulois éviter de lui faire un reproche plus grave; et s'il faut m'expliquer sans détour, je vous demanderai, ma sœur, de quel droit votre mari prétend me guider dans une affaire où je suis seule intéressée? Libre, indépendante, maîtresse de disposer de moi-même, excepté mon tuteur, quelqu'un peut-il gêner ma volonté? De quoi se mêle donc sir Francis? lui convenoit-il de me promettre, de vouloir disposer de ma main, de mon cœur; de tourmenter milord Rivers pour l'engager à seconder les projets de ladi Morton, ceux de son neveu? Savoit-il si je n'en avois point de contraires, s'il ne me dérangeoit pas dans mes vues, dans mes désirs, dans mes plus douces espérances!

» *Regretter sir Edmond,* avec *amertume* encore! Ah, bon Dieu! cela peut-il se lire sans impatience? Il a *refusé des partis considérables!* eh d'où vient,

et pourquoi les refusoit-il? est-ce à ma prière, est-ce de mon aveu? Pour la riche héritière dont vous me vantez le sacrifice; si vous parlez de miss Cambel, vous me pardonnerez de ne pas tirer vanité de la préférence. Je puis, sans beaucoup de présomption, me placer fort au-dessus d'une petite citadine, très-riche il est vrai, mais laide, sotte, impertinente, assez difficile à marier, malgré l'or dont on la charge.

» Je *n'hésite* point à répondre sur la question que vous jugez *embarrassante*. Peut-être a-t-on peine à dire pourquoi l'on aime, une femme a si rarement raison d'aimer! mais l'indifférence a toujours des motifs dont on se rend aisément compte. *L'aimable ami de sir Francis* ne me plaît pas. Je ne me fais point une étude de le chagriner, mais il m'inspire depuis long-temps le désir de l'éviter. Nous cédons tous deux à notre pente naturelle. La sienne le conduit à me chercher, la mienne à le fuir. Une passion violente lui donne de l'humeur, j'ai la bonté de n'en point prendre. Il s'agite, je suis calme. Il se tourmente, je reste paisible. Il s'emporte, je ne sens pas la moindre émotion. Il se plaint, il a tort. Je ne suis point *cruelle*, je ne suis point *inhumaine*, je suis tranquille.

» Mais comment expliquer mes *dédains* pour un homme dont le mérite *me laisse sans objection?* Eh! je vous prie, ladi Lesley, connoissez-vous un défaut plus révoltant que cette insoutenable constance, si souvent alléguée en sa faveur? ne suffit-elle pas pour justifier le dégoût, même *l'aversion!* Quoi, je lui saurois gré des sacrifices faits à sa propre fantaisie? Il

m'assiège, cabale, s'appuie contre moi du suffrage de mes parens, du consentement de milord Rivers, et je lui devrois de la reconnoissance? de quoi récompenserois-je cet *estimable amant?* de l'ennui qu'il me cause? Je me croirai assez généreuse, si je consens jamais à le lui pardonner.

» Abandonnez-nous tous deux à notre sort. Ses attaques et mes défenses sont entre nous un combat d'obstination. Il se flatte de m'épouser, décidément je ne veux pas me marier. Il a mis son bonheur à vaincre ma résistance, peut-être ai-je mis ma vanité à tromper son attente. Certaine du triomphe, je jouirai sans remords de ma victoire. Je ne dois rien à l'homme qui prétend m'assujettir à son caprice. Ni son amour, ni sa persévérance ne m'imposent l'obligation de préférer sa satisfaction à la mienne. Je ne veux point de lui. Je ne veux de personne. Je le répète, ma sœur, je hais tous ceux qui me cherchent, et vous assure dans la sincérité de mon cœur, qu'actuellement les trois royaumes ne renferment pas un seul objet capable de changer mes dispositions.

» Le temps où l'on peut craindre d'imiter l'oiseau que vous rappelez à ma mémoire, est encore bien éloigné pour moi. Le jour luit à peine, et vous parlez déjà du soir. J'habite une rive poissonneuse où les espèces les plus recherchées se présentent sous ma main. On me les voit repousser. Mais qui sait si je n'ai pas jeté ma ligne dans un endroit écarté, où les yeux des autres ne l'aperçoivent point, où mes regards sont fixés sur elle. Ma pêche peut n'être pas heureuse, mais j'attendrai l'événement. S'il me réduit à la di-

sette, plus constante dans ma délicatesse, plus fière que le héron, je ne m'abaisserai pas comme lui à faire un chétif, un vil repas. Sobre par orgueil et par raison, j'irai tout doucement me coucher sans souper ».

Malheureusement sir Francis étoit avec moi quand on m'apporta cette lettre de ma sœur. Elle le mit fort en colère. Il voulut y répondre. Souffrez encore l'ennui de lire cette réponse, Milord. Celle d'Adeline ne vous fatiguera pas, elle ne contient que deux lignes, et nous force à ne plus prendre de part à ce qui la concerne.

Sir Francis Lesley, à miss Adeline Rutland.

« Je ne contesterai ni *vos droits*, ni *votre indépendance*, Madame; je n'insisterai point en faveur d'un amant si positivement rejeté; mais comme je vous dois de la sincérité, j'oserai vous dire que, sans être *injuste*, sir Edmond peut se plaindre de vous, s'en plaindre beaucoup, vous nommer *cruelle*, *inhumaine*, et vous reprocher une conduite très-dure et très-blâmable. Quand, à ma prière, à celle de ladi Morton, milord Rivers voulut bien vous présenter le Baronnet comme un homme dont l'alliance vous convenoit à tous égards, pourquoi ne dîtes-vous point alors, *je ne veux pas de lui?* Pourquoi demandâtes-vous du temps? pourquoi remîtes-vous votre réponse à la fin des fêtes que l'on préparoit pour le mariage de milord Rivers? pourquoi la rupture de ce mariage n'amena-t-elle point cette réponse désirée avec tant d'ardeur? pourquoi l'éloignâtes-vous de mois en mois sur des prétex-

tes frivoles? si décidée dans vos volontés, aviez-vous besoin de vous consulter près d'un an pour les connoître?

» Soyez impartiale, soyez vraie, miss Rutland, et dites-moi si, tenir un amant déclaré dans une si longue suspension, ce n'est pas lui donner de l'espérance si, ce n'est pas au moins lui en laisser prendre? Quand il seroit possible d'attribuer votre irrésolution à des circonstances particulières, comment justifierez-vous vos dédains, vos railleries, cet empire tyrannique exercé sur mon ami? si vous ne l'éprouviez pas, si vous ne vous proposiez point de récompenser un jour ses complaisances et sa douceur, falloit-il abuser de votre pouvoir et de sa foiblesse, le rendre le jouet de vos caprices? Vous ne *devez rien à l'homme qui cherche en vous sa propre satisfaction.* Je vous l'accorde. Mais ne devez-vous rien à l'homme dont vous avez laissé naître l'espoir, dont vous avez prolongé l'inquiétude et causé volontairement les peines? Ne devez-vous pas de la compassion au malheur? et n'en est-ce pas un bien grand de vous aimer?

» Si les empressemens de sir Edmond, si sa recherche *contrarioit* vos *desseins*, il falloit le dire avec la noble franchise qui convient à une femme de votre naissance et de votre caractère; mais vous taire, admettre ses visites, les refuser, le traiter avec hauteur, ne jamais le chasser et le désobliger sans cesse, c'est un procédé peu digne de miss Rutland. Et je suis vraiment fâché qu'on puisse le reprocher à la sœur de ladi Lesley ».

Réponse de miss Adeline Rutland, à sir Francis Lesley.

« Sir Francis obligera *la sœur de ladi Lesley*, s'il veut bien croire qu'elle justifieroit sa conduite et ses procédés, si elle n'étoit certaine de n'en devoir compte ni à lui, ni à personne ».

XVII.ᵉ LETTRE.

Milord Rivers, à sir Charles Cardigan.

Est-il vrai, Charles, tu *n'espères rien?* On ne peut engager sir Thomas à se prêter aux désirs de son frère. Ses délais me l'ont fait présumer. Cependant son mauvais cœur m'étonne. Est-il possible de donner tant à des goûts frivoles, et de ne pas accorder mille, ou douze cents guinées, à l'avancement d'un jeune homme, dont les heureuses dispositions méritent d'être encouragées. Refuser de contribuer au bonheur de son parent, de son frère! c'est une impardonnable dureté.

En vérité, Charles, toi qui, de concert avec sir George, veux réformer tous les abus, que j'ai vu méditer sérieusement sur le plus fou des systêmes, t'enivrer du désir de voir régner l'égalité entre les hommes; tu devrois bien essayer de l'établir dans les familles, entre les frères au moins.

Si le droit du plus fort, malheureusement très-naturel, et très-incontestable; droit qu'aucun principe,

vent d'humiliation, cette honte, mal entendue peut-être, qu'un bienfait reçu excite au fond d'un cœur honnête. Mais as-tu besoin de leçon, n'est-ce pas de toi que j'appris à servir noblement un ami?

Je mets sous ton enveloppe ma réponse à la dernière lettre de James. Fais-la parvenir entre ses mains avant le brevet. Elle l'éloignera de porter ses soupçons sur moi. Il a des parens si riches! comment aucun d'eux ne s'est-il avisé de le placer? c'est apparemment que peu de personnes s'occupent de l'intérêt, ou du bonheur des autres.

Je ne sais que penser de miss Rutland. Plusieurs expressions des lettres dont je viens de lui envoyer les copies, me causent assez d'inquiétude. Ses regards se sont arrêtés, dit-elle, sur un *endroit écarté,* on n'aperçoit point *l'objet de ses observations,* cet objet *fixe toute son attention.* Dans un autre temps j'aurois peut-être interprété ce langage, il m'embarrasse aujourd'hui. Assurément de nouvelles circonstances ont changé son esprit et son cœur. Comme elle ne quitte guère ladi Mary, tu pourrois veiller sur ses démarches, remarquer ses mouvemens et m'en instruire. Si en effet elle distingue quelqu'un, il te sera facile de le connoître. Il m'importe beaucoup de savoir si elle a commencé à s'en occuper avant son départ pour Lemster, ou depuis son retour à Londres. Adieu.

XVIII.e LETTRE.

Le même, à M. James Morgan.

Votre confiance me touche, Monsieur; elle m'engage à redoubler mes instances auprès d'un ami de sir Thomas; mais je n'ose vous flatter du succès de ses soins. Votre frère a des goûts si variés, des fantaisies si coûteuses; il se donne tant à lui-même, qu'à peine ses immenses revenus suffisent-ils à ses dépenses journalières. Vos chagrins sont fondés : vous blâmer de les sentir, ce seroit être dur. Je vous exhorte seulement à vous en occuper moins. Ne contractez pas l'habitude de vous attrister. Une humeur sombre nuit aux plus aimables qualités. *Il faut rire avant d'être heureux,* dit un sage, *de peur de mourir sans avoir ri.*

Votre position actuelle ne fixe pas vos regards sur une perspective bien agréable, je l'avoue. La campagne vous déplaît, l'inaction vous ennuie, et la solitude *vous livre à d'amères réflexions?* Cet état, dites-vous, est *horrible, affreux!* Hélas! peut-être un jour regretterez-vous dans le tourbillon du monde cet état que vous trouvez *affreux*, ces paisibles instans que vous nommez perdus, cette liberté, ce loisir dont mille embarras vous apprendront à connoître l'inestimable prix.

Le bonheur ne me paroît point attaché à une situation, mais à l'idée qu'on se forme de la sienne et de celle des autres. Les besoins réels sont si peu étendus, qu'il

qu'il seroit facile d'être content si on se regardoit seul. Mais sans cesse blessés par des objets de comparaison, nos yeux se ferment sur nos propres avantages, notre cœur s'ouvre au désir; le faste, l'éclat nous en imposent, et celui qui les étale à notre vue nous fait sentir la privation d'une infinité de biens dont peut-être il ne jouit pas.

Au fond, l'envie qu'excitent les riches et les grands est l'effet d'un premier coup d'œil jeté sur eux. Si on pénètre dans l'intérieur de ces maisons brillantes, où le bonheur habite en apparence, qu'y trouve-t-on? de bas complaisans, de vils parasites, de feints amis, d'heureux valets, et souvent d'infortunés maîtres.

Ces hommes que vous croyez *les dieux de la terre*, à qui vous voyez tant de moyens *de remplir leurs souhaits*, acheteroient à grand prix vos désirs. Tout leur est insipide; la langueur préside à leurs fêtes; ils paient avec prodigalité l'espérance du moindre amusement: mais le plaisir vient-il quand on l'appelle? vainement promis, plus vainement attendu, il fuit devant eux. Tout ce qui les environne a l'art de s'approprier leur fortune, d'en jouir; c'est à eux seuls qu'elle devient inutile. Ils ressemblent à ces grands arbres dont l'ombrage épais donne au voyageur une retraite fraîche et délicieuse, tandis que leurs faîtes, élevés dans la nue, sont continuellement desséchés par l'ardeur du soleil.

Quand sir Thomas consentiroit à vous obliger, en vous comparant à lui vous seriez toujours dans une condition médiocre. Ne vous livrez donc point à des idées capables de répandre le dégoût sur toute votre

vie. N'enviez pas votre frère : enviez encore moins les parens que vous avez dans la chambre haute. Estimez plus vos qualités que la fortune ; soutenez votre nom par des actions nobles, méritez un titre, et ne rougissez jamais de n'en point avoir.

J'approuve vos études et votre amour pour la philosophie. Ne cessez pas d'entretenir cet amour, il est nécessaire à la conduite, il influe sur les mœurs et réprime la fougue des passions. Mais craignez de vous tromper et d'errer avec les auteurs que vous me citez. Gardez-vous d'adopter leurs suppositions, de voir un monde qui n'est pas, des hommes qui ne peuvent être. Ne vous formez point des vertus gigantesques, des sentimens outrés, une sensibilité factice. Il est peu d'occasions dans la vie d'un particulier, où l'héroïsme, où la magnanimité puissent lui devenir des vertus familières ; mais il a tous les jours celle de se montrer honnête, sociable et obligeant.

Etudier la nature et son propre cœur, chercher à diminuer les peines attachées à la vie, à notre position dans le monde ; étendre les ressources que la raison nous présente pour les adoucir ; craindre de blesser les autres ; se respecter soi-même, avant de se permettre une démarche, s'assurer de pouvoir s'estimer après l'avoir faite : voilà, mon jeune et cher ami, une partie des règles de la saine morale, de l'utile philosophie : règles dont je vous invite à ne jamais vous écarter.

Adieu. Soyez patient. Espérez, mais avec assez de modération pour ne pas vous affliger trop, si vos vœux sont déçus. Continuez à m'écrire, et comptez sur ma plus tendre affection.

XIX.e LETTRE.

Miss Adeline Rutland, à milord Rivers.

Sir Edmond se disposant à partir pour l'Ecosse, ou pour la France, dans la crainte, s'il se rend à Paris, que son amour-propre offensé ne l'engage, même involontairement, à représenter notre rupture comme la suite de cette *légèreté,* dont ma sœur et son mari m'accusent; je me hâte, Milord, de vous instruire des particularités de cette affaire. Elle s'est passée sous les yeux de tant de témoins, qu'il me seroit difficile d'en changer les circonstances, ou d'en altérer la vérité. Mais je puis en expliquer les motifs, très-mal interprétés par le Baronnet.

Sir Charles vous aura sans doute parlé de la superbe fête que miladi Ormond a donnée à la jeune duchesse de Crafton? La veille de ce jour, destiné à plusieurs sortes d'amusemens, sir Edmond et sir Richard dînèrent chez elle. Pendant le repas, on s'entretint du bal, qui devoit prolonger les plaisirs et les terminer. Tout de suite les deux Baronnets s'empressèrent à me demander *l'honneur de danser avec moi.*

Vous ne connoissez pas sir Richard. Absent depuis cinq années, il arrive récemment à Londres, et semble précisément s'y occuper du soin de m'ennuyer. C'est un grand enfant, indiscret, étourdi, sans esprit, sans idées, sans jugement. Il n'a vu dans les pays étran-

gers que la différence des bâtimens, du service de la table et de la façon de se mettre. Quelques épigrammes françaises, deux ou trois ariettes italiennes, cinq ou six sentences espagnoles, une douzaine d'épithètes allemandes forment le fond de ses connoissances acquises. Au reste il n'est point mal. Une taille assez haute, assez svelte, donne de l'aisance, même de la noblesse à ses mouvemens. Ses yeux sont vifs, sa physionomie est fine, et quand il ne dit rien, on le croiroit capable de dire quelque chose. J'ai cru devoir vous peindre exactement la personne dont ladi Morton et son neveu assurent que je suis *fort éprise.*

Je me taisois, je ne répondois point aux instances mutuelles des deux prétendans. Mon silence blessa l'orgueil de sir Edmond. Il me conjura de décider entre eux; mais avec des expressions si exigeantes, un ton si supérieur, un dédain si marqué pour sir Richard, en laissant paroître tant de surprise de me voir balancer, qu'en ce moment me déclarer en faveur de l'un ou de l'autre, ce n'eût pas été faire un choix, mais me conformer à la volonté de sir Edmond.

Loin de m'expliquer sur mes intentions, je répondis, qu'ignorant si la fantaisie de jouer ou celle de danser me viendroit le lendemain, il seroit temps de me déterminer quand le bal commenceroit. Sir Edmond se leva furieux, alla bouder auprès de ladi Mary, sortit ensuite, courut chez lui composer un volume de plaintes, de reproches, de menaces de *n'aimer plus,* de sermens *d'aimer toujours;* un assemblage de folies, de contradictions; pas le sens com-

mun! mais d'assez graves, d'assez impertinentes réflexions sur mon sexe, sur son *indécision*, sur sa *cruauté*, suivies du rabâchage ordinaire sur *l'inhumain abus de son pouvoir.*

Moi, Milord, douce, bonne, vraiment indulgente, je réponds : *Sir Edmond peut s'épargner une vaine inquiétude. Si je danse demain, je ne réglerai point le choix d'un partenaire sur de hautaines prétentions, mais sur ce qui sera décent et convenable.*

Le lendemain arrive; le jour se passe dans un agrément continuel. La nuit amène l'heure du bal. A peine je parois à l'entrée du salon où l'on commençoit à danser, que je me vois assiégée par une foule d'aspirans à *l'honneur d'être mon partenaire.* Sir Edmond et sir Richard accourent, poussent, écartent ceux dont je suis environnée. Sir Richard approche le premier, s'incline avec grâce, étend le bras, cherche à saisir ma main. Je la retire et m'efforce d'adoucir mon refus par la politesse de ma révérence. Il se déconcerte, porte des regards irrités sur sir Edmond. Le fier Ecossais jouit sans pitié de la confusion de son rival, l'augmente par un souris malin. La honte, la colère se peignent sur le front de sir Richard; le bal s'interrompt, l'attention de toute l'assemblée est fixée, mon choix en devient l'objet. Sir Edmond, plein de confiance, me présente sa main d'un air triomphant, il ne doute point de recevoir la mienne. Je sens le danger d'accorder une préférence dont les suites peuvent être funestes aux deux rivaux; elle va paroître à tant de témoins l'aveu d'un senti-

ment que sir Edmond ne m'inspire pas. J'aperçois à peu de distance milord Stairs, rêvant, bâillant, dormant à son ordinaire. Je l'appelle, je lui demande s'il veut danser avec moi ? Ma proposition l'éveille, l'étonne, l'enchante! Le bon vieux fou, transporté de joie, bénit son *heureux destin*. On lui fait place, il me joint, me remercie, reçoit ma main à genoux, et regarde en pitié tous ces jeunes prétendans trompés dans leur attente.

Un éclat de rire universel, suivi d'un long battement de mains, me fait connoître que ma bizarrerie apparente est généralement approuvée. Sir Edmond pâlit, rougit, mord ses lèvres, me lance un regard terrible, se perd dans la foule et ne se montre plus. Moi, contente de ma prudence, satisfaite d'avoir maintenu la paix entre les contendans, de voir sir Richard consolé, et l'orgueilleux confondu dans ses vains projets, je me promène, je cause avec mon gracieux partenaire, tout charmé de *mes bontés*, de la *glorieuse préférence dont j'ai daigné l'honorer*.

Je pense vous devoir ces détails, Milord. Sir Edmond traite mon procédé *d'offense préméditée, d'affront public*. Il ne veut pas regarder ma conduite comme l'effet nécessaire de sa présomption, de l'embarras où lui-même me mettoit. La façon dont il l'envisage m'est bien indifférente. L'approbation de miladi Ormond, de ladi Mary, de toutes mes amies me suffiroit, si la crainte de ne pas obtenir la vôtre ne me causoit un peu d'inquiétude. Je suis fâchée de n'avoir pas montré plus d'égards à votre protégé. Cent fois j'ai désiré pouvoir surmonter mes dégoûts, et l'é-

pouser pour vous obliger. Mais un éloignement invincible ne m'a pas permis de vous donner cette preuve de ma condescendance.

J'allois fermer ma lettre, quand M. Osborne s'est fait annoncer et m'a remis le paquet dont vous l'avez chargé pour moi. Un coup d'œil jeté sur ces papiers m'a fort étonnée. Ma sœur y songe-t-elle? Quoi, vous entretenir des petitesses de son mari, vous ennuyer d'un caquet de famille! Je ne veux relire ni ses expressions, ni les miennes, mais répondre aux vôtres. Oui, *l'intelligence d'un homme s'égare aisément.* Si cela n'étoit pas, milord Rivers douteroit-il des qualités qui m'acquirent son estime? m'accuseroit-il d'avoir manqué de confiance quand il ne m'en demandoit point, quand lui-même manqua d'amitié en promettant ma main sans me consulter, sans daigner s'instruire des dispositions de mon ame? Je devois *m'expliquer sur la recherche de sir Edmond.* Vous ne me *pardonnez point mon silence?* Je vous pardonne bien moins peut-être l'aveu que vous donnâtes à cette importune recherche, mais je hais le reproche. Sûre de n'en point mériter, si je me vois forcée de mécontenter les autres, au moins conserverai-je l'avantage d'être satisfaite de moi-même.

XX.e LETTRE.

Milord Rivers, à miss Adeline Rutland.

L'AVENTURE du bal vous délivre enfin d'un amant, dont j'ai jugé comme vous la constance mêlée d'un

peu d'obstination. Sa tante et lui viennent de m'écrire. Ils ne content pas l'histoire aussi gaîment. Je ne sais si je dois plaindre Edmond ou le féliciter. S'il tient sa parole, s'il renonce à vous, si sa colère éteint son amour, je serai porté à dire de lui ce qu'on répète souvent en parlant d'un malade expiré après de longs tourmens : *Il est bien heureux, il ne souffre plus.*

Inquiète de mon approbation! Assurément c'est une plaisanterie. Cache-t-on ses desseins et ses démarches à un ami dont on souhaite l'approbation? lui reproche-t-on avec aigreur une faute commise innocemment? Sans me croire coupable à votre égard, j'ai plus d'une fois regretté ma complaisance pour les vœux du Baronnet. Elle ne l'a point servi, et peut-être a-t-elle nui aux intérêts d'un autre. Parmi la foule de vos amans j'en connois un aussi sensible, aussi tendre qu'Edmond; j'ai craint de vous le montrer. Je doute pourtant que sa poursuite vous eût importunée si long-temps, sûr que le moindre de vos dédains l'auroit assez mortifié pour l'éloigner à jamais.

Je trouve de la hauteur et de l'injustice dans la fin de votre lettre. Vous m'accusez d'avoir offensé l'amitié en me prêtant aux vues de vos parens? Vous présenter un homme dont vous étiez maîtresse d'admettre ou de rejeter les soins, étoit-ce manquer à l'amitié? Ne la blessâtes-vous pas vous-même en vous taisant sur vos intentions, en ne me parlant point avec la confiance que j'avois droit d'attendre de ma pupille et de mon amie?

Ne confondez-vous point les temps et les circonstances, ma chère miss Rutland? Quand on proposa

votre mariage avec le neveu de ladi Morton, n'étiez-vous pas indifférente sur tous les partis qui s'offroient? n'étiez-vous pas disposée à consulter vos parens sur un choix dont vous paroissiez vouloir les rendre arbitres? L'énigmatique aveu que vous faites à votre sœur prouve un changement arrivé dans vos idées et dans vos sentimens. Cette différence me frappe, et tout m'assure qu'elle est récente.

Quand je vous rendois de fréquentes visites chez ladi Morton, vous *n'observiez personne;* pendant notre séjour à sa terre, *un endroit écarté* ne *fixoit* point *vos regards*. Raisonnable, gaie, paisible, vous vous plaisiez à la campagne, vous goûtiez de simples amusemens, vous vantiez les charmes de cette belle retraite et n'y souhaitiez point les plaisirs bruyans de la ville. Que vous étiez aimable alors! Comment avez-vous perdu cette douceur, cette sensibilité qui ajoutoient des grâces si touchantes à vos agrémens personnels? Ah! pourquoi, pourquoi miss Rutland ne se ressemble-t-elle plus?

Mais votre esprit est préoccupé, vous formez des projets, vous avez des doutes, des craintes. *Votre pêche peut n'être pas heureuse!* Eh d'où vient ne le seroit-elle pas? Vous m'alarmez sur l'objet de vos *observations*, sur son état, sur sa fortune. Par quel art dérobez-vous ces observations aux yeux des autres, et pourquoi cacher une préférence que vous êtes libre d'accorder? La dépendance où vous êtes de mon consentement vous sembleroit-elle un obstacle insurmontable? J'ai le pouvoir de gêner vos dispositions, il est vrai, mais vous me connoissez trop pour me

croire capable de m'en servir contre votre inclination. Si j'attache un prix à l'autorité qu'on me donna sur vous, c'est en la regardant comme le droit de veiller à vos intérêts, de m'en occuper, de mettre tous mes soins à faire votre bonheur. Honorez-moi donc d'une entière confiance. Parlez, exprimez-vous sans réserve et sans détour, et soyez sûre de trouver dans votre tuteur, un tendre, un indulgent ami, prompt à satisfaire vos goûts, à combler vos vœux, même en les suppósant contraires à ses propres désirs, à sa volonté, au choix qu'il eût fait pour vous, au plaisir qu'il eût senti de contribuer par ce choix à vous rendre un jour la plus heureuse des femmes. Adieu.

XXI.e LETTRE.

Le même, à sir Charles Cardigan.

Assurément, Charles, tu n'as pas cru me donner *une marque d'amitié* en m'adressant ton maudit voyageur. Il étoit cruellement pressé de me voir! Une heure après son arrivée, il m'apporta les livres dont tu l'avois chargé, et me remit ta lettre d'un air très-confiant. Deux de mes compatriotes et trois Français dînoient chez moi. J'invitai ton *homme de mérite*, et sur ta parole je le présentai comme un *génie profond*, capable de *plaire* et *d'instruire*. Mais dès le premier service je pénétrai le personnage et vis ta malice. Depuis dix jours il m'excède. Heureusement je pars de-

main pour la campagne, déterminé à n'en point revenir qu'il n'ait pris la route de Vienne.

Ce riche cosmopolite est savant, dis-tu? je veux le croire. Mais en lui supposant les plus rares connoissances, je lui en désirerois une bien essentielle, celle de l'ennui qu'il inspire. Vingt fois je me suis senti vivement tenté de la lui donner. Ne seroit-ce pas lui rendre un service important de lui apprendre combien il est insupportable.

Cet homme semble avoir étudié l'art de contredire. Il nie les faits, rejette l'expérience, dément la nature, n'admet point la vérité. Il veut vous ôter vos idées, vous donner les siennes. Si vous les adoptez, il les abandonne, vous en présente de nouvelles. Il dispute contre vos sens, contre votre raison, vous refuse la faculté de voir et celle de sentir. Partant toujours d'un principe contraire aux vôtres, détruisant, édifiant, contestant, parlant sans cesse et n'écoutant jamais, il vous réduit à la nécessité de lui céder, ou de l'assommer.

Une très-nuisible politesse entretient l'espèce incommode de ces tyrans de la société, et les confirme dans la haute opinion qu'ils ont d'eux-mêmes. Dès qu'un docte bavard, bien aigre, bien suffisant, bien obstiné, paroît au milieu d'un cercle, il en devient la terreur et le maître. On craint de l'irriter; on préfère le malheur de l'entendre à l'inutile fatigue de disputer avec lui. On le laisse donc s'emparer de l'entretien. Il propose, objecte, résout. Personne ne veut l'interrompre, n'ose élever la tempête qu'exciteroit un mot hasardé. On se tait, on bâille, on s'attriste:

les moins patiens se dérobent à l'ennui, s'échappent furtivement, tandis que l'orateur charmé s'enivre du plaisir de parler, s'applaudit du silence de l'auditoire assoupi, admire sa respectueuse attention, et la prend pour une déférence due à la supériorité de son génie.

Je reçois en ce moment ta lettre datée de Cantorbéry et celle de milord Courteney. Je te félicite d'un retour si long-temps souhaité. Tu vas donc enfin recevoir ladi Mary des mains de son frère? Ces instans sont doux, Charles, et je partage bien sincèrement ta joie.

Tu m'obliges fort par ta complaisance pour les désirs des deux charmantes amies. Tu consens à ne les point séparer, et je t'en remercie. La société de ma cousine convient mieux à l'âge et aux goûts de miss Rutland, que celle de miladi Ormond. Je te recommande cette jolie, cette singulière, cette incompréhensible créature, dont le caractère échappe à l'instant où l'on croit le saisir. Elle m'a jeté dans plus d'une erreur. Combien il est facile de s'abuser sur les mouvemens des autres, sur les siens! A quelle ridicule crainte je me suis livré! En faisant la plus inutile démarche, je me suis applaudi de ma raison, de mon courage, j'ai pris une sorte de respect pour moi-même. Je me trouvois juste, généreux, capable de sacrifier l'espoir d'un bien précieux aux lois de l'équité. Au moment où j'admirois ma force et ma grandeur d'ame, une découverte imprévue me prouve, que si je n'étois pas décidément un fat, séduit par sa vanité, j'étois au moins un imbécile, trompé par sa propre folie.

Tu ne devines guère où tend ce propos. Je ne puis m'expliquer à présent. Est-ce le temps de te parler de moi? Je t'embrasse. Je te félicite encore sur ton prochain bonheur, et j'invite ma cousine à le combler en avouant qu'elle le sent comme toi.

XXII.e LETTRE.

Ladi Mary Courteney, à milord Rivers.

Savez-vous bien que vous avez mortifié, même chagriné miss Rutland? étoit-il nécessaire de lui envoyer ces lettres venues de Lemster? Pourquoi prenez-vous parti dans cette querelle? *Aussi révolté de son badinage que sir Francis!* d'où vient, que vous importe si son style est léger ou sérieux?

Vous vous croyez *fort doux, fort indulgent*, le juge le plus équitable! moi, je vous trouve sévère, capable de prévention, et je vous accuse d'une partialité très-prouvée.

Sir Edmond peut se plaindre de mon amie, dites-vous. Je le nie positivement. Que lui a-t-on fait? En vérité cet homme est ingrat. Ne pouvant éviter ses visites, elle les a reçues; elle a souffert ses soins. En quoi sa bonté le désobligeoit-elle? Il a joui du plaisir de la voir, de lui parler, de l'entendre; d'exciter l'envie de ses rivaux, de s'attirer les félicitations de ses amis sur l'espoir de posséder une fille charmante. Est-ce là le sujet de ses plaintes si graves, si fondées?

On ne sait comment traiter votre sexe, il est si dé-

raisonnable! Sir Francis reproche aigrement à sa belle-sœur de ne s'être pas expliquée d'abord sur le sort de son ami? ne semble-t-il pas qu'en disant au Baronnet *je ne veux point de vous*, elle l'eût rendu le plus content des hommes? elle s'est déclarée enfin, est-il satisfait? Non. Il regrette son incertitude, il voudroit se voir encore le *jouet des caprices* de *l'inhumaine*, il annonce son départ, ne s'en va point; écrit à la *cruelle*, implore la compassion de ma tante, l'appui de sir Charles, ma pitié, mes secours. Je lui ai décidément refusé ma protection. Un amant malheureux est ma bête d'horreur. C'est une créature si triste, si rampante, si ennuyeuse! L'ivresse de l'amour m'est aussi désagréable que celle de ce vilain Silène dont j'ai débarrassé le grand salon de ma tante.

Vous ne *comprenez point la cause de l'irrésolution de miss Rutland*, cependant vous la condamnez. Rien n'est moins *juste*, ni plus inconséquent. Dans le temps où tous les suffrages se réunissoient en faveur de sir Edmond, peut-être miss Rutland avoit-elle une raison d'essayer s'il seroit en son pouvoir d'obliger ses parens, de céder aux instances de ladi Morton, aux conseils de son tuteur, prêt à lui donner l'exemple de l'engagement qu'il la sollicitoit de prendre.

Peut-être aussi des événemens imprévus la firent-ils réfléchir sur la complaisance exigée d'elle. En y songeant mieux, son indépendance, sa liberté lui parurent préférables à des nœuds qu'elle ne souhaitoit pas former. Ses dispositions changèrent. Elle pensa plus avantageux de suivre sa propre fantaisie que celle des autres. En s'attachant à cette idée, le Ba-

ronnet l'embarrassa. De l'impossibilité d'aimer on passe aisément au dégoût d'être aimée. Cet amant pressa; il devint importun, et puis fâcheux, et puis absolument insupportable. La froideur, les délais, l'humeur même ne le rebutant point, il fallut bien lui montrer un peu d'antipathie, et rire quelquefois de ses lamentations, pour ne pas mourir d'impatience ou d'ennui de les entendre.

Au reste je parle au hasard. Je ne sais rien. J'imagine, je suppose. Il seroit prudent à vous de m'imiter, de ne pas blâmer et de chercher à deviner. J'ai pourtant une certitude, c'est que mon amie se conduit par de sages principes, et si milord Rivers en doute, il nous offense toutes deux.

Voulez-vous bien vous charger de me faire passer les livres dont je vous envoie le catalogue? Joignez-y des nouveautés pour amuser ma tante. Consultez vos bonnes amies sur le choix. On vous laisse le maître d'employer vingt-cinq ou trente guinées.

Vous devenez bien français à Paris. Plus d'attention, plus d'exactitude. Cette histoire promise, ces merveilleux détails annoncés, vous n'y songez plus. Ces pauvres anglaises, comme vous les oubliez!

Miss Rutland vient d'entrer dans mon cabinet. Je lui ai demandé si elle vouloit vous écrire? elle a pris un petit air moitié grave, moitié boudeur; s'est assise, a choisi du papier, essayé dix plumes, taché d'encre un de ses jolis doigts; puis elle a rêvé, considéré la table, l'écritoire, moi; et puis elle s'est levée; et d'un ton doux, amical, elle m'a dit: « En vérité, ma chère, je ne sais pas pourquoi j'écrirois à

milord Rivers ». Vous le voyez, elle est fâchée. Adieu, souvenez-vous de ma commission, et surtout de l'histoire de vos deux amies.

XXIII.ᵉ LETTRE.

Milord Rivers, à sir Charles Cardigan.

Ta crainte est ridicule, Charles. Pourquoi tes détails et ta joie me paroîtroient-ils *puériles* ou *ennuyeux?* suis-je aussi grave, aussi contrariant que sir George? d'où vient traiterois-je de *foiblesse* un sentiment naturel? sentiment donné, je crois, à l'homme pour compenser les maux nécessaires dont il ne peut éviter, ni repousser les atteintes. Tu *aimes*, tu es *aimé*. De quel bien plus vrai se formeroit-on l'idée? Si j'en juge par mon propre cœur, des diverses modifications de l'intérêt personnel, source des passions qui nous maîtrisent ou nous tourmentent, l'amour est la seule dont les sensations délicieuses peuvent nous faire éprouver un plaisir pur, intérieur, réel; indépendant du temps, des lieux, des autres, et quelquefois de nous-mêmes.

Est-on vraiment heureux dans le secret de son ame, par de hautes dignités, par d'immenses possessions? Parvenu au dernier degré de la faveur, l'ambitieux semble avoir rempli ses vœux; il paroît content; on le croit satisfait. Ecartez de sa vue une foule jalouse de son élévation, cachez lui ses concurrens humiliés et chagrins, son bonheur n'existe plus. Séparons

rons l'homme opulent du pauvre qui l'envie, et le plaçant au milieu de ses égaux en richesses, ôtons-lui tout objet d'une flatteuse comparaison; en cessant de regarder sa fortune comme une distinction, il cessera de la priser. Mais l'amour, Charles! l'amour se suffit à lui-même. Il n'établit point ses jouissances sur les privations d'autrui; qu'un peuple entier soit heureux par lui, la félicité de tous n'altérera jamais le bonheur d'un seul.

Ta lettre m'a fait une sorte d'impression que j'aurois peine à t'exprimer. Elle m'a rappelé le temps de ma vie le plus agréable; temps où la crainte imposée à mes sentimens ne détruisoit pas le charme d'une douce illusion; je la perds, Charles, et je la regrette. Oui, je regrette l'habitude de sentir mon cœur occupé. Une tendre passion rend notre existence plus active, plus animée; elle fixe un point à nos vœux, à nos projets; à ces désirs vagues, inconstans, qui, dans une entière indifférence, fatiguent notre imagination errante d'objets en objets. Souvent, à la vérité, cette passion trop ardente, trouble, inquiète, agite. Eh qu'importe, si elle nous arrache à l'indolence, à l'ennui? Quand j'aimois, quand je me croyois aimé, deux momens de plaisir effaçoient de mon idée huit jours de souffrances. L'insipide paix que j'ai cru devoir chercher loin de ma patrie, loin de mes amis, vaut-elle une seule des émotions dont j'ai redouté la suite? Mais l'ai-je recouvrée cette paix, suis-je tranquille?.... Quittons ce sujet; il me conduiroit à te laisser voir un fou dans *le sage* dont tu crains *la censure.*

J'arrive de la campagne. L'ennui m'en a chassé. Loin de jouir dans le plus beau lieu du monde des agrémens que je m'y promettois, j'y ai retrouvé le faste de la ville, sa contrainte gênante, ses frivoles amusemens, tout ce qui détourne de l'intéressante contemplation de la nature, d'un exercice utile et de la douceur de se recueillir en soi-même.

Les Français, fort amoureux de l'agriculture, en parlent beaucoup à Paris et ne s'en occupent guère à la campagne. Rien de simple, rien de champêtre ne m'a fait apercevoir d'un changement de séjour. Donner des spectacles, des feux d'artifice, soutenir un gros jeu, faire servir sa table avec une recherche très-nuisible à la santé, avec une abondance capable d'étonner le plus avide parasite ; rassembler chez soi vingt ou trente maîtres, souvent davantage ; voilà ce qu'une partie des Français riches, ou distingués, appellent éviter la foule et *goûter les douceurs de la retraite.*

La rupture de miss Rutland avec sir Edmond m'expose à quelques inconvéniens. Lady Morton me fait une tracasserie avec sir Francis. Sa femme me reproche d'avoir abandonné son ami. Des admirateurs de ma pupille, dont les prétentions croissent apparemment depuis la disgrâce du Baronnet, m'écrivent et me fatiguent. Puisque miss Rutland semble décidée dans son choix, elle m'obligeroit fort de me débarrasser de tant d'importuns, en le déclarant.

Ladi Cardigan est instruite du secret que l'on me cache. Ne pourrois-tu le pénétrer? Jamais mystère ne fut plus déplacé : ne faudra-t-il pas me le dévoiler

un jour, me demander mon consentement? Pourquoi se taire, m'inquiéter sur le rang, sur le mérite de la personne que l'on ne veut pas nommer? Prie ma cousine, presse-la de parler. Toutes mes idées sont dérangées. Il me reste des doutes. Ils sont la suite d'une prévention que j'ai peine à me pardonner. Tu me rendrois un service véritable si tu les confirmois, peut-être un plus essentiel si tu les détruisois absolument. Adieu.

XXIV.e LETTRE.

Ladi Cardigan, à milord Rivers.

Le vœu d'obéissance que j'ai prononcé avec plaisir, avec dessein de l'observer, m'engage à vous écrire, sans faire attention si vous avez daigné répondre à ma dernière lettre. Sir Charles me prie de *dissiper vos inquiétudes*, et sir Charles doit tout obtenir de moi.

Vouloir me *faire parler!* employer l'autorité de mon mari pour me faire parler! est-il bien, est-il honnête à milord Rivers de me demander le secret de ma compagne, de mon amie? Un préjugé vulgaire et plat, démenti par l'expérience, entretenu par la sottise, mère et conservatrice de tant d'autres, traite de phénomène la *discrétion d'une femme*. Vous adoptez donc ces erreurs populaires? si cela n'étoit pas, diriez-vous à votre ami de me *presser de parler?*

Je devrois vous gronder. Mais depuis mon mariage je suis devenue si douce, si bonne, si prompte à ex-

cuser une faute, à la pardonner, que mon indulgence m'étonne. Vous profiterez de ce changement d'humeur. Loin de vous quereller, je veux vous satisfaire.

Voyons quel est le sujet de vos alarmes sur les dispositions de miss Rutland? *Des desseins formés*, des *résolutions prises*, dites-vous; *un choix décidé*. Il n'y a rien de tout cela. Vous traitez bien sérieusement de simples vues, dépendantes du hasard. Eh vite, vous rappelez votre pouvoir. Il faut vous déclarer ses intentions, vous confier ses pensées, vous demander *votre consentement*. Et vraiment oui, il faut vous le demander, on le sait bien. Cette nécessité est très-embarrassante. Elle exige une démarche difficile, sujette à mille inconvéniens. Dire ce qu'on pense, demander ce qu'on désire, cela paroît aisé; mais il est des circonstances où les moyens les plus ordinaires deviennent des moyens impraticables.

Cependant soyez tranquille. Miss Rutland n'est liée par aucune promesse. Elle ne prendra point d'engagement que son tuteur ne puisse approuver. Elle rejetera tous les partis offerts, tous les avantages proposés. Jamais elle ne donnera sa main sans l'approbation de ce tuteur rigide, dont elle ne dispute point les droits. En vous assurant de sa condescendance sur ce point, je vous proteste que je serois bien trompée, bien surprise, confondue même, si elle vous nommoit, si elle vous désignoit seulement *la personne qui fixe son attention*. Vous demander votre consentement? elle, miss Rutland? Impossible. *Renonce-t-elle à se marier?* Non. *Renonce-t-elle à sa fortune?* Non. Mais, dites-vous encore, *cela n'a*

pas le sens commun. Oh, d'accord. Je le pense comme vous. Adieu. Et l'histoire, la ferez-vous toujours attendre? Et mes livres, y songez-vous?

XXV.e LETTRE.

Milord Rivers, à ladi Cardigan.

Il me seroit difficile, ma chère ladi Cardigan, de comprendre l'objet de vos deux dernières lettres, si quelques mois d'absence avoient pu me faire oublier la pente naturelle que je vous vis toujours à m'impatienter. Ma complaisance vous a long-temps laissé jouir de cet amusement, et peut-être consentirois-je à vous le donner encore, si je n'entrevoyois beaucoup de malice cachée sous vos mystérieuses expressions. Vous me permettrez de ne pas entrer dans le labyrinthe où vous cherchez à m'égarer.

Excusez ma prière à sir Charles. Et pour reconnoître votre indulgence, je ne vous dirai point combien vos reproches sont peu fondés. Vous avez voulu m'apprendre le secret d'une femme dont vous me faisiez offrir le cœur et la main. Sans intérêt sur ses sentimens, j'ai négligé de vous en parler, vous m'avez grondé. J'engage sir Charles à vous demander le secret d'une autre femme, secret que je veux pénétrer pour son propre avantage, et vous me querellez, et me voilà coupable, malhonnête, accusé d'une impardonnable indiscrétion!

Eh bien! dans la crainte d'augmenter mes torts

je n'entreprendrai point de me justifier. Vous aurez toujours raison avec moi, mon aimable cousine. Si les *dispositions* de miss Rutland vous paroissent *sages*, je les approuve de tout mon cœur. Si ses projets vous plaisent, je l'exhorte à s'en occuper. Si je l'ai *mortifiée*, c'est assurément contre mon intention. Si elle *boude*, je prendrai patience. Si elle se *fâche*, je supporterai son humeur. Si elle ne s'appaise point, je la plaindrai, car c'est un grand malheur d'être inflexible et de conserver un long ressentiment. A l'égard de *l'impossibilité* de me *demander mon consentement*, vous avez prévenu ma réponse à cet article, et je n'ai rien à dire de plus.

Vos livres partiront à la fin du mois. Le chevalier Monk se charge de cette lettre et de la petite histoire. Elle vous paroîtra bien fade et bien insipide, si vous croyez y trouver des *détails merveilleux*. Elle est écrite de ma main. Mais vous êtes trop accoutumée à lire des ouvrages Français, pour me croire l'auteur de ce cahier. Un parent de madame de Belosane l'a composé et m'a permis d'en prendre une copie. Ainsi, ma chère ladi Cardigan, s'il vous cause de l'ennui ne m'en accusez point.

Le pauvre Edmond vient de quitter Londres. Il est parti pour Lemster. On le dit triste, abattu, malade même. Comme je n'ai point d'aversion pour les amans malheureux, son état me touche et m'inspire une véritable pitié.

PARTICULARITÉS

Concernant madame de Belosane et madame de Chazele.

Elisabeth de Layrac, et Claire de Parthenai, élevées dans la même abbaye, s'attachèrent l'une à l'autre dès leur plus tendre enfance. Des humeurs différentes les caractérisoient. Mademoiselle de Parthenai étoit vive, enjouée, aimoit à s'amuser. Sa compagne, sérieuse, sensible et réfléchie, se plaisoit à rêver. Toutes deux jolies, bien faites, également chéries dans le couvent, y trouvoient cette douce paix, dont l'enfance jouit sans s'en apercevoir.

Le peu de fortune de mademoiselle de Parthenai força l'unique parente qui lui restoit, de sacrifier le bonheur présent de sa pupille à des avantages éloignés. Le marquis de Chazele, âgé, singulier, mais riche et libéral, acheta par des dons considérables le plaisir d'enlever à la société une jeune personne aimable, pour l'enfermer au fond d'un château situé près de Nantes. Depuis long-temps il formoit le projet de s'y retirer. Son mariage l'y détermina. Un mois après cette triste union, madame de Chazele, regrettant l'asile où elle laissoit sa compagne désolée de sa perte, suivit son mari dans sa vaste et solitaire habitation. Le temps, sa raison, la soumirent à son sort, et sa gaîté naturelle le lui fit supporter avec assez de patience.

De flatteuses apparences annonçoient un plus heureux destin à mademoiselle de Layrac. Héritière de

sa maison, les plus grands partis s'offroient pour elle. Mais la richesse ne donne pas toujours le bonheur qu'elle semble promettre, et souvent elle nous éloigne de la félicité dont nos désirs nous présentent l'image.

La maison du comte de Grancé touchoit à celle de M. de Layrac. Les deux familles, liées par l'amitié, vivoient ensemble dans une grande intimité. Le chevalier de Grancé, depuis trois ans à Malthe, arriva chez son père le même jour que la marquise de Layrac retira sa fille de l'abbaye de Montmartre. Cet effet du hasard devint l'objet d'une petite fête. Les deux maisons s'unirent pour la célébrer. Ceux qui causoient cette joie la partagèrent vivement. Attendris par le plaisir de se voir chéris, ils s'examinèrent avec un intérêt que rien encore ne leur avoit inspiré. Formés l'un et l'autre pour plaire, tous deux sentirent en même temps cette émotion qui ouvre le cœur à l'amour et rend ses premières agitations si sensibles et si délicieuses.

Le chevalier de Grancé joignoit à la plus agréable figure beaucoup d'esprit et des connoissances assez étendues. Sage dans sa conduite, réservé dans ses discours, il parloit peu, pensoit juste et s'exprimoit avec une noble simplicité. Un air de candeur et de bonté annonçoit la douceur de son caractère; toute sa personne étoit gracieuse, il possédoit plusieurs talens; mais loin de tirer vanité de tant d'avantages, il sembloit les ignorer. La moindre louange l'embarrassoit, excitoit sa rougeur, et découvroit en lui cette estimable timidité qui naît d'une modeste appréciation de son propre mérite.

Si le chevalier de Grancé s'abandonna d'abord à la

première surprise de ses sens; si, touché des charmes de mademoiselle de Layrac, ses soins, ses regards, son empressement lui montrèrent combien elle prenoit d'empire sur son ame; de tristes réflexions l'engagèrent bientôt à renfermer son ardeur dans le secret de lui-même. Cadet de deux frères, destiné à l'ordre de Malthe, devoit-il souhaiter de plaire, d'inspirer une passion pénible? Sa position éteignit en lui le désir d'être aimé. L'honnêteté de son cœur ne lui permettoit pas de troubler la tranquillité de mademoiselle de Layrac, de lui faire partager l'amertume attachée à d'inutiles vœux, à l'amour privé de toute espérance.

Des idées bien différentes séduisoient l'imagination de mademoiselle de Layrac, et la livroient à un penchant dont elle ne croyoit pas devoir se défendre. Prévenue qu'en la retirant de l'abbaye, on se disposoit à la marier, toutes ses pensées s'arrêtoient sur M. de Grancé. L'accueil qu'il recevoit à l'hôtel de Layrac, sa naissance, ses qualités supérieures, l'union de leurs familles, la liberté qu'on lui laissoit de l'entretenir, tout la jetoit dans une dangereuse erreur. Elle ignoroit encore par quelles considérations les parens font un choix, et combien le mérite influe rarement sur les motifs propres à le déterminer.

Ce choix étoit déjà fixé sur le comte de Belosane, neveu d'un ministre puissant et riche. Six mois après son retour dans la maison paternelle, mademoiselle de Layrac fut avertie de se préparer à changer d'état. On rappela le Comte d'une province où le régiment qu'il commandoit l'obligeoit alors de séjourner. En attendant son arrivée on convint des articles, on

dressa le contrat, et les deux personnes dont cet acte intéressoit si particulièrement le bonheur, n'en eurent connoissance qu'à l'instant où leurs signatures exigées devoient faire paroître cet engagement volontaire, et les conduire à prononcer des vœux que peut-être leurs cœurs désavoueroient également.

La surprise et le saisissement de mademoiselle de Layrac furent inexprimables en apprenant des dispositions si contraires à ses désirs. On ne lui laissoit ni la liberté de s'y opposer, ni le temps de former des objections contre un mariage si prochain. Eh! qu'auroit-elle osé dire? trop modeste pour avouer une secrète inclination, trop timide pour résister à des ordres absolus, elle se vit dans la dure nécessité d'obéir, d'immoler toutes ses espérances de bonheur à un devoir dont rien ne pouvoit la dispenser.

Instruit avant elle des projets de sa famille, le chevalier de Grancé s'étoit ménagé un prétexte de quitter Paris avant la signature du contrat. Mademoiselle de Layrac assistoit à la toilette de sa mère, au moment où il prit congé d'elle. Ce départ imprévu redoubla toutes les peines de son cœur. La Marquise passant pour un moment dans un cabinet où elle nourrissoit des oiseaux, sa fille, pâle, interdite, oppressée, voulut parler et prononça seulement, vous partez! Le Chevalier s'approcha d'elle, lui demanda ses ordres et lui dit adieu. Son trouble, l'altération de sa voix, augmentèrent l'émotion et la douleur de mademoiselle de Layrac. Leurs regards se rencontrèrent, des larmes retenues avec effort s'échappèrent en même temps de leurs yeux, et ces preuves tou-

chantes d'un mutuel attendrissement furent le premier aveu de leur amour et l'unique langage qu'ils osèrent employer pour s'en instruire et s'en assurer.

L'éclat dont la jeune comtesse de Belosane se vit environnée, et les fastueux dehors d'une apparente félicité, n'effacèrent point de son ame l'idée d'un bonheur moins envié, mais plus vrai. Le crédit de la maison où elle venoit d'entrer, n'éleva point en elle un mouvement d'orgueil. La justesse de son esprit et la bonté de son cœur lui firent priser la faveur par ses plus nobles avantages; elle s'en servit seulement pour aider le mérite, trop souvent éloigné de la source des grâces, ou par sa propre modestie, ou par l'extrême difficulté d'en approcher.

Attachée à d'estimables principes, madame de Belosane s'efforçoit de perdre un souvenir trop présent et trop cher. Elle se reprochoit de l'entretenir, quand toutes ses affections devoient se réunir sur un autre objet. Mais plus elle vouloit oublier M. de Grancé, plus une affligeante comparaison lui rappeloit les qualités aimables qui l'avoient touchée, et la rendoit sensible au regret d'être la compagne d'un homme uniquement distingué par son rang et sa fortune.

Les traits du comte de Belosane n'offroient rien d'irrégulier, ni rien d'agréable. Magnifique dans sa dépense, il aimoit à la faire remarquer et prodiguoit l'or pour entendre vanter son goût. Il possédoit supérieurement l'art d'ordonner une fête, d'en varier les amusemens, et s'applaudissoit fort de ce talent frivole. De petits soins, de petites recherches, lui donnoient une foule de petites affaires, et ne lui lais-

soient pas le loisir de s'occuper d'objets plus importans. Il ne connoissoit ni les douceurs de l'amitié, ni les charmes de l'amour. Peu susceptible de compassion, il obligeoit quand on l'importunoit par des demandes réitérées; mais si le malheur attiroit quelquefois ses secours, il n'excitoit jamais sa pitié ni ses réflexions.

La beauté de la Comtesse sembla d'abord le toucher. Flatté de présenter partout une femme dont la figure attrayante fixoit les regards sur son heureux possesseur, il se plut à paroître en public avec elle. Mais s'il rendit cette espèce d'hommage aux agrémens de sa personne, il ne s'aperçut jamais de ceux de son esprit, encore moins des qualités de son ame. Madame de Belosane n'en découvrant aucune en lui, ne put ni l'aimer, ni le respecter. Elle lui montra de la considération en public et beaucoup de réserve en particulier. Il fit aussi peu d'attention à sa froideur qu'à son mérite. Une mutuelle politesse, peu de familiarité, une égale indifférence rendirent leur commerce très-insipide, mais fort paisible. Trois mois après leur union, ils commencèrent à se former des sociétés différentes. Ils ne se cherchoient, ni ne s'évitoient, se rencontroient sans peine et sans plaisir; et pendant plusieurs années, deux personnes, si opposées dans leur caractère, ne se donnèrent pas un sujet raisonnable de se plaindre l'une de l'autre.

Depuis son mariage, madame de Chazele entretenoit une exacte correspondance avec son amie. Ce commerce intime et tendre charmoit l'ennui de sa solitude. Instruite du secret penchant de madame de

Belosane, elle partageoit ses chagrins, désiroit affoiblir un regret toujours vif, naïvement exprimé dans ses lettres, et s'apercevoit avec peine qu'une affection si capable de détruire son repos devenoit le sentiment habituel de son cœur.

Madame de Belosane conserva plus de deux ans une extrême mélancolie. Le temps et la dissipation firent enfin sur elle leur effet ordinaire. Mais comme un nouvel objet n'effaça point ses premières impressions, il lui resta toujours un tendre souvenir de M. de Grancé. Si quelquefois elle perdoit son idée au milieu des amusemens où sa fortune et son âge la forçoient à se livrer, elle se plaisoit à la retrouver dans ses heures de retraite. Elle aimoit à s'occuper de lui, et jamais elle n'y pensoit sans intérêt, sans émotion, sans s'abandonner à ces mouvemens tristes, mais pourtant doux, que les ames vraiment sensibles mettent au rang des plaisirs.

Cinq années s'écoulèrent sans altérer les dispositions de madame de Belosane. Un accident arrivé à M. de Chazele fut le premier événement qui fixa son attention. Les suites de cet accident pouvoient lui rendre une compagne long-temps regrettée. Elle attendit impatiemment des nouvelles du Marquis, et reçut celle de sa mort au moment où M. de Belosane alloit joindre l'armée sur les bords du Rhin. Soit pressentiment, soit qu'en s'éloignant d'elle, il sentit combien elle méritoit d'être aimée, il parut fort touché en lui disant adieu. Sa tristesse et l'idée des dangers où le cours de la campagne l'exposeroit, attendrit la Comtesse. Elle le serra plusieurs fois entre ses bras, et lui demanda la permission de passer le temps de son

absence à Chazele; il consentit à ses désirs, et deux jours après son départ, madame de Belosane prit la route de Nantes.

Elle se faisoit un plaisir délicat de surprendre son amie, de lui donner une marque de son empressement à la revoir. Ces deux Dames goûtèrent, en s'embrassant, cette joie pure que l'on éprouve en recouvrant un bien dont on a douloureusement supporté la privation. Elles se trouvèrent plus grandes, plus formées, plus aimables. Chacune félicita l'autre sur les nouveaux agrémens de sa personne, et toutes deux remarquèrent avec satisfaction combien le temps avoit développé leur esprit en étendant leurs connoissances.

Pendant que madame de Belosane jouissoit des plaisirs de l'amitié, admiroit les beautés de la nature, ranimées par le printemps, sentoit ce charme attaché au calme, à la simplicité, dont la campagne offre partout l'image, son séjour à Chazele lui faisoit éviter une surprise capable d'exciter dans son cœur des mouvemens d'une espèce bien différente.

A l'instant où elle partoit de Paris, les plus nobles motifs y ramenoient le chevalier de Grancé. Des cinq années de son absence, il en avoit employé deux à voyager et passer trois alternativement à Malthe, ou sur les vaisseaux de la religion. Il s'étoit distingué par d'heureux combats et des prises considérables. L'ordre craignoit de le voir quitter Malthe; on le pressoit de prononcer ses vœux, et le grand-maître joignoit à ses instances le don d'une commanderie, actuellement à sa nomination.

Rien n'éloignoit M. de Grancé d'un engagement

qu'il s'étoit toujours proposé de prendre. Il se préparoit à remplir les souhaits du grand-maître, quand la déclaration de la guerre suspendit ce dessein, réveilla dans son cœur l'amour de sa patrie, ce zèle, cette ardeur dont la noblesse française donna toujours de si généreuses preuves à ses Princes. Aucun avantage personnel ne put le retenir à Malthe, au moment où il devoit partager les dangers et la gloire de ses compatriotes. Il se hâta de s'embarquer, prit terre à Marseille, d'où il se rendit à Paris pour jouir de la satisfaction de voir son père; il y resta dix jours, joignit ses frères avant l'ouverture de la campagne, et servit en qualité de volontaire dans le régiment d'infanterie que l'aîné commandoit.

Le passage du Chevalier à Paris, et son départ pour l'Allemagne, se trouvèrent dans les lettres de madame de Belosane, parmi d'autres détails. Comme elle les lisoit haut, la Marquise s'aperçut, au son de sa voix, que le nom de M. de Grancé lui causoit un peu d'altération. Elle s'en étonna; et la regardant d'un air qui exprimoit en partie sa pensée : « Eh quoi, lui dit-elle, un sentiment, dont tout devoit effacer le souvenir, a-t-il encore le pouvoir de vous troubler? — Oui, répondit ingénuement madame de Belosane, et mon cœur s'émeut à la seule idée de ce retour, qui, sans un effet du hasard, l'eût offert à mes yeux ».

« Je ne saurois vous le taire, ajouta madame de Chazelle, une constance si extraordinaire est un peu romanesque. Je dirai plus, elle est bizarre; l'absence, le temps, vos réflexions suffisoient pour détruire ce



penchant inutile. Permettez-moi de le croire, vous auriez oublié M. de Grancé si vous l'aviez voulu ».

« Je ne sais, reprit madame de Belosane, s'il est possible d'oublier. Je l'ai vainement tenté. Comment détourner ses pensées d'un objet digne de les fixer, devenu, par l'habitude de s'en occuper, le point où se rassemblent toutes nos idées? Après de fatigans combats, d'infructueux efforts, j'ai cessé de me reprocher un attachement qui ne portoit aucune atteinte à mes principes. Peut-être dois-je à cette constance, ou folle, ou singulière, la facilité de remplir des obligations, que le caractère de M. de Belosane, le peu d'agrément de son commerce, et l'exemple d'une partie des femmes de mon rang, pouvoient me rendre moins respectables, ou plus pesantes. J'ai tiré de cet attachement l'avantage d'être indifférente pour tout le reste des hommes; il m'a garantie des piéges de la séduction et des surprises de ma propre sensibilité. Le désir de conserver l'estime de M. de Grancé m'a guidée dans toutes mes actions, ne m'a laissé négliger aucune occasion de m'attirer le suffrage public pour m'assurer du sien.

» Je me suis accoutumée à l'établir en secret le juge de mes sentimens, de ma conduite, à me croire sans cesse sous ses yeux; j'aurois senti de la honte, je rougirois encore de me permettre une démarche dont il ne pût être le témoin et l'approbateur ».

« Je l'avoue, dit alors la Marquise, vous avez trouvé des motifs bien spécieux pour allier vos principes et votre indulgence. Mais si l'éloignement de M. de Grancé prêtoit de la décence, même de la noblesse

blesse à ces motifs, son retour et la nécessité de le voir ne rendront-ils pas cette indulgence dangereuse? Je ne connois ni l'amour, ni ses effets : cependant, si je m'en rapporte aux longs et minutieux récits dont M. de Chazele lassa souvent mon attention, notre sexe est bien foible, ma chère, et sa défense la plus sûre est d'écarter de son cœur le sentiment où le vôtre se livre avec tant de confiance ».

« Si la foiblesse est le partage du commun des femmes, reprit madame de Belosane, je crois me connoître assez pour ne pas redouter la mienne. Cependant j'éviterai la présence du chevalier de Grancé; elle m'embarrasseroit, je le sens, et si vous passez l'hiver à Chazele, j'engagerai M. de Belosane à me laisser partager votre solitude ». La Marquise approuva ce dessein; mais au moment où elles s'occupoient de cet arrangement, les dispositions du sort en détruisoient la nécessité.

Les armées étoient en présence. L'attente d'une action répandoit de vives alarmes dans les familles doublement intéressées aux succès de la France. On n'ouvroit point ses lettres sans craindre d'y trouver de funestes nouvelles. Madame de Belosane vit arriver deux courriers sans recevoir les siennes. L'attention du marquis de Layrac causoit ce retard apparent. Il prit le soin d'écrire à madame de Chazele, de mettre sous son enveloppe les lettres adressées à sa fille, laissant à la prudence de son amie le choix du moment où elle pourroit les lui rendre.

Ce paquet renfermoit les détails d'une journée malheureuse. Madame de Chazele s'attendrit sur les pertes

de sa patrie, partagea les regrets de tant de cœurs attachés à ces guerriers dont les noms composoient la fatale liste qu'on lui envoyoit. Ceux du comte de Belosane et des deux aînés de la maison de Grancé la commençoient. Après l'avoir parcourue plusieurs fois, s'être assurée que le Chevalier ne s'y trouvoit point, elle se sentit moins embarrassée à s'acquitter de la triste commission dont on la chargeoit.

Aucun sentiment vif, aucun intérêt personnel ne pouvoit exciter madame de Belosane à pleurer la perte du Comte. Mais le mouvement d'une compassion naturelle, de cette sorte d'affection que forme l'habitude de se voir, et le respect d'un lien dont l'indifférence ne détruit pas toute la force au fond d'une ame honnête, lui firent donner des larmes à la mort d'un homme si jeune, si heureux aux yeux des autres, et dans ses propres idées. Elle se rappela ses adieux, sa tristesse, et le plaignit d'avoir peut-être prévu sa cruelle destinée.

L'été passa, l'automne s'avança, sans que madame de Belosane montrât le désir de revoir Paris. M. de Grancé y étoit. On lui avoit accordé le régiment d'un de ses frères. Devenu le chef de sa maison, le changement de sa fortune le fixoit en France. Souvent nommé avec éloge dans les lettres du marquis de Layrac, la Comtesse les lisoit à son amie, mais sans rien ajouter à ce qu'on lui marquoit, et sembloit même éviter de le rendre jamais le sujet de leur entretien.

« Ou vous ne me donnez pas toute votre confiance, lui dit un jour madame de Chazele, ou vous êtes

vraiment singulière. Depuis la mort d'un mari que vous n'aimiez pas, je vous vois triste. Cet événement a pu toucher votre cœur, mais il n'a pas dû le blesser. Il ne vous fait sentir aucune privation. Maîtresse de concevoir de flatteuses espérances, cessez-vous de souhaiter un bien que vous regrettiez? En recouvrant la liberté d'aimer, devenez-vous moins sensible? Ne conserviez-vous une passion si tendre, que par la certitude de n'être jamais heureuse? Et cette constance obstinée étoit-elle plutôt un caprice de votre imagination, que la suite d'un fort attachement »?

« Je crois être toujours la même, répondit madame de Belosane; mais l'événement qui semble me rapprocher de M. de Grancé, ne me fait point envisager l'avenir où vos vues se portent. Je me suis accoutumée à m'occuper de lui sans projet et sans désirs. Jamais depuis mon mariage l'espoir n'anima mes sentimens, jamais l'idée du bonheur, et celle de M. de Grancé, ne s'offrirent ensemble à ma pensée. Je trouve au fond de mon cœur ces mouvemens tristes et tendres que son souvenir y éleva toujours, et je ne saurois me persuader qu'ils puissent se changer en des sensations plus agréables ».

« Quoi, vous ne souhaitez pas voir M. de Grancé, s'écria la Marquise, vous n'avez point d'empressement de connoître s'il vous aime encore? — Eh! suis-je sûre qu'il m'ait aimée, reprit la Comtesse? J'étois bien jeune, ma chère, bien peu capable de cacher le plaisir dont sa vue me pénétroit; j'ai pu flatter sa vanité sans toucher son cœur. Ses regards m'exprimoient sa tendresse, il est vrai, mais jamais sa bouche ne confirma

ce qu'ils sembloient me dire. J'ai pu me tromper à leur langage. Mais en le supposant sensible pour moi, le temps, l'absence, ne m'auroient-ils pas effacée de sa mémoire ».

« En vérité, dit en riant madame de Chazele, vous vous plaisez à contrarier vos désirs. Dans votre position j'aimerois à penser que l'objet de mes affections partage mes sentimens, et ma constance me paroîtroit un garant de la sienne ».

« Ce garant seroit peu sûr, reprit madame de Belosane. J'ai même une raison de ne pas juger du naturel de M. de Grancé par le mien. En parlant des qualités estimables qui lui attiroient tant d'amis, ma mère l'accusoit d'un défaut. J'y faisois peu d'attention alors, mais depuis un peu de temps je me rappelle ses discours. Elle lui reprochoit une extrême facilité à prendre des goûts qu'il conservoit rarement. « Avant son départ pour Malthe, disoit-elle, tout lui plaisoit au premier aspect; mais l'attrait qui le séduisoit cédoit bientôt au charme d'un nouvel objet, dont un autre effaçoit souvent la trace ».

Madame de Chazele commençoit à badiner son amie sur les doutes que lui donnoient les remarques de sa mère, quand on vint avertir la Comtesse qu'un exprès envoyé par le marquis de Layrac venoit d'arriver. Inquiète, elle courut au-devant du courrier. Il lui apportoit une fâcheuse nouvelle. La Marquise, attaquée d'un mal dont elle craignoit les suites, demandoit sa fille avec instance. Vivement alarmée, madame de Belosane donna ses ordres pour partir à l'instant. Son amie ayant encore des affaires à Cha-




zele, ne pouvoit s'en éloigner avant un mois. Elles convinrent de se rejoindre à Paris dans ce temps, et de loger ensemble à l'hôtel de Layrac en attendant qu'elles eussent une maison convenable à toutes deux.

En arrivant chez elle, madame de Belosane eut la consolation de trouver sa mère hors de danger. M. de Grancé étoit à Fontainebleau. Son père, accablé de la perte de ses deux fils, passoit une partie du jour à l'hôtel de Layrac, où l'on partageoit sa douleur. Ses amis compatissans pleuroient avec lui ces enfans chéris, qu'eux-mêmes avoient tendrement aimés.

A son retour de Fontainebleau, le premier soin du marquis de Grancé fut d'aller féliciter madame de Layrac sur sa convalescence. Au moment où il entra, la Comtesse, occupée à lire auprès de sa mère, sentit autant de surprise et d'agitation que si elle n'eût pas dû s'attendre à le revoir. En jetant les yeux autour d'elle, son trouble augmenta. Elle se trouvoit dans ce même cabinet où elle avoit reçu ses adieux, où ses larmes s'étoient mêlées aux pleurs de M. de Grancé. Conservoit-il la mémoire de cet instant, alloit-il se le rappeler avec sensibilité, ou comme un de ces événemens dont le souvenir reste long-temps après qu'ils ont cessé d'intéresser?

M. de Grancé, prévenu du retour de la Comtesse, ne pouvoit s'étonner de la voir chez sa mère. Sa présence ne parut ni l'émouvoir, ni l'embarrasser. Les tristes complimens qu'ils se devoient l'un à l'autre, rendirent leur entretien fort grave. La Comtesse osoit à peine lever les yeux sur lui, et dans la crainte de

lui laisser apercevoir son trouble, elle évita pendant plusieurs jours de recevoir ses visites particulières.

Tout sembloit autoriser le Marquis à reprendre avec madame de Belosane le ton de la confiance. Mais loin de tirer avantage de leur ancienne intimité, il n'en parloit jamais. Il étoit auprès de la Comtesse comme un étranger nouvellement admis dans sa société. Ses égards, son respect, montroient plutôt le désir de s'attirer son attention, que le souvenir de s'en être vu l'objet. Cette conduite fit douter madame de Belosane si jamais M. de Grancé l'avoit aimée.

« Combien notre imagination nous séduit et nous égare, écrivoit-elle à son amie! que ma prévention m'a trompée! j'ai craint le retour d'un homme dont la présence eût été moins dangereuse pour moi, que l'erreur où m'entretenoient son éloignement et mes idées. Jamais je ne possédai le cœur de M. de Grancé; mon mariage ne l'affligea point, ne lui fit point quitter la France. Mais d'où vient, mais pourquoi pleuroit-il en me disant adieu? quel sentiment lui arrachoit des larmes! je ne sais, mais ce n'étoit pas le même qui faisoit couler les miennes; auroit-il pu ne laisser aucune trace dans son cœur »?

Madame de Belosane expliquoit mal le silence du Marquis. Il l'avoit véritablement aimée, il s'étoit trouvé malheureux de ne pouvoir aspirer à sa main; il se sépara d'elle pénétré de douleur et de regret. Mais après quelques mois d'absence, loin de se plaire comme elle à nourrir un penchant inutile, il chercha les moyens de rendre le calme à son ame agitée, et d'écarter de fâcheux souvenirs. Dès préjugés moins

austères, de différentes habitudes, cette liberté qu'un sexe s'est réservée, dont il se permet de jouir et d'étendre l'usage, lui offroient des dissipations; il s'y livra. Des femmes complaisantes servirent à le distraire. Elles l'amusèrent sans l'attendrir, lui plurent sans l'attacher, le dégagèrent sans l'intéresser. Dans ces commerces momentanés, où les hommes assurent *que le cœur ne prend point de part*, une passion délicate diminue, languit et se perd : chaque infidélité ôte au sentiment sa force, son attrait, et pare un plaisir passager des charmes qu'elle dérobe à l'amour.

A son retour en France, M. de Grancé conservoit à peine une légère idée de ses premiers désirs. Cependant il ne put voir tous les jours madame de Belosane sans les sentir renaître. Mille grâces nouvelles l'embellissoient, mais une réserve imposante avoit pris la place de cette ingénuité qui laissoit autrefois pénétrer tous les mouvemens de son cœur. Son accueil, ses regards, ses discours montroient le soin d'obliger; une noble fierté cachoit l'envie de plaire, et M. de Grancé pouvoit douter comme elle si le temps où son cœur paroissoit sensible pour lui n'étoit point entièrement effacé de son souvenir.

Peu à peu ce temps se retraça fortement à sa mémoire. Il trouva de la douceur à s'en occuper, à rapprocher des circonstances éloignées, à se rappeler cette joie naïve qui se peignoit dans les yeux de sa jeune amie quand il entroit chez sa mère. Il se souvint de ses distinctions, de ses préférences, de toutes les preuves de son innocente tendresse; comment se les représenter et s'accoutumer aux simples prédilections

de l'estime? comment ne pas souhaiter reprendre ses droits sur un cœur dont il étoit sûr d'avoir excité les premières émotions?

La vanité blessée inspire des mouvemens qu'il est facile de confondre avec le retour d'une affection véritable. M. de Grancé s'y trompa. Il osa parler, se plaindre, réclamer des bontés nécessaires à son bonheur, gémir d'en être privé, demander la récompense d'une passion, qu'en ce moment il croyoit avoir toujours sentie avec la même ardeur.

La surprise, l'attendrissement et le plaisir animèrent à la fois tous les traits de madame de Belosane. La noble franchise de son caractère ne lui permettoit pas de prolonger l'incertitude de son amant, ou de l'affliger par une vaine affectation. Tous deux, charmés de se parler, de s'entendre, se communiquèrent des peines long-temps senties, s'exprimèrent la joie dont ces mutuels aveux pénétroient leurs cœurs. Des assurances de s'aimer toujours, une promesse de s'unir, terminèrent cette douce explication. Ils convinrent d'attendre la fin du grand deuil de la Comtesse, avant de laisser connoître leurs desseins. Madame de Chazele fut seule dans la confidence de ce secret. En le lui écrivant, la Comtesse lui rappela les arrangemens pris en Bretagne. Son mariage les facilitoit. L'hôtel de Grancé, spacieux et commode par ses divisions, pouvoit les loger toutes deux sans causer d'embarras au Comte, ni à son fils.

Madame de Chazele vint elle-même la féliciter et partager sa joie. Son arrivée combla les vœux de la Comtesse. Elle désiroit impatiemment de l'entendre

approuver une constance dont elle l'avoit raillée. M. de Grancé alloit la justifier aux yeux de la Marquise, et joindre le suffrage éclairé de l'amitié à la prévention toujours reprochée à l'amour.

Son attente ne fut point trompée. Madame de Chazele trouva le Marquis digne de l'attachement de sa compagne. Il vit en elle l'assemblage des qualités les plus aimables. Une douce familiarité s'introduisit aisément entre ces trois personnes, et pendant six semaines rien ne troubla l'agrément de leurs entretiens. Insensiblement madame de Chazele y mit une sorte de froideur, elle sortit souvent, rentra tard, prit un air de réserve avec M. de Grancé, cessa de l'admettre dans son appartement, et se dispensa même d'entrer chez son amie aux heures où il s'y rendoit.

Madame de Belosane remarqua le changement de sa conduite, et crut en connoître la cause. La marquise de Teligni, sœur de sa mère, étoit plus souvent chez elle que le Marquis. Son mari, ambassadeur à Rome, la pressoit de s'y rendre; mais elle s'obstinoit à vouloir être accompagnée par sa nièce dans ce voyage, et le différoit exprès pour avoir le temps de l'engager à la suivre. Madame de Belosane fort éloignée de céder à ses instances, s'en défendoit; et sa tante attribuant ses refus à son amitié pour madame de Chazele, s'en plaignoit hautement, en parloit avec aigreur, et ne perdoit aucune occasion de lui montrer qu'elle ne l'aimoit pas. Mortifiée du caprice et des brusqueries de sa tante, la Comtesse en faisoit de continuelles excuses à son amie. Madame de

Chazele, charmée de son erreur, la lui laissoit; mais elle continuoit d'être sérieuse, et souvent elle paroissoit inquiète et triste.

Un matin, que madame de Belosane avoit marqué pour travailler avec ses gens d'affaires, la Marquise lui fit demander si elle vouloit l'accompagner à l'abbaye de Montmartre, où elle alloit revoir leurs anciennes amies? Elle ne le pouvoit en ce moment, et madame de Chazele sortit seule. A l'heure du dîner son carrosse rentra, et ses gens avertirent de ne pas l'attendre. Le soir ses femmes reçurent ordre d'aller la trouver et de remettre une lettre à la Comtesse.

Elle lui écrivoit d'un ton badin sur l'espèce de violence qu'on lui faisoit au couvent, en lui imposant une retraite de plusieurs jours. Elle lui disoit plus sérieusement, qu'elle s'étoit vue dans la nécessité de céder aux prières de l'abbesse et de ses religieuses, ou de montrer de l'ingratitude à des dames, dont les anciennes bontés et les nouvelles caresses, méritoient bien le petit sacrifice exigé de sa reconnoissance.

Madame de Belosane ne trouva rien d'extraordinaire dans une complaisance qu'elle-même avoit eue plusieurs fois, et la crainte d'un funeste événement réunit bientôt ses idées sur un autre objet.

Deux jours après l'entrée de madame de Chazele à Montmartre, M. de Grancé se plaignit d'une violente migraine, il sentit le lendemain de plus grandes douleurs, la fièvre s'y joignit, et ses accès redoublés portèrent la consternation et l'effroi dans tous les cœurs attachés à sa conservation. L'ardeur de son

sang se ralentit enfin, la fièvre diminua, et le douzieme jour elle cessa entièrement. Mais une extrême foiblesse et beaucoup de langueur modérèrent la joie d'une convalescence si désirée. Le Marquis ne se ranimoit point, une sombre mélancolie l'éloignoit de tous les amusemens. Rêveur et triste, de longs soupirs lui échappoient, et ses yeux humides de pleurs prouvoient qu'il sentoit une peine intérieure dont le poids l'accabloit.

L'altération de son humeur affligea madame de Belosane. Elle n'apercevoit aucun changement dans sa conduite, et n'en soupçonnoit point dans ses sentimens. Assidu près d'elle, il paroissoit souhaiter l'instant de leur union avec empressement, en attendre le retour de sa gaîté : et pourtant elle se sentoit moins persuadée de sa tendresse ; des doutes vagues élevoient en elle des craintes indéterminées, et ses espérances de bonheur sembloient insensiblement s'évanouir et se perdre au fond de son cœur.

Un jour qu'elle revenoit de l'abbaye, fâchée de n'avoir pu ramener madame de Chazele, obstinée à n'en point sortir encore, M. de Grancé entra chez elle. Occupée du refus de son amie, elle en parla, s'en plaignit avec assez de vivacité, et lui demanda plusieurs fois s'il ne pourroit l'aider à découvrir la cause de ce caprice?

Le Marquis pâlit, baissa les yeux et resta dans un morne silence. Madame de Belosane continuant à chercher des raisons à l'absence de son amie, et le pressant de répondre : « Eh quoi, Madame, lui dit-il d'un air embarrassé et d'un ton chagrin, ne pouvez-

vous être contente sans la présence d'une compagne dont vous avez été si long-temps séparée ? l'agrément de vos jours dépend-il de vivre avec madame de Chazele? présumerois-je trop de vos bontés, si je m'attendois à une préférence que l'amour a droit d'obtenir sur la plus vive amitié »?

Ce langage laissoit entrevoir une jalousie trop romanesque, et trop éloignée du caractère de M. de Grancé, pour ne pas surprendre madame de Belosane; elle le pria de s'expliquer sur le reproche qu'il sembloit lui faire.

« Ne vous offensez pas, Madame, continua-t-il, si le désir d'assurer à jamais la douceur de notre union m'engage en ce moment à vous demander une grâce nécessaire à mon repos, à notre commune tranquillité. J'ai souvent hésité, j'ai craint de vous déplaire, même de vous révolter en paroissant mettre une condition à l'honneur que vous daignez me faire. Oserai-je le dire, Madame? le don précieux de votre main ne peut me rendre parfaitement heureux sans un sacrifice, que votre intérêt, le mien, et la perspective d'un fâcheux avenir me forcent d'exiger ».

Madame de Belosane, plus étonnée encore, levant sur lui des yeux où le trouble de son cœur se peignoit, lui demanda avec beaucoup d'émotion, si ce sacrifice exigé étoit celui de son attachement pour madame de Chazele?

« Je ne souhaite pas, Madame, reprit le Marquis, que vous cessiez de la voir, ou de l'aimer, mais je vous conjure de ne point m'obliger à vivre intimément avec elle. La présence de madame de Chazele m'at-

triste, elle élève en moi des mouvemens pénibles; elle me gêne, elle m'inquiète, elle trouble le plaisir que je goûte à vous voir. Ne la pressez point de revenir ici, renoncez au projet de la loger. Son séjour à l'hôtel de Grancé aigriroit l'humeur où je m'abandonne malgré moi, je manquerois peut-être à des égards dont vous me reprocheriez l'oubli, et votre amie deviendroit entre nous l'objet d'une continuelle division ».

« Qu'entends-je! s'écria la Comtesse; quoi, c'est vous, Monsieur, c'est le marquis de Grancé qui s'abaisse à cette feinte maladroite! quel détour! est-il digne de vous? Madame de Chazele peut-elle inspirer de l'aversion? Si vous craignez de vivre avec elle, vous l'aimez. — Ah! n'interprétez point si cruellement mes expressions, Madame, reprit M. de Grancé. N'approfondissez point le caprice d'un cœur, égaré peut-être, qui cherche dans vos bontés un appui contre sa propre foiblesse. Si mes dispositions présentes ont besoin d'une généreuse indulgence, je l'attends de la noblesse de votre ame; accordez-moi cette grâce demandée; et fidèle à mes engagemens...... — Des engagemens, interrompit la Comtesse! vous n'en avez plus, Monsieur, et je vous déclare libre en ce moment ».

« Non, je ne le suis point, s'écria le Marquis, en tombant à ses genoux, je me trouverois bien malheureux de l'être. Eh quoi, Madame, un seul instant me priveroit-il de votre estime, de votre confiance? pourriez-vous m'affliger, me mépriser »? Et saisissant une de ses mains, la baisant et la mouillant de ses

pleurs : « Au nom de tout ce qui vous est cher, Madame, lui dit-il d'un ton tendre et pressant, si je vous parois coupable, osez me pardonner une erreur passagère, osez vous livrer à ma foi, vous reposer sur mon honneur. Je le jure à vos pieds, jamais votre époux ne trahira ses sermens. Vous serez chérie, vous serez heureuse ; oui, Madame, vous le serez, et mon bonheur se renouvellera sans cesse par la certitude de faire le vôtre ».

« Levez-vous, Monsieur, levez-vous, lui dit madame de Belosane, en le repoussant doucement. Le voile que vous venez de déchirer ne peut plus se baisser sur mes yeux. Je ne souhaite pas vous affliger. Je ne vous méprise point. J'ignore quels sentimens remplaceront dans mon cœur ceux qui le remplirent si long-temps. Mais je brise à jamais des liens devenus pesans pour vous. Il n'est plus en votre pouvoir de me rendre heureuse, et je ne dois, ni ne veux accepter l'inutile sacrifice que vous voulez faire à mon bonheur ».

Le Marquis insistoit, elle le pria de la laisser seule. Sa présence lui causoit une cruelle oppression, en retenant des larmes prêtes à s'ouvrir un passage. A peine l'eut-elle perdu de vue, que, donnant un libre cours à ses pleurs, elle s'abandonna sans contrainte à toute la douleur dont cet éclaircissement pénétroit son ame.

La conduite de madame de Chazele prouvoit que si elle connoissoit les sentimens de M. de Grancé, elle ne les approuvoit pas. Dans l'amertume de ses premières agitations, madame de Belosane crut haïr un

infidèle. Elle trouva de la douceur à penser que les dédains de son amie la vengeroient, puniroient l'inconstant, le rendroient aussi malheureux qu'il lui sembloit coupable. Mais la justesse de ses idées la ramena bientôt à des mouvemens plus nobles, plus conformes à sa générosité naturelle, à la tendre inclination qu'elle s'étoit toujours sentie pour M. de Grancé.

Elle passa une partie de la nuit à s'affliger, le reste à s'affermir dans une résolution convenable à sa situation présente. Décidée à n'en point changer, elle écrivit à madame de Teligni. Dès que l'heure le permit elle envoya sa lettre, demanda ses chevaux, et se fit mener à Montmartre.

Son abattement et la trace visible de ses pleurs jetèrent madame de Chazele dans une vive inquiétude; elle se hâta de lui demander la cause d'un chagrin si apparent et si subit. Madame de Belosane lui redit l'entretien qu'elle avoit eu la veille avec M. de Grancé.

Une extrême pâleur se répandit sur le visage de madame de Chazele pendant ce récit. Le serrement de son cœur et sa confusion lui ôtèrent un moment la faculté de s'exprimer. Elle leva sur son amie des yeux baignés de larmes; et lui tendant une main, pressant tendrement la sienne : « Vous ne me soupçonnez point d'une basse dissimulation, lui dit-elle. Je n'ai pas cru devoir troubler votre heureuse sécurité, en vous communiquant des idées incertaines ».

« Eh quoi! dit la Comtesse avec émotion, vous saviez.... — Non, je vous le jure, interrompit madame de

Chazele. J'évitai M. de Grancé sur un doute, et même assez léger ». Alors elle apprit à son amie, qu'ayant un matin laissé sur sa toilette une boîte enrichie de diamans, qui renfermoit son portrait, la miniature ne s'y trouva plus le soir. Surprise d'un larcin de cette espèce, sans parler de sa perte, elle s'informa si personne n'étoit entré dans son cabinet. Une de ses femmes lui dit, sans l'assurer, qu'elle croyoit en avoir vu sortir M. de Grancé, à l'heure où l'on jouoit chez madame de Layrac; mais au déclin du jour cette femme pouvoit s'être méprise.

« Eh comment sûtes-vous si elle ne se trompoit pas, demanda madame de Belosane? — Le lendemain, au moment où je finissois de m'habiller, poursuivit la Marquise, M. de Grancé vint chez moi. La boîte encore sur ma toilette fixa ses regards. J'y portai la main comme pour la prendre. Je le vis rougir et se déconcerter. Je m'éloignai de la table, il se remit. Depuis ce jour je cessai de vivre aussi familièrement avec lui, et formant le dessein de retourner à Chazele, je vins attendre ici la saison de partir, espérant trouver des moyens de vous faire consentir à notre séparation ».

« Eh d'où vient vouliez-vous partir, vous exiler, dit madame de Belosane? m'avez-vous cru capable de vous imputer mes peines? Le trait qui déchire mon cœur ne l'ouvre point à de vils soupçons. Venir répandre mes douleurs dans votre sein, c'est vous prouver assez que je ne vous accuse point de mes larmes ».

Cette assurance toucha madame de Chazele. Elle voulut parler, ses soupirs étouffèrent sa voix. La Comtesse voyant son visage inondé de pleurs : « Cessez,

sez, ma chère, cessez, lui dit-elle, de vous abandonner au chagrin que je me reproche de vous donner. Vous pouvez adoucir le mien. — Ah! s'il m'est possible d'aider à le dissiper, s'écria la Marquise, parlez. Rien ne sera difficile à mon zèle. Que je hais, que je méprise celui dont la légèreté..... — Non, ô non, ma chère, ne le haïssez pas! interrompit madame de Belosane. Je me mépriserois moi-même, si le désir d'une basse vengeance me portoit à souhaiter le malheur d'un homme si long-temps l'objet de mes plus tendres affections. Nos engagemens ignorés me laissent la liberté de les rompre. Quand les circonstances me forcent de renoncer à M. de Grancé, pourquoi ne pourroit-il espérer de vous voir favorable à ses vœux »?

« Favorable à ses vœux! répéta la Marquise avec indignation; quoi, Madame, vous penseriez?.... — Je vous parle dans la sincérité de mon cœur, interrompit encore la Comtesse, et ne vous fais pas l'injure de sonder le vôtre. Je ne serai jamais la femme de M. de Grancé. Capable de le fuir, de m'éloigner des lieux qu'il habite, je ne le suis point de me dire sans douleur, il soupire, il gémit, il souffre! Je lis dans vos yeux combien ma foiblesse vous étonne? Pardonnez-la-moi. Etendez même votre indulgence. Laissez un cœur tendre implorer votre pitié pour un homme aimable dont le sort est actuellement entre vos mains ».

« Si je vous connoissois moins, dit madame de Chazele, cet excès de bonté me paroîtroit incroyable. Mais votre générosité vous trompe, et vous me mépriseriez si je consentois à vos désirs ».

« Mes sentimens ne peuvent m'abuser, reprit madame de Belosane. Aucune violence n'altère ma raison. Je suis bien triste, bien affligée, ma chère, mais mon intérêt ne me rend point injuste. Je le dis avec réflexion, avec vérité, l'unique adoucissement à la perte de tant de flatteuses illusions, seroit la certitude de vous toucher en faveur du marquis de Grancé, de me dire un jour, dans une situation plus paisible : Je me suis vue l'arbitre de son destin, et j'ai voulu qu'il fût heureux. En m'éloignant de la France et de lui, je le laisse en possession de tous les biens dont lui-même m'a privée ».

« En vous éloignant? répéta madame de Chazele; bon Dieu, quel projet méditez-vous? — Je me suis tracé pendant la nuit un plan de conduite, reprit la Comtesse, et viens de m'ôter la liberté de le changer. Madame de Téligni reçoit en ce moment ma promesse formelle de l'accompagner à Rome ».

« Quelle cruelle précipitation vous a déterminée? s'écria madame de Chazele; avez-vous pu faire cette démarche avant de me voir? Si vous ne vouliez pas rester à Paris, pourquoi ne pas le quitter ensemble? je me serois trouvé heureuse dans vos terres, dans les miennes, partout où j'aurois partagé vos peines, essayé de les calmer, ou du moins mêlé mes pleurs à vos larmes ».

« Ce n'est point auprès de vous, ma chère amie, reprit madame de Belosane, que je puis recouvrer une paix désirée. La facilité d'ouvrir mon cœur l'entretiendroit dans l'habitude de s'occuper d'un seul objet. Le temps n'est plus où cette habitude me paroissoit un

bien. J'ai besoin de contrainte, une distraction forcée m'est nécessaire pour perdre une longue erreur et me garantir contre de honteux regrets ».

« Périsse l'homme ingrat, s'écria madame de Chazele toute en pleurs, qui rompt ses nœuds et les nôtres, m'enlève mon amie, me rend l'objet de son indifférence, peut-être celui de sa haine »!

Cette imprécation blessa le cœur de madame de Belosane, mais la crainte de la Marquise l'affligea sensiblement. Elle voulut la rassurer sur son affection, en passant quelques jours à l'abbaye. Elle entra dans le couvent, et fit dire chez elle le temps où elle comptoit y retourner. On étoit dans une grande surprise à l'hôtel de Layrac, quand sa voiture y rentra. Madame de Téligni venoit d'apprendre à sa sœur la complaisance inattendue de madame de Belosane. Le comte de Grancé, présent à leur entretien, crut d'abord se méprendre aux expressions de la marquise de Téligni. Sans lui avouer qu'il étoit aimé, son fils lui avoit confié l'espoir d'obtenir la main de madame de Belosane. Il sortit, le chercha et lui répéta ce qu'il venoit d'entendre à l'hôtel de Layrac.

« Madame de Belosane part, répéta le Marquis, elle s'éloigne! elle me fuit! quelle révolution mon imprudence vient d'exciter dans cette ame sensible! Elle doit bien me haïr, si elle s'arrache du sein de sa famille, des bras de l'amitié, pour m'éviter, pour ne me plus voir »! Alors ne cachant rien à son père, il l'instruisit de toutes les particularités de cet événement.

« Le désir de vous donner tout entier à madame de Belosane, dit le Comte, vous a fait hasarder une démar-

che plus honnête que réfléchie. Comment n'avez-vous pas prévu l'aveu où devoit vous conduire la proposition d'éloigner madame de Chazele, et quelle étrange légèreté vous a fait préférer cette dernière? Qu'aimiez-vous en elle que vous ne dussiez aimer dans son amie? quel charme vous attiroit qui n'eût dû vous retenir? — Je ne sais, répondit le Marquis d'un air consterné, mais tous mes souvenirs aigrissent mes peines; et de tant de regrets, le plus vif, le plus insupportable est la certitude d'avoir porté l'amertume dans l'ame de la Comtesse, de m'être préparé l'éternel remords qui suit l'ingratitude. Je ne penserai plus à madame de Belosane sans rougir en secret, sans me dire, pour prix de son amour, d'une affection si tendre, si fidèle : j'ai pu l'affliger. Elle vouloit mon bonheur, et j'ai détruit inhumainement le sien ». Son père s'efforçoit de le consoler, quand cette lettre, apportée de Montmartre, vint encore augmenter sa douleur.

Lettre de madame de Belosane, à M. de Grancé.

« Tant que mon inclination pour vous est restée cachée au fond de mon cœur, j'ai pu ne pas combattre ma foiblesse et chérir un penchant dont le secret et l'innocence formoient le charme décevant. Vous m'en arrachâtes l'aveu dans un temps où tout sembloit m'autoriser à vous traiter avec confiance. Je pourrois me plaindre de votre ardeur à découvrir mes sentimens, vous demander d'où naissoit ce désir de les connoître, et si tant d'empressement convenoit à la simple curiosité? Mais loin, loin de moi

tout reproche. Je ne vous accuse point d'une faute préméditée. Les qualités qui vous acquirent mon estime, vous la conservent et vous donnent encore des droits à mon amitié. Il ne m'est plus possible d'être à vous. Il me le sera toujours de rendre justice à votre caractère et de vous souhaiter une félicité constante.

» Je vous dégage à jamais de vos promesses. Perdez le souvenir des miennes. Madame de Chazele est instruite de vos dispositions. Elle peut, sans trahir l'amitié recevoir vos soins et combler vos vœux. Je l'affranchis, comme vous, de tous les égards dont je paroîtrois l'objet à ses yeux ou aux vôtres.

» On vous aura dit que je vais en Italie. Si vous ne pouvez vous dissimuler la cause de mon départ, ne vous trompez point à ses motifs. Je vous fuis, il est vrai, mais je ne vous hais pas. Ni dépit, ni colère ne me porte à vous éviter. Je vous reverrai, Monsieur, vous recevrez mes adieux chez ma mère. En vous donnant ces assurances, je ne prétends pas à la vaine gloire de me montrer indifférente sur un événement où rien ne me préparoit. Vous avez pénétré mon cœur par un trait rapide et déchirant. Pour en fermer la blessure douloureuse, j'emporte la consolante certitude de n'avoir pris conseil ni d'un fol orgueil, ni de cet intérêt personnel capable de tout immoler à sa propre satisfaction.

» Adieu. Ne m'écrivez point, ne cherchez point à m'entretenir. Vous m'avez tout dit. J'ai tout entendu. Tout est fini ».

Tant de douceur, une bonté si vraie, touchèrent

sensiblement le Marquis. Il baigna de ses pleurs les assurances que madame de Belosane daignoit lui donner de son estime. « Recevoir ses adieux, disoit-il à son père, paroître devant elle; moi! Eh comment soutiendrai-je ses regards, sa tristesse, le regret de la perdre, et l'humiliation de lui voir remporter une victoire si noble sur la même passion qui vient de me rendre si foible, si imprudent et si coupable »!

Le Comte voulant respecter le secret de madame de Belosane, craignit que l'agitation de son fils ne le découvrît s'il se montroit à l'hôtel de Layrac. Il lui conseilla de partir à l'instant pour une de ses terres, et se chargea de trouver un prétexte à son éloignement. Le Marquis obéit, et quitta Paris avec ce sentiment douloureux où livre le reproche d'avoir troublé la félicité d'un autre, en renonçant à son propre bonheur.

L'absence de M. de Grancé épargnoit à madame de Belosane les efforts qu'elle se disposoit à faire sur son cœur pour soutenir sa vue. Le moment de laisser madame de Chazele arriva. Les adieux de ces deux amies furent tristes. Peu de jours après sa sortie du couvent, madame de Belosane partit. Elle écrivit de Lyon à la Marquise, et ranima vivement sa douleur et sa tendresse par cette lettre.

Lettre de madame de Belosane, à madame de Chazele.

« Quelle distance nous sépare déjà, ma chère! et combien je me sens oppressée quand je considère l'espace que peu de jours vont mettre entre vous et moi. Ce pénible éloignement me paroîtroit moins

difficile à supporter, si, cessant de vous faire d'inutiles reproches, vous adoptiez mes idées et remplissiez ma plus consolante espérance.

» Vous dire que la préférence dont vous êtes devenue l'objet ne m'ait pas causé une extrême, une accablante douleur ! ce seroit démentir ma conduite et des aveux plus sincères. Une si cruelle découverte a fait sur moi la plus vive impression. J'ai pleuré, j'ai gémi du fond de mon cœur, de mon cœur profondément blessé. La légèreté de M. de Grancé m'a paru le plus sensible des malheurs. Mais une circonstance étrangère à l'événement n'a point ajouté au regret de ma perte. Pourquoi *s'aigriroit-il*, parce que *vous êtes aimée ?*

» Je ne possédois pas le bien que vous vous accusez de *m'avoir enlevé*. Non, je ne le possédois pas. L'estime, la convenance, formoient les fragiles liens qui attachoient M. de Grancé. Ils alloient nous unir, ces liens si foibles ! Qu'ils seroient devenus tristes et pesans ! Eh quoi, j'aurois été pour jamais à M. de Grancé, je me serois vue sa compagne, et chaque jour, chaque instant de ma vie m'eût assuré que le don de mon cœur ne le rendoit point heureux ! Loin de vous affliger, félicitez-vous, ma chère, d'arracher une amie au plus grand des supplices.

» Rappelez-vous nos entretiens et mes prières. Changez vos résolutions, bannissez vos scrupules, retournez à l'hôtel de Layrac ; consolez ma mère de mon absence. Pourquoi M. de Grancé vous éloigneroit-il d'une maison où l'on vous désire ? S'il s'étoit offert à vous libre de tout engagement, auriez-vous

refusé de l'écouter? Eh bien, il est libre, il vous aime! recevez son hommage, faites son bonheur. Ne lui laissez pas croire qu'en me parant d'une feinte générosité, je vous ai chargée du soin de me venger. Ah! que jamais il ne me soupçonne d'un vil artifice, que jamais il ne m'impute une seule de ses peines; qu'il obtienne le cœur de madame de Chazele, qu'ils s'aiment, qu'ils s'unissent, et que, dans ses plus doux momens, la marquise de Grancé se souvienne avec attendrissement d'une amie, trop foible encore peut-être pour se rendre témoin de sa félicité, mais trop noble pour l'envier, et trop attachée à elle pour ne pas la partager, quand le temps aura dissipé l'illusion qui lui fut si chère ».

Cette lettre produisit un effet bien contraire à celui que la Comtesse s'en promettoit. Triste, abattue depuis leurs adieux, madame de Chazele se disoit à tous les instans du jour, j'ai perdu mon amie. Son ame, exaltée par l'amour, par la fierté, suspendoit ses ressentimens. Bientôt elle ne verra plus en moi que l'objet des amertumes de son cœur. Les touchantes assurances d'une amitié dont elle ne se flattoit plus, la charmèrent. Avec quel attendrissement elle lut la lettre de madame de Belosane! elle en pesa toutes les expressions, et reconnut à chaque ligne cette candeur, ce naturel aimable qui jamais ne s'étoit démenti. Ses yeux s'arrêtèrent sur les dernières, elle les relut avec une vive émotion. *Que dans ses plus doux momens, la marquise de Grancé se souvienne d'une amie.....* La marquise de Grancé, répéta-t-elle! ah Dieu! quel nom me donne-t-elle! m'est-il permis

de le porter jamais! Un profond soupir accompagna cette réflexion, la lettre tomba de ses mains, des larmes inondèrent son visage et son sein. Elle s'avoua son penchant pour le marquis de Grancé, elle osa même examiner si, sans être blâmable, elle pouvoit céder aux instances de madame de Belosane, se prêter à ses désirs, jouir d'un bien où elle renonçoit. Mais rejetant cette pensée, honteuse de s'y être arrêtée, rougissant des larmes qu'elle venoit de répandre, elle releva la lettre de la Comtesse, la lut encore, et la pressant contre ses lèvres : « O ma compagne, ma sœur, mon amie! s'écria-t-elle, je ne devrai point de *doux momens* à l'ingrat qui vous a causé *une extrême,* une *accablante douleur!* des remords déchirans ne se mêleront point à votre souvenir, une basse complaisance pour moi-même ne me rendra point indigne de votre estime. Pourrois-je tenir mon bonheur de l'homme qui vous afflige, vous éloigne, et nous sépare »?

Sa réponse ne laissa point de doutes à madame de Belosane sur sa résolution. Elle partit pour Chazele. L'idée de M. de Grancé l'y suivit, et madame de Belosane la conserva sous le ciel étranger où elle croyoit la perdre.

Le commerce de ces deux dames se soutint avec la même exactitude et la même confiance qu'auparavant; trois années s'écoulèrent. Au milieu de la quatrième, M. de Téligni, nécessaire à la négociation d'une paix désirée, fut rappelé pour passer dans une autre Cour. Madame de Belosane s'arrêta en Provence, où elle possédoit des terres. Tendrement

invitée par elle à l'aller joindre, madame de Chazele se disposoit à partir, quand un funeste événement les ramena toutes deux à Paris.

Malgré les préliminaires de la paix, la campagne s'ouvrit au printemps; et les difficultés qui retardèrent le progrès des conférences la laissèrent s'avancer. M. de Grancé, commandé pour l'attaque d'un fort, fut dangereusement blessé. Pendant plusieurs jours on espéra le rendre à la vie; mais madame de Belosanc étoit destinée à sentir toutes les peines que peut causer un attachement tendre et malheureux. La mort du Marquis ranima sa première sensibilité. Elle oublia ses torts et pleura sa perte. Elle voulut mêler ses larmes à celles d'une famille désolée, partager les douleurs du père de cet ami chéri. Elle trouvoit une sorte de douceur à se voir entourée par tous ceux qui regrettoient l'aimable marquis de Grancé. Madame de Chazele se montra pénétrée des mêmes sentimens, leur commune tristesse resserra les liens qui les unissoient. Depuis ce temps elles ne se sont plus quittées. Tout ce qui les environne est heureux par elles, mais un fond de mélancolie les éloigne souvent du grand monde. Elles se plaisent à la campagne. Toutes deux ont renoncé à l'amour, au mariage, et le souvenir de M. de Grancé les garantit à jamais contre une passion dont elles ont éprouvé, senti toutes les amertumes, sans en avoir connu les plaisirs.

XXVI.e LETTRE.

Milord Rivers, à sir Charles Cardigan.

Donner *le matin à l'étude*, le jour à *des soins nécessaires*, le soir *au plaisir?* ma foi, Charles, c'est faire du temps un emploi raisonnable, et j'applaudis fort à ce sage arrangement. Ladi Cardigan veut bien dîner avec tes graves amis, tu consens à souper avec les siens? Elle s'instruit pour te plaire, tu t'amuses pour l'obliger? Rien n'est mieux entendu. Cette mutuelle condescendance, en rapprochant vos goûts, lie plus fortement vos cœurs, vous lui devrez votre commune félicité. C'est la complaisance qui prépare deux amans satisfaits à remplacer les douceurs passagères de l'amour, par le sentiment durable d'une solide amitié.

Le procédé dont tu te plains est *révoltant*, sans doute. Tu dois mépriser ton ingrat parent: mais tu as tort de regretter ta généreuse conduite à son égard; plus grand tort de rejeter sur toute l'humanité le mauvais caractère d'un particulier. Eh quoi, serai-je forcé de défendre le genre humain contre toi, contre son ami! Tu le chéris, et pour une seule créature qui t'offense, te voilà prêt à les haïr toutes.

Effet naturel des sentimens passionnés, Charles. Moi, dont la bienveillance raisonnée manque *d'ardeur*, je suis moins blessé des fautes de mes semblables; je les remarque sans *émotion*, je les supporte

sans me fâcher. Comme toi, je me laisse aisément séduire. Un homme peut m'en imposer, me persuader qu'il est honnête. Si je découvre le contraire, j'éloigne le trompeur, il cesse d'exister pour moi; mais je me croirois injuste, si je retirois ma confiance à tous les autres. Beaucoup ne méritent pas mieux peut-être mes services ou mes secours; cependant l'équité ne permet pas de les juger sur une supposition, encore moins de les punir sans savoir s'ils sont coupables.

Tu me demandes à quoi *je m'occupe?* à rien du tout. Si je *m'amuse?* peu. Si *je repasserai bientôt la mer?* je ne sais. Si *mon indécision dure?* oui. Quelquefois j'espère, plus souvent je crains. L'apparence contrarie mon espoir. Londres m'attire, un triste présage m'en éloigne. Mon retour dans ma patrie peut être l'écueil de mon bonheur, ou celui de ma liberté. Grand sujet d'hésiter, Charles!

Mais laissons mes folies, parlons de celles des autres. L'attention de Paris est actuellement fixée sur un procès fort bizarre. Deux citoyens s'accusent réciproquement d'un fait très-malhonnête. Tous deux s'accablent d'injures, et chacun présente sa partie adverse comme un monstre à rejeter de la société.

Hier un homme de mérite m'engagea d'aller au palais avec lui. Deux célèbres orateurs parloient sur cette étrange cause, et mon conducteur m'assura que j'aurois un extrême plaisir à les entendre. Son attente ne fut point trompée. J'admirai le savoir, l'éloquence et l'art ingénieux des deux avocats. Mais j'admirai plus encore l'étonnante intrépidité des deux

plaideurs, présens à l'audience, et le soin qu'ils prenoient, d'un consentement unanime, d'instruire le public d'une foule d'anecdotes dont la moindre suffisoit pour les rendre à jamais ridicules et méprisables.

Comme nous sortions, un homme de robe nous aborda. Ses discours me firent comprendre que mon compagnon alloit souvent au palais. « Eh quoi, lui dis-je en revenant, vous aimez les procès? — Au contraire, me répondit-il, je les crains et les déteste. J'ai de bon cœur abandonné des droits considérables pour en éviter un. Si l'on me voit suivre avec une sorte de plaisir les affaires de cette espèce, c'est que j'aime à contempler en tout l'inconséquence et la sottise de ces hommes, si grands, si petits, si nobles, si vils; capables de s'élever si haut, de tomber si bas; que l'intérêt, la vengeance, un léger dépit, une simple obstination conduisent à dévoiler d'odieux secrets, à mettre en évidence les vices des autres et leurs propres iniquités.

« L'un déshonore son fils pour le priver du droit que la nature lui donne à son héritage; l'autre couvre d'opprobres la mère de ses enfans; le frère reproche à son frère de s'être frauduleusement emparé d'une partie de leur bien commun, et pour montrer ce frère séducteur, taxe d'injustice ou d'imbécilité l'auteur de ses jours. Né d'un commerce illégitime, un enfant nourri dans l'obscurité, essaie d'en sortir, en élevant ses clameurs contre sa mère imprudente. Il offre de prouver qu'elle est une infâme, et veut la forcer de l'avouer, ou de lui donner le père que l'é-

quité l'oblige de lui refuser. Une femme hardie, renonçant à la pudeur, à la modestie, par des détails indécens expose la foiblesse d'un malheureux, l'insulte, le défie impudemment, veut que la loi l'en sépare, ou lui donne un pouvoir que Thémis ne dispense pas. Ces hommes, dont la longue enfance et la prompte vieillesse semblent les avertir combien des besoins réciproques leur rendent l'amitié nécessaire, ces hommes rassemblés pour s'aider, se servir, se prêter de mutuels secours, se haïssent, s'attaquent, se déchirent! Eh pourquoi? par le désir de conserver, ou d'acquérir quelques avantages, dont la possession accordée, ou continuée, paroîtra toujours aux yeux de la raison un bien foible dédommagement de la honte soutenue en les poursuivant.

J'aurois pu joindre mes réflexions à celles de ce Français, ajouter des exemples à ceux dont il les appuya; ce sujet s'étendit fort loin; et nous convînmes ensemble que l'habitude pouvoit seule nous rendre supportable l'étonnante contradiction de nos mœurs et de notre raison. Je ne sais si en nous examinant bien, un Hottentot ne seroit pas fondé à déclarer les sauvages d'Europe moins sensés que ceux du Cap.

Je suis un peu fâché contre sir Robert, il n'a pu se taire, James sait tout. Il m'écrit de Londres. Ses expressions me touchent par leur noble simplicité. Sa reconnoissance est décente, vraie, et sans affectation. Assurément, Charles, ce jeune homme est né généreux, il se plairoit à faire en faveur d'un autre ce que d'heureuses circonstances m'ont permis de faire pour lui. Une preuve de la bonté du cœur est

d'apprécier avec justesse un service reçu. Celui qui se l'exagère est tout prêt à se sentir gêné du poids de l'obligation. Adieu.

XXVII.e LETTRE.

Ladi Cardigan, à milord Rivers.

Le chevalier Monk m'a remis votre lettre et la petite histoire annoncée depuis si long-temps. En vérité mon cher cousin, elle n'a pas rempli mon attente. Des *particularités* concernant deux femmes, jeunes, jolies, riches, et françaises, me promettoient une foule d'agréables événemens; je croyois m'amuser ou m'attendrir à chaque page de ce cahier. Je l'ai trouvé très-long, très-froid, le Marquis n'intéresse point. Madame de Chazele est une bonne femme, caractère assez insipide; et votre Comtesse, si sensible, si raisonnable! est à mes yeux la plus folle des créatures.

Jamais entêtée galoise fut-elle plus obstinée dans ses opinions, que madame de Belosane dans ses sentimens. Cinq années de constance! et puis au retour de M. de Grancé, le voir indifférent et l'aimer toujours! découvrir son penchant pour une autre, et l'aimer encore! aimer à la fois son amant et sa rivale! Un naturel si aimant est insupportable. Oh, comme je m'impatientois à ce parloir, pendant cet éternel entretien. Prier madame de Chazele de faire le bonheur de cet ingrat, lui parler avec douceur, avec

amitié, avec tendresse. De la tendresse dans ce moment? bon Dieu! cela peut-il se soutenir?

Je suis sensible, vous le savez, capable d'une ardente, d'une fidèle amitié. Miss Rutland m'est bien chère; mais quand vous consentîtes à combler ses souhaits et les miens en lui permettant de vivre chez moi, si ses attraits eussent affoibli mon pouvoir sur le cœur de sir Charles, s'il eût montré pour elle, je ne dis pas de *l'amour*, mais seulement une attention marquée, la plus légère préférence! sur mon honneur, je me serois sentie plus portée à lui arracher les yeux, qu'à la conjurer de vouloir bien l'épouser.

Je ne prétends pas tout blâmer. Le caractère de madame de Belosane est vraiment noble, il doit lui donner beaucoup d'amis, et jamais lui attacher un amant. A la honte de votre sexe, l'égalité, la franchise, la bonté sont des qualités peu propres à le fixer. Le cœur de l'homme, toujours en contradiction avec lui-même, n'est point formé pour goûter les charmes d'un commerce paisible. Il a besoin de craindre, d'espérer. Celle qui veut s'en rendre la maîtresse, doit élever ses doutes, les dissiper, les faire renaître encore. L'inquiétude entretient l'activité de vos passions, elle seule bannit la langueur où vous jette la certitude de plaire. Demandez à sir Charles combien il se trouvoit heureux quand je le tourmentois? Après l'avoir négligé pendant deux heures, bien querellé, bien boudé, bien impatienté, quelle joie je répandois dans son ame par un seul petit souris! A présent il me voit toujours riante, toujours prête à l'écouter, à lui répondre; plus de nuages sur le front d'une *épouse soumise*.

mise. Cette nouveauté l'enchante. Il en jouit, il en sent, dit-il, tout le prix; mais si le calme l'assoupissoit, je saurois bien vite exciter le trouble et ramener la tempête.

Miss Rutland ne peut souffrir le marquis de Grancé. Il me déplaît aussi. On le peint comme un homme supérieur, que fait-il? Au commencement il se tait. A son retour il ne dit rien, et quand il parle, c'est mal-à-propos. Quel étoit donc le danger de sa position? d'où naissoient son embarras, sa tristesse, ses craintes? Passer ses jours avec deux femmes charmantes, posséder l'une, jouir de la vue et de l'entretien de l'autre, cela forme-t-il une perspective effrayante? Cette situation ne lui faisoit-elle pas réunir autour de lui tous les plaisirs que donne le sentiment..... Mais je suis bien malhonnête, bien ingrate, n'est-ce pas? loin de vous remercier de la peine que vous avez prise en copiant pour moi ces détails, je vous ennuie par de sottes observations. Pardon, Milord, j'oubliois que ce petit roman est une histoire, et même celle de vos *bonnes amies*.

Un esprit de justice me donne l'envie de réparer ma faute, en vous offrant l'occasion de censurer à votre tour. Je veux vous conter une aventure récente; le héros est Français, et je l'aime à la folie. C'est un militaire. Il n'est ni jeune, ni vieux, ni beau, ni laid. Mais on ne sauroit être mieux fait, ni se mouvoir avec plus de grâces. Il est grand, a l'air noble, martial, et possède cette aisance que donne l'habitude de s'attirer des égards sans avoir besoin d'en exiger. Sa première visite à Londres fut chez ma tante.

Il lui étoit si particulièrement recommandé, qu'en lui ouvrant sa maison elle le pria de ne pas s'y regarder comme un étranger. Assez de facilité à s'énoncer dans notre langue, une extrême franchise, de la douceur, de la gaîté, une bonhomie rare nous accoutumèrent tout de suite à lui. Après deux ou trois entretiens, on croyoit en lui parlant causer avec un ancien ami.

Hier nous dînions ensemble chez mon frère. Pendant le repas on s'occupa fort à blâmer l'union précipitée de miss Robert et d'un jeune Hanovrien arrivé depuis six semaines en Angleterre. On épuisa tous les raisonnemens sur la nécessité de se connoître avant de se lier par des nœuds indissolubles. Le Français rioit, se taisoit, écoutoit, me regardoit, levoit les épaules et me répétoit tout bas : Ils n'ont pas le sens commun. Se *connoître!* est-ce que l'on *se connoît?* est-ce qu'il est possible *de se connoître?*

Le soir, dans un cercle moins nombreux, je le priai de me dire s'il croyoit vraiment impossible de s'assurer du caractère et des sentimens d'une personne que l'on observoit avec intérêt? « Si je le crois? très-fort, Madame, me répondit-il. — Qui vous le persuade? lui demandai-je. — Ma propre expérience, me dit-il; et si vous saviez la raison de mon séjour ici, vous me pardonneriez une opinion qui peut-être vous paroît ridicule ». J'insistai pour en être instruite, et voici ce qu'il me dit :

« J'étois à peine majeur, quand je devins amoureux d'une jeune personne très-bien faite et fort jolie. Un frère aîné me rendoit alors un assez mauvais parti.

Ma maîtresse étoit riche. La crainte d'un refus me fit hésiter à la demander. Son père pouvoit me croire tenté par sa fortune. Pendant que je me consultois, on maria ma jeune amie. J'en fus fâché, elle aussi. Nous pleurâmes, le temps nous consola. Connu de son mari, je ne perdis pas le plaisir de la voir souvent. Mon cœur lui demeura toujours attaché. Et comme aucune femme ne me plut autant qu'elle, je n'en pris point.

» Quatre ans après son mariage, elle devint libre et me proposa de nous unir. Je le voulois bien. Mais la garde-noble d'un fils lui assuroit une fortune considérable. Trop peu riche pour la dédommager d'un si grand sacrifice, je ne crus pas devoir l'accepter. Nous prîmes donc patience, et sans beaucoup d'effort. Elle tenoit une bonne maison, je faisois partie de sa société, soupois tous les soirs chez elle. Je passois l'hiver à lui prouver mon amitié, mes lettres l'en assuroient pendant l'été, et je me trouvois heureux toute l'année.

» Son fils mourut, je perdis mon frère et devins riche. Je ne songeois point à changer ma façon de vivre; elle me paroissoit douce, commode et satisfaisante. Mais des idées de mariage se réveillèrent dans l'esprit de ma bonne amie. Elle écouta de ridicules propos, des caquets la troublèrent. Elle s'inquiéta, me fit part de ses chagrins, me pria de les calmer. L'honnêteté ne me permettoit pas de résister à ses désirs. Je tenois beaucoup à mes habitudes, j'aimois ma liberté, mais je devois de la complaisance à mon ancienne amie. Et puis que risquois-je en l'épousant? je la connoissois si bien! Elle étoit moins belle, il est

vrai, mais j'étois moins jeune, et j'envisageois déjà le temps où son esprit et sa condescendance me seroient plus nécessaires que ses attraits. Je me mariai donc. Mais dès le lendemain, j'appris qu'une femme, charmante depuis six heures du soir jusqu'à minuit, pouvoit être une furie le matin, et tourmenter tout le long du jour les malheureux forcés de l'approcher.

» A peine quittois-je le lit de ma nouvelle compagne, que de l'appartement où l'on se disposoit à m'habiller, j'entends un bruit sourd, il augmente, redouble, m'importune, m'impatiente. Des sons confus, des voix glapissantes, de dures épithètes, des menaces, frappent mes oreilles; j'imagine que les gens de ma femme se querellent. Mais si près d'elle, de moi, cela m'étonne. Je veux m'instruire, sors, retourne sur mes pas et trouve dans l'antichambre de la Marquise un vieux valet tranquillement occupé à lire. Je lui demande pourquoi ce bruit chez sa maîtresse, et ce qui l'excite? « Du bruit, Monsieur, répond cet homme, on n'en fait point. — Quoi, m'écriai-je, tu n'entends pas ces cris insupportables? — Pardonnez-moi, reprend-il, mais cela, c'est l'ordinaire. Madame assemble ses gens le matin, ils vont tous recevoir ses ordres. Actuellement elle gronde sur le service d'hier, demain elle grondera sur celui d'aujourd'hui. C'est la règle. Elle crie autant qu'il lui plaît, personne n'y prend garde, et quand elle nous accable d'injures, c'est comme si elle ne parloit pas ».

» Consterné de cette découverte, immobile, appuyé sur une cheminée, pressant mon front d'une de mes mains, je regardois ce valet sans m'apercevoir où

je portois les yeux. Il prit mon abattement pour de l'attention, ou de la curiosité. Il s'étendit sur l'humeur de sa maîtresse, conta comment elle traitoit ses gens d'affaires, ses marchands, ses ouvriers, répétant toujours : C'est son habitude; il faut s'y faire.

» Je rentrai dans mon appartement, pénétré d'un regret douloureux. Loin de songer à m'habiller, je renvoyai mes gens, me jetai sur un siége, le cœur serré. Mon oppression me laissoit à peine la force de penser. Je quittois une maison où des visages rians m'environnoient sans cesse, pour vivre dans une autre où j'allois voir autour de moi des mécontens et des malheureux. Combien je me reprochois ma fatale complaisance! j'en prévoyois les plus fâcheuses suites, et me désolois, quand on vint me dire de la part de Madame de passer à l'instant chez elle.

» Cette invitation me fit trembler. Incertain si je m'y rendrois, j'allois et revenois sur mes pas sans pouvoir me déterminer; mais la porte s'ouvrant brusquement, je vis entrer ma femme à demi-coiffée, sans poudre, sans rouge, et très-différente de la veille. Elle ne me parut ni fraîche, ni jolie, et ce que je venois d'apprendre l'enlaidissoit fort à mes yeux. « Vous attendrai-je tout le jour, Monsieur? me dit-elle avec aigreur; prétendez-vous me laisser des soins dont vous devez vous occuper comme moi? Je hais l'indolence ». Et me considérant d'un air surpris : « Quoi, s'écria-t-elle, votre toilette n'est pas faite, n'est pas même commencée? seriez-vous dans l'habitude de conserver le matin cette odieuse parure, de vous montrer avec cet abominable turban de toile, qui

vous rend noir comme un démon? En cachant vos cheveux, vous êtes à faire peur. J'avois oublié combien un homme est affreux en négligé. Bon Dieu, si je vous y avois vu une seule fois, rien au monde ne m'auroit engagée à vous épouser ».

« Vivement choqué de cette impertinente sortie : « Madame, lui dis-je, mon négligé peut m'aller mal; le vôtre ne vous sied peut-être pas mieux, mais je ne veux pas disputer d'agrémens avec vous. Vous m'avez cru plus beau, je vous ai cru plus sociable. La méprise est grande, elle deviendroit cruelle si nous consentions d'en être les victimes. Je n'ai jamais contrarié le goût de personne; mais vous voyez en moi l'homme du monde le moins capable de donner à quelqu'un le pouvoir de faire son malheur ».

« Que signifie ce langage altier, Monsieur? me demanda-t-elle d'un ton fort haut. — Qu'il faut nous quitter, lui dis-je, et très-promptement. Je suis malade, Madame, j'avois oublié de vous en avertir. J'ai besoin de prendre les eaux de Bath. Ce soir quatre médecins me les ordonneront, et demain, de grand matin, je serai sur la route de Calais ». Elle cria, s'emporta, pleura, menaça; j'imitai son vieux valet, je ne l'écoutai pas. On m'habilla, je sortis, rentrai tard, couchai seul et partis au point du jour. « Eh bien, Madame, me dit-il en finissant, ne suis-je pas fondé à soutenir qu'il est possible de passer un long temps ensemble et de ne pas se connoître »?

Vous trouvez sûrement mon petit conte bien plat, bien peu digne d'accompagner le délicat manuscrit que je vous renvoie? Donnez-vous le plaisir de me le

dire. Je vous permets d'être vrai, d'oublier la *complaisance due à mon sexe.* Fade compliment qui ne signifie rien. Surtout ne vous avisez pas de me répéter, *vous aurez toujours raison avec moi.* De ma vie je n'entendis un homme dire à une femme, *vous avez raison,* sans lire sur le visage de l'impertinent qu'il n'en croyoit rien. Je cède ma plume à miss Rutland. Il est temps, n'est-ce pas?

De miss Adeline Rutland.

L'article où je suis nommée dans votre dernière lettre à ladi Cardigan m'étonne, en vérité. J'ignore ce qu'elle m'a fait penser, ou dire, mais j'ai fort à me plaindre de ses expressions, si elles me peignent à vos yeux comme une petite fille boudeuse et dépitée. Sensible à vos bontés, Milord, je vous prie de réserver votre généreuse indulgence pour le temps où mes fautes me la rendront nécessaire. Comme je ne m'en reproche aucune à présent, je ne vois point encore d'occasion où vous puissiez en faire usage à mon égard.

Ma position est assez singulière. Elle m'affligeroit si j'y pensois sérieusement. J'ai perdu beaucoup d'amis. Ma sœur ne m'écrit plus, son mari me hait, ladi Morton me déchire, mon tuteur blâme ma conduite, mes sentimens, montre un secret désir d'être débarrassé de moi; chacun des maussades amans que je refuse, augmente le nombre de mes ennemis. Eh bon Dieu! c'est donc un crime irrémissible devant les hommes de ne pas se marier? S'il plaît à vingt extravagans d'enchaîner une personne libre, elle ne

peut résister à leur fantaisie sans révolter les spectateurs? L'attentat est protégé, la défense traitée de rebellion ; quelle injustice !

Vous parler *sans détours*, eh, sur quoi, Milord? la folie que vous traitez d'*énigmatique aveu*, vous donne assurément des idées bien étranges. J'ai peine à me persuader vos *inquiétudes* obligeantes.

En supposant qu'il existe un homme plus propre à s'attirer mon attention que sir Edmond, que tous ses rivaux, est-ce une raison de me juger éprise, passionnée? de m'offrir *vos bons offices?* vous vous engageriez dans des démarches? et de quelle espèce seroient-elles? auriez-vous dessein d'attirer cet homme sur mes pas, de l'avertir, de l'appeler, de lui crier: Miss Rutland vous désire, vous veut? fi donc, Milord!

Modérez ce zèle *affectueux;* doucement, patience, rien ne presse. Je regarde, *j'observe*, mais je suis très-calme, très-paisible. J'ai mis un billet à la loterie, voilà tout. Si le hasard me favorise, j'aurai beaucoup; si je perds, j'aurai trop peu risqué pour regretter ma mise.

XXVIII.e LETTRE.

Milord Rivers, à ladi Cardigan.

Ni je ne m'offense de votre critique, ma chère ladi Cardigan, ni je ne veux *vous censurer à mon tour.* Mais sans défendre un personnage qui vous déplaît, j'oserai ne pas penser comme vous sur la situation du

marquis de Grancé. Ses craintes me paroissent fondées, et quand vous nommez *agréable* la position où son mariage alloit le mettre, je doute si vous avez jamais bien examiné l'imparfaite créature que vous prétendez dominer par la connoissance de son naturel; la juger par vos propres sensations, c'est risquer de vous tromper beaucoup sur les siennes.

Dans le cœur d'une femme réservée et délicate, l'amour peut être une passion douce, il peut occuper son ame sans la troubler; l'attendrir sans l'égarer, amuser son imagination sans l'écarter des bornes de la modération et des règles de la décence. Mais cette même passion agite, tourmente un sexe plus libre, plus hardi, moins accoutumé à maîtriser ses sens : elle se change dans son sein en une ardeur pénible; il souffre de l'impétuosité de ses désirs, et leur violence lui impose la nécessité de les satisfaire ou celle de les éteindre. Si la vue d'un objet aimé offre à chaque instant l'image du bonheur, c'est à l'amant écouté, chéri, dont on calme l'impatience en animant l'espoir. Loin de rassembler autour du marquis de Grancé *tous les plaisirs que donne le sentiment*, madame de Chazele lui en auroit rendu l'idée si présente, et la privation si douloureuse, qu'en vérité, il me semble impossible d'envisager un supplice plus sensible, plus continuel et plus insupportable.

La petite aventure, contée militairement, est véritable dans toutes ses circonstances. Cette brusque séparation a fait plus d'éclat que votre nouvel ami ne le désiroit. On en a parlé, on en a ri, on n'y pense plus. Tout passe rapidement ici. Un événe-

ment ridicule est bientôt suivi d'un plus ridicule encore, et cet enchaînement conduit à les oublier tous.

Recevez, je vous prie, mes remercîmens de l'accueil que vous avez bien voulu faire à mon ami James. Il m'écrit transporté de vos bontés. Ce jeune homme est d'un naturel doux et d'un caractère aimable; je le crois digne d'être admis dans votre société. Des *avantages de son état présent*, vous connoître, vous plaire, vivre intimement avec vous, avec sir Charles, ce sont les plus grands et les seuls dont je voudrois qu'il se souvînt de m'être redevable.

XXIX.e LETTRE.

Le même, à miss Adeline Rutland.

Quand on ne veut point paroître une *petite fille boudeuse et dépitée*, il faut se montrer une personne sensée, réfléchie; ne pas garder un silence désobligeant, encore moins le rompre au bout d'un mois pour badiner étourdiment sur le premier objet qui s'offre à l'imagination. Feindre de se tromper aux intentions d'un ami, afin de trouver un moyen de traiter son zèle de sottise, de jeter du ridicule sur les soins qu'il veut bien prendre; reconnoître ses attentions et sa complaisance par un *fi, Milord!* c'est bien être une *petite fille* très-inconsidérée, très-accoutumée à ne jamais faire de justes distinctions, très-capable d'écrire à son tuteur du même style

qu'elle se croiroit permis d'employer avec un de ses *maussades amans*, si elle l'honoroit de sa correspondance.

Je veux me débarrasser de vous. Ce reproche est-il fondé? eh, quel intérêt ai-je à décider votre choix, à le hâter? si j'avois souhaité le diriger, vos réclamations sur votre indépendance m'auroient appris à réprimer ce vain désir.

Vous *supposer* des *sentimens passionnés*, moi! non assurément, je ne vous en suppose point. Je ne vous crois pas même l'espèce de goût que vos *observations* sembloient annoncer. Avez-vous le loisir de penser, de rapprocher vos idées, de les fixer? Avant de préférer on examine, on compare; on se rend compte du sujet de sa prédilection, on se met en état de la justifier à ses yeux, à ceux des autres. Un homme de mérite seroit-il flatté de se voir au rang d'un billet de loterie? vous sauroit-il gré d'attendre son cœur du hasard? ne seroit-il pas en droit de vous dire: je me trouverois heureux d'être l'objet de votre penchant, mais je risquerois trop en me prêtant au caprice qui m'attire une attention momentanée.

Je vous ai cru moins légère, ma chère miss Rutland, moins attachée à ces amusemens qui vous séduisent. Peut-être même m'avez-vous paru susceptible d'une tendre passion. Mais après tout, l'amour vous est-il nécessaire? ces nombreuses assemblées où l'on court se montrer, le jeu, les spectacles ne remplissent-ils pas tous vos instans? sans cesse dissipée, sentez-vous le besoin d'occuper votre ame? Non, miss Rutland, non, vous n'aimez point, vous ne pouvez

aimer; et je ne sais si je ne dois pas vous en féliciter.

Depuis assez long-temps j'hésite à prononcer sur un point contesté, et je commence à douter si la sensibilité est un bien? Peut-être avez-vous raison de la redouter, de fuir la solitude qui l'entretient, de chérir le grand monde où elle se perd. Au milieu du bruit des villes, du tumulte des Cours, on évite ces attachemens si vifs, si forts! charme et tourment de la vie retirée. N'est-ce point une imprudence de renfermer ses affections dans un cercle étroit, de craindre toujours les événemens qui peuvent le resserrer encore? En suivant ce tourbillon dont la rapidité vous entraîne, l'esprit amusé par un tableau changeant, où mille images se peignent, s'effacent, se retracent de nouveau, conserve à peine un souvenir confus des objets qui disparoissent sans retour.

Je vous renvoie une lettre de miladi Falmouth. Elle se trompe, comme vous le verrez, puisqu'elle *me croit de l'influence sur votre cœur*. Ma réponse l'assure de sa méprise. Malgré votre indifférence sur le tirage de la loterie où vous avez *mis si peu*, je souhaite que vous *ayez beaucoup*. Si la fortune vous maltraite, votre *désintéressement* me consolera de ce malheur. Peut-être le sentirai-je plus que vous. Comme votre tuteur, et plus encore comme votre ami, je m'affligerai toujours de vos pertes.

XXXe LETTRE.

Le même, à sir Charles Cardigan.

Le docteur Rimers t'assure donc que *l'uniformité caractérise les Français ?* qu'en *examiner un, c'est les approfondir tous?* Ce judicieux et fin observateur me rappelle l'honnête Richard, ton ancien voisin, qui, s'étant mis en tête de visiter la France, après six jours de résidence à Paris, fit ses adieux à l'ambassadeur d'Angleterre et lui demanda ses ordres pour Londres. « Quoi, vous partez, s'écria Milord surpris, auriez-vous reçu de fâcheuses nouvelles? — Non, répondit gravement Richard, mais l'ennui me chasse. Que diable faire dans une maudite ville où l'on ne trouve rien à voir, ni rien à manger »?

Ma foi, mon ami, je n'ai pas l'habileté de ton docteur. Je crois apercevoir tant de variété dans les habitans de cette capitale, que les remarques du jour élèvent mes doutes sur celles de la veille, et loin de pouvoir fixer mes idées, j'en reçois à chaque instant de nouvelles.

L'esprit de parti qui nous divise, traité *d'esprit national* par des personnes peu réfléchies, est l'effet naturel et nécessaire de deux pouvoirs, dont nous nous efforçons de maintenir l'équilibre. Ici cet esprit se forme seulement de la diversité des opinions, et ne sert qu'à faire naître des disputes frivoles et d'inutiles animosités. Toutes les classes dont se compose



l'Etat semblent être de petites nations séparées. Elles se craignent, se méprisent, et se haïssent mutuellement. Liées par des conventions politiques, désunies par l'ambition, rapprochées par l'intérêt, elles entretiennent une sorte de trève; mais toutes s'observent avec défiance, et chacune est toujours prête à se précautionner, ou à se défendre contre l'usurpation de ses rivales, à étendre ses prérogatives, à réclamer ses droits, à borner ceux des autres.

Les sociétés particulières se ressentent de cette espèce d'inimitié de tous les ordres de l'Etat. On estime celle où l'on vit, on s'amuse à jeter du ridicule sur celles où l'on n'est point admis. On blâme aigrement dans une maison ce qu'on approuve hautement dans une autre. L'événement qui paroît concerner le corps entier des citoyens ne les frappe pas de même. Il est envisagé sous mille aspects; on lui attribue des causes différentes, on en prévoit des suites opposées. Voulant me conformer aux sentimens de ceux qui m'honorent de leur bienveillance, il m'est souvent arrivé de me réjouir le matin, au milieu de vingt personnes, d'un arrangement nouveau, *admirable!* et de m'en affliger le soir dans un cercle aussi nombreux, consterné de *l'affreuse révolution.*

Ce que j'écris de Paris, on pourroit peut-être l'écrire de toutes les capitales de l'Europe. Je ne saurois résoudre les questions de milord Bellasis. Je ne comprends point ses idées. Je vois ici, j'ai vu partout le caractère de l'humanité, plus contraint sous un gouvernement, plus développé sous un autre, offrant toujours le mélange des vices, des vertus, de la sa-

gesse et de la folie. Si dans nos contrées, si dans celles que j'ai parcourues, il est vraiment un *caractère distinctif*, marqué par *des traits sensibles*, je ne l'ai point saisi. Si vous voulez tous deux vous instruire sur ce point intéressant, faites voyager le docteur Rimers. Ma pénétration n'égale point la sienne.

Tu te trouves *l'être le plus heureux qui respire!* j'en suis vraiment charmé, Charles. J'aime à t'entendre répéter les louanges de ma cousine. J'espérois peu qu'elle changeât si promptement de conduite avec toi. Malheureusement elle se montre plus constante à mon égard, et cet *ange de lumière* est toujours un lutin pour moi.

XXXI.e LETTRE.

Miss Adeline Rutland, à milord Rivers.

Dissipée, étourdie, sans *égards, incapable de distinction, d'attachement;* est-ce bien là mon caractère, Milord? eh mais, je l'aime assez. Si ce portrait me ressemble, j'en rends grâce au ciel, il m'a douée d'un très-heureux naturel. En le conservant, je pourrai n'être pas fort utile à la société, mais il ne me portera point à la troubler. Sûre que notre propre bonheur est le premier, et le plus indispensable de nos soins, je me confirme avec plaisir dans la certitude qu'aucune affection étrangère ne me détournera de m'appliquer à répandre un continuel agrément sur mes jours.

Je reçois de tout mon cœur vos félicitations sur l'insensibilité dont vous me blâmez dans une page et m'applaudissez dans l'autre. Votre morale et mes idées s'accordent parfaitement. Ah ! oui : regarder sans intérêt ce *tableau changeant*, fixer à peine les personnages qui le forment, ne point partager leurs passions, rire de leurs folies, c'est jouir à l'écart d'un spectacle amusant, et se préserver avec sagesse du danger de paroître à son tour sur la scène pour divertir la multitude.

Je ne sais qui de nous deux a plus de droit à se plaindre du style de l'autre. Je ne défends pas le mien. Mais le vôtre, Milord, est-il toujours *sensé*, toujours *poli?* Vous me reprochez d'être *indifférente*, cela est-il raisonnable? *d'être sans passion*, cela est-il philosophique? Vous m'assurez *qu'il n'est point flatteur de me plaire*, cela est-il obligeant? Eh! bon Dieu, vous étiez donc bien fortement engagé dans le plan de ma sœur, bien déterminé à *diriger mon choix* sur cet ennuyeux sir Edmond? Si révolté contre moi depuis mes refus? je le vois, je vous ai déplu. C'est un malheur, et très-grand; mais il m'en eût trop coûté pour l'éviter.

Je ne comprends pas pourquoi miladi Falmouth a pris la peine de vous écrire. Ma réponse sur les intentions de son neveu, étoit assez positive pour me débarrasser de cette nouvelle poursuite. Mais, quelle persécution! m'offrira-t-on toujours des partis? n'entendrai-je parler que de maris! Je voudrois posséder une baguette de fée, soumettre tout à mon pouvoir, gouverner l'univers entier. J'en changerois l'ordre et

j'y

j'y mettrois la réforme. J'anéantirois l'amour, le mariage, ses suites odieuses. Le monde finiroit, m'allez-vous dire? Qu'importe. Quand je ne serai plus, son existence me paroît assez inutile.

XXXII.e LETTRE.

Milord Rivers, à miss Adeline Rutland.

Toujours des plaisanteries; jamais sérieuse, jamais solide; mais piquante et prompte à saisir l'occasion d'interpréter malignement ce qui échappe à la négligence du style, peut-être à l'ingénuité du cœur. En vérité, miss Rutland, vous éloignez la confiance, vous affligez l'amitié. Comment adoptez-vous des qualités que, même en vous les reprochant, je ne crois pas le fond de votre caractère, mais la suite de cette indépendance dont vous étendez trop et les droits et l'usage.

Les jolies idées! Refuser de rendre à la société une partie des avantages que vous en retirez, envisager l'univers comme étant formé pour votre seul amusement? vous avouer hautaine, insensible, personnelle, et chérir cet heureux naturel! c'est exciter un bien triste sentiment dans l'ame de ceux dont vous êtes aimée; c'est anéantir leurs plus douces espérances.

Il est fâcheux, très-fâcheux de s'intéresser vivement à vous, et de ne pouvoir contribuer à votre bonheur ni par de justes représentations, ni par une entiere condescendance à vos volontés.

Engagé dans le plan de votre sœur, moi? vous vous trompez. Je n'ai favorisé qu'un instant les vœux du Baronnet. Jamais je ne *souhaitai vivement* vous voir ladi Blanford; si vous l'étiez devenue, j'en aurois senti du regret, peut-être même de la douleur. Cet aveu vous étonne? N'égarez pas vos idées, je vais les fixer autant que je le puis sans compromettre le secret d'un ami.

Dans le temps des plus fortes espérances d'Edmond, un cœur bien touché de vos charmes s'ouvrit à moi. J'y découvris une passion ardente. Je ne pus me défendre d'une partialité dont je me reprochai l'injustice. Cent fois prêt à vous laisser connoître la tendresse de mon ami, ma parole engagée au Baronnet retint sur mes lèvres la confidence que je brûlois de vous faire. Forcé de refuser mes secours à son rival, je lui promis de tout tenter pour le servir près de vous, si l'événement trompoit l'attente d'Edmond. Votre rupture avec lui m'a rendu la liberté, j'ai pu parler. Mais seroit-ce obliger l'homme qui vous aime, de le livrer au supplice de se voir confondu parmi vos esclaves, destiné à grossir le nombre de *ces sujets accablés* sous le poids d'un sceptre de fer? Non, miss Rutland, non. Je n'exposerai point volontairement à cette infortune le seul de vos amans dont le bonheur m'intéresse. Le détacher de vous, c'est un ouvrage pénible; mais j'ai entrepris de lui rendre ce service essentiel, et malgré l'opiniâtre résistance de son cœur, je mériterai votre reconnoissance en vous préservant d'un nouvel importun.

La route où vous prétendez marcher, ne vous con-

duira point à *répandre un continuel agrément sur vos jours.* Plus vous la suivrez, plus elle deviendra fatigante et embarrassée. Séparer son intérêt de celui des créatures, essayer de rompre la chaîne invisible où tout être sensible est nécessairement attaché, c'est se préparer un sort particulier, il est vrai, mais très-malheureux. Le personnage de spectateur peut satisfaire tant que des nouveautés varient la scène. Mais quand on a tout vu, l'uniformité de la représentation lasse les yeux et plus encore l'attention. On cesse de rire des foiblesses de l'humanité, on les remarque avec humeur, les ridicules choquent, les travers irritent, la déraison révolte. Tout déplaît, on devient chagrin, misanthrope; on hait, on est haï, et l'on finit par ne trouver dans ce monde, où pour se singulariser on a choisi de vivre à l'écart, que des sujets d'ennui, de dégoût et d'amertume.

Vous ne vous attendez pas à des complimens sur votre plan de réforme? Il est très-doux et très-humain, en vérité.

XXXIII.e LETTRE.

Le même, à sir Charles Cardigan.

Eh bon Dieu, mon ami, avec quelle véhémence tu t'exprimes sur la folie d'Arthur! d'où vient excite-t-elle *ton indignation?* Sa conduite *dément ses principes?* Eh bien, tu le croyois raisonnable, tu le vois en démence, plains son égarement, oublie la bonne

opinion que tu te formois de ses qualités, cesse de le voir, de t'étonner sans sujet et de te fâcher sans réflexion.

Pourquoi te persuader qu'Arthur te trompoit? ne pouvoit-il s'en imposer à lui-même? La modicité de son revenu contraignoit ses penchans, les lui cachoit peut-être; lui laissoit ignorer ses goûts et l'étendue de ses désirs. L'impossibilité de les satisfaire l'accoutumoit à détourner sa pensée des objets placés loin de son atteinte. Il se croyoit simple, modéré; se montroit ennemi du faste, des plaisirs que l'extrême aisance procure; un héritage inattendu brise les liens qui tenoient ses passions captives, il se livre à *tous les travers*, il devient *fat, insolent, vicieux* même! et toi, sans t'apercevoir que la fortune n'a point changé son naturel, mais l'a seulement développé, tu t'emportes contre le *siècle*, contre la *richesse;* tu détestes l'or, tu le maudis, tu l'accuses de *corrompre* les mœurs, d'être un *fléau* pour la *foible humanité;* et dans la chaleur de cette rapide déclamation, tu oublies que tu es riche, que ce *vil métal* est entre tes mains un baume adoucissant, capable d'appaiser les plus vives douleurs, et s'est trouvé cent fois la source des plus délicieuses sensations de ton ame.

Rappelle-toi ce jour où, venant d'arracher à la misère une famille honnête, mêlant des pleurs d'attendrissement aux larmes de joie que tes bontés faisoient couler, tu te jetas dans mes bras, en criant : *O mon ami, que n'ai-je tous les trésors de la terre!*

L'or ne corrompt point les hommes, Charles; sa possession, il est vrai, donne à des hommes corrompus

les moyens de faire germer le vice partout où ils en découvrent la semence, mais jamais le pouvoir d'écarter un cœur noble du sentier de l'honneur.

Crois-moi, mon ami; des biens que procure l'association, la richesse est le plus réel et le plus désirable. Elle ne nous met point à l'abri de toutes les peines, mais elle en diminue le nombre et sert à dissiper le souvenir des maux dont l'indigence prolonge le sentiment. Le riche et le pauvre semblent pleurer également la mort d'un objet chéri, semblent éprouver la même douleur; mais quelle différence dans les réflexions qui aigrissent ou calment leurs regrets ! L'un se dit, j'ai tout fait, tout tenté pour le sauver; l'autre se répète, *des secours que je n'ai pu payer me l'auroient peut-être rendu.*

Tes chagrines exclamations sur la *perversité* du siècle m'ont fait rire. Où prends-tu cette idée qu'*autrefois* on *pensoit*, on *agissoit mieux ?* ce n'est assurément pas dans l'histoire. Le premier écrivain connu traite ses contemporains de *race dégénérée*, et d'âge en âge l'homme existant essuie toujours le reproche de s'être formé des routes nouvelles, d'avoir perdu les traces de ses *vertueux ancêtres.* Cependant parcours les annales de la triste humanité, elles t'offriront dans tous les temps les vices qui subsistent, les vertus qu'on exerce. D'autres erreurs ont distingué les siècles passés. Nos pères ont successivement changé de lois, de coutumes, d'idées, de modes, de préjugés ! Mais de naturel, Charles, l'homme peut-il en changer, et le supposer n'est-ce pas une folie ?

Attaché au siècle qui m'a vu naître, je ne joindrai

point ma voix aux clameurs de ces prétendus sages qui le décrient par un excès d'humeur. J'aime à penser qu'il acquerra dans la postérité le degré de gloire dont sa jeunesse le prive encore. Nos neveux vanteront notre modestie, notre désintéressement, notre équité, nos talens, notre esprit, la régularité de nos mœurs, peut-être l'austérité de nos principes : et pour imiter leurs prédécesseurs, nous représenteront comme de *respectables modèles*, qu'on ne peut trop se proposer pour exemple.

Adieu. Console-toi de l'impertinence d'Arthur, et ne te punis pas de ses fautes en les sentant trop vivement.

XXXIV.ᵉ LETTRE.

Ladi Cardigan, à milord Rivers.

Cet *ange de lumière* est toujours *un lutin pour moi!* voilà bien le propos d'un ingrat. Prenez garde, ne rebutez pas ma bonne volonté. Je tiens peut-être le fil propre à vous guider dans le *labyrinthe* où vous croyez n'être pas entré, où je vous vois prêt à vous perdre. Vos expressions me donnent mille idées, votre conduite en dissipe une partie. J'ai besoin d'être mieux instruite. Soyez vrai, mon cher cousin. Répondez avec candeur, avec exactitude à mes questions.

Je demande d'abord les véritables raisons de votre rupture avec ladi Laurence. La fable dont on essaya de satisfaire la curiosité publique, ne persuada per-

sonne. Des difficultés sur un point d'intérêt n'ont pu vous engager à retirer votre parole le jour de la signature du contrat. Les articles étoient accordés long-temps avant ce prétendu débat. Et puis, vous êtes riche, généreux, vous aimiez, et vous auriez contesté une augmentation de douaire? Impossible! La querelle fut concertée entre sa mère et vous. Elle ne montra ni dépit, ni colère, relégua sa fille en province où elle éprouve encore l'indignation de sa famille; elle eut donc tort, cette fille exilée, un tort connu de ses parens? L'histoire répandue est fausse. J'exige un récit sincère et circonstancié de toute cette affaire.

Il faut m'apprendre aussi l'instant précis où le chagrin de cette aventure cessa de se faire sentir; si l'image d'une autre femme n'aida point à bannir de votre cœur celle de ladi Laurence? pourquoi vous avez si brusquement quitté l'Angleterre? si vous étiez sensible ou indifférent quand vous partîtes? quel bien vous attendiez de l'inconstance du climat? si vous êtes paisible ou agité, libre ou engagé? enfin, quel est actuellement l'état de votre ame et la cause de ce long séjour à Paris? Vous allez me dire, mais à propos de quoi cette espèce d'inquisition? Chut, paix. Cela ne se dit point. Cela ne peut s'écrire; c'est un secret impénétrable.

XXXV.e LETTRE.

Milord Rivers, à ladi Cardigan.

La première de vos questions m'étonne. *Est-il bien, est-il honnête* de me demander *le secret d'une femme?* Comment vous permettez-vous une faute que vous m'avez si sévèrement reprochée? n'êtes-vous pas méchante de me tendre ce piége? conserverois-je votre estime si j'avois la maladresse d'y tomber?

Les aveux que vous exigez ne vous découvriroient pas la *situation actuelle de mon ame.* Les mouvemens dont elle fut autrefois agitée sont bien étrangers à ses émotions présentes. Laissons le passé sous le voile où il se cache. On ne doit point de sincérité sur les événemens où l'on n'est pas seul intéressé, et l'on peut se dispenser d'être vrai toutes les fois que l'indiscrétion est inséparable de la confiance.

J'ai cessé d'aimer ladi Laurence, quand j'ai cessé de la croire destinée à me rendre heureux. A l'instant de notre rupture aucune image n'effaçoit la sienne. Affligé de la quitter, je ne la regrettai point. Je m'éloignai de ma patrie dans la crainte d'y prendre de nouvelles impressions. Détaché de l'objet de mon amour, je ne l'étois pas de l'habitude d'aimer. Toutes les femmes m'attiroient, me paroissoient sensibles, disposées à me traiter avec bonté. Vous auriez peine à croire dans combien d'erreurs me jetoient leurs moindres égards. Je voulus dissiper de vains prestiges

et voir si je ne recouvrerois point en France mon repos et ma raison.

Si je suis libre? vous m'embarrassez. Plus je m'examine, plus je crains de vous tromper, même en répondant avec *candeur*. Détailler mes sentimens? en ai-je de fixes. Ce que je suis? le sais-je bien. Une variété si continuelle préside aux dispositions des foibles humains! Cette variété a tant d'influence sur nos volontés, elle rend nos vœux si changeans, nos désirs si momentanés! Ce qui nous eût comblés de joie hier nous causera demain si peu de plaisir, qu'en vérité chaque instant du jour nous trouve dans une position différente. En vous le disant je l'éprouve. Vous confier mon état présent, seroit-ce vous assurer comment je serai quand vous lirez ma lettre?

Vivant au milieu de vingt femmes charmantes, pas une n'est l'objet de mes attentions particulières. Toutes me plaisent, aucune ne me touche. Suis-je libre? je ne sais. Jugez-en. Une aimable créature m'intéresse et m'occupe. Ses traits, son esprit, ses qualités me rendent insipide tout ce qui ne lui ressemble pas. Je la désire, et ne la cherche pas. Je voudrois la voir toujours, et n'ose m'exposer à la voir un moment. Sans l'instruire de mon penchant, je me plains quelquefois de son indifférence. Je ne forme pas le projet d'être à elle, mais j'ai bien celui de n'être jamais à une autre.

Sur cet aveu ne me placez point au rang de cette espèce *vile* et *rampante* de ces *amans malheureux, indignes de votre protection*. Je ne me rangerai jamais dans cette classe. En supposant que ce penchant de-

vienne une forte passion, je saurai me garantir de l'humiliante position où met trop souvent l'amour rejeté. Celle qui peut-être m'en inspire, ne s'amusera point de ma foiblesse; elle ne s'applaudira point d'un triomphe ignoré, elle n'abusera ni de ma soumission, ni de mes complaisances; je ne supporterai ni ses dédains, ni ses caprices, et j'ôterai soigneusement à son bon cœur la facilité deme rendre heureux, comme le pauvre Charles l'étoit, par votre attention à lui ménager de doux momens.

Si cette femme est anglaise, allemande, italienne, ou française? ne me le demandez pas. Rien au monde ne m'engageroit à vous le dire. Ce secret est mille fois plus *impénétrable* que le vôtre. Ma propre expérience m'a appris combien il est imprudent de parler quand on n'est pas sûr d'être favorablement écouté. C'est risquer de changer une connoissance agréable, une amusante amie, en une maîtresse impérieuse; c'est perdre la douceur d'être bien traité pour se réduire au plus dur esclavage. Convenez-en, ma belle cousine, dire à une jolie femme, ma joie et mon bonheur dépendent de vous; n'est-ce pas mettre un jouet délicat entre les mains d'un enfant, l'avertir qu'il est fragile, et lui faire naître l'envie de le briser, seulement pour essayer sa force et jouir de son pouvoir?

Vos livres sont partis. Le supplément au catalogue est le choix d'un homme dont on m'a vanté le goût. Je souhaite que miladi d'Ormond en soit contente.

Adieu, ma chère cousine. Pardonnez-moi si je ne remplis pas entièrement vos désirs curieux, et comptez toujours sur ma plus tendre affection.

XXXVI.e LETTRE.

Miss Adeline Rutland, à milord Rivers.

On m'oblige, Milord, de recourir à vous pour contracter un engagement indispensable. Vos gens d'affaires viennent de me dire qu'un acte signé de moi seule seroit invalide. Voulez-vous bien m'autoriser pour assurer un sort à la pauvre mistriss Atkins? Des infirmités, suites d'une dangereuse maladie, ne lui permettent plus de rester près de moi. Ellemême a besoin des soins qu'elle me prodigua dans mon enfance. Reconnoissante de ses services et de son attachement; j'ai dessein de rendre sa vieillesse moins fâcheuse en lui procurant un peu d'aisance. Elle jouit déjà d'une petite rente dont j'ai pris le fonds sur la somme destinée à mes amusemens, je souhaite y joindre une pension de quarante livres sterlings. Elle se retirera dans ma terre en Yorkshire, où elle trouvera de la compagnie et des secours. Je garde sa nièce, et ladi Cardigan me donne une autre femme. Cette séparation forcée m'afflige. Je ne puis voir sans regret cette bonne, cette attentive créature s'éloigner de moi; ses larmes pénètrent mon cœur et font à tous momens couler les miennes.

Ma sœur cesse enfin de me bouder. J'ai reçu d'elle une lettre fort tendre. Mais pour troubler la satisfaction que je sens du retour de son amitié, la fortune se plaît à détruire mes espérances. Mes observations

n'ont plus d'objet. La loterie est tirée, mon billet blanc, et ma mise perdue. Un astre bien malin préside actuellement à tout ce qui m'intéresse. Mes serins s'envolent, ma perruche me mord, je déchire mes dentelles, brûle mes robes, casse mes porcelaines, perds mon argent à tous les jeux, et pour comble de disgrâce, j'ai fait la conquête de sir George. Me voilà rivale du genre humain.

XXXVII.e LETTRE.

Milord Rivers, à miss Adeline Rutland.

Vos observations *n'ont plus d'objet?* comment, d'où vient, depuis quand? Votre billet est blanc? cette perte est-elle sûre, ne vous trompez-vous point? Est-il un homme au monde assez insensible pour fixer l'attention de miss Rutland sans s'en apercevoir, sans se trouver heureux d'en être remarqué? Vous devriez bien entrer à ce sujet dans quelques détails.

J'écris à Burnet de remplir vos désirs en faveur de mistriss Atkins. J'aime à vous voir reconnoissante et juste. En vérité, ma chère miss Rutland, vous êtes une surprenante fille! plus on examine séparément les différentes parties du joli tout que vous composez, moins il paroît possible de les unir. Pourquoi n'en peut-on former une créature aussi raisonnable que charmante?

La fin de votre lettre est-elle supportable? Après l'aveu d'une prédilection assez forte pour vous enga-

ger à refuser de si brillans partis, pouvez-vous parler du renversement de vos projets avec tant d'indifférence? Permettez-moi de vous plaindre de cette orgueilleuse insensibilité. Où vous conduira-t-elle? L'éclat de la jeunesse, l'avantage de la beauté, ces grâces touchantes, cet air séduisant, tant d'attraits dont la nature vous a parée ne vous serviront-ils à rien; les rendrez-vous volontairement inutiles pour vous, dangereux pour les autres, et le temps vous les ravira-t-il sans que vous en ayez connu ni le prix ni l'usage? Je n'ose m'étendre sur ce sujet. Je le sens, je mettrois de l'humeur dans mes réflexions, si je me livrois à toutes les idées que m'inspire la fin de votre lettre. Adieu. Puissiez-vous n'éprouver jamais des peines plus réelles que les disgrâces dont vous me faites l'énumération.

XXXVIII.e LETTRE.

Le même, à sir Charles Cardigan.

Le détail de ton petit voyage dans le comté de Kent m'a vivement intéressé, Charles. Mais pourquoi traiter de *foiblesse* les mouvemens de ton cœur? Il est bien naturel de sentir une douce émotion à l'aspect des lieux où nous avons reçu le jour, des objets qui ont attiré nos premiers regards; ils nous retracent les jeux de notre enfance, d'innocens plaisirs, et ce temps heureux où le souvenir du passé, ni l'inquiète idée de l'avenir ne troublent encore notre joie.

La description de l'antique et vaste demeure de

tes pères, de ces chênes respectés par tant d'hivers, qu'à l'exemple des soldats de César, ton vieil intendant *frémit de voir abattre,* m'a fort amusé. Mais que j'aime la peinture opposée du riant hermitage de ce parent dont tu viens d'étendre le petit domaine. Qu'elle est attrayante cette simple retraite, habitée par la *sagesse*, par *l'amour*, par *l'amitié!* Comment l'ennui s'introduiroit-il au sein d'une famille nombreuse, unie, qui mêle le goût des arts agréables à des occupations utiles, et compte parmi les soins du jour celui de préparer les amusemens du soir?

Tes réflexions sur le bonheur de ton cousin m'ont frappé. Elles sont justes, Charles, et tout homme sensé doit nécessairement les faire. Oui, sans doute, l'éducation, les préjugés, l'exemple, nous conduisent à négliger des biens réels, pour des biens de conventions; à suivre par habitude la route où l'on nous apprit à marcher, où nous voyons les autres aller comme nous. Entraînés par le tourbillon du monde, à peine essayons-nous de lui résister. Avec le dessein de vivre un jour à notre fantaisie, nous continuons à vivre au gré de la multitude, et poursuivant un bonheur chimérique entrevu dans l'éloignement, nous atteignons la fin de notre carrière sans avoir ni satisfait, ni perdu ce désir d'être heureux, toujours senti, toujours trompé tant que nous le cherchons hors de nous-mêmes, parmi des objets étrangers à notre cœur. J'ai vu peu d'hommes affairés qui ne souhaitassent ardemment le repos. Après avoir quitté de grandes et de fatigantes occupations, j'ai vu peu d'hommes en repos ne pas regretter leurs embarras.

Ta lettre, écrite avec tant de chaleur, si propre à exalter l'imagination de ton ami, ne causeroit pas un pareil effet sur un Français. Ici les riches et les grands connoissent peu les charmes d'une félicité domestique, d'un bonheur véritable, intérieur, indépendant des dehors fastueux qui partout en offrent l'imparfaite image. A Paris on immole volontiers les jouissances de l'ame à celles de la vanité, et les Français cherchent moins, je crois, à se sentir heureux qu'à le paroître.

Ta question me touche par la tendre expression qui la suit. J'aimerois à déposer mes secrets dans ton cœur. Je t'ouvrirois le mien, si les lettres de ladi Cardigan ne m'apprenoient que tu ne lui caches rien. Ni la France, ni la Grande-Bretagne, n'ont jamais produit une créature plus aimable et plus tourmentante. Elle *veut mon bonheur*, dis-tu? mais d'où vient, mais pourquoi le *veut-elle?* Elle m'inquiète, elle me chagrine; je crains sa pénétration, ses conseils, son amitié, peut-être! jamais je ne me suis trouvé plus mécontent des autres et de moi-même, que depuis l'instant où ma zélée cousine s'est avisée de *vouloir me rendre heureux*. Adieu.

XXXIX.e LETTRE.

Ladi Cardigan, à milord Rivers.

Vous vous conduisez mal. Une demi-confidence blesse l'amitié, anime un désir curieux et change ses motifs. Après avoir eu dessein de s'instruire pour

obliger, on veut punir la défiance, et prouver à une personne dissimulée qu'elle peut être bien fine, mais non pas *impénétrable*.

Vous demander où vous aimez, moi? je le sais. En général les allemandes sont bonnes, franches; les italiennes vives, caressantes; les françaises, civiles, attirantes; vous craignez des *hauteurs*, des *railleries?* la beauté qui vous captive est donc anglaise. Je loue votre goût patriotique, mais je désapprouve fort l'esprit de mutinerie, de rebellion dont vous tirez vanité. Vous éloigner, vous taire! dérober à une femme la connoissance du pouvoir que l'amour lui donne, la priver de la facilité de l'exercer, c'est porter atteinte à la prérogative de tout son sexe; c'est une félonie, c'est un crime de haute trahison, un attentat digne d'une punition capitale et exemplaire.

Je ne sais si le climat ou l'amour changent votre heureux naturel, mais vous devenez d'assez mauvaise humeur. D'inutiles réflexions, une maussade morale remplissent en partie vos lettres. Miss Rutland ne veut plus vous écrire, ne veut point vous donner des détails sur l'événement de la loterie. Son billet est sorti, rien n'est plus vrai. Elle dit qu'il est blanc, rien n'est plus faux. Pour terminer à jamais cette plate allégorie, je vous dis, moi, qu'elle est ardemment aimée de celui dont elle souhaitoit l'hommage. Elle forme des doutes, je n'en ai point. Lui-même m'a découvert ses sentimens, m'en a donné des preuves certaines. L'incrédule Adeline les rejette, ne les trouve pas suffisantes, c'est entre nous le sujet d'une dispute continuelle.

Un

Un cœur *bien touché de ses charmes*, s'étoit *ouvert à vous?* Il me vient une idée : cet ami que vous croyez *devoir détacher d'elle*, ne seroit-il pas précisément *l'objet observé?* Vous feriez assurément une jolie tracasserie en dégageant ce *cœur bien touché;* mais cela ne peut être. Sans doute votre ami est un homme raisonnable? et je ne sais que penser du personnage où le choix de miss Rutland s'est fixé. Il possède d'estimables qualités; il a de la naissance, de la fortune, beaucoup d'esprit, une figure noble, des traits charmans! mais, entre nous, je ne lui crois pas le sens commun.

On vous embarrasseroit assez si on vous demandoit pourquoi vous contez cette petite anecdote à votre pupille? est-il obligeant de l'entretenir des impertinens motifs qui vous portent à lui cacher les sentimens qu'elle inspire? Et votre ami, vous sait-il gré d'un zèle si officieux, si gauche? que risquoit-il en se déclarant? d'être admis, ou refusé. Il jouoit au moins, pouvoit perdre ou gagner. Votre admirable prévoyance a décidé son sort. Comme le compagnon de certain solitaire, vous avez bonnement assommé votre ami pour le garantir de la piqûre d'une mouche.

Je suis donc *aimable* et *tourmentante?* La seconde de ces qualités m'est la plus chère, parce que je l'acquise. La première m'assure des amis, l'autre de l'amusement. Toutes deux varient mon caractère et rendent mon commerce plus vif, plus piquant. Souvent bonne, quelquefois méchante, toujours volontaire, je vis pour moi dès le commencement de ma

carrière, de peur de la terminer comme ces imbéciles imitateurs dont vous parlez à sir Charles.

A propos d'imbécile, est-ce que son cousin Dick n'a pas pensé lui renverser l'esprit? mon pauvre mari! il est revenu du comté de Kent, si dégoûté des vains plaisirs de la ville, si charmé de la vie rurale, que j'ai vu l'instant où, transformant notre hôtel en cabane, nos chevaux en moutons, nous allions garder nos troupeaux, jouer de la cornemuse et danser sur l'herbette. Heureusement mes plaisanteries, un joli bal, la musique céleste de l'opéra nouveau, ont effacé le souvenir des concerts rustiques, des jeux champêtres, et des *innocens plaisirs* de *l'heureuse famille.*

Adieu. Vous ai-je dit que miss Rutland ne veut plus vous écrire? elle n'est point malade, point occupée, mais elle ne veut pas écrire.

XLe LETTRE.

Milord Rivers, à ladi Cardigan.

Si une *demi-confidence blesse l'amitié*, des expressions mystérieuses, marques certaines d'un dessein d'inquiéter, la blessent davantage. Vous me parlez sans nécessité d'un secret, vous insinuez qu'il intéresse mon bonheur; si vous ne pouvez me le révéler, pourquoi me donner la curiosité de le connoître. Mon silence ne peut vous paroître répréhensible. Celui qu'on in-

terroge a droit d'avouer, ou de supprimer les circonstances capables de lui nuire. J'en userai malgré vos plaintes, et quand je devrois subir un jugement, éprouver la sévérité des lois pour le crime impardonnable dont vous m'accusez, je ne déclarerai point si mon goût est patriotique ou étranger. Peut-être m'est-il pénible de le taire, mais un danger prévu m'y force. Entre deux maux, je choisirai toujours celui qui me laissera dans l'indépendance, et j'aime mieux être malheureux par ma propre vanité, que par celle d'un autre.

Votre reproche sur l'anecdote seroit assez fondé, si priver miss Rutland d'un amant, c'étoit la *désobliger*. Je ne sais pourquoi j'en ai parlé. Mais vous, d'où vient répéter avec tant d'affectation, *miss Rutland ne veut pas vous écrire?* Elle est bien la maîtresse de continuer ou d'interrompre un commerce, au fond peu intéressant. Quand on s'écrit sans confiance et sans amitié, c'est à peu près comme si on ne s'écrivoit pas.

Celui qu'elle préfère *n'a pas le sens commun!* parlez-vous sérieusement? ce ne seroit pas une raison de rejeter vos doutes. Un *homme raisonnable!* eh l'est-on quand on aime? Je suis plus maladroit que l'ours. Cet ami, *assommé* de ma main, est encore bien animé, bien impatientant. Mon pouvoir sur lui chancelle, s'affoiblit chaque jour, et je crois son cœur tout prêt à le trahir. Vous le peignez pourtant sous des traits où je ne le reconnois point. Tant d'esprit, une figure si attrayante, en vérité cet homme ne sauroit être mon ami.

Mais cette erreur de miss Rutland est inconcevable. D'où naissoit sa certitude, sur quoi fondez-vous la vôtre? elle se trompoit, ne vous trompez-vous point aussi? une méprise de cette espèce est bien extraordinaire! elle *doute*, vous êtes *certaine;* rien ne la *persuade*, vous êtes *convaincue :* voilà l'énigme la plus enveloppée! Je vous amuserois bien si je vous priois de me l'expliquer. Mais d'où s'éleveroit en moi cette vaine curiosité?

Dites à votre amie que sans *m'écrire* elle ne peut être heureuse; mais qu'une ligne de sa main suffira pour obtenir tout de moi. J'accorderai sans hésiter mon consentement à l'heureux possesseur de ses affections. Je pourrois lui rappeler cet oiseau dont elle se promettoit d'éviter le sort et de ne jamais suivre l'exemple. De *l'esprit*, des *traits enchanteurs*, pas le *sens commun !* Cela ressemble bien au souper du héron.

XLI.e LETTRE.

Miladi Orrery, à milord Rivers.

Comme les lettres d'une paresseuse commencent ordinairement par une excuse, vous aurez peut-être peine à me croire si je vous dis qu'arrivée ici avec la fièvre j'ai gardé mon lit pendant trois semaines, ma chambre jusqu'à ce moment, et suis seulement assez forte pour espérer m'embarquer avant la fin du mois.

Mon frère n'a pu vous apprendre cet accident. Le

même courrier l'a instruit de mon mal et de ma convalescence. Son inquiétude et sa tendresse l'auroient amené ici. J'ai voulu lui épargner un dérangement inutile et le chagrin de se séparer d'une femme adorée et digne assurément de l'extrême passion qu'elle lui inspire. Nous jugions bien mal de ses sentimens en la croyant capable de traiter son mari avec aussi peu d'égard qu'elle en montroit à son amant. Vous souvient-il de nos projets contre cette ladi Mary, si fière, si exigeante, prête à tous momens à rompre avec mon frère? nous voulions le détacher d'elle, lui donner du goût pour miss Disney. De quel bonheur nous l'aurions privé! il trouve dans son aimable compagne l'enjouement d'une maîtresse animée par le désir de plaire, les attentions d'une amie soigneuse d'obliger. Son cœur l'a mieux guidé que notre prudence ne pouvoit le faire. Mon ami, trop de précaution nuit. Il faut moins s'assurer sur ses propres lumières, se livrer quelquefois au hasard. Tout ce raisonnement vous semble déplacé, et ne l'est pas autant qu'il le paroît.

Resterez-vous encore long-temps en France? votre position n'est-elle point changée? rien ne vous rappelle-t-il à Londres? Vous m'avez promis une confidence, je la demande actuellement, et je l'exige très-étendue. Ouvrez-moi votre ame toute entière. Instruisez-moi de tous ses mouvemens depuis l'instant où elle éprouva les premières émotions de l'amour. Je suis curieuse de savoir par quelle singularité milord Rivers, si bien fait, possédant une supériorité si reconnue, tous les agrémens de la figure, tous les avan-

tages de l'esprit, avec un naturel si tendre, une humeur si douce, n'a pu trouver encore son bonheur dans sa sensibilité, dans une passion qu'il a dû faire naître quand il l'a ressentie, et que souvent il inspira sans la partager.

On me croit en Angleterre des talens pour la négociation, et l'on me charge d'en entamer une assez importante par son objet. Elle sera difficile à traiter avec la circonspection et les ménagemens dus à une puissance délicate sur le point d'honneur. Je dois chercher ses intérêts sans compromettre sa fierté, cacher sous des menaces de guerre un désir paisible, le dessein d'une alliance sous celui d'une rupture ouverte. Tout cela n'est pas trop compatible avec mon caractère, je hais la finesse et la dissimulation. N'importe. J'ai promis. J'entamerai bientôt les conférences, et médite actuellement sur la forme des préliminaires. Je vous entretiendrois de cette affaire, si je ne sentois ma tête légère et ma plume lourde. Et puis mes idées politiques ne sont point encore en ordre. A mon retour à Londres, je recevrai de nouvelles instructions et des pouvoirs sans bornes. Peut-être aurai-je recours à vos conseils pour rédiger les articles du traité, remplir le devoir d'arbitre impartiale, et mériter le titre d'habile conciliatrice.

Pendant l'ardeur de ma fièvre, je parlois, dit-on, d'amour et de mariage. Toutes mes rêveries étoient chagrines et tendres. En bonne foi, mon ami, si c'est une folie d'aimer, c'en est une bien plus grande et bien moins naturelle de s'arracher avec violence à l'objet qui nous plaît; de se priver du plaisir de le

voir, même de la douceur d'y penser. J'attribue ma maladie aux efforts que vous avez tant admirés, et si votre cœur est touché, je vous invite à ne pas m'imiter.

J'attends avec impatience l'histoire de ce cœur sensible. Je veux des détails, de la confiance, ne me cachez rien, point de réserve. Je serai discrète. Adieu, mon aimable et cher ami. Adressez-moi votre réponse à Londres. Si les vents le permettent, j'y serai dans dix jours.

XLII.e LETTRE.

Milord Rivers, à miladi Orrery.

Je venois d'apprendre par sir Charles la nouvelle dont votre lettre est la confirmation, et je reçois avec un extrême plaisir, ma chère ladi Orrery, cette seconde assurance du retour de votre santé. Vous ne doutez pas combien cette santé, précieuse à tous vos amis, m'intéresse particulièrement.

Votre retour à Londres deviendroit un motif pressant de m'y rendre, si un obstacle toujours subsistant ne s'opposoit à ce dessein. A quelques égards ma position est changée. Un événement m'a laissé la dangereuse liberté de faire éclater des mouvemens que plusieurs circonstances m'engagent à réprimer. Je me crains moi-même? Un cœur foible, un esprit incertain me retiennent ici. Depuis long-temps tout me contrarie, rien ne me décide. Mon ame erre au

gré d'une imagination vive, toujours occupée, jamais fixée. Ce que je désire, je n'ose le vouloir. Mes idées de bonheur varient sans cesse. Quand je jouis de ma raison, elles se réduisent à voir de frêles espérances s'anéantir entièrement. J'envisage alors la paix, une tranquillité parfaite comme le souverain bien. Dans un autre instant, la moindre apparence de perdre une flatteuse illusion m'afflige, me tourmente, me livre à des passions inquiètes. Un sentiment jaloux me trouble, excite en moi ce dépit, cette colère où s'abandonne un amant trahi. Je me sens près de haïr un objet trop chéri. Je l'accuse d'insensibilité : injuste, insensé, je reproche de la dureté à une femme qui n'adoucit point des chagrins qu'elle ignore, ne partage point des vœux dont jamais elle n'eut connoissance, et n'est point touchée de la vérité d'un sentiment que je lui cache.

Puis-je sans rougir, laisser lire ma charmante amie dans une ame si peu maîtresse d'elle-même? La confidence que vous exigez vous donnera le droit de vous croire plus philosophe et plus forte que moi. Une sorte de fatalité présida toujours à mes engagemens. *L'histoire de mon cœur* est assez ridicule, et je ne sais pourquoi vous m'obligez à la conter. Je n'hésite pas à vous obéir. Vous voulez un *récit détaillé ;* au risque d'être long et ennuyeux, je veux vous contenter.

Permettez-moi de passer rapidement sur mes premières aventures, de ne point rappeler ce temps où, séduit par mes désirs, entraîné par l'exemple, cherchant avidement le plaisir et poursuivant sans cesse

la vaine image du bonheur, je voyois mes jours s'écouler dans cette ivresse, qui charme les sens, assoupit la raison, et laisse en se dissipant, ou le regret de la perdre, ou la honte de s'y être abandonné.

Je n'avois pas vingt ans quand le dégoût et la réflexion me tirèrent de ce sommeil agité. En m'éveillant, le vide de mon cœur m'étonna, me parut insupportable. Un naturel tendre me fit penser que l'amour pouvoit seul le remplir : mais cet amour sincère, délicat, né de l'estime, de la confiance : sentiment flatteur, délicieux! préférable à tous les biens, source inépuisable des plaisirs et du bonheur.

Rebuté pour jamais du commerce de ces femmes instruites par l'intérêt à caresser nos vices, déjà sérieux, même un peu philosophe, de profondes recherches sur le caractère distinctif d'un sexe dont j'attendois ma félicité, me parurent devoir précéder le choix d'un objet digne de me toucher. Jamais étude ne m'appliqua tant et ne me réussit moins. Je la commençai pendant mes voyages et la continuai dans ma patrie. Le premier fruit que j'en recueillis fut de me tromper lourdement. Une impertinente prude m'en imposa par son affectation; je lui rendis des soins, et j'allois l'aimer, quand je découvris en elle un esprit faux, de l'austérité sans principes, tout le faste de la vertu, sans aucune des qualités propres à la rendre aimable. Je cessai mes poursuites, mais je tombai bientôt dans une erreur aussi grossière, et qui, malheureusement dura davantage.

Après une longue résidence à la Caroline, mistriss Surrey, veuve, riche, mère de deux filles charmantes,

venoit d'arriver à Londres. La Cour et la ville s'entretenoient de la fortune et de la beauté des deux miss Surrey; on couroit dans tous les lieux où l'on s'attendoit à les voir; on les suivoit avec ce fol empressement qui fatigue et désoblige l'objet d'une indiscrète curiosité. D'abord elles plaisoient également, mais l'aînée obtint bientôt la préférence sur sa cadette, et tous les suffrages se réunirent en sa faveur.

Pendant qu'elles occupoient l'attention de la capitale, j'étois à la campagne, et n'en revins qu'assez tard dans la saison. Le lendemain de mon arrivée, le hasard me fit voir mistriss Surrey et ses filles. Elles se trouvoient intimement liées avec une de mes parentes qui formoit déjà le projet de m'attacher à l'une ou à l'autre de ses jeunes amies. A peine mes yeux se fixèrent-ils sur ces deux aimables sœurs, que je crus voir dans l'aînée la compagne destinée à me rendre pour jamais heureux.

Parée de tout l'éclat de la jeunesse, miss Naincy brilloit de mille attraits. Elle unissoit les grâces à la beauté, des talens acquis à des dons naturels, une intelligence fine à l'esprit le mieux cultivé. Elle avoit de l'art, savoit le cacher sous cet air de négligence qui voile si bien le désir de plaire et l'envie de tout assujettir. Les louanges prodiguées à ses agrémens ne sembloient point la toucher. Un son de voix doux, une apparente défiance d'elle-même, peu d'empressement à parler, une sorte de répugnance à se montrer en public, me persuadoient que si elle connoissoit toute sa supériorité, elle étoit assez raisonnable pour n'en pas tirer vanité, assez généreuse pour ne

pas la regarder comme un droit de mépriser celles que la nature avoit moins favorisées.

Dès les commencemens de mes assiduités chez mistriss Surrey, ma parente me combla de joie en m'assurant que si j'obtenois l'aveu de miss Naincy, sa mère me préféreroit à tous ceux qui désiroient son alliance. Le soin de mériter cet aveu devint mon unique affaire. J'étudiai les goûts de miss Naincy, je m'y conformai; sa volonté régla la mienne. Elle me traitoit avec politesse, même avec douceur; elle sembloit me distinguer beaucoup, pas assez cependant pour satisfaire l'ardente passion d'un cœur vraiment épris. J'attendis, j'espérai, je souffris, me fâchai, m'appaisai dans le secret de moi-même; cédant enfin à mon impatience, j'osai me plaindre. Seul un jour auprès d'elle, je lui montrai le chagrin dont son indifférence, ou sa réserve, me pénétroit. Je la priai, je la conjurai de prononcer sur mon sort, de me déclarer celui qu'elle me destinoit.

Une surprise dédaigneuse se peignit sur son visage. Elle me demanda avec la plus insultante ironie, quel intérêt l'engageoit à se rendre l'arbitre de mon sort? Sa mère pouvoit protéger mes prétentions, mais une fortune indépendante lui permettoit de ne pas craindre de contrainte. Sa main et son cœur n'étoient pas des dons si peu précieux, pour qu'on osât se flatter de les acquérir si facilement; on devoit les souhaiter long-temps, les attendre de ses bontés, et les mériter par sa soumission, par des preuves de fidélité, de constance, capables de justifier à ses propres yeux l'abandon qu'elle daigneroit peut-être faire un jour de ses droits sur elle-même.

Une réponse si romanesque, tant d'indifférence et de vanité, me dévoiloient un caractère bien opposé à l'idée que je m'étois formée de miss Naincy. Mon premier mouvement fut de renoncer à elle; mais je l'aimois. Son orgueil m'affligea sans me rebuter. Je m'obstinai. Humilié, chagrin, mortifié, je continuai d'aimer, de servir, d'espérer qu'un tendre retour seroit enfin le prix de mon attachement. Sûre de son pouvoir, miss Naincy me traita comme un esclave trop foible pour briser sa chaîne; elle se plut à me railler, à me tourmenter; pendant un an je fis le plus ridicule personnage auprès de ma hautaine maîtresse, et je ne sais comment je me serois affranchi de son insupportable empire, si le hasard ne m'eût appris que j'aimois une folle.

On s'entretenoit un soir chez mistriss Surrey de l'histoire des Amazones, qu'un petit poème nouveau rappeloit à la mémoire. Les uns la traitoient de fabuleuse, les autres en soutenoient la réalité, s'amusoient à inventer des anecdotes plaisantes, et les contoient avec tant de politesse et d'enjouement, que, loin de s'en offenser, les femmes présentes à cette contestation en rioient, et pour la faire durer excitoient les deux partis par leurs applaudissemens. La seule miss Naincy s'en irrita, et prenant la parole avec indignation, elle changea subitement la conversation en une aigre dispute. La haute opinion qu'elle avoit d'elle-même, s'étendit en ce moment sur tout son sexe; elle s'emporta, fit éclater le plus grand mépris pour le reste de l'humanité, soutint l'homme un être très-inférieur à sa compagne, prétendit qu'elle se dégradoit en s'unissant à lui, en ne le tenant pas à la

plus grande distance, en souffrant qu'il osât régler sa conduite ou ses sentimens. Son peu de raison, sa colère et son insensibilité portèrent dans mon ame un trait de lumière. En détruisant ma prévention il éteignit et mes désirs et mon amour. J'avois gardé le plus profond silence pendant tout le soir. Au moment où l'on sortoit, miss Naincy me demanda pourquoi je m'étois dispensé de prendre parti dans la dispute, et ce que je pensois à ce sujet? « Je pense, Madame, lui dis-je, qu'un sentiment modeste de soi-même, la condescendance et la bonté, sont les qualités les plus désirables aux deux sexes. A l'égard de la prééminence, je l'accorde au plus indulgent ».

Je me retirai sans attendre sa réponse. Déterminé à ne jamais la revoir, je donnai chez moi les ordres nécessaires à me mettre en état de prendre au point du jour la route de l'Ecosse. Avant de partir j'écrivis à mistriss Surrey, et j'enfermai sous la même enveloppe ce billet, adressé à miss Naincy.

« Ni les grâces, ni l'esprit ne dédommagent dans » la plus belle femme de la douceur et de la sensi- » bilité qui peuvent seules rendre sa société agréable » et satisfaisante. J'ignore si votre sexe fut créé pour » dominer le mien, je ne conteste point ses avantages, » mais je me sers de ceux dont vous m'aviez fait ou- » blier que je suis doué. Au défaut des attraits qui » vous distinguent, la nature m'a donné la force. En » voulant me soumettre, vous m'avertissez de l'em- » ployer à me défendre et contre vous, et contre ma » propre inclination. J'ai combattu, Madame, j'ai » remporté la victoire, et je crois vous apprendre

» une heureuse nouvelle, en vous déclarant que je » renonce pour jamais à l'honneur d'être à vous ».

Au moment où j'instruisois miss Naincy de ma retraite, j'étois déjà loin de Londres, et ne puis vous dire si ma résolution lui causa du dépit ou de la joie. Six mois après mon départ elle fut attaquée de cette maladie fatale à la vie, plus fatale à la beauté. Le pourpre s'y joignit et mit ses jours en danger. Elle guérit pourtant, mais ce mal affreux lui enleva ces charmes dont elle étoit si vaine. Elle n'en put soutenir la perte, l'excès de sa douleur la jeta dans une langueur, qui, se tournant en consomption, la conduisit enfin au tombeau.

La nouvelle de sa mort m'affligea sensiblement. Un destin si cruel réveilla dans mon cœur ma première tendresse. Je pleurai miss Naincy, j'oubliai les peines que m'avoit causées sa fierté; je me rappelai son esprit, ses attraits; je me plus à m'en retracer l'intéressante image, son souvenir me livroit à la plus sombre mélancolie, quand, à votre retour de Lisbonne, vous m'invitâtes par des lettres pressantes d'aller vous trouver à Bath.

Peut-être me suis-je appesanti sur ces détails. La situation de mon ame rend ce temps bien présent à ma mémoire. Comment me suis-je laissé toucher par un objet qui me fait craindre d'éprouver encore des dédains? par une femme désirée, recherchée, accoutumée au vain triomphe dont la beauté s'applaudit? Bon Dieu! quand j'y songe, je sens un éloignement invincible pour Londres. O ma chère amie, il me semble que le chagrin et l'humiliation m'y attendent.

Le plaisir de vous revoir, l'agrément de votre entretien, la liberté de Bath et ses amusemens commençoient à ramener une douce paix dans mon ame, quand l'arrivée de ladi Laurence, et la singulière préférence dont elle parut m'honorer, y fit renaître peu à peu une partie des agitations de l'amour.

Cette fille perfide, adroite, capable des plus vils projets, vous en imposa comme à moi. Prévenue en sa faveur, vous aidâtes à me persuader de la vérité d'une passion qu'elle feignoit. Comment aurions-nous soupçonné ses basses intrigues? Heureux de les avoir découvertes au moment où de honteux liens alloient m'unir à son sort, je m'étonne encore de sa hardiesse et de sa fausseté. Un mépris trop fondé détruisit promptement l'effet de ses charmes; mais vous avouerai-je le caprice inconcevable de mon cœur, ou plutôt d'une imagination séduite? En méprisant ladi Laurence, je regrettois de doux instans passés près d'elle, et de plus douces idées. Elle étoit la première femme aimable à mes yeux, qui m'eût montré de l'amour, un désir vif d'être à moi. Le souvenir de ses trompeuses caresses me causoit de l'émotion, entretenoit en moi une sensibilité active, je ne sais quelle ardeur de plaire, d'être aimé! C'est dans cette disposition inquiète que je pris, sans m'en apercevoir, une tendresse plus vraie, plus forte, plus pénible que tous les mouvemens dont j'avois éprouvé la violence.

Une simple bienveillance, des égards que peut-être je pouvois attendre d'une amitié déjà formée, un soin de me distraire, de la complaisance, des attentions

me parurent l'effet d'un sentiment dont les regards de la plus charmante des créatures sembloient encore m'assurer. Mille traits échappés à sa vivacité annonçoient un désir de me plaire, de m'attacher. Elle se montroit sensible, je la croyois touchée; étois-je vain? me trompois-je? Oui, je me trompois, le temps me l'a trop fait connoître.

Gêné par de fâcheuses circonstances, contraint à cacher mon penchant, plus il prenoit de force, plus je craignois de m'y livrer. L'équité m'engageoit à le taire, à respecter les droits d'un autre; dans cette embarrassante position, je pensai, comme vous le fites à Oxford, que la fuite pouvoit seule m'arracher au danger de succomber. Je partis. J'abandonnai ma patrie, mes amis, l'objet le plus cher à mon cœur! Un si triste sacrifice ne m'a rendu ni ma tranquillité, ni ma raison.

Depuis mon séjour en France, l'obstacle qui s'opposoit à mes vœux a cessé d'exister. J'ai pu parler. Mais l'idée d'être aimé s'est évanouie. On m'a négligé, badiné, inquiété, fâché; on m'a donné du chagrin, de la jalousie; on m'a traité sans confiance, sans amitié; et puis on m'a montré tant d'indifférence, de légèreté; un naturel si personnel! pas le moindre égard, pas le moindre soin de s'attirer mon approbation n'a pu me persuader que l'on prisât mon estime. Enfin, on m'a si bien rejeté dans la foule, que plus j'y pense, plus je m'assure qu'en feignant de me distinguer, de me préférer, on se proposoit seulement de rire un jour de ma crédulité, ou de me railler de ma présomption.

Voilà

Voilà précisément où finit *l'histoire de mon cœur.* Je n'imagine pas que mes mémoires puissent servir au traité politique dont les préliminaires vous occupent. Ils vous prouveront qu'aucun caprice ne m'éloigne de mes amis. Je me souviens encore des mortifications que me fit sentir miss Naincy, et ne donnerai jamais volontairement à une autre le pouvoir de me causer les mêmes peines. Rien ne se ressemble absolument, mais tout se rapproche assez pour m'alarmer. Adieu. Ne me pressez point de repasser la mer. Encouragez-moi plutôt à me priver du plaisir de vous voir, et croyez que cet effort est un de ceux qui coûtent le plus à mon cœur.

XLIII.e LETTRE.

Le même, à sir Charles Cardigan.

Assurément, Charles, l'humeur te dominoit en m'écrivant. Par quelle fantaisie reviens-tu sur une de mes lettres, seulement pour me blâmer de préférer le temps où j'existe, au temps où je n'étois point; les hommes que je vois, à ceux dont on me parle; et d'où vient me faire une querelle avec l'honnête sir Maurice par tes indiscrètes communications? S'il *s'irrite de mes opinions*, j'en suis fâché. Je respecte son âge, j'estime sa franchise, un peu moins son austérité, et point du tout ses lumières. Ainsi tu me permettras d'en croire ma raison plus que son expérience. Sir Maurice a vu quatre générations, et les a

vues se pervertir, se surpasser en mal. Et c'est très-sérieusement que tu dissertes sur ce radotage?

En bonne foi, Charles, ne seroit-il pas plus simple de supposer la variation des idées de ton grand-oncle, que la successive dépravation de ses contemporains? sa façon de voir altérée, que le désordre général de tous les esprits? Eh quoi, si un voyageur fatigué bronche à chaque pas dans la route où il couroit autrefois, la croirai-je devenue raboteuse ou impraticable, quand je m'y promène sans obstacle et la vois parcourir aisément aux autres?

Mon ami, pendant la courte durée de la plus longue vie, rien ne change, que nos désirs et nos passions; le monde, les hommes, les objets restent les mêmes; mais la disposition où nous sommes en les observant met une différence frappante dans leur aspect, et nous les jugeons par le rapport qu'ils ont avec nos goûts présens, sans nous souvenir de nos affections passées, ou prévoir celles dont le temps nous rendra susceptibles.

Comme on sent avant de réfléchir, on jouit avant d'apprécier. En sortant de l'enfance, on jette autour de soi des regards curieux, et l'admiration précède l'examen. Le charme de la nouveauté rend tout aimable aux yeux de la jeunesse; la nature semble se développer, s'animer et s'embellir pour elle. Tout la flatte, tout l'intéresse. L'attrait du plaisir, l'émotion des passions naissantes, l'activité de ses sens, multiplient ses jouissances en étendant ses désirs. Une douceur goûtée lui promet une satisfaction plus grande; quel monde enchanteur s'offre à sa vue!

que de délices il prodigue à ses heureux habitans!

Peu à peu des biens réels, biens dont la source est en nous-mêmes, cessent de remplir nos vœux inconstans. L'illusion répand ses ombres sur la vérité, de brillantes chimères éblouissent, leur vain éclat séduit. L'image d'un bonheur entrevu affoiblit un bonheur senti. L'intérêt et l'ambition agitent, les soins succèdent aux plaisirs, les inquiétudes à de flatteuses sensations. L'avidité, l'orgueil ouvrent l'ame à des mouvemens pénibles et violens. On veut, on craint, on espère. On obtient des succès, on éprouve des revers. Le mélange du bien et du mal est alors aperçu. Le monde est déjà changé, mais encore supportable. La suite des événemens, ou propice, ou contraire, fixe enfin l'opinion qu'on en prend et l'idée qu'on s'efforce d'en donner. C'est ainsi que, par un calcul relatif à nous-mêmes, nous décidons du mérite des hommes et des temps. Si la somme de nos dégoûts l'emporte sur celle de nos plaisirs, ce monde, ou fut toujours *méchant*, ou s'est *perverti sous nos yeux* : et s'il nous fâche, ou nous contrarie, nous disons, comme sir Maurice, *ce siècle est la lie des siècles.*

J'aimerois à trouver dans tes lettres plus d'amitié que d'esprit, plus de confiance que de philosophie. En adoptant mille systêmes, tu m'engages souvent à combattre tes opinions. Si tu te passionnois moins pour le sentiment des autres, si tu ne m'exprimois que les tiens, nos idées se rapprocheroient. Adieu. Je crois miladi Orrery à Londres, et je te félicite du retour de cette sœur chérie.

XLIV.e LETTRE.

Ladi Cardigan, à milord Rivers.

Ma tante, partie pour la campagne, m'a laissé le soin d'examiner ses livres et de vous remercier de votre envoi. Une des deux commissions me dispense de l'autre. J'ai tout feuilleté, tout parcouru, et trouve trente guinées assez mal employées par votre *homme de goût.* Etes-vous sûr qu'il ait choisi? Si ces productions plaisent à Paris, les Français se sont donc bien écartés de ce naturel, de cette élégante et noble simplicité, vrai caractère de leur langue. La clarté, la justesse, la précision, une mâle éloquence distinguent les auteurs, que ma mère, élevée en France, en rapporta et m'apprit à goûter. Les vôtres ne leur ressemblent point.

Ces nouveautés, *si bien choisies,* me présentent un style affecté; une continuelle prétention à la force, à l'énergie; de petites phrases composées de grands mots, ceux des arts transposés sans nécessité de l'un à l'autre; beaucoup de recherches, peu d'expression, point de vérité; la raison immolée sans cesse à l'esprit, et le sentiment à l'enthousiasme.

Depuis long-temps nos *très-sensibles* romanciers me fatiguent. Ils veulent émouvoir, passionner, exciter des cris, des gémissemens! Ils inventent de pitoyables malheurs, les pressent, les accumulent, en surchargent, en accablent un misérable héros, et parviennent

à révolter, sans avoir trouvé le moyen d'intéresser.

Mais ce qui me conduira, je crois, à cesser pour jamais de lire, c'est cette manie commune actuellement aux écrivains de tous les genres, de toutes les nations; c'est cette furie, cette rage de vertu qui excite en eux des transports approchant de la folie. Quoi, ne pouvoir écrire dix lignes sans s'écrier, *ô bonté! ô bienfaisance! ô humanité! ô vertu!* Ces noms si répétés, si profanés, appliqués à des objets si peu propres à les rendre respectables, si éloignés de pouvoir seulement inspirer le désir d'être honnête, jettent du ridicule sur les meilleurs principes. On seroit tenté de les abandonner d'impatience et d'ennui, comme on fait l'auteur qui les déplace, les affoiblit et les dégrade.

En lisant hier un drame insoutenable, dont le principal personnage, choisi dans la classe du peuple, s'efforce de ressembler à Titus, comme le rat à l'éléphant, il me prit un si grand dégoût des *êtres sensibles, des êtres bienfaisans, des vertueux citoyens!* que si dans ce moment on se fût avisé de vanter ma *bonté,* de louer *mes vertus,* j'aurois, je crois, exigé une réparation d'honneur pour cette insulte.

Oh non, non assurément, l'amant de miss Rutland n'est pas votre ami. Il est assez mal dans mon esprit, mais ce n'est pas à moi qu'il lui importe de plaire. Vous manquez de mémoire, et quelquefois d'intelligence, mon cher cousin. Vous *donnerez votre consentement?* eh vous le demande-t-on? ne vous ai-je pas dit que jamais on ne vous le demanderoit?

Plus j'y songe, plus il me paroît que nous sommes

un peu grands pour jouer à la climusette. Depuis longtemps vous clignez, miss Rutland se cache, moi je triche en vous faisant des signes équivoques. L'amusement est bien uniforme au moins, il me lasse, et je vous avertis que je ne suis plus du jeu.

Miladi Orrery nous est enfin rendue. Sa présence a comblé de joie sir Charles, et j'ai versé de douces larmes en serrant dans mes bras ma charmante belle-sœur. Adieu. Je lui donne ce soir une fête et vous quitte pour m'en occuper.

XLV.e LETTRE.

Miladi Orrery, à milord Rivers.

J'ai reçu votre lettre en arrivant à Londres, et vous remercie d'une complaisance dont je n'abuserai point. Assurément, mon ami, je m'intéresse fort à vous. Je désire vous revoir, et vous revoir heureux. Mais avant de vous faire part de mes idées sur les moyens de concilier mes désirs et votre satisfaction, j'ai besoin de me débarrasser d'une espèce d'arbitrage entre deux grands enfans, mutins, obstinés, qui ont trouvé l'art de se fâcher sans sujet, de se brouiller sans se parler, de s'irriter sans savoir pourquoi, et se sont fait une loi d'éviter toutes sortes d'explications, de peur de s'avouer mutuellement qu'ils se querellent à propos de rien.

L'un a des soupçons, l'autre des craintes, tous deux des caprices; et me voilà tout au travers des ca-

quets, des tracasseries, des fausses interprétations, des si, des mais; feuilletant les pièces du procès, cherchant les griefs, examinant les dits, les contredits; admettant une plainte, rejetant l'autre; examinant, comparant, perdant la tête, ne pouvant décider; prête à chaque instant de condamner les deux parties, ou d'abandonner l'affaire. Pourtant je voudrois bien l'arranger! Rien d'impossible si vous m'aidez. Voici les faits. Donnez-moi des moyens.

Agée environ de douze ans, par je ne sais quel événement, une bien jolie petite fille fut confiée à la protection d'un Lord qui en avoit à peine vingt-deux. Il étoit l'homme d'Angleterre le mieux fait, elle la plus attrayante des créatures. Ils s'aimèrent, allez-vous dire, s'épousèrent, ne s'aiment plus, veulent se séparer? Point du tout, ils ne se virent seulement pas. Le Lord courut le monde; sa pupille, élevée chez une dame attachée à la Cour, resta toujours à Londres, grandit, se forma, acquit des talens agréables, d'utiles connoissances. On lui enseigna l'art de plaire, son cœur lui apprit celui d'obliger. Chaque année l'embellissoit, attiroit sur ses pas une foule d'admirateurs. Sans cesse elle entendoit vanter les grâces de sa figure et les charmes de son esprit. Mais dans l'âge où l'amour-propre rend si crédule, elle sut distinguer la louange de l'adulation, mériter l'une, dédaigner l'autre, apprécier avec justesse ses avantages réels, les dons de la nature, les faveurs de la fortune; se défendre également des piéges de l'amour et des séduisantes exagérations de la flatterie.

En lisant ce portrait, ma gentille héroïne vous pa-

roît une fille parfaite. Quelques observateurs intéressés pourroient ajouter des traits à la peinture. Elle n'est pas coquette, diroient-ils, mais assez vaine, assez haute; toujours railleuse et souvent étourdie; n'estimant guère le monde, ne l'en aimant pas moins; tendre pour ses amies, cruelle pour ses amans, elle maltraite et déteste les malheureux qu'elle fait. On ne peut l'approcher sans l'aimer, on ne peut l'aimer sans se préparer le sort le plus rigoureux.

Ne m'en parlez plus, ma chère amie, dites-vous, *une femme insensible est un monstre à mes yeux*. Eh mais, c'est qu'elle ne l'est point. Ceux qui la voient ainsi la voient mal, ne percent pas le voile étendu entre eux et son cœur. Une obligeante amie vouloit en diminuer l'épaisseur, elle a tenté d'en soulever un coin; les cris de la belle mystérieuse ont arrêté sa main. Plus hardie, moins complaisante, j'ai bien envie de l'enlever, et céderai, je crois, à la tentation.

Je conte longuement, n'est-ce pas? mon papier se remplit, l'histoire n'avance point. Mais on m'a précisément recommandé de *parler sans rien dire*. Ainsi, mon ami, prenez patience.

La charmante orpheline avoit un peu plus de dix-sept ans, quand le Lord chargé de sa tutelle revint à Londres. Il visita souvent sa pupille, prit de l'estime et de l'amitié pour elle, lui montra de délicates attentions, un extrême désir de la voir heureuse, beaucoup d'ardeur à l'obliger, et pas le moindre dessein de lui plaire. Son cœur, touché des attraits d'un objet moins aimable, vit ceux de sa pupille, les admira et n'en ressentit point le pouvoir.

La jeune Miss n'eut pas la même indifférence pour les qualités distinguées et les agrémens de la personne de son nouvel ami. Elle préféra son entretien à tous les amusemens, sa vue à tous les plaisirs, ses plus simples égards à l'empressement de l'amour, aux hommages continuellement rendus à sa beauté. Pendant sa longue absence, ce tuteur, occupé de bien des soins, n'avoit pas négligé les intérêts de sa pupille. Sa fortune étoit considérablement augmentée; elle le savoit, se plaisoit à lui devoir de la reconnoissance, à dépendre de lui. Que de charmes elle trouvoit dans l'amitié! que ce sentiment lui paroissoit flatteur! Hélas! son expérience lui prouva trop tôt que la sensibilité est dans le cœur d'une femme la source de mille mouvemens pénibles, et que même une innocente amitié peut y exciter les plus douloureuses sensations.

Un événement se préparoit. Elle l'ignoroit, l'apprit, le vit certain. Sa surprise, son trouble, ses chagrins furent inexprimables. Elle pleura, s'affligea, s'étonna de sa douleur, se demanda cent fois la cause du serrement de son cœur, ne put se répondre, se désola toujours. Une réflexion modéra enfin la violence de ses sentimens. La félicité de son tuteur alloit être la suite de cet événement. La généreuse fille se reprocha ses larmes. La joie de Milord devoit-elle lui inspirer de la tristesse? comment, d'où vient pleuroit-elle quand il étoit content? pouvoit-elle ne pas partager la satisfaction d'un ami si cher? le perdoit-elle, seroit-elle privée de sa vue? au contraire, elle vivroit chez lui, avec lui. Certaines circonstances mê-

loient de l'amertume à cette idée consolante; mais plus elle y pensoit, plus elle se persuadoit qu'elle trouveroit son bonheur dans tout ce qui augmenteroit celui de son aimable tuteur.

Paix. Taisez-vous. Je vois d'ici votre mine inquiète, vos regards impatiens; vous mourez d'envie de m'interrompre, de vous écrier, *quoi, comment, que dites-vous? bon Dieu! l'aimoit-elle ce tuteur?* L'aimer! fi donc, Milord. Une fille noble, modeste, aime-t-elle avant d'être préférée, désirée, recherchée? Eh quand elle aimeroit! la décence lui permettroit-elle de l'avouer, de le laisser seulement soupçonner? Et moi, me conviendroit-il de le laisser entrevoir? Lisez comme j'écris, sans dessein, sans malice. N'ajoutez rien. Vraiment on admireroit fort ma discrétion, si je vous permettois de croire tout ce qu'il vous plairoit d'imaginer.

La charmante amie de Milord, tendre, désintéressée, se promit de cacher au fond de son cœur la sincère affection dont ses chagrins n'altéroient point la force. Elle n'exigeoit rien, elle n'attendoit aucune preuve de l'amitié de son tuteur. Cependant une marque décidée de son indifférence lui fut si sensible, qu'elle la rendit à toutes les agitations dont elle se croyoit délivrée.

Milord se laissa persuader d'appuyer les prétentions d'un amant déjà importun. Il consentit à le lui présenter comme un ami qu'il chérissoit. Il la pria, il la pressa de le traiter favorablement. Confuse, irritée, vivement blessée de ses sollicitations, dans son dépit elle souhaita pouvoir y céder, elle crut possible de

s'y rendre. Emportée par sa colère, elle prit une sorte d'engagement, promit, refusa; donna de l'espérance, l'ôta; demanda du temps; ne sut ce qu'elle disoit, ce qu'elle faisoit, ce qu'elle pensoit, ce qu'elle vouloit. Son embarras, mal interprété, parut un consentement, lui prépara de longues persécutions, des reproches, et tout l'ennui qui suit une fatigante poursuite quand elle fâche et déplaît.

Un changement inattendu en apporta beaucoup dans son cœur et dans celui de Milord. Ce qui devoit arriver n'arriva point. En dévoilant de terribles mystères, un malin génie dissipa les charmes d'une agréable illusion. Tout prit une face nouvelle. Ceux qui alloient s'unir se séparèrent. Milord, confondu, chagrin, honteux d'une longue méprise, s'éloigna de la ville. Il se retira dans une belle solitude où sa pupille étoit alors. En voyant son ami triste, elle oublia ses propres peines. Elle le plaignit, elle partagea tous les mouvemens de son cœur, mit ses soins à le consoler, à le distraire au moins. La mélancolie de Milord diminua. Il perdit peu à peu le souvenir d'une fâcheuse aventure.

L'aimable fille croyoit apercevoir dans ses yeux une reconnoissance animée; elle y voyoit quelquefois de l'inquiétude, souvent du plaisir, toujours de l'intérêt. Ses tendres émotions renaissoient. L'espoir ramenoit au fond de son ame les premières douceurs que l'amitié lui avoit fait éprouver. Elle s'y livroit. L'absence de son importun amant rendoit encore sa situation plus heureuse, elle entrevoyoit le plus grand des biens, tout lui en annonçoit la possession, quand son ami, cet ami si cher! perdant le sens, l'esprit,

la raison, partit comme un fou, s'éloigna de l'Angleterre, emportant avec lui les regrets, la paix, l'espoir, toute la félicité de la plus tendre, de la plus aimable des femmes.

Une conduite si étrange la révolta. Loin de pleurer, de gémir, elle s'indigna contre un sexe ingrat, méprisa des créatures si peu capables d'attachement, jura de les haïr toutes. Elle devint une petite furie; éloigna, maltraita, railla, désespéra tous ses amans. Le protégé de Milord, principal objet de son ressentiment, paya cher l'appui qu'il avoit obtenu. On s'étonna du changement de son humeur, on lui fit des représentations, rien ne la toucha, rien n'arrêta le cours de son dépit. Tous les jours plus belle, plus suivie, plus recherchée, elle continue à se venger, n'importe sur qui! Son tuteur s'est un peu mêlé de contrarier sa conduite; ses leçons, sa morale, ont aigri son esprit. Elle est actuellement comme un vrai lutin. Elle sait qu'il aime. On lui dit, on lui répète, *c'est vous.* Elle n'en veut rien croire. Elle s'obstine, elle soutient qu'un autre objet l'engage, jure de ne jamais le voir, de ne jamais lui parler, de ne jamais lui écrire.

Et son tuteur, me demandez-vous, *que fait-il?* tout le contraire de ce qu'il devroit faire. Chagrin, inquiet, jaloux, indécis, il se tient à l'écart, et comme un timide écolier, que son précepteur appelle après une faute grave, il crie de loin, *je ne viendrai pas, j'ai peur.*

Rapprochez, examinez, pesez, jugez, venez, parlez et terminez.

XLVI.e LETTRE.

Miladi Orrery, à miladi Ormond.

Engager *miss Rutland à vous aller trouver, ou vous la mener moi-même?* vraiment vous prenez bien votre temps pour l'attirer à la campagne. Elle se marie dans huit jours. Vous vous écriez, vous levez les mains, vous avez peine à me croire. Vous me demandez pourquoi, comment, à qui? oh, devinez. Mais je ne veux pas vous laisser rêver, chercher, vous tromper cent fois; elle épouse l'ami de votre cœur, le parent dont vous parlez si souvent avec complaisance, avec vanité; la plus noble des créatures, le plus aimable de tous les hommes! *Quoi, c'est....* Oui, ma bonne amie, c'est milord Rivers. *Mais il est en France.* Non. Il est à Londres. *Mais, il n'aimoit pas miss Rutland.* Pardonnez-moi. *Mais elle ne songeoit pas à lui.* Oh que si! *Mais contez-moi donc?....* Je ne veux rien conter. Revenez, on vous instruira du tout. On vous dira comment votre nièce favorite, dont vous mettez l'esprit et la finesse au rang des merveilles du monde, n'a pu, pendant près d'un an, rapprocher deux cœurs formés pour s'aimer. Je suis un peu fâchée d'humilier ma belle-sœur, mais en dépit de mon frère et de vous, elle doit reconnoître ma supériorité. Combien elle s'est donné de peine pour engager son cousin à repasser la mer! Moi, sans art, sans esprit, en parlant tout bonnement, tout franchement, je lui

ai dit, *venez*. Et le voilà. La reconnoissance et l'amour lui ont prêté des ailes, l'ont rendu à sa patrie, à sa maîtresse, à mon frère, à moi qui désirois passionnément le revoir.

Milord Rivers est transporté, miss Rutland, charmée; sir Charles, enchanté; ladi Cardigan, folle de joie. Et moi, vraiment heureuse de les voir se jeter tour à tour dans mes bras, me presser tendrement, me répéter, en versant de douces larmes, qu'ils me doivent leur bonheur.

On vient de dépêcher un courrier à ladi Lesley. Je vous envoie le mien en diligence. Venez, accourez, ma chère amie; venez bénir mon aimable Rivers, sa jolie compagne, et redoubler par votre présence le plaisir de tous ceux qui vous aiment et vous sont chers. Adieu.

FIN DES LETTRES DE MILORD RIVERS,

ET DU TOME QUATRIÈME.





